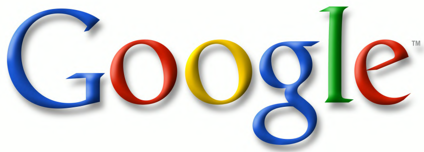


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

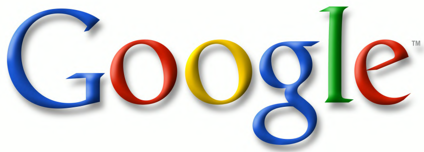
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

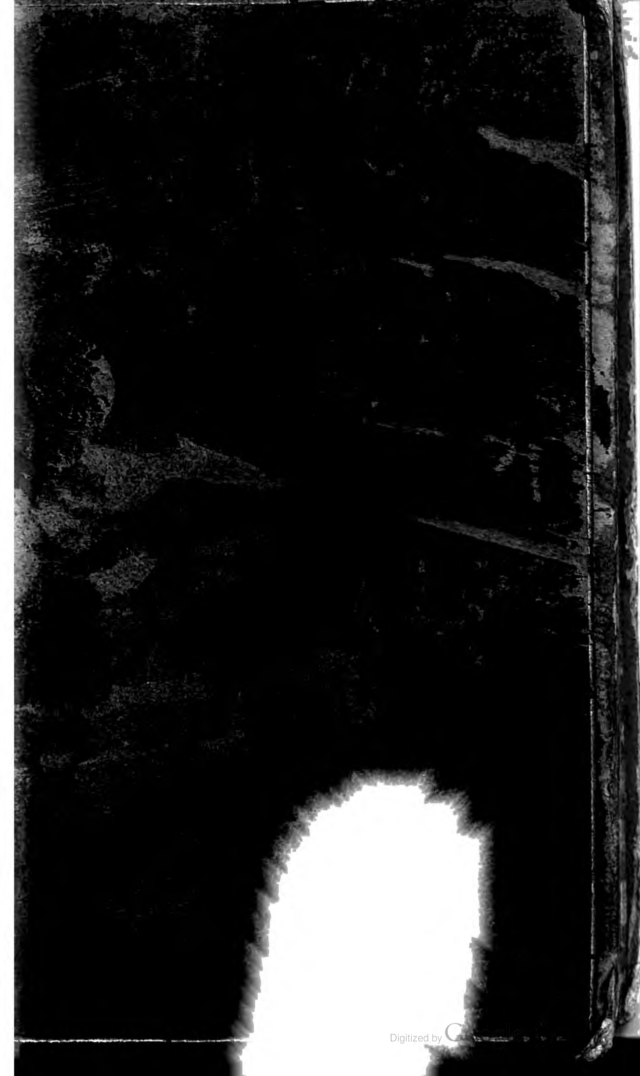
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

1985
B.L.62 p. 1107

Pétrarque au
Pétrarca français

Digitized by Google

344[illegible]7

LE PETRARQVE EN RIME FRANCOISE AVECQ SES COMMENTAIRES,

TRADVICT
PAR PHILIPPE DE MALDEGHEM
Seigneur de Leyschot.





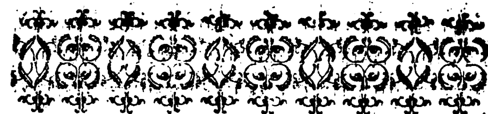
A DOVAY,
Ch[illegible]nçois Fabry, Libraire iuré.
[illegible]an M. DC. VI.
Auec permission.





Digitized by Google

Digitized by Google



AV SERENISSIME PRINCE MAXÆMILIAN, PAR LA GRACE DE DIEV CONTE PAlatin du Rin, Duc de la haute & basse Bauiere, &c.



ERENISSIME Seigneur, le graue & docte Corduan Poëte Lucane, chantant: VARIAM DANT OTIA MENTEM: a dit vn prouerbe à l'aduis d'vn chacun tres-veritable. Et de ma part ie ne le croy tant seulement, mais ie suis contraint de l'aduoüer par experience (à mon regret) Car durant la presente longue & calamiteuse destruction de ce miserable quartier causée par la guerre ciuile (vne Hydre

vraymentinextirpable) qui non seulement destruit, mais si Dieu n'y remedie, est quasi pour engloutir du tout la pauure & agonisante Belgie, mon malheur commun auec celuy de plusieurs autres moissonneurs des fruicts, que la semẽce des Martiaux exploits produit, m'a fait aussi acquester vn loisir & occasion de vie oisiue: mais, helas, non tel que le moissonneur des bons fruits & grains de la terre est accoustumé d'acquerir apres son trauail, qui pour sa peine & labeur s'acqueste pour le moins vn cõmode & allegre hiuer, & vn repos & loisir agreable pour soy & sa famille: Ains au contraire mon acquest est vn loisir plein de soucy, & des sombres & omineux discours presageants (ie ne sçay quels) dangers & accidents tragiques: Par où & d'autant que ia par l'espace de quatorze ans ie me trouue priué de la iouyssance du meilleur & principal de mon patrimoine, & ensemble du deduit & la hantise de la cãpagne, deux points dependants de la cõduite & vie des gentilshommes viuants noblement, il n'a peu faillir qu'vn tel loisir mal plaisant &

fan-

fantastique n'ayt pareillement fait souuent errer mon esprit, & imaginer des diuers exercices pour s'entretenir, & pouuoir oublier les iournalieres pertes & chancreuses consumptions des biens patrimoniaux: & pour amortir au cerueau la cõtinuelle preuoyance d'vne future vieillesse pauure, & d'vne posterité (que Dieu ne veuille) sans heritage: de maniere que me trouuant ainsi comme sur vn chemin croisé, ne sçachant lequel prendre, n'ayant peu resouldre de choisir (pour me deliurer de tant d'ennuy & trauail du cœur, par vn beau & brefcoup d'heur ou de malheur) le hazard de la guerre, de ce diuerti, par ma consorte, & vn grand nombre de petit peuple domestique (l'vsure du sacré mariage) il est aduenu en fin que mes humeurs tant naturellement qu'accidentellement melancoliques ont choisi pour vaincre la morti-fere tristesse (comme vne medecine propre à maladie tant dangereuse) la recreation & exercice de la Poësie Frãçoise, iusques à là que d'oser embrasser la translation en rime Françoise des œuures vulgaires du tres-moral, tres-

Digitized by Google

honneste & vertueusement amoureux Petrarque, à ce poussé peut estre, par quelque sympathie secrete, que l'iniquité de l'vn temps tient auecque l'autre, d'autant que icelles œuures furēt composées en vn tēps certes sinon en tout egal, pour le moins quant à ses troubles, non du tout dissemblable à cestui-cy, comme particulieremēt le tesmoignent la chanson 11. & 29. dudit Poëte, & ce à cause des factions Guelfes & Gybelines, & aussi du dangereux Scisme des deux sieges Papaux, qui lors troublerēt le monde, de laquelle translation estant ore graces à Dieu, venu à bout, ie me suis laissé persuader par aucuns miens bons amis, de la mettre en lumiere, pour en faire part à touts honnestes & vertueux amoureux, & saisis d'vne amour louable & licite. Car ie sçay bien, qu'elle n'aura credit chez les autres, ceux là dis-ie, qui se diffament deuant Dieu & le monde, & engagent leur ame (qui est leur plus noble, plus precieux & celeste tresor) aux vilaines, ordes, illicites & schandaleuses amours, dont (au regret de touts vrays Chrestiens) le present siecle est

tant

Digitized by Google

tant taché & soüillé, qu'il est tres-croyable que les griefues afflictions que par feu, fer & mortalité a souffert tant de temps ce miserable coing du monde, en ont leur origine, comme punitions ordinaires & coustumieres de suiure semblables vices : ce qui m'a donné occasion de n'auoir desiré d'emanciper par deçà ma-dite translation, de pœur qu'au lieu d'y estre receüe d'vn œil courtois & benin, elle ne reçoiue pour son premier rencontre des coups des cannons des piques & des estocqs, puis qu'ordinairement en la guerre les loix & bonnes coustumes se taisent, m'aiant persuadé qu'il valoit mieux qu'ē sa premiere liberté elle s'esloignast vn peu des sons, & du bruit des tābours du cruel Mars & des fifres de l'impudique Venus, choisissāt à tel effect vn quartier, ou le fier & subtil (ores que ieune) enfāt Cyprien ne decoche sans mesure ses traits ardāts & dangereux, comme estant eloigné de sa mere accoustumée d'accoster le plus souuent son infame adultere, mais là où il va limité, & sous le gouuernemēt de la diuine dame Chasteté, qui ne luy permet de

bander ſon arc, ou decocher vn ſeul trait, ſi ce n'eſt à la fin que l'amour honneſte permet conforme aux ſaintes loix & vſances permiſes. C'eſt Sereniſſime Prince en voſtre court, là où la vertu eſt logée au long & au large, dont le bruit ne bat ſeulement les oreilles d'vn chacun par ceſte Belgie, mais par la plus grãde part de l'Europe, & de ma part outre la-dicte veritable & commune renommée i'en ay le teſmoignage de mille particuliers, & entre autres d'vn mien fils qui a eu l'heur d'auoir eſté par l'eſpace de huyt ans & d'auantage, page du Sereniſſime Prince Guillame par la grace de Dieu, Cõte palatin du Rin, Duc des Bauieres, &c. pere de voſtre Alteze, aiant auſſi en telle qualité, ſerui à icelle, meſmes au voiage de la derniere diete de Ratisbone, lequel m'a diſcouru tant de la pieté, vertu & bonnes inſtructiõs à la vray nobleſſe qui là ont leur fixe reſidence, qu'en l'eſcoutãt i'ay eſté raui d'extreme ioye & admiration, les eſtimant plus qu'heureux qui peuuent paruenir iuſques à là que d'y prendre leur nourriture: Parquoy ſereniſſime Seigneur, & à cauſe

que

que ie ſuis perpetuellemẽt obligé ſeruiteur à l'illuſtriſſime maiſon de Bauiere, tant pour les honneurs & faueurs que i'ay receu en mon regard de Monſeigneur & maiſtre Erneſt Prince Electeur de Coloigne, Duc des Bauieres, de VVeſtphalen, Bouillon, Angeren &c. oncle de V. A. que pour la grace & faueur que mon-dit Seigneur le Duc pere de V. A. a monſtré autrefois à mon-dit fils, & depuis V. A. meſmes; i'ay prins la hardieſſe d'oſer dedier & preſenter à icelle ceſte mienne humble & ſimple œuure, à fin que ſous ſa protection elle ſe puiſſe decouurir par tout, comme accompagnée d'vn ſauf-conduit reſpecté de tous amateurs de la vertu & honneſteté. La priant treshumblemẽt qu'elle ſoit ſeruie de la prendre en gré & de bonne part, aiant eſgard non à l'humilité & peu d'ornement d'icelle, mais à la bonne volonté & entier zele de celuy qui voudroit bien par aucun acte du cœur non ingrat monſtrer quelque recognoiſſãce des bienfaitz ia receus ſans ſes merites, mais qui par faute de plus grand ſçauoir, & d'autres moiens ne le peut (à ſon

regret)

Digitized by Google

regret) faire condignement. Qui a tant baisé les mains de V. A. en toute humilité & reuerence, priant le createur qu'il conserue la ieunesse d'icelle, & celle de sa serenissime compagne & sa posterité en longue & heureuse santé, & cõtinue à iamais le bruit de la singuliere humanité, & autres rares vertus d'icelles, dont par tous les quartiers de la Chrestienté s'estend l'admirable renommée. De Bruges le premier D'Aoust. 1597.

De vostre Alteze

Treshumble seruiteur

Philippe de Maldeghem.

Digitized by Google

L'EXCVSE DV TRANSLATEUR aux Poëtes François.

Gentils & hauts esprits qui dessous la baniere
De Minerue, portez la couronne lauriere,
Permettez ie vous prie, à ces miens simples vers
Qu'ils se puissent monstrer de vos faueurs couuerts.
Non que d'estre entre vous autrement ie me fonde,
Fors ainsi qu'au Soleil l'ombre l'homme seconde.
Ie ne presume pas qu'aucun leur nouuel art
Merite, que i'en doiue au monde faire part.
I'en serois, & à droit noté d'outrecuidance
Des Poëtes diserts de la gaillarde France,
Ou maint François Ouide, & vn François Maron
N'agueres, dont heureux se vante le Gascon,
Ont fait tant esbahir vn chacun de leur veine,
Que cil' qui pense à plus, perd son encre & sa peine.
Mais ie n'auoy quité qu'à peine le berceau
Quelques sept ou huit ans, que ie n'eu le cerueau
Tant addonné aux vers, qu'il sembloit que nature
De mon futur dessein predisoit quelque augure:
Car à peine à l'escole escrire ie sçauoy,
Qu'en rime babillant rime ie composoy.
Pourtant si ie n'ay peu tenir chez soy ma muse,
La force de nature y doit seruir d'excuse.
Et grace m'impetrer pour auoir entrepris
De publier vn fait qu'à peine i'ay compris.
Car il semble fatal, veu plus que creut mon âge
Tant plus i'aimoy les vers de quelconque langage,

Et

Et quand ie commençay en François quelques mots
A sonner, il m'aduint vn rencontre à propos
D'vne dame pareille à la Gregoise Heleine
Tant en rare beauté qu'en contenance humaine,
Qui present, d'vn liuret de Petrarque me fit
En françois, mais en prose assez pour lors traduit:
Par où depuis me creut la volonté d'apprendre
L'Italien, pour mieux & proprement l'entendre.
Mais peu à peu les ans plus raßis, & l'estat
Publique, me faisoient postposer tel esbat,
Iusqu'à tant qu'vn malheur de la guerre ciuile
Me donna ma maison pour prison en la ville,
Où pour tant mieux tromper les soucieux ennuis
De nouueau pour rimer ie me trouuay espris,
Et derechef y vint de mon mal contristée
Vne autre belle dame, à qui nulle egalée
Peut estre de son temps, quand de sa chasteté
Et ses rares vertus se fait vne vnité,
Et d'autant que sa grace estre ie voy si grande,
Ie croy vrayment qu'elle est vne Laure Flamende.
Ceste cy comme l'autre außi me presentoit
Vn Petrarque, ains Tuscan, & fort me le louoit,
Ie le prenois en gré comme vn grand benefice
Me mettant tout soudain pour l'entendre en office.
Mais pour ses riches dits si bien entrelassez
Comprendre, ie n'estois encor habile assez,
Entretant ie le garde, & ie m'en accompagne
Tant en la ville enclos, qu'estant libre en campagne,
Et puis durant tousiours chez nous le mal ciuil

Cà

Digitized by Google

Cà de là demeurant en volontaire exil
A Bologne, à Calais, ie vins en fin à Liege,
Où pour quelque bref temps en y faisant mon siege
Ie m'y fis vn amy conuersable & discret,
Qui remarquant l'effort de mon ennuy secret,
Aussi don d'vn Petrarque auec ses commentaires
Me fit, pour moderer mes pensées ameres,
Il me pleut, esperant par ce l'entendre mieux,
D'autant plus que tousiours i'y eu le cœur zeleux,
Mais fasché de deuoir sombre & loing des miens viure
Ie ne goustoy l'estude, & ie me mis à suyure
Le Prince Bauarois, lors fraischement eleu
Electeur de Coloigne, où ie fus bien receu.
Et gentilhomme estant quelque temps de sa bouche,
Puis son escuier trenchant, mon Petrarque se couche.
Tant que ie le perdois, & la Court, qui fut lors
Guerriere, preferoit l'exercice du corps
A celuy de l'esprit, car tout gibier se forme
Volontiers vn deduit à son besoin conforme.
Et Mars ce temps pendant nous fit si bonne part
Qu'ẽ Westphale vaincqueurs nous mãgeasmes du lard
Et qu'au Rin retournans ioyeux de la victoire,
Le vin ne nous mancqua pour allegrement boire,
D'où mandé pour rentrer en mon pays i'estoy,
Qui reconcilié rendu s'estoit au Roy.
Sans que ie me faschoy d'en auoir la nouuelle,
Car pour reuoir les miens ardant i'auoy le zele.
Vers lesquels au plustost ie hastoy mon retour;
En quittant pour deux ans l'Electeur & sa Court.

Digitized by Google

Mais puis i'y retournoy pour tenir ma promesse,
Laquelle volontiers vn bon cœur ne transgresse:
Où le troisiesme iour que i'y fus reuenu,
Se m'offroit, non cherché, mon Petrarque perdu.
Dont aise i'esperoy quelquefois me refaire
Plus qu'oncq, en le lisant, quand ie n'auroy que faire:
Mais nostre coy seiour duroit trop peu de temps,
D'autant que derechef Mars depeuplant les champs
De biens & de repos, les remplissoit d'alarmes,
Gastant Nuits & maint lieu par le feu des gēsdarmes:
De façon que faisant comme vn bon seruiteur,
Ie ne pouuoy faillir de suyure mon Seigneur
Par tout, qui puis reprint vers Westphale sa route,
Où par charge deuoit le suiure sa Court toute,
D'où estant enuoié vn iour au camp Roial
Au Duc de Parme, alors d'iceluy general,
Qui lors fut à Burick lez Wezel, faisant mettre
Vn pont outre le Rin pour en deuenir maistre,
La fortune au retour tel brassin me brassa,
Qu'à my-voye vn ronsin la iambe me brisa.
Par où tenir le lit il me failloit en chambre,
Où du parfun assez i'eu du Westphalois ambre,
Mais le Prince Electeur entendant en quel point
I'estois, à mon besoing ne m'abandonnoit point.
Car tost apres le mois de la douleur premiere
Il me fit emporter vers Coloigne en litiere.
Où couchant bien cinq mois dedans vn poile enclos
Ie reprenoy mes vers par le forcé repos,
Y poussé par Polit' Historien du Prince

Des

Des guerres que lors eut l'Agrippine Prouince,
Qui tousiours m'amorceant par des discours diuers
Ne cessoit d'insister que ie fisse des vers.
I'en fy, mais sur Petrarque à cause de n'entendre
Encor sa rime assez, ie n'osois entreprendre.
Iusqu'à tant que refait à Liege reuenu
Dominique Lampson me dit le bien venu,
Et me congratulant la santé, dit, ie prie,
Comment as tu trompé tant de melancolie?
De mes vers ie luy monstre aucuns, dont resiouy
Il dit, il faut ormais faire plus que cecy,
Prens, prens sans differer le Florentin Poëte
Petrarque, & par tes vers luy sers de l'interprete.
Sur ce de ses Sonnets quand i'eu fait le premier,
Il disoit, fay autant de tous iusqu'au dernier,
Et ne recule pas, car lors qu'aucune chose
S'offre, que tu n'entends, moy ie feray ta glose.
Ie luy accord en fin de me mettre à l'effect,
Tant à ce qu'il disoit ie portoy grand respect.
Et la translation du recommandé liure
Par tant & tant de mains ie commẽce à poursuyure.
Selon que le loisir la court me permettoit
Qui lors pour hiuerner venue à Liege estoit.
Où du Prince me fut lors la charge donnée
De son maistre d'hostel, auec la clef dorée.
Et ainsi peu à peu en faisant apprenant
Ma rime s'auançoit, or que tout bellement,
Iusqu'à tant qu'autrefois mandé vers ma patrie
I'y veny, i'y alloy de plus grande furie.

Car

Digitized by Google

Car quand l'occasion me permettoit le temps,
D'auoir la liberté de recreer mes sens,
N'ayant pour prendre esbat aux chãps libre vne porte
Ou pour chasser aux bois, sans auoir bonne escorte
Contre l'aspre ennemy, qui d'vn despit mortel
D'orner son trophê cherche auec vn nom cruel.
I'empoignoy mon Petrarque au lieu d'vn ieu de table
Qui me fit compagnie à toute heure agreable:
Et onc en le hantant ie n'en eus vn degoust
Qui m'eut peu diuertir de l'aymer iusqu'au bout.
Voyla mes grands amis la raison decouuerte
Par où hardie faite est ma muse inexperte
(Qui ne vit onc le Pau, ny l'Arne & peu assez
Les beaus & riches champs de la Seine arrousez)
De faire vers françois, françoise de naissance
N'estant des vers Thuscans d'vn François de Florence:
Donc pardonnez le moy puis qu'assez il appert
Qu'ainsi que par destin tel but se m'est offert,
Et qu'embrassé ie l'ay non de gré, mais par force,
Qui combat la nature à vaine œuure il s'efforce.
Et si ie ne me suis en mes vers acquité
Trop bien, vn carme est dur qui se fait limité.
Pourtant au moins, de grace, où que voirrez ma faute
Dites, pour vn Flamand l'emprinse estoit bien haute.

IN F.

Digitized by Google

IN F. PETRARCHÆ LYRICOS GALLICIS NVMERIS redditos.

A Philippo Maldeghemio V. N. Leyschoti Toparcha.

PEtrarchæ cupiat si vertere carmen Homerus,
Mœonia fidicen quod canit ille Lyra.
Et si Pierij cœtus pater audiat & rex
Competet, & tãtus, vix puto munus ad hoc.
Nec mirum, Lydæ facundia culta ita linguæ est,
Vt minor Actææ sit modò gentis honor.
Præcipuè partes quoties tractantur Amoris,
Obtinet hic regnum Peitho & Etrusca Venus.
Illa suo vati penitus se indulsit & illa,
Credo deæ maduit melle vtriusque mero.
Dulcius alterius certo nullo ore loquuntur,
Illius in labris ipse habitauit amor.
Inspiransque nouos mollis face leniter ignes,
Hanc potius citharam vult coli in arce deûm.
Nam pater exstructis celebrat quum pocula mensis
Iupiter, Aethiopas vel vetus hospes adit:
Non alio obductas discutit nubila frontis,
Non alio cantu mentem animosque leuat.
Cessit Apollinei concordia pectinis: aures
Ad chelyn intentas & tenuere deæ.
Mnemnosynes de stirpe deæ, Circi alma voluptas
Illius, astrorum qui specula alta rotat.
Quod si musa Melesigenæ tanto est operi impar,
Nec par Andini musa Maronis erit.
Tu tamen hoc docto per galla poemata versu
Exprimis, & Celtis sic tereti aure probas.
Leyschoti, vt vates merito te laudet vterque,
Ingenij admirans orsa animosa tui.

Digitized by Google

Iamque tibi Elysium ... coronam
Sume age, ab Arquato colle secunda venit.
At vos Tyrrheno prognatæ Naiades Arno
Iungite collata myrteam ederasque manu.
Perpetuæque caput præcingite frondis honore,
A quo laus ad vos Laureaque ista redit.
Cernitis externa prodire in veste Poëtam
Vestrum, sed vestrum non ideo esse minus.
Vos quoque vos Rhodano centum genitore puellæ
Sorgaque in alpinis editæ de scopulis:
Auditis vatem vernacula verba sonantem
Illum, qui proauis aduena ante fuit.
Dicite Sequanidis, Arari, Ligeri, atque Garumnæ,
Hoc donum nobis nobile Ria dedit.
Qui quamquam placidis vix serpat in æquora Lymphis,
Inferius nullo flumine nomen habet.

Ianus Lernutius.

IN PHILIPPI A MALDE-
GHEM, DOMINI DE LEYSCHOT,
translationem versuum Italicorum
Francisci Petrarchæ.

Carmina carminibus Gallis Etrusca Petrarchæ
Gallo non vni reddere cura fuit.
Haud scio at, an tanto successu, Gallica quemquam
Concessit Flandro Musa, Philippe tibi.
Hoc melius Bauari censebit Principis auris,
Cui tua iure cliens orsa Philippe dicas.
Nam quid censuerit Lernutius, innuit huius
Sed clam lectori, Calliopeia tuo.
Ipse quidem Gallos, Leyschoti, præmia palmæ
Vltro cessuros, hac tibi parte rear.

Dominicus Lampsonius Brugensis, Electo-
ris Coloniensis apud Eburones a Secretis.

IN

IN TRANSLATIONEM VER-
suum Italicorum Francisci Petrarchæ.

AVCTORE

Philippo Maldeghemio Viro Nob. Leyschori Domino.

LAVRVS LOQVITVR.

ILla ego nunc folijs velata perennibus arbor
  Pulchra olim, & Phœbo nympha adamata fui.
Euitam in Laurum, mutatam fleuit Apollo,
  Vda ferens libro basia mille meo,
Mi mea virginitas, illi sua flamma remansit
  Maxima, sed tanto nil valitura Deo.
Vritur indomitus, nec secula longa calorem
  Tollere, nec radix, herba nec vlla potest.
Vidit, & vt nato succurrat Iupiter ægro,
  Suscitor in vitam Laura puella nouam.
Hic vbi præcipiti vitreus fluit agmine Sorga,
  Sorga mei æternum clarus ab igne proci.
Nempe procus Deus est, cui nomine & ore Petrarchæ
  Cura fuit numen dissimulare suum.
Ne quicquam nunc nostri sentiret, vt ante, repulsam,
  O nimis in fraudes ingeniosus amor.
Ille quidem Tuscho potuit vaga lumina cantu
  Sistere, seu Tybri, seu patrię Arne, tuum.
Omnibus & Siluis atque indere rupibus aures,
  Sola ego cantanti surda puella fui.
Et potui non esse, fidem nisi pacta fuissem
  Attica virgo tibi, Delia virgo tibi. (Laura
Quarum ope Daphne olim, dein Laurus, nũc quoque
  Morte obita in Laurum vertor vt ante nouam.

Digitized by Google

Orbis honos Itali, & diuini gloria vatis
Seu Deus ille fuit, siue Petrarcha fuit.
Quisquis at ille fuit, magnus fuit, & mihi nomen
Victurum Latio semper in orbe dedit.
Nec minor ille Alpes vltra Rhodanumque sequestrem
Qui me Ligeri Flander in arua soli
Transtulit, & tanto cumulatam fœnore adauxit,
Itala vt addubitem, Galla vel esse velim.
Itala vel Phœbi vel amantis ab ore Petrarchę
Galla ero, Leyschoti non minor arte mei.
Gallia sed quantum Ausonia est extensior omni,
Tantum ego plus Galli lætor honore soni.

Maxæmilianus de Vriendt
Senatui Gand: a Secretis F.

Εἰς τὰ, ΤΟΥ Φ. ΠΕΤΡΑΡΧΟΥ ἔπη
ὑπὸ Φ. ΜΑΛΔΗΓΕΜΙΟΥ Φραγ-
κιστὶ ἐν ἔπεσι μεθερμηνευθέντα.

Φλανδρία σοὶ τάδε δῶρα τίνῃς, ὦ Φραγκία, μούσης
Τοῦ ΜΑΛΔΗΓΕΜΙΟΥ εὐεπίῃσι φέρει.
Ἰταλίη σὺ, πάλαι ὅτι ταύτης ἦρχες ἀοιδῆς,
Εὔχεο, παρ᾽ Κελτοῖς ὡς τὸ λαχοῦσα κλέος.

Lucas vvyngaerdus apud Fran-
conat. in Fland. S. PP.

IN

IN TRANSLATIONEM VERSVVM ITALICORVM FRANCISci Petrarchæ, Auctore Philippo a Maldeghem, viro nobili Leyschoti Domino.

ARgolicos inter princeps cluit vnus Homerus,
Secula cui Graiûm nulla tulere parem.
Romula Virgilium tellus mirata canentem
Ausonij exemplum præcipuum oris habet.
Tempore posterior non carminis arte Petrarcha
Aeternum meruit Thuscus Apollo decus.
Hunc tua Leyschoti, Celtarum idiomate versum,
Et Rhodano celebrem Musa dat & Ligeri.
Imò toti orbi, fines qua Gallia triplex
Porrigit, & lingua lumina sparsa sua.
Macte Philippe esto, iam nunc eris alter ab illo,
Qui sacro vatum tertius in numero est.

Io. Baptista Blotagrius Canonicus Brugensis.

Pierre Reuard au Seigneur de Leyschot.

PEtrarque qui deuoit de chacun estre leu,
Petrarque cest' autheur d'inuentions gentiles
Ce miroir des amours chastes, fermes, subtiles
Les seuls Italiens, heureux, l'ont entendu.
Philippe (dont le nom par tout soit estendu
Et viuent a iamais les labeurs difficiles)
Qui pour passer l'ennuy de nos guerres ciuiles
En vulgaire François Petrarque auez rendu.

Digitized by Google

D'or en auant pourrons par vostre benefice
Estre participants du secret artifice
De ce diuin Poëte, & estre imitateurs.
De ses mutations & amours vertueuses
Ses Triomphes qui sont des despouilles heureuses
Vous facent triompher aux bouches des lecteurs:

Digitized by Google



L'EPITAPHE DE PETRARque,& de Madame Laure.

Ces deux qui par amour estoient d'vn cœur sur terre
Et par la chasteté de volonté desioints,
Par la cruelle mort ensemble estoient conioints
Or' d'vn vouloir d'vn cœur ioints le ciel les enserre.

Digitized by Google

LA VIE ET COVSTVMES DV Poëte Petrarque.



L'ORIGINE du Poëte, si nous regardons à sa patrie, est de tresnoble clarté: si à sa race, ny clere ny obscure: ses parents, estoyẽt Florentins, de lignage, si non haut, & de fameuses memoires orné, toutefois anciẽ & honorable, & de moyenne fortune; lequel à dire vray, inclinoit à vn pauure estat: son pere s'appelloit Petrarco, & comme autres adioustent, de Parenzo: la mere, aucũs l'appellent Lieta, aucũs Brigida de Canigiani. Laquelle famille ils disent estre d'ancienne Noblesse. Ceuxcy ainsi qu'en l'an M. c c c. estoyẽt chassez de Florẽce les Blancs & les Noirs, & leurs biens publiez, estoyent auec celle partie, qu'ils auoyent suiuy, enuoyez en exil, & depouillez de tout leur auoir, & s'ẽ alloyẽt à Arezzo ou d'eux en l'ã M. C C C. I I I I. le x x. de Iuillet, sur vn Lũdi à l'aube du iour, nacquit vn fils, lequel ils firẽt nommer Francisco: qui puis ainsi, comme Petrarco de Parenzo semblablemẽt du pere Petrarco print le surnõ, dont Francisco de Petrarco, & puis Francisco Petrarca fut nommé: mais deuant qu'il fut né, selon que luy-mesme en vne sienne epistre racompte, estant la

Digitized by Google

mere es douleurs de l'enfantement, il estoit vn grand espace de temps, que la mere fut des medecins tenue pour morte, dont il dit deuant qu'il mourut, auoir commencé à perir. Il acheuoit le septiesme mois en Arezzo, puis n'y pouuant le pere plus estre, il s'en alloit auec l'enfant, porté de certain ieusne garçon sur les bras, & auec le reste de la famille, par beaucoup des lieux de la Thuscane, tournant & retournant, & au passer de l'Arne pour vouloir aller à Pisa, celuy à qui le soin de l'enfant estoit donné, pour ne l'offencer, en touchant son tendre corps, l'aiant lié à vne branche, & mis sur ses espaules, non autrement (comme il racompte) que Metabus Camilla, il aduint que le cheual, sur lequel estoit le iouuenceau, tomboit en l'eaue, d'ont luy & le ieusne garçon estoient en grād danger. Il estoit peu a Pisa, car estant la mere rappellee de l'exil, portant auecque soy l'enfant, elle alloit demeurer a Lancisa, ville pardela Florence 14. lieües, ou elle parfit la septiesme année: auquel temps aiant le pere par diuerses voies en vain tenté, pour retourner en sa patrie, il appelloit la dame à soy, & estoit à Pisa encores deux autres ans auec elle. Estant puis Petrarco du tout hors d'espoir de pouuoir retourner à Florence, il deliberoit de se transporter auec sa famille vers la Gaule Transalpine, en la cité d'Auignon sur le Rosne, ou alors se tenoit la Court Romaine, iugeant le chemin de la mer le plus commode: sur laquelle, auec toutes ses choses il se mit, & estant pres de Marseille, il aduint

il aduint que le nauire sur lequel il estoit, se rompoit, & auec grande difficulté il se pouuoit sauuer auec les siens; dont le Poëte & deuant qu'il nacquit, & puis en ses tendres ans commençoit à experimenter les miserables tours de la fortune. Arriué à Auignon, & aiāt prins en louage vne assez commode maison, il fit apprendre a l'enfant les premiers lettres, & le iugeant d'excellent & admirable esprit, il l'enuoia à Carpentras, vne petite ville, & à quatre lieuës d'Auignon distante, ou il apprenoit la Grāmaire, Dialectique & Retorique. Puis il se tenoit à Mōtpellier pour estudier es loix quatre ans, & apres à Bologne trois, ou tout le corps de la raison ciuile il apprenoit: & ia estant de l'âge de vingt & deux ans, il entendoit que ses parents estoiēt decedez de ceste vie en Auignō, & de la peste, tant que iuger pouuons, estant quasi en tout temps ce païs infecté d'icelle: par où il fut cōtraint de retourner en Auignon, d'ou partant l'an ensuiuant, qui fut l'an du Seigneur 1327. & de sō âge le 23. a l'occasion de la peste (laquelle estoit en la ville renouuellée) il se retiroit en vne vallée, loing d'Auignō cincq lieuës vers l'Oriēt, qui se nomme Vaucluse, lieu fort solitaire: ou le pere, quand il viuoit, auoit achapté aucuns prez: & il aduint, que luy allant le matin du vēdredi saint (lequel, selon qu'il luy souuient, fut au mesme an le sixiesme d'Auril) vers vne terre, qui se nomme l'Isle, quasi à vne demie lieuë de Vaucluse, pour ouïr illec les offices diuins, qu'en tel iour on celebre: la suruint sur

Digitized by Google

certains prez vne tresgentile ieune fillette, fille du Sieur de Cabrieres, petite terre située aux espaules d'icelle vallée, dōt le nō estoit Lauretta, que auec autres damoiselles alloit a l'Isle pour la mesme cause. De l'amour de ceste fut en ce lieu prins nostre Poëte: la vertu & beautez de laquelle, apres en la suiuāte oeuure estoient de luy (comme nous voirons) auec admirable elegāce celebrées, & non sous le nom de Lauretta, mais de Laura pour meilleure consonnāce. Il l'aimoit X X I. ans en vie, & dix ans apres qu'elle estoit morte. Ceste année estant Louïs de Bauiere le x x. Empereur des Allemāds passé par Italie pour aller à Rome, d'autant qu'il sembloit qu'il fauorisoit fort la faction Gibelline, luy auec tous les autres rebellés de Florence, n'eurēt grand espoir de pouuoir par son moien retourner en leur patrie: pourquoy par conseil des amis, il se retiroit à Milan, ou d'Azzo fils de Galeazzo, fils du grand Mathieu Visconte, alors d'icelle Seigneurie Seigneur, il fut benignement receu: la il se tenoit quelque espace de temps, attendant quelle fin les choses deuroient auoir, mais à la fin sentant que ses aduersaires auoient auec certaine somme de deniers la chose du Bauarois pourueüe, il s'en retournoit en Auignon. Et pource que sa nature, non pas au facheux estude des loix (auquel seulement pour la reuerence & commandement de ses parents il auoit estudié) mais à plus hautes choses le disposoit, il abandonnoit les loix: & aux estudes de l'humanité, ausquels il auoit esté tousiours

sieurs fort affectioné, il s'adonnoit totalement. En ce tẽps la estoit en Auignon aupres de Iehã XXII. Pape le Seigneur Stephano Giouanni Cardinal, & Iacopo Euesque de Lũborie, tous freres, & du Seigneur Stephano Colonna le vieil fils, tresnoble & tresuertueuse famille, auec lesquels vint le Poëte en telle amitie & familiarité, que sans luy il sembloit que viure ils ne pouuoient. Il fut de l'Euesque mené en Gascoigne, sous les monts Pirenées, en lieu tresplaisant, ou auec grand plaisir il consumoit vn esté entier. Retourné puis en Auignon, il se tenoit plusieurs ans en la maison du Cardinal, & non cõme soubs vn Seigneur, mais comme soubs vn gracieux & amiable pere: auquel tẽps souuent à Vaucluse, & delá à Cabrieres, d'ou madame Laure estoit, il vsoit d'aller pour la visiter. Enflammé puis d'vn louable desir de vouloir voir la France, & l'Allemaigne, il mit en effect tel pelerinage, au retour du quel il s'arrestoit par plusieurs iours à Lyon sur le Rosne, ou il entendoit, que l'Euesque estoit parti pour aller à Rome, a qui il escriuoit vne lettre, non peu se lamentant de tel partement sans luy: escriuant aussi au Cardinal en Auignon toutes les choses notables, qu'au voiage il auoit veuës, & comme montant sur la riuiere du Rosne, il le reuiendroit voir. Cecy fait, il eut lettres de l'Euesque, par lesquelles il le prioit, qu'à Rome il le voulsit aller trouuer: Il vit Rome, par les vestiges de laquelle il iugeoit, qu'elle auoit esté beaucoup plus grande chose, que ce qu'on en escrit. Il retour

Digitized by Google

noit en Auignon, où par persuasion du Cardinal & de l'Euesque il demeuroit pour certain temps au seruice du Pape Iehan, duquel en beaucoup de ses occurrences il fut emploié, & enuoié plusieurs fois en Italie, a Rome, & en France au Roy Philippe. Tant qu'aupres de luy il sembloit, qu'il estoit en grandissime faueur, par ou qu'il eut tresgrãd espoir de deuoir paruenir à quelque grande dignité, Et specialement par beaucoup de promesses luy faites dudit Pape, dont s'estant à la fin aperceu, & que les dignitez plustost à quelques autres qu'à luy (à qui il sembloit, qu'il les meritoit par ses vertus) estoiẽt cõferées, & outre ce luy deplaisants beaucoup les autres tours & vices de la Court, il deliberoit du tout se retirer du Pape, & de la Court: & iugeant la vallée, dont dessus auons parlé, vn lieu fort à son esprit, & à ses estudes accõmodé, il se retiroit en icelle auec touts ses liures qu'il auoit, & autres choses necessaires pour y demeurer, ou par diuerses années il demeuroit ferme: auquel tẽps souuentesfois à Cabrieres pour visiter Madame Laure allant, selon que d'elle naissoient les subiects, en la premiere partie des Sõnets, & des chansons de luy premierement commencée, il perseueroit. Il y escriuoit la plus grande partie de ses oeuures Latines, & specialement l'Africa, dont estant diuulguée la fame, ce fut vne chose notable, qu'en vn mesme iour, & du Senat de Rome, & des Chancelliers de l'estude de Paris il eut des lettres, vn chacun le sollicitant, qu'en sa terre il voulust, pour la

couronne

couronne du Laurier, aller: pourquoy par conseil du Cardinal, & de Thomas de Messine, son singulier ami il se disposoit de vouloir aller à Rome: & ainsi l'an du Seigneur M. CCC. XLI. & de son âge de XXXII. du mois de Mars, in Aqua-morta s'ēbarquant, il print le chemin par mer: mais deuant qu'il allat à Rome, il voulut visiter à Naples Robert Roy de Sicile, à qui aiant en trois iours continuels leu toute l'Africa, il fut d'vn tant sage Roy iugé vrayement digne du Laurier; lequel il prioit auec grande instāce, qu'il vouldroit receuoir à Naples: mais aiant entendu son ferme propos il le fit iusques à Rome honorablement accompagner, escriuant en sa faueur & los au Senat, combiē que de ses vertus il tenoit. Estant arriué à Rome, il fut au iour solemnel de la Resurrection, lequel estoit lors le VIII. d'Auril, auec grandissime adueu & faueur de tout le peuple in Capidoglio, du Laurier couronné: & ia estant la fame par toute l'Italie esparse, il estoit de touts Princes d'icelle tresfort desiré. Il partit de Rome, & il fut conduit à Parme, auec les Seigneurs de Corregie, desquels il receut beaucoup des honneurs, & specialement l'Archidiaconat d'icelle cité; il demeuroit plusieurs iours outre le fleuue de l'Elze, aux confins de Reggio, en vn tresplaisant bois, Piana nommé: ou à l'Africa entremise, il retournoit à mettre la main. Il acheptoit à Parme vne maisō, ou par beaucoup de tēps il se tenoit ferme; & ia estāt au XL. an de sō âge paruenu, luy fut de Florēce par aucūs ses amis escrit; Qu'ē

cas qu'il suppliast aux anciens d'icelle cité, pour estre rappellé de l'exil, auec la restitution des biens paternels, que considerant sa bonne renommée, par laquelle il estoit en la ville aimé, & fort desiré, aiseement il pourroit le tout obtenir; pourquoy il se retiroit à Arezzo, ou de tout le peuple il fut fort honoré. Il demeuroit lá par plusieurs iours, tousiours auec des lettres & messages telle chose traittant: laquelle ne du tout luy estant refusée, ny proprement accordée, voiant qu. chose deuoit aller à la longue, il laissoit le soin aux amis, qu'ils la deussent solliciter, & luy s'en retournoit à Parme; & delá en peu de iours outre les Alpes, à sa demeure de Vaucluse: ou aiant esté quelque temps, il luy fallut retourner à Parme: du quel lieu allãt à Verone, pour visiter les Seigneurs de la Scala; & estant beaucoup de temps deuant, & auec lettres & messages, iusques outre les Alpes, & par toute l'Italie de Iacopo de Carrara, alors Seigneur de Padoue, en son amitie auec grande instance esté sollicité, il se disposoit de vouloir aller visiter, ce que tant de prieres vers luy enuoyées vouloient signifier. Arriué à Padoue, il ne fut point autrement (comme luy mesmes le racompte) dudit Seigneur receu, qu'ainsi que les heureuses ames au ciel; & outre les autres signes de beneuolence vers luy demonstrées, scachant que des sa ieunesse il s'estoit delecté de vie religieuse, pour luy donner occasion de demeurer chez luy, il luy fit conferer vne Chanoinie de Padoue: & ainsi tãt que viuoit ce Seigneur (ce que fut ve

Digitized by Google

fut vn trescourt temps depuis) tousiours aupres de soy il le voulut auoir. En ce lieu aiant desia les quarante & quatre ans, il entendoit que son Excellente M. Laure estoit passée a l'autre vie: ce que luy causoit tant de douleur, qu'il estoit plusieurs iours sans quasi parler, ou vouloir (sinon auec grandes prieres des amis) prendre aucune viande, seulement de larmes & souspirs s'entretenant. Au mesme temps mourut pareillemēt le Carrarois, pourquoy qu'outre les Alpes il s'en retournoit, ou il se tenoit ferme par plusieurs ans, durant lesquels il escriuoit la deuxiesme partie des Sonnets, & des chansons, auec vne partie de ses moralissimes triomphes. Estant apres estainte celle tresnoble famille des Colonnois, il deliberoit de retourner en Italie, ou tantost à Venize auec autres ses singuliers amis, tantost a Parme auec les Seigneurs de Corregio, tantost à Padoue auec François de Carrara, & tãtost à Verone auec les Seigneurs de la Scala: pour quelque peu de temps il alloit vagabondant, mais demandé de Galeazzo Visconte, Cõte de Pauie & de la Seigneurie de Milan, auec son frere Bernabo Seigneur, il fut mené de luy auecque soy soubs nom de Conseiller: chez lequel de quelle authorité, reputation & faueur qu'il estoit, se peut iuger par ce que de luy Bernardin Corio, autheur de l'Histoire Milanoise, en escrit. Cestuy met, qu'en l'an mille, trois cents, soixante & huit en Milã, aux nopces de Violante fille de ce Seigneur auec Lionello fils du Roy d'Angleterre, il fut mis à la premiere

premiere table, à laquelle non autres que Ducs & Marquis, & grands Seigneur estoient assis: adioustant qu'au mesme iour luy vindrent nouuelles, qu'à Pauie vn sien petit fils, nommé aussi François, estoit passé à plus heureuse vie, en memoire de qui le benigne pere mettoit sur sa sepulture l'Epitaphe ensuiuant.

Vix mundi nouus hospes eram, vitæque volantis
 Attigeram tenero limina dura pede.
Franciscus genitor, genitrix Francisca, secutus
 Hos de fonte sacro nomen idem tenui.
Infans formosus, solamen dulce parentum,
 Hinc dolor: hoc vno sors mea læta minus.
Cætera dum fœlix, & veræ gaudia vitæ
 Nactus, & æternæ, tam citò, tam facile.
Sol bis, luna quater flexum peragrauerat orbem,
 Obuia mors, fallor, obuia vita fuit.
Me Venetum terris dedit vrbs, rapuitque Papia,
 Nec queror, hic cœlo restituendus eram.

Neantmoins nous tenons pour certain, que ce ne fut point son fils, mais nepueu, né d'vne sienne fille illegitime, nommée Francisca: laquelle il auoit mariée à vn Francisco d'Amicolo da Borsano Milanois, de porta Vercelina: lequel fut depuis son general heritier. Et comme encor on lit en Treuigi, pres de la porte de S. François, en vn Epitaphe fait par elle, & en marbre sur sa sepulture entaillé, & mis dans le mur, elle estoit vne venerable Matrone, & suruiuoit le pere iustemẽt dix ans. Cecy nous disons nõ seulement pour donner à

ceg-

cognoistre la verité, & oster la mauuaise opinion de luy, qu'encor en tel âge il eut vsé d'aucun acte venerié, & eut engendré des fils. Mais pourtant encore quand ainsi on le croiroit, il se rendroit menteur, aiant escrit en la lettre, qu'au premier nous dismes auoir à la posterité intitulée, qu'estant ioint à l'âge de cinquante ans, soit que de bonne prosperité il fust, il oublioit toute charnelle conionction, & amour lasciue, comme si onc il n'eut cognu femme. Outre qu'en diuers lieux de la presente oeuure on trouue, qu'il a voulu ce mesme signifier.

Estant en fin arriué iusques aux soixante & cincq ans de son âge, & deliberant de se reposer, il retournoit à Padoue, d'ou il alloit auec vn Lombard Asserigo sõ grãd ami, demeurer delà Padoue X. lieües, en vn lieu dit Arqua, voisin aux montagnes Euganées, ou par l'espace de cincq ans en estudes Philosophiques & Poëtiques il viuoit: auquel temps luy fut enuoié de la communauté de Florence Iehan Boccacio da Certaldo, auec lettres, qui contenoient la restitution de touts ses biens paternels, & la remission de son exil, comme en vne sienne responsiue à telle communauté se lit. Paruenu puis à la septantiesme année, estant (cõme aucuns vueillent) de certain Paroxisme du mal caduc assailli, au dixhuitiesme iour de Iuillet en l'an M.CCC.LXXIIII, il rendit l'ame à sõ createur: laquelle en recompense de ses louables oeuures & vertus singulieres, (comme il est à croire) en la celeste patrie

patrie entre le nombre des eleus est bien heurée, ou pour ceux qui se delectēt de ses diuines oeuures, il prie le chef & eternel Pere. Son corps, comme premierement il auoit ordonné, fut mis au mesme lieu, deuant la porte de l'Eglise, en vne tombe de pierre rouge, mise sur quatre colonnes de la mesme pierre, à laquelle par deux degrez de mesme pierre on monte. Et pour l'honnorer s'y trouuá Francisco de Carrara Seigneur alors de Padoue, l'Euesque auec toute la clergie, freres & moynes de Padoue, & de son destrict, tous les Cheualiers, Docteurs & Escoliers, il fut porté de sa maison d'Arqua iusques à l'Eglise sur vne bierre couuerte de drap d'or, & auec vn baldoquin d'or fourré d'ermines. Et en sa louange luy fut fait de frere Bonauentura de Peragna, de l'ordre des Heremitains (qui fut apres Cardinal) vn Roial sermon: sur la tombe se lit encores l'epitaphe suiuant.

Frigida Francisci lapis hic tegit ossa Petrarcæ,
Suscipe Virgo parens animam: Sate Virgine parce,
Fessaque iam terris, cœli requiescat in arce.

Au second des deux degrez dessus dits, sont les suiuātes paroles engrauées.

Viro insigni Francisco Petrarcæ Laureato, Franciscolus de Borsano Medi lan, gener indiuidua conuersatione, amore, propi quitate & succesione, memoria. Moritur anno Domi i 1374. 18. Iulij.

Il fit son testamēt a Padoue, deuāt qu'il alloit demeurer à Arqua, & laissoit son beau fils Francisco Borsano heritier

Digitized by Google

heritier, comme auons dit dessus, & en particulier à tous ses seruiteurs, outre leur deu salaire, selon leur condition aucune chose. Le semblable fit il aussi à tous ses amis: en ses coustumes il fut mespriseur des richesses, non qu'il les refusoit, quand on les luy offroit, comme en vne sienne epistre il afferme, mais il haissoit le trauail, lequel il faut endurer pour les acquerir, & le perpetuel soin qu'on doit porter pour les garder. Il estoit de peu & de commune viande, il haioit les superflus & grands bancquets, & tout desordonné menger; rien luy pleut tant, que modestement viure auec les amis, & iamais il ne mengeoit ioieusement estāt seul, il m'esprisoit toute pompe, en amour il fut vehement, & constant, mais seul & honneste, de nature desdaigneux mais contentable, des benefices receus tresmemoratif, desireux d'amities, amateur des choses honnestes, tresheureux aux amities des hommes grands; il estoit de telle allegresse, qu'auecque luy on ne pouuoit estre qu'allegre, au boire il vsoit assez d'eaue, & mengeoit volontiers des fruits, il auoit pour coustume de ieusner trois fois la sepmaine, & le samedi a pain & a eaue seulement; il dormoit peu, il se leuoit tousiours à minuit pour louër Dieu, & puis s'emploier en ses estudes; il vsoit souuentefois de dormir vestu, il fut de commune stature, non de grāde force, mais fort adroit, d'excellente forme, de couleur entre le blanc & le noir, des yeux tresvif, & de veuë tant parfaite, qu'outre les soixante ans encores sans lunettes il lisoit

toute

Digitized by Google

toute trespetite lettre, Il escriuoit outre ceste presẽte oeuure les moralissimes triõphes, & en latin tant en vers qu'ẽ prose, beaucoup des oeuures vtiles & dignes; desquelles d'autãt qu'elles sont à touts studieux tres-cognues, il n'est besoin faire mention icy.

LA VIE ET QVALITE DE M. LAVRE.

DE M. Laure, ie n'ay de parmoy rien que ie puisse affermer auec le tesmoignage du P. mesme, ou d'autre aucun digne escriuant, cõme iay faict à l'escrire des autres choses, sinõ qu'on trouue, qu'elle soit née en vne place hũble au pied de montagnes, aupres de Vaucluse; mais nõ pourtãt d'obscur ou vil lignage car ce q̃ le Poëte disoit, *Et hor d'vn picciol borgo un sol n'ha dato.* dont aucuns abusiuement estimoient, qu'elle estoit vne des villageoises: ne signifioit autre chose, q̃ l'humilité de la terre, ou elle nacquit & demeuroit. mais ainsi qu'ouuertemẽt il nous a declaré sa noblesse au sõnet *In nobil sangue vita humile & queta.* Plus clerémẽt il le nous a demõstré es vers latins, qu'il escriuoit à l'Euecque Colõna, parlant, cõment en vain il auoit tẽté de la mettre hors de sõ esprit

Est mihi post animi mulier clarissima tergum,
Et virtute sua, & sanguine nota vetusto.
Carminibusq́ ornata meis auditaq́ longè,
Sed redit in frontem, & variis terroribus implet.

Et il est par l'aduis de plusieurs vray sẽblabe,

Digitized by Google

que par autant que pouuons comprendre du sonnet, *Vna candida cerua*, & aussi des passages du Poëte, qu'elle n'a iamais eu mari, auec ce qu'es escrits du Poëte nous la trouuons tousiours en vn païs, ce que n'aduiēt aux mariees, quand elles sont les principales en vn bourg, comme elle estoit: car n'y trouuant vn mari de leur qualité, il faut qu'ailleurs elles le trouuét, si elles se vueillent marier. Elle viuoit iusques a la plus belle fleur de ses ans, entre 33. & les 35. ainsi qu'il est escrit au sonnet. *Nella etá sua piu bella*, & en celuy. *Tutta la mia fiorita e verde etate*; & en aucuns autres, par ce qu'il s'enamoura d'elle, quād elle estoit entre les douze & les quatorze ans: ce q̄ nous voiōs en la chanson, *Anzi tre di creata.* Elle mourut puis en l'an 1348. le mesme iour du mesme mois, & à la mesme heure, qu'il commençoit de l'aimer ardamment, ce qui est digne de merueille, ainsi comme il demonstroit au sonnet. *Tornami a mente anzi e dentro quella*, auquel temps il estoit en Lombardie, cōme nous l'auons dit en sa vie. Quelles estoiēt ses vertus & beautez, d'autant que les Sonnets & Chansons qui s'ensuiuent les tesmoignent assez, ce seroit chose superflue d'en parler icy. Et combien que luy la face sur toute autre gentile, saincte, sage, gaillarde, hōneste & belle, & par auen-

Digitized by Google

auenture qu'outre le vray, comme vn Poëte enamouré, il l'ait louée, neantmoins nous la pouuõs estimer auoir esté tresbelle & tresuertueuse: & que non sans occasiõ ou par electiõ, ou plustost (comme il dit) par quelque destin le Poëte ait entreprins de l'aimer & louer. Mais pour vous dire ce qu'autres nous õt laissé par escrit, i'en trouue deux opinions, l'vne ainsi cõme plus ancienne, ainsi par auenture moins veritable, que ses parents estoient d'Auignon: lesquels aians leurs biens à Grauesons, vn des bourgs d'iceluy quartier, gueres loin de Vaucluse, ils souloient demeurer en hiuer en la ville, & en esté au village, & parce elle nacquit en Grauesons: mais que le poëte s'enamoura d'elle en l'Eglise de sainte Clare en Auignon, ou qu'elle en l'an mille trois cents & quarante huit, au mesme iour d'Auril, & à la mesme heure, qui fut le commencement à sa longue amour, mourant, le soir aux vespres en l'Eglise des Freres Mineurs elle estoit enseuelie; Ce qu'en partie me semble vne manifeste bourde veu que le Poëte non vne fois a demonstré qu'il s'estoit enamouré d'elle, non en la cité, mais au village, & non en l'Eglise, mais entre les fleurs & l'herbe, entre deux fleuues, entre la Sorgue & le Rosne, par auenture, parce qu'il dit au Sonnet, *Rapido fiume*; ou entre la Sorgue

Sorgue & la Durance. Car lors qu'il parle de M. Laure en l'epiſtre, CXVI. de familieres, il dit, qu'elle ſeule non la Sorgue, mais la Durance luy auoit fait plus agreable que le Teſin. Et en la X. Ecloge monſtrant ou nacquit ſon amour, il dit, que ce fut là dõt des diuers mõts la clere Sorgue & pâle Durance au Roſne ſe meſlént: & en aucuns anciens textes des Triomphes, au premier chapitre de la mort on trouue eſcrit. *Doue Sorga & Durenza in maggior Vaſo coniungon le lor chiare & torbide acque, La mia Accademia vn tempo e'l mio Parnaſo tui, onde a gli occhi mei quel lume nacque, Ch'e hoggi ignudo ſpirito e poca terra, Quella per cui ben far prima mi piacque* ou bien entre les deux riuieres de la Sorgue meſme, qui ſe diuiſant en deux branches fait vne Iſle. Et il le dõnoit a entendre au Sonnet *Vna cãdida cerua ſoura l'herba*, & en celuy. *Amor fra l'herbe una leggiadra rete*; & auſsi au Madrigal *Nuoua angeletta ſoura l'ale accorta, Sceſe dal cielo in ſula freſca riua, La vnd'io paſſaua ſol per mio deſtino: Poi che ſenza compagna & ſenza ſcorta mi uide vn laccio che di ſeta ordiua. Teſe fra l'herba ond'è verde'l camino*; & autres paſſages à tels propos on pourroit alleguer.

Et cõbiẽ que ces choſes ſoiẽt Metaphoriques, il n'y a pourtant vne ſeule, qui donne à croire que le lieu ou qu'il fut prins, ait eſté l'Egliſe,

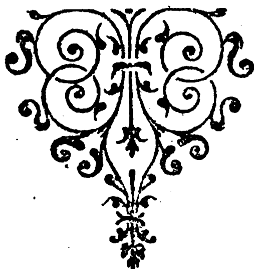
mais au cõtraire entre les verds fleuris riuages. Par ou nous croions, que ce ne soit l'epistre du Poëte, celle qu'on dict auoir esté trouuée escrite de sa main, en vn Virgile en la librairie de Pauie, mais de quelque autre, qui estant de la mesme opinion, l'ait inuenté, & voulu faire croire que le Poëte l'eut escrit. Elle cõmence *Laura propriis virtutibus illustris.* & ce que suit, contient ce que i'ay dit. L'autre opinion plus nouuelle, laquelle est de ceux la, qui si tant qu'ils ont mis de deuoir à rechercher les lieux ou que le Poëte demeuroit; ils eussent fait à remuer & visiter ses liures, & à remarquer ce qu'il en a escrit, ils eussent de grand trauail nõ seulement moy, mais les autres plus studieux deschargé. Et toutefois leur industrie est digne, que nous leur en rendions mille graces; L'autre opinion dis-ie est, qu'elle a esté fille d'vn, ie ne scay qui *Anni Chiabau* Seigneur de Cabrieres, qui est vne petite terre située aux pieds des dites montagnes, qui sont a l'espaule de Vaucluse vers l'orient; & qu'elle seroit illec née l'an mille trois cents & quatorze, ce qu'ils disent auoir trouué es liures, ausquels par ancienne coustume en Auignon on escrit les nõs des petits enfans des parochiens, & de leurs parents, & leur lignage, & la terre ou ils sont nés, lors qu'on les apporte pour estre baptisez:

Digitized by Google

& en ce temps, qui est susdit, allant le Poëte pour ouir le diuin office a l'Isle, laquelle terre est située en l'Isle, sur l'vne des deux branches, que fait la Sorgue, & en ce chemin voiant M. L. qui pource qu'a Cabrieres ne se dit plus qu'vne messe, alloit par auenture aussi a l'Isle, d'autant que la distance n'est que d'vne lieuë, qu'il se seroit enamouré d'elle. Et ils croient qu'elle mourant fut aussi enterrée aux Freres Mineurs a l'Isle, ou ils disent qu'ecore auiourdhuy les Seigneurs de Cabrieres, & ceux de leur maison sont enterrez, quand quelqu'e vn d'eux vient à mourir, d'autant que les dits freres en leur office sont assez ceremonieux. Laquelle opinion, comme la plus vray semblable, ie ne reiette: & estant toutefois assez prinse comme par coniecture, ie ne l'oserois aussi affermer, mais ie laisse la foy aupres de l'autheur mesme. Bien est vray, que quant à ce que leur opinion apporte pour condemner les autres, touchant le lieu ou elle nacquit ; & ou elle mourut, & de sa sepulture, & de ses parents, elle n'est telle qu'elle ne pourroit estre par eux defendue. Et ce que puis se dit, que le Poëte auoit planté vn laurier sur le bord d'vn ruisseau, nommé Lumergue pres de Cabrieres, il ne me semble ainsi vray semblable, cōme qu'il l'auroit planté au bord de la Sorgue,

ou il auoit son bien & son Academie, où qu'il auoit plãté oliuiers & autres arbrisseaux: où demeurãt il escriuoit tantost des vers, & tãtost prose. Car où en memoire d'elle le deuoit il mieux planter, que là où qu'il demeuroit? & en fin de la Chanson, *Di pensier en pensier:* & ce du Sonnet. *Non Tisin Po.* quel autre lieu signifient ils, si non celuy auquel il souloit tenir son nid? & cecy apporte de la concurrence, que iamais il ne demonstroit d'estre ailleurs qu'a la fontaine, & aux frais bords de la Sorgue.

LES



Digitized by Google

LES SONNETS ET CHANSONS De M. F. Petrarque, durant la vie de M. Laure.

SONNET I.

Vous qui prenez plaisir d'ouir la resonance
Des souspirs diuulguez en vers, dont fut mon coeur
Nourri, lors qu'il estoit saisi de ieune erreur,
Quand autre homm' qu'or' i'estoy d'ans, de moeurs & d'vsance.
Et du stile diuers qui fait ma doleance,
Traittant vn vain espoir ioint à vaine douleur,
I'attends, outre pardon, pitié de mon malheur,
Si par preuue vn de vous d'amour a cognoissance.
Mais ie voy maintenant, que i'ay donné lontemps
Matiere de parler au peuple en passetemps,
Dont de moy-mesme en moy souuent la honte abonde.
Et de ma vanité la vergogne est le fruict,
Auec vn repentir, auquel ie voy deduit,
Que c'est vn songe bref tout ce qui plait au monde.

CEstuy Sonnet est cõme le Proëme de toute l'oeuure, par lequel l'Autheur cherce de gaigner la beneuolence du Lecteur, & d'vne heure trouuer excuse

& misericorde, confessant son erreur, disant aux premiers huit vers, qu'il espere trouuer pitié, nõ seulemẽt pardon, d'auoir escrit tant des vers amoureux, & celà aupres de ceux qui sçauẽt, que c'est chose humaine pecher, & qui encore par preuue ont sçeu ce que peut amour: aux six derniers vers il confesse son erreur, dont il à honte & repentance, aiant cognu combiẽ sont vaines, & de petite durée les choses humaines.

SONNET II.

Pour offences punir plus de mille en vn iour
Et monstrer vn beau tour de sa vengeance fiere,
Cupidon sans defy print en sa main meurtriere
Son arc, cõme vn qui guette à nuire autruy, son tour.
Ma vertu lors au coeur faisoit vn doux seiour
Pour illec, & aux yeux me seruir de barriere.
Quand vn coup tout mortel vint de force guerriere
Au lieu qui depointoit ia touts les traits d'Amour.
Mais du premier assaut non attendu troublée
Elle estoit tant du temps que de force frustrée
Pour vestir au besoin en sursaut le harnois.
Ou d'vn aspre & haut lieu me faire vne retraite
Pour fuir accortement le coup de ma defaite,
Ce qui ne m'est permis or' quand ie le voudrois.

Icy commence le Poëte a compter le commencement de ses fortunes amoureuses, aux premiers six vers demonstrant qu'Amour, comme son ennemi le vint couuertement assaillir, pour le punir des offences qu'il luy auoit faites en luy resistant tant par le passé; & aux autres que toute sa vertu s'estoit retirée au cœur pour se defendre des tentations qui eloignent l'esprit de Dieu

Digitized by Google

de Dieu. Et ainsi pendant qu'il auoit les pensees au ciel il ne print garde des accidents exterieures par lesquels il fut prins en rencõtrant le regard de M. Laure. & aux autres six vers il se plaint qu'il n'auoit ny la puissance ny le temps pour s'opposer a telles tẽtations, ou se retirer a la roche de la raison, par laquelle il s'eut peu defendre de ne venir en proie a l'appetit sensuel.

SONNET III.

Au iour que par pitié de son vray createur
Le Soleil de ses rais eut la couleur obscure,
Sans que de m'en garder, Madame, i'auoy cure
Vos beaus yeux me lioyent de leur grande douceur.
Il ne me sembloit temps d'auoir aucune poeur,
Ou d'auoir pour les traits d'Amour lors couuerture:
Mais i'allois asseuré d'vne franche posture
Sans soupçon, dont me print la commune douleur,
Amour me trouuá foible, & tout denué d'armes,
Et voie ouuerte au coeur par les yeux, qui aux larmes
Pour issir sont la porte & vn creuse canal.
Mais que ce luy soit gloire en tel estat me prendre
Par l'acier de ses traits ie ne le puis comprendre,
Et à vous qui veillez cacher l'arc deloial.

Le Poëte escrit par les huict premiers vers de ce Sonnet, le temps & le iour auquel il s'en amouroit: & auec quelles armes il fut prins au temps qu'il ne pensoit que telle chose luy pouuoit suruenir, a scauoir au bon vendredi. Puis il dit qu'Amour le trouuoit desarmé, cõme aiant toutes ses pensees a Dieu, rien moins que celá pensant, & aiant laissé ouuertes les voies des sentimẽts, par ou Amour entroit comme par trahison,

Digitized by Google

puis aux trois derniers il dit & conclud, qu'auec peu d'honneur Amour le print, quand il ne se gardoit, & qu'a M. Laure, qui estoit bien pourueuë contre la concupiscence, il ne monstroit son arc pour la rendre amoureuse, monstrant par ledit Sonnet, qu'il ne suffit d'auoir les pensées au bien, mais qu'encores il faut soigner de fuïr le mal.

SONNET IIII.

Celuy qui nous monstroit en admirable ouurage
Preuoyance infinie ensemble auecque l'art,
En creant l'Hemisphere icy & autrepart,
Et qui fit Iupiter, plus que Mars, doux & sage.
Venant sur terre oster des papiers le nuage,
Par le vray, dont encor elle n'auoit eu part,
Fit à Pierre & à Iean le pescher mettre apart,
Et au ciel leur faisoit autre & meilleur partage.
De sa natiuité il vouloit honnorer
La Iudée, non Rome, afin de nous monstrer,
Qu'il luy plait exhaucer sur tout l'humble lignée.
Et nous donne à present d'vn bourg peu renommé
Tel Soleil que nature à luy en sçait bongré,
Et le lieu duquel fut tant belle Dame née.

Par ce Sonnet il demonstre le lieu d'ou nacquit M. L. par lequel pour estre humble & obscur, il dit que Dieu a pour coustume d'eleuer tousiours les choses basses, donnant l'exemple du Sauueur, qui ne vouloit naistre Romain, mais vn abiect Bethlehemite, & eleut pour Apostres hõmes humbles, & ainsi accõmodant la comparaison a M. L. il dit, que voulant eleuer ledit humble lieu, il y a fait naistre vn si beau Soleil, entendant ladite M. L.

SON-

Digitized by Google

SONNET V.

Qu͂ad vous nommer du nom entre souspiers je tête,
Lequel amour au cœur m'a de sa plume escrit,
L'AVgure de son los par le son est predit.
Car des accents premiers la douceur le nous chante.
Puis vostre estat REal me rencontrant augmente
A tant haute entreprinse en moy l'art & l'esprit:
Mais la fin dit TA force à tel faix ne suffit,
Et tes espaules n'ont la roideur y duisante.
Ainsi la seule voix louer & respecter
Enseigne, encas qu'aucun vienne se presenter,
Qui vous (ô d'hõneur digne, & de tout respect) nõme.
Ne soit que d'auenture Apollon mal content
Fut, que de son fueillage en tout temps verdoyant,
La langue ose parler d'vn non immortel homme.

Or il escrit le nom de sa dame, lequel estoit Laureta, puis de luy appellé Laura, & dit qu'encore ce nom monstre combiẽ elle est digne de louange, pource que la premiere Syllabe est *Lau*, ce que signifie laude, la seconde *Re*, ce que signifie chose reale, la troisiesme *Ta*, ce que veut dire, taci, tais, de maniere qu'au mesme nom se voit, Los, Maiesté, & Reuerence, quand on l'appelle: & aux troix derniers vers, il touche la fable de Daphne, dont s'enamouroit Apollon, laquelle conuertie en laurier, il alloit tousiours couronné d'iceluy dont il vse d'allusion sur le nom de M.L. lequel Apollon, il dit par auenture se pouuoir dedaigner, qu'aucun mortel voudroit parler des choses diuines, comme estoit M.L. aimée de luy.

SON-

Digitized by Google

SONNET VI.

Si fort est deuoié mon peu sage desir
A suiure celle la qui de moy prend la suite:
Et qui des rets d'amour libre, lègere & vite
S'en vole, & se derobe à mon tardif courrir.
Que plus que ie l'appelle, & moins il veut ouïr,
Ny choisir seur chemin auquel tant ie l'inuite,
Le tourner ne me vaut, l'esperon moins profite,
Par sa nature Amour le fait desobeir.
Et puis que prendre aux dents son dur mors il s'obstine
Seigneurie de luy sous la loy ie chemine
A la mort, qui tout droit m'emporte maugré moy.
Et ce tant seulement pour le laurier attaindre,
Dont se cueillit sur fruit, lequel au lieu d'estaindre
Le mal de son gousteur, apporte plus d'esmoy.

L'homme a l'appetit des sens commun aux bestes & la raison de L'entendement aux anges & a Dieu. Dont se plaint le Poëte que son appetit sensuel est tant hors du chemin de la raison a suiure M. L. qu'il ne luy vaut rien l'appeller en derriere auec la raison. tellement qu'il le compare a vn cheual opiniastre & rebelle, qui emporte son maistre, & ce tout pour paruenir au Laurier, entendant M. L. duquel laurier se cueillit sur & aigre fruit, qui augmente le mal de celuy qu'en gouste au lieu de luy donner remede.

SONNET VII.

Gourmandise & sommeil & la trop niche plume
Ont du grand vniuers banni toute vertu,

Par on

Par ou nostre nature estant de son cours deu
Foruoiée, a quité sa place à la coustume.
Et tout ce que du ciel la vie humaine allume
Et guide a faire bien, est si peu recognu,
Que pour chose admirable il est monstré & veu
Qui faire d'Helicon naistre vn fleuue presume.
A quoy sert le laurier? a quoy le mirte vain?
Pauure Philosophie, & nue ou est ton gain?
Dit la trouppe a qui sert le vil profit de gage.
Par l'autre voie auras des rares compagnons,
Pourtant esprit gentil tant plus ie te semonds
A suiure ton but noble auecque bon courage.

Le Poëte enuoie ce Sonnet a quelque sien ami, ou comme aucuns pensent, a M. Iean Boccace lequel suiuant les honorables estudes de la Philosophie, se tiroit en arriere, voiant qu'vn chacun les fuioit. & ainsi y allegue la cause par ou les vertus sont mesprisées, lesquelles sont la geule & le sommeil, a sçauoir la volupté & l'auarice: mais puis l'enhorte a sa reprēdre, & d'autant plus qu'elles sont mesprisées d'vn chacun, que tant plus il se doit euertuer de suiure si louable emprinse commencée.

SONNET VIII.

En la douce vallee ou que premierement
Des membres terriens print la belle parcure
La dame, qui a il qui nous mande a ceste heure
A toy, oste le somne a pleurer trop souuent.
Ceste vie mortelle en paix & librement.
Nous passames a quoy tout animal labeure,
Sans soupçon de trouuer la voie autre que seure,

On

Digitized by Google

Ou ce qui à nos pas donnast empeschement.
Mais du piteux estat & mort, esquels la vie
Autre qui nous estoit benigne, est conuertie,
Pour consolation vn seul confort auons:
D'estre vengez de cil' qui nous fait ceste peine,
Lequel forcé d'autruy rend à peu prez l'haleine
Derniere, estant lié de plus pesants chaisnons.

Aiant le Poëte prins en chassant quelques animaux il les enuoioit, & fit donner a quelque sien ami, auec ce Sõnet, & les fit par ledit Sõnet parler a luy, & se plaindre, qu'entretant qu'ils passoient au beau lieu ou M.L. nacquit, il les print: mais que toutefois ils se confortoyent, qu'en leur vengeance il estoit prins & lié auec des plus fortes chaines.

SONNET IX.

Quand la Planete vient qui nous mõstre les heures
Du jour, en retournant chez le Toreau loger
La bruslante chaleur des cornes, vient changer
Le monde de couleur auec neuues pareures.
Et non tant seulement de fleurs exterieures
Les bords des clers ruisseaux & champs fait arbriger,
Mais par dedens ou n'est en nul temps passager,
Le jour fait engrossir de soy les terres meures.
Dont il se peut cueillir tel & semblable fruit,
Tout ainsi celle là qui entre Dames luit,
Cõme vn Soleil, des rais de ses beaus yeux fait naistre
Des pensées d'amour & œuures & discours,
Mais combien qu'elle face & tours & des retours,
Vn Printemps, las, pour moy je ne voy jamais estre.

Il com-

Digitized by Google

Il compare en ce Sonnet les yeux de M. L. au Soleil,& soy á la terre, & il dit, qu'ainsi comme le soleil commence a rechaufer la terre au premier d'Auril, quand il entre au Toureau, il crée des fleurs & des herbes & fruits pour ornement de la terre. Ainsi M. L. auec la clarté de ses yeux, quand elle les tourne vers luy, crée en luy pensées, faits & paroles: mais en cela il est different de la terre, qu'elle aiant prins la vertu du Soleil de produire, enuoie dehors, fleurs, herbes & fruits, mais luy ne peut mettre en effect ses pensees qu'il a de pouuoir tirer quelque fruit de l'amour de M. L. pourtant il dit, qu'il n'est iamais printemps pour luy.

SONNET X.

Glorieuse colonne appuye de mon espoir
Et du haut nom latin renommé par sa grace,
Laquelle n'a encor quité la vraye trace
Par l'ire foudroiante, & le venteux pleuuoir.
Icy n'est nul palais, nul theatre ou manoir
Riche, ains vn pin, abeau ou tilleu en leur place,
Entre vn beau mont voisin & champs á verde face,
Qui de nos pieds fraiez les muses font valoir.
Ceux la ensemble au ciel eleuent de la terre
Nos esprits, cependant que doucement sa guerre
Le Roßignol plaignant en l'ombre nous oions
Toute la nuit: qui fait en nous amour & vie,
Mais (Seigneur) pour nous voir faillir ta compagnie,
Vn si grand bien ne vient à ses perfections.

Il escrit ce Sonnet à quelque Seigneur de la maison de Colonna, auquel il depaint le lieu, ou auec aucuns de ses amis il se trouuoit, & le plaisir qu'illec ils prindrent

Digitized by Google

drent de leur vie, mais que leur plaisir n'estoit accompli pour auoir faute de sa compagnie

CHANSON I.

Dame ie n'ay sans voile onc ton visage
Ny par Soleil, peu voir, ny par ombrage,
Des qu'en moy as le grand desir cognu,
Pour qui nul autre en mon coeur est receu,
Quand ie tenoy les plaisantes pensées,
Qui par desir l'esprit tenoient celées,
Ie vy ton front pitoiable vers moy,
Mais dés qu'Amour me decouuroit a toy,
Lors ta blondeur fut du voile vestue,
Et prinse a soy fut l'amoureuse veue;
Ce qu'en toy plus i'aimoy voir m'est osté;
Du maistre voile, ainsi suis-ie traitté,
Qui pour ma mort tant au chaud qu'en froidure
De vos beaux yeux la clarté rend obscure.

Le Poëte se plaint par ceste chanson du voile de M. L. lequel dés l'heure quelle s'estoit aperceuë de son amour; a tousiours tenu caché son beau visage & ses beaus yeux.

SONNET XI.

Si ma veuë peut tant resister a l'ennui,
Au trauail & tourment aspre & intollerable,
Que la force des ans dame douce, honorable
Le dard de tes beaus yeux me monstre estre ebloui.
Et les cheueux d'argent (estant euanoui
Leur taint d'or sans guirlande ou coiffure semblable
Et au verd parement la face inconuenable
Qui a plaindre (a mon dam) m'a prins coeur & appui.

Amour

Digitized by Google

Amour me donnera au moins la hardiesse,
Que ie decouuriray la cause de ma presse,
Quels ont esté mes iours, mes heures & mes ans.
Et si la saison est aux beaus desirs contraire,
Ce ne sera point sans que ton coeur debonnaire
Face vn souspir pour moy bien que hors de son temps.

Le Poëte n'aiant la hardiesse de decouurir a M. L. quel estoit son martyre, dit que s'il peut tant resister a ses ennemis & tourments, qu'il puisse deuenir viel, & elle aussi, qu'alors par l'amour il prẽdra tãt de hardiesse que de luy dire, quelle a esté sa peine, que pour l'amour d'elle il a souffert.

SONNET XII.

A toute heure qu'Amour m'enuoie au beau visage
De ma dame, lors qu'elle entre autres s'eiouit,
Autant qu'au regard d'elle en beauté moins reluit
Chacune, autant croit plus l'amour en mon courage.
Ie beny & le lieu & les heures & l'âge
Auquel mes yeux si haut ont conduit mon esprit:
Et toy dy-ie, ame dois rendre grace en acquit,
Que d'vn si grand honneur tu as eu l'aduantage.
D'elle te vient le bien de l'amoureux discours,
Qui lors que tu le suis t'offre au plus grand secours
Estimant bien peu cil auquel chacun s'auance.
D'elle aussi vient le coeur magnanime & ioyeux
Qui te met au chemin conduisant droit aux cieux,
Tant que ie marche ia hautain par esperance.

Il dit par ce Sonnet, que tousiours quand M. L. se mõstre a luy vn peu pitoiable tant plus qu'elle est plus belle, que toutes les autres dames, tant plus croit son

desir

desir amoureux, puis il benit l'heure qu'il a mis son amour si haut, lequel l'esperonne non à Lasciuité, mais au principal bien celeste, estimant peu les choses du monde suiuies & aimées des hommes.

CHANSON II.

Mes yeux lassez tant qu'en la belle veuë
Ie vous retiens, de celle qui vous tue,
Soiez, ie prie, accorts, car le defy
Ia vous à fait Amour, dont i'ay ennui,
La mort serrer peut seule à mes pensees
L'amoureux pas, par ou elles guidées
Sont au doux port, auquel leur salut est:
Vostre clarté se peut par moindre obiect
Celer a vous, comme faits de matiere
Moindre, & aiant la vertu moins entiere:
Mais tristes, las, deuant que des pleurs soient
Les heures cy, dont le temps ia nous point,
Ne faites faute, or' au partir de prendre
Vn brief confort à vn si long attendre.

Comme le Poëte se deuoit eloigner de M. L. il alloit prendre congé d'elle, par ou il prie par ceste chanson, à ses yeux, qu'ils prennent deuant partir quelque confort des beaux yeux d'elle, pour se pouuoir d'iceluy defendre, durant si longue absence, contre le regret qu'ils auront d'estre priuez de sa veuë.

SONNET XIII.

Ie retourne mes pieds en arriere à tous pas
Auec le corps lassé, qu'a grand peine ie porte
La masse, & lors vostre air mon haleine conforte,

Me fai-

Digitized by Google

Me faisant passer outre & dire, helas, helas.
Puis pensant que ie laisse vn tant miellé soulas,
Ce que mon long chemin, & mon bréf viure importe,
Estonné ie fais alte ayant la face morte,
Et ie porte ma veuë en larmoiant embas.
La doute à fois se mesle au plaindre qui m'accable,
Comment le corps sera de l'esprit separable:
Et comment loin de moy viure il pourra lontemps.
Amour lors me respond, n'as tu pas souuenance,
Qu'vn priuilege apart outre toute puissance
Humaine, tient en vie, & soustient les amants.

Le Poëte s'estant mis au chemin, suiuant l'adieu de la chanson precedente, declaire, comment luy fut ennuieux & dur le departir, se tournant en arriere à toute heure, tant luy depleut laisser derriere l'aimée face de M.L.

SONNET XIIII.

Le vieillard ot grisard, & chauue du doux lieu
Deloge, ou qu'il a fait l'amas de son grand âge,
Et de la famillette estonné au courage,
Voiant son cher patron tant foible dire à Dieu.
Puis de la retirant son corps debile & vieu,
Par l'extreme labeur & penible voiage
De sa vie, a son coeur le mieux qu'il peut engage,
Ses pieds rompus des ans, & du grand entre-lieu.
Et à Rome paruient, suiuant son esperance,
Pour visiter de cil' la vraye resemblance,
Lequel la haut au ciel il espere encor voir.
Ainsi souuentefois, Dame, estant las ie tache

Digitized by Google

De trouuer de ta vraye & desirée face
En celle de quelqu'autre vn monstre au vif miroir.

Estant le Poëte eloigné de M. L. il dit que ne pouuant voir son visage, il cherçoit le voir par celuy d'vne autre, qui la resemblast, ne faisant autremẽt que le viellard pellerin, qui va de lontain païs à Rome, pour voir le saint visage, qui luy pourroit representer celuy du Sauueur.

SONNET XV.

Comme pluie en ma veuë vne eaue amere abonde,
Auec vn vent serré des souspirs angoisseux,
Tousiours quand enuers toy i'achemine mes yeux,
Par qui seule en abstract ie delaisse le monde.
Il est vray, que ton ris dont la douceur seconde
Vn plaisible maintien, appaise mes zeleux
Et enflammez desirs, m'emblant du feu affreux,
Qui me bourelle alors qu'en toy mon oeil fait ronde.
Mais peu apres mes sens deuiennent engelez,
Quand ie voy au partir de tes gestes miellez
Les estoiles partir, qui me sont destinées.
L'ame en fin elargie auec les clez d'Amour
Du corps sort, à te suiure autant de nuit qu'au iour,
Et d'iceluy s'elance auec mille pensées.

Le Poëte demõstre par ce Sonnet des effects diuers disant que touſiours quand il regardoit les yeux de M. L. il souspiroit & pleuroit amerement, par auenture meu de la pitié de soymesmes, & de la douceur qu'il sentoit de son long trauail; & puis il dit, qu'aprez quasi subitemẽt en riant, elle le remplissoit de merueilleux plaisir

plaisir, appaisant la douleur, & le tirant du martire; & puis quād il voit auec des doux gestes se retirer de luy les beaus yeux pour partir, il deuient vne froideglace, & que l'ame en fin animée par l'amour, sort du coeur en s'elançant de luy auec des profonds souspirs.

SONNET XVI.

Lors que comme transi ie suis totalement,
Ou que luit la splendeur du beau front de ma dame;
Et qu'au penser ie sens sa cler-luisante flamme,
Qui peu à peu me mine & ard entierement.
Craignant du coeur, qui cause à moy tel different;
Et voiant ma lumiere en point pour rendre l'ame,
Ie vay comme vn aueugle, ou cil' qui en mer rame;
Sans sçauoir ou qu'il va, se donnant à tout vent.
Deuant les coups mortels ainsi ie prens la fuite;
Mais non si vistement que ie n'aye conduite
Du desir, a me suiure estant accoustumé,
Ie m'en vay sans parler, afin que ia la morte
Parole, à quelqu'vn autre aucun ennui n'apporte,
N'aimant point qu'en mes pleurs ie soye accompagné

Il dit icy pourquoy il fuit quelquefois le regard de M.L. ce qui est, que quād il est où qu'elle est, luy estāt demeuré en la pensee, combien est admirable sa beauté & combien qu'elle opére en luy ardant & cōsumant, il se part, voiant aprocher par l'ardeur la fin de sa vie, qu'il appelle lumiere: & ainsi se partāt sās la belle veuë de M. L. il demeure comme aueugle, qui ne sçait ou qu'il va; & ainsi il dit, qu'il fuit la mort, mais soudainement l'accompagne le desir de retourner vers icelle

Digitized by Google

De trouuer de ta vraye & desirée face
En celle de quelqu'autre vn monstre au vif miroir.

Estant le Poëte eloigné de M. L. il dit que ne pouuant voir son visage, il cherçoit le voir par celuy d'vne autre, qui la resemblast, ne faisant autremẽt que le viellard pellerin, qui va de lontain païs à Rome, pour voir le saint visage, qui luy pourroit representer celuy du Sauueur.

SONNET XV.

Comme pluie en ma veuë vne eaue amere abonde,
Auec vn vent serré des souspirs angoisseux,
Tousiours quand enuers toy i'achemine mes yeux,
Par qui seule en abstract ie delaisse le monde.
Il est vray, que ton ris dont la douceur seconde
Vn plaisible maintien, appaise mes zeleux
Et enflammez desirs, m'emblant du feu affreux,
Qui me bourelle alors qu'en toy mon oeil fait ronde.
Mais peu apres mes sens deuiennent engelez,
Quand ie voy au partir de tes gestes miellez
Les estoiles partir, qui me sont destinées.
L'ame en fin elargie auec les clez d'Amour
Du corps sort, à te suiure autant de nuit qu'au iour,
Et d'iceluy s'elance auec mille pensées.

Le Poëte demõstre par ce Sonnet des effects diuers disant que toussiours quand il regardoit les yeux de M. L. il souspiroit & pleuroit amerement, par auenture meu de la pitié de soymesmes, & de la douceur qu'il sentoit de son long trauail; & puis il dit, qu'aprez quasi subitemẽt en riant, elle le remplissoit de merueilleux plaisir

plaisir, appaisant la douleur, & le tirant du martire; & puis quãd il voit auec des doux gestes se retirer de luy les beaus yeux pour partir, il deuient vne froide glace, & que l'ame en fin animée par l'amour, sort du coeur en s'elançant de luy auec des profonds souspirs.

SONNET XVI.

Lors que comme transi ie suis totalement,
Ou que luit la splendeur du beau front de ma dame;
Et qu'au penser ie sens sa cler-luisante flamme,
Qui peu à peu me mine & ard entierement.
Craignant du coeur, qui cause à moy tel different;
Et voiant ma lumiere en point pour rendre l'ame,
Ie vay comme vn aueugle, ou cil' qui en mer rame;
Sans sçauoir ou qu'il va, se donnant à tout vent.
Deuant les coups mortels ainsi ie prens la fuite,
Mais non si vistement que ie n'aye conduite
Du desir, a me suiure estant accoustumé,
Ie m'en vay sans parler, afin que ia la morte
Parole, à quelqu'vn autre aucun ennui n'apporte,
N'aimant point qu'en mes pleurs ie soye accompagné

Il dit icy pourquoy il fuit quelquefois le regard de M. L. ce qui est, que quãd il est où qu'elle est, luy estãt demeuré en la pensée, combien est admirable sa beauté & combien qu'elle opére en luy ardant & cõsumant, il se part, voiant aprocher par l'ardeur la fin de sa vie, qu'il appelle lumiere: & ainsi se partãt sãs la belle veuë de M. L. il demeure comme aueugle, qui ne sçait ou qu'il va; & ainsi il dit, qu'il fuit la mort, mais soudainement l'accompagne le desir de retourner vers icelle

Digitized by Google

lumiere de M. L. partant secretement auec paroles, qu'il parloit a soymesmes, lesquelles il appelle mortes, pour n'estre entendues ou exprimées, & qui fairoient pleurer ceux qui les oiroient.

SONNET XVII.

On voit des animaux au monde, qui la veuë
Si fiere ont, qu'elle attente à vaincre le Soleil:
Autres, ausquels defaut vn naturel pareil,
Le craignants sur le soir commencent leur issue.
Autres d'vn fol desir suiuant par l'incognue
Voie, esperant iouir du feu comm' du Soleil,
Sentent vn autre effect, qui leur causé vn sommeil
Mortel, auec ceux la simple, helas, ie me tue.
Car ie n'ay pas la force a souffrir la clarté
De ceste dame, & moins ay-ie l'habilité,
Pour m'aider de la mort, ou d'vne obscure grotte.
Car auec l'oeil debile & rouge de pleurer,
Ie me sens pour la voir de mon destin mener,
Et apres ce qui m'ard, ie sçay bien que ie trotte.

Le Poëte allegue icy trois especes d'animaux, mais il dit, qu'il resemble seulement à la troisiesme, qui est celle qui se pense iouër de la clarté de la chande[illegible] & elle s'y consume & se tue, comme luy qui ne peut regarder la grande lumiere de M. L. ne se defendre, qu'elle ne luy soit à toute heure au deuant, & qu'il est forcé de l'aller voir, & s'y consumer & ardre, comme ces derniers animaux susdits se consumēt en la chandelle.

SONNET XVIII.

Estant par fois honteux, qu'encor ma rime tait
(Dame) ta grand' beauté, ie retourne en arriere

Au

Au temps qui m'a donné l'occasion premiere,
Que telle ie te vy, que nulle autre me plait.
Mais ie trouue vn fardeau nõ de mes bras, qui fait
Que ie vois a polir telle oeuure, ne suffire
Ma lime, & que l'engin mesurant la matiere
A la force, se vient refroidir sur le fait.
Plusieurs fois en ouurant les leures ie fy mine
De parler, mais la voix restoit a la poitrine:
Mais quel accent pourroit oncques monter si haut?
I'auoy souuent l'esprit prest pour coucher en rime,
Et la plume en la main, mais d'vn fait tant sublime
Vaincus, ils se rendoient tous au premier assaut.

Il dit en ce Sonnet qu'aiant honte d'auoir tant attendu de chanter la merueilleuse beauté de M. L. & que voulant commencer, il s'a remis en memoire, cõment qu'il la vit belle, quand il s'enamouroit premierement d'elle: mais qu'il la trouuoit tant surpasser son engin, qu'il n'y a peu arriuer, pour le faire dignement.

SONNET XIX.

I'ay mille fois le coeur te presenté pour grace
(O ma douce guerriere) & ma paix obtenir,
Auecque tes beaux yeux, mais à toy conuenir
Il ne semble, si bas que ton fier oeil, s'attache.
Et si (peut estre) en luy dame autre espere place,
Elle ne fait qu'en vain d'espoir s'entretenir:
Il ne peut comme ia mien estre à l'aduenir,
Car ce qui ne te plait, celá aussi me fache.
Si ie le chasse, & qu'il ne trouue aucun secours
A toy en son exil, ny sçait estre tousiours

Digitized by Google

Seul, ny se transporter ou quelque autre le mande.
Sa nature pourroit faillir du chemin droit,
Dont trop de coulpe à toy & à moy on donroit,
Et plus à toy vers qui il porte amour si grande.

Il dit aux quatre premiers vers, qu'il a offert à M.L. mille fois son coeur pour auoir paix, mais qu'elle l'a desdaigné; aux autres il dit, qu'il ne peut estre à autre qu'à elle; puis il dit, si son coeur enchasé, en son exil ne trouue secours d'elle; & ne peut estre ailleurs, qu'il pourroit venir à faillir à la vie, ce qui seroit grãde faute pour elle, & pour luy, mais plus pour elle.

CHANSON III.

Tout animal sur la terre habitant,
Sauf quelques vns qui Phœbus ont en haine,
Pour trauailler à temps le iour durant:
Mais quand le ciel ses estoiles rameine,
Tel reste au bois, tel au logis reuient,
Pour dormir, tant au moins que l'aube vient.
Moy des que l'aube en beauté sans pareille
Vient chasser l'ombre au terrestre circuit,
Et qu'en tout bois tout viuant elle eueille
Auec Phœbus, de pleurs ie n'ay respit:
Puis quand ie voy l'estoilée lumiere,
Le iour reuoir, pleurant lors ie desire.
Quand le brun soir enchasse le cler iour,
Et nostre nuit l'aube ailleurs rend visible,
Ie voy pensif des astres le dur tour,

Lesquels

Digitized by Google

Lesquels m'ont fait d'vne terre sensible,
Damnant le iour, que ie vy le Soleil,
Qui me monstre estre au sauuage pareil.
Qu'onc par les bois paissá tant aspre beste,
Nonplus de nuit que du iour, ie ne croy,
Comme est qu'a l'ombre & Soleil ie plains ceste:
Et l'aube ou soir lasseur ne sont á moy,
Car or que terre & chair ie soy mortelle,
Mon desir vient des cieux, qui me martelle.
Deuant qu'à vous ie tourne astres luisants,
Ou touche embas l'amoureuse fueillée,
Laissant le corps comme poudre des champs,
Si sa pitié ie visse, vne iournée
Vaudroit maint an, & deuant l'aube au choir
Du beau Soleil, i'aurois vn grand auoir.
Phœbus couchant si ie fusse aupres d'elle,
Et qu'autres plus qu'astres ie n'y voiois
Seule vne nuit, & que plus l'aube belle
Ne fust, & elle oncques plus vn verd bois,
Pour m'eschapper, comme au iour qu'a sa suite
Icy sur terre Apollon fut si viste.
Plustost sera mon corps en vn sec bois,
Sous terre & plein, du iour, d'astres le monde,
Que le Soleil si douce aube seconde.

En ceste chanson le Poëte compte son malheureux estat, & puis ce qu'en iceluy il desire, & puis comme il se desespere. Et en la premiere stance il demonstre, qu'à touts animaux de la terre, est dõné le trauail, pour autant que dure le iour, sauf à quelques peu qui ne

ne peuuent souffrir la clarté du Soleil) & de nuit sont en leur repos; En la seconde & troisiesme stance il dit, que luy sur tous les animaux trauaillant du iour, quād la nuit vient, ne se prepare au repos, mais aux larmes, & aux trauaux procedants des pensees amoureuses, maudisant le iour qu'il vit le Soleil, c'est M. L. qui le fait ressembler vn homme sauuage, estant fait solitaire. Et en la quatriesme il se plaint de la cruauté de M. L. & qu'il ne se lasse iamais ny de nuit ny du iour, luy estāt son desir destiné du ciel, qui le fait plaindre & souspirer. En la cinquiesme il monstre son desir, lequel est, qu'elle d'aspre & cruelle deuint pitoiable enuers luy, deuant qu'il mourust, allant au ciel ou en l'enfer. En la sixiesme explique le Poëte le mesme desir, desirant d'estre auec elle vne nuit, en laquelle onc ne se fit iour Et aux trois derniers vers combien soit vain cestuy son desir, lequel il n'espere onc obtenir.

CHANSON IIII.

Au temps plaisant du premier & doux âge
Qui maistre, & comme estre en herbe encor vit
Le fier vouloir, qui creut pour mon dommage,
Puis que le dueil en chantant se meurit:
Ie chanteray quelle estoit ma franchise,
Tant que mon coeur Cupidon dedaignā
Puis ie suiuray comme à trop haute guise
Il se fachoit, à mon mal heur, par lá,
Dont ie suis fait exemple en mainte ville,
Or que mon mal & dur martire soit
Escrit ailleurs, iusqu'a en lasser mille
Plumes, & plus, & que quasi on vit,
Que mon gemir en tous vaux Echonise,

Dequoy.

Dequoy ma vie, auec l'ennui fait foy
Et ma memoire icy si ne m'aduise,
Comme elle souloit, que m'excuse l'esmoy,
En vn penser lequel tout seul l'offence
Tel qu'à tout autre il a tourné le corps,
Et de moy-mesme il me cause oubliance:
Car mon dedans il tient, moy le dehors.
Des le iour dy-ie auquel l'amour l'attache,
Me fit premiere, estoit maint an coulé,
Tant que i'auoy changé la ieune face,
Et maint penser autour du coeur gelé,
L'auoit fait masse estre diamantine,
Qui ne laissoit adoucir le dur but,
Et larme encor ne baignoit ma poitrine
Ny m'esueilloit, & qu'en moy ce ne fut
Mais en autruy, i'en eu l'ame admirée:
Helas, que suis-ie ou que fu-ie? la fin
Loue la vie, & le soir la iournée.
Ce que sentant (dont ie dy) le chagrin,
Que iusqu'alors de sa flesche la pointe,
N'auoit passé encor que mon saion
Dame, auec luy puissante il meine iointe
Vers qui vaut peu, & moins valoit pardon
Prier, ou force vser de sage maistre:
Ce que ie suis, les deux doncques m'ont fait
Et d'homme vif vn verd laurier fait estre,
Dont vne fueille aucun froid ne defait.
Quel me faisoy-ie alors, que ma personne

Digitized by Google

Et les cheueux en fueilles (dont couronne
I'esperoy ia) i'aperceu conuertis?
Et que mes pieds, qui debout me soustindrent,
Comme tout membre à l'ame correspond,
Sur le courant deux racines deuindrent,
Non de Peneûs, mais d'eaue d'autre fond,
Et que mes bras se changeoient en deux braches,
Ne moins encor m'engéle ce pendant
L'estre couuert apres des plumes blanches,
Alors que mort & foudroié gisant
Fut mon espoir, qui print trop haute voie,
Car pour autant qu'ou, ou quand ie ne sceus
Le retrouuer: seul larmoiant i'alloye
Ou i'en fy perte, & iour & nuit soigneux,
Foullant autour & dedans la riuiere:
Ma langue aussi taire onc ne sceut depuis,
Tant qu'elle peut de sa cheute meurtriere,
Dont voix de cigne & la couleur i'ay prins.
Ainsi i'alloy flancquant l'aimée riue,
Car en voulant dire mots ie chantoy
Grace, criant à voix neuue, or que viue
Et exprimer oncques ie ne sçauoy
Si doucement l'amoureuse contrainte,
Qu'humilier le fier coeur i'eusse peu.
Quel à sentir quand d'y penser, i'ay crainte?
Mais ce qui est par auant aduenu
De ma partie, & douce aigre ennemie,
Or que vaincu estre d'elle ie sens

Tout

Digitized by Google

Tout dire il faut qu'encores ie le die,
Ceste qui vole auec les yeux les sens,
Disant, n'en parle à nulluy, ma poitrine
Mouuroit, & print le coeur auec la main:
Puis ie la vis en autre habit & mine,
Seule, incognue à moy, o sens humain,
Mais plein de poeur ie parloy sans faintise:
Et, las, pour moy elle tost reprenoit
Du tout sa forme, & vsitée guise,
Et comme vn mort & dur roc me rendoit.
Par son parler & sa troublée veüe
Tremblant i'estois en celuy dur rocher,
Par auenture icelle par toy creue
N'as, dire oiant: si ceste de rocher
Me vient lors dy-je ennuy plus ne m'assomme,
Reuiens, mon Sire, à me rendre les pleurs,
Ie m'en partoy pourtant ie ne sçay comme,
Donnant la coulpe à moy & non ailleurs:
Tout celuy iour estant tant mort qu'en vie,
Mais pour autant que le temps est si bref,
La plume mancque à seconder l'enuie,
Dont mainte chose escrite dans le chéf
Ie passe, & seul d'aucunes ie raisonne,
Qui font merueille à celuy qui les oit,
Autour du coeur i'auoy la mort felonne,
Le taire aussi sauuer ne me pouuoit,
Ou secourir aux vertus affligées,
De viue voix vser ie ne pouuoy,

Digitized by Google

Dont ie faisoy par encre mes criées,
Ie ne suis mien, si ie meurs dam pour toy.
Deuant ses yeux i'eus ainsi confidence
D'indigne digne estre de grace fait,
Et i'eu bon coeur parmy ceste esperance
Mais l'humble coeur l'aigreur par fois defait.
Parfois l'enflamme, & ce puis ie scauoye
Longue saison de tenebres vestu,
Qu'a ce prier ma clarté ie perdoye,
Et de ses pieds la autour lieu batu
Ne retrouuant, ny d'elle aucun ombrage,
Ainsi qu'vn homm' qui dort en cheminant,
Vn iour lassé, ie me mis sur l'herbage;
Accusant la le raion ensuiant,
Aux tristes pleurs ie donnoy libre bride,
Les laissant choir, comme il leur sembla bon,
Ny sous Phoebus neige onc ne vint liquide,
Comme ie vy ma dissolution,
Et sous le pied d'vn fau ie me vis estre
Vn font, & frais longtemps ie tins ces pas,
Mais d'vn vray homme, onc qui vit source naistre
C'est chose vraye, autre ie ne dy pas.
L'ame que Dieu a fait noble & louable,
Seule (car ia d'autre ne vient tel don)
Retient estat à son seigneur semblable.
Pour ce n'est lasse onc de faire pardon
A cil' qui vient de coeur, tant que de mine
Humble, apres mal quelconque pour merci.

Elle

Ml si contraire à son stile elle obstine
A tost le faire, elle se mire en luy,
Et ce fait elle, afin que mieux on cesse
Du faire mal, car bien ne se repent
De l'vn peché, qui tost l'autre redresse:
Puis quand Madame en soy pitie aiant
Daignoit me voir, & aperceuant ma peine
Aller egale au mal commis par moy:
A me reduire elle estoit treshumaine,
Mais qu'en rien ayt vn sage au monde foy,
Car comme encor ie prioy mon corsage
En pierre a feu ell' changeoit, & pour sort
Du viel faix rien que la voix d'aduantage
Laissoit, criant seule icelle & la mort.
Il me souuient que d'esprit par tristesse
Errant au bois, sous maint roc pellerin,
Maint an i'ay plaint ma libre hardiesse,
Et puis encor i'eu de ce mal la fin,
Et de mon corps ie fy la reconqueste:
Pour plus ie croy y sentir de tourment:
Et ie suiuoy tant le but de ma teste,
Qu'a ma coustume vn certain iour chassant
Ie m'en allois, & la belle inhumaine
Fiere y estoit, alors que le Soleil
Ardoit plus fort, nue en vne fontaine,
Moy qui ne prends d'autre veue reueil
Pour l'admirer i'arrestoy, dont vergogne
Elle eut, & tost pour venger son effroy,

On se

Ou se cacher (c'est verité non songe)
Elle iettoit de sa main l'eau sur moy,
Dont en vn cherf errant & solitaire
De bois en bois, changer ie me sentis,
Ainsi perdant ma figure ordinaire,
Et de mes chiens tant encor ie fuis.
Chanson la nue onc ie ne fus dorée
En pluie exquise apres qui descendoit,
Dont Iupiter sa flamme eut appaisée:
Bien fu-je vn feu, qu'vn bel oeil allumoit,
Et l'aigle en l'air plus haut montant i'estoye.
Celle, a qui los mes vers donnent hauçant
Pour forme neuue, aussi ie ne laissoye
L'arbre premier, car sa douce ombre prend
Hors de mon coeur toute moins belle ioie.

Le Poëte fait en ceste chanson vn discours de tout son estat, tel qu'il estoit deuant qu'il s'enamouroit, & depuis qu'il fut prins de l'amour de M. L: & pour exprimer des diuers cas de ses amours, il fait vne section d'auoir esté trãsformé en diuerses formes; & la premiere stance est, comme le proëme de toute la chanson, disant d'auoir a chanter, comment il viuoit en liberté en ses ieunes ans, lesquels il appelle le premier âge, deuant qu'il s'enamouroit, dedaignant l'amour. Puis il dit d'auoir à suiure, comment Amour le print mal, & ce que luy en aduint, combien que sa trauailleuse peine soit escrite en autres lieux. En la 2. il dit, que beaucoup des ãs sõt passez. du iour, qu'Amour l'assaillit premierement, pour le rendre amoureux, iusques au iour qu'il commençoit venir en âge meur, ne donnãt plus lieu aux pensées amoureuses, dont Amour le fit amoureux

amoureux de M. L. par la disant l'auoir transformé en vn laurier, c'est de l'auoir fait tourner toutes ses pensees & tout son coeur a l'amour de M. L. laquelle poeticquemẽt il appelle vn laurier. En la 3. il poursuit d'escrire sa transformation de partie en partie,& dit q̃ nõ moins il s'engele d'estre couuert de plumes blã-ches,ce qui est qu'il deuenoit pasle & mort,alors qu'il fut batu de son ire,lors quil perdoit son espoir : lequel voiant n'estre recouurable, il alloit au lieu ou que de M. L. luy fut prins ledit espoir,& se plaignant & larmoiant, il se changeoit en vn cigne,prenant l'allusion de la fable de Cygnus Roy de Ligurie, qui par le tomber de Phêton fulminé de Iupiter, se lamentant auec vne triste voix fut chãgé en vn oiseau ainsi nõmé. En la quatriesme stance il dit ce qu'il faisoit depuis qu'il fut transformé en cigne,& qu'il alloit tout au long de la riue de la sorgue,aimée de luy pour M.L.sur laquelle chantant il se plaignoit de sa cruauté, iusques a tant qu'elle troublée luy print le coeur, duquel sortoiẽt les voix & les souspirs, luy commandant que plus il ne parlast de telle chose. Puis se monstrant plus benigne qu'a l'accoustumée,il print la hardiesse de manifester a elle la cause de ses souspirs,& de la prier qu'elle en eut pitie, dont elle retournant a estre aspre & cruelle, le transformoit en vne pierre,c'est qu'elle le fit estre fornoié de tout sentiment par la poeur que luy apportoit sa terrible veuë. En la cincquiesme il demonstre les hautaines & desdaigneuses paroles de M. L. qui le faisoient trembler, dont pour moins de mal il prioit Amour,qu'il le fit reprendre les larmes,mais prenant vn peu de vigeur, il se partit dela encoulpant soymesme de son mal.Il dit depuis quil tait les autres choses qui suiuoient, en escriuant seulement aucunes,entre lesquelles il fut conduit bien prés de la mort, & en telle poeur qu'il n'osoit parler, mais par escrit seulement il

manifestoit

manifestoit qu'il estoit plus a M. L. qu'a soymesme, & que s'il se perdoit par consequence c'estoit la perte de M. L. non la sienne. En la sixiesme il poursuit d'escrire le desdaing de M. L. Laquelle afin qu'il se humiliast, ne deuenoit moins dure, mais se monstrant a luy plus aspre & cruelle, le fit tant pleurer, qu'il se transformoit en vne fontaine, signifiant les larmes & plaints qu'il fit pour la cruauté de M. L. En la septiesme il demonstre premierement, qu'auec humbles & chastes prieres il impetroit pardon de sa faute, Mais prenant hardiesse de ses beaus regards, de nouueau il se mit a la reprier chose qui luy depleut, dont il la mit tellemẽt en colere qu'elle le changeoit en vn caillou ; En la huitiesme il compte qu'elle estoit sa vie estant demeure vne nue voix. En fin elle deuienne apres plusieurs ans benigne, son mal eut fin. Puis comme par allusion de la fable de Acteō il dit l'auoir veue nue en vne fontaine, & qu'elle l'à trãsformé en vn Cherf: & ce qu'en faits il vouloit dire, les opinions des commentateurs sont diuerses. En la derniere, il dit, combien qu'il se transformoit en diuerses formes, il ne se pouuoit pourtant iamais transformer en quelque forme, en laquelle il eut peu venir a son desir auec M. L. cõme fit Iupiter, quand il se transformoit en pluie d'or, descendant au giron de Danae, dont il eut en telle forme ce qu'il voulut : dont il dit n'auoir esté onc celle pluie, mais vne flamme tousiours brullante pour l'amour de M. L.

SONNET XX.

Si la fueille honnorée a qui le ciel iré
Fauorable est alors quand le grand Iupin tone,
Ne m'eust fait le refus de la belle couronne
Qui se donne au Poëte, & le rend admiré.
Vos diues i'aimoy bien dont le trop empiré

Siecle

Siecle, & vil à present si peu de soin se donne,
Mais telle iniure loin de celle m'esperonne,
De qui son los premier l'oliuier a tiré.
Car sous l'ardant Soleil l'Egyptienne arene
Onc on ne vit boullir tant, que ie me demene
Vn bien si propre a moy perdant que i'aime tant.
Cherche doncques fontaine alleurs plus reposée.
Car toute la liqueur de la mienne est sechée,
Sauf celle qui de pleurs va ma face arrousant.

Ce Sonnet est la responſe à quelque sien ami, qui l'auoit requis, qu'il le voudroit faire participant de ses compoſitions & rimes, & il s'excuſe, de ne le pouuoir faire par l'iniure que luy fit M. L. le priuant auec son fier dedaing de tout ſentiment. Tant qu'il n'auoit plus de ſcauoir, ny de ſtile, par lequel il meritaſt d'eſtre compté entre les Poëtes: & ainſi dit il, que M. L. qu'il appelle laurier, eſt celle qui l'a priué de telle courõne, concluant que celuy ſon ami auoit plus reposée fontaine que la ſienne, à ſcauoir la veine Poëticque plus ioieuſe, car la ſienne eſtoit troublée & ſechée.

SONNET XXI.

Amour auecque moy quelque fois fit sa plainte,
Duquel ie n'eu iamais mes pieds fort eloignez,
Voiant par les effects estrangement menez,
Et durs, de ses liens vostre ame estre deçainte.
A present qu'au pas droit Dieu par sa grace sainte
L'a mis, ie luy rends grace (enuers les raionnez
Cieux leuant mes deux mains) qui les voeus raisõnez
Du genre humain escoute en leur iuste complainte,

Et si te retournant au deduit amoureux,
Rencontrent de torrents & monts hauts & facheux,
Pour à ton beau desir faire obstacle ou affronts:
C'est monstrer combien est espineux le chemin,
Et Alpestre l'issue & dure, qui la fin
Monstre, qui fait que l'homme à vraye valeur monte.

Il escrit ce Sonnet à quelque sien ami, lequel il mõstre auoir esté enamouré, & puis par auenture espouuâté des soucis amoureux : ou empesché de ses affaires auoit quité l'emprinse. Et apres y estoit retourné, laquelle trouuant trauailleuse, il doutoit que derechef il ne la quitast, & pourtant luy escrit, l'exhortant à ne laisser telle entreprinse, combien qu'elle soit facheuse: car tant plus qu'vne chose est difficile, tãt plus mõstre l'homme sa valeur en la suiuant.

SONNET XXII.

Le bateau combatu, & ia vaincu de l'onde
A terre ne se voit, autant que moy, ioieux,
Quand les gens par pitie aiants le taint poeureux,
Rendent grace à genoux sur la riue feconde.
Ny tant que moy est aise vn a qui de profonde
Prison sortant la hard s'oste du col poeneux,
Quand ie voy au fourreau caché l'estoc noizeux,
Qui fit à mon Seigneur tant de guerre en ce monde.
Et vous tous qui louez par vos rimes Amour,
Rendez au bon tiseur des beaus dits pleins d'amour,
L'honneur, car comme ia plus il ne se foruoie.

Car

Car vn vray repenti rend le ciel si content,
Qu'autres nonante & neuf bons & iustes, autant
Que luy, onc ne pourroient y apporter de ioye.

Au Sonnet precedent le Poëte s'estoit reioui de celuy son ami, qui auoit reprins la vie amoureuse, or auec cestuy en deux comparaisõs il dit, quelle allegresse il a de voir son ami auoir laissé le dedaing, & retourner à suiure l'amour: & auec telle allegresse il se tourne aux amateurs des rimes & vers amoureux, les priant de se vouloir reiouir auecque luy, que celuy qui s'estoit forvoié du chemin d'amour, l'auoir retrouué & reprins, monstrant qu'il auoit esté bon & gaillard Poëte

SONNET XXIII.

Celuy qui succedant à Charles, la couronne
De son ancien porte au chéf pour ornement,
A pour flechir les cors, ia soldats au serment
A Babilonne, & cil' qui sa loy trouue bonne.
Et le puissant vicaire, à qui Christ le faix donne
Des cléz, & du manteau, retourne au logement
Propre, & sans le detour de quelqu'autre accident,
Il viendra voir Boloigne, & puis Rome en personne.
Et vostre agneau priué tout paisible & gentil
Abat les loups felons: ie souhaite que cil'
Voise ainsi, par qui va la vraye amour faucée.
Consolez donc celuy qui encores attend,
Et Rome qui tousiours plaint son espous absent,
Et caignez desormais pour Iesus vostre espée.

Digitized by Google

Le Poëte escrit ce Sonnet à certains siens amis Florentins, estant sur main l'emprinse des Princes Chrestiens contre les Turcqs : & dit, que Philippe Roy de France, Successeur de Charles, auoit prins les armes contre le Soldan : & que le Pape partant d'Auignon, retournoit à Rome: depuis il dit, que le paisible agneau entendant de Florence, abat les loups, à sçauoir les grands, qui la vouloyent opprimer. Apres il admoneste ses amis, afin qu'ilz consolent Florence & Rome, l'vne en trauail par lesdictes dissensions, & lautre pour l'absence du Pape triste: & les anime en fin, pour se joindre à l'emprinse, pour l'aduancemēt de la Foy Chrestiēne.

CHANSON V.

O ame belle & heureuse attendue
Au ciel, qui vas du corps humain vestue,
Et non chargée ainsi comme autres sont,
Pour ton passage auoir moins dur de fond.
Seruante prompte & de Dieu bien voulue,
D'ou à son regne on va d'icy montant:
Voycy ta barcque ore nouuellement,
Qui ia l'espaule au monde aueugle monstre,
Afin qu'vn port meilleur elle rencontre,
Vn doux confort d'vn occidental vent,
Qui parmi ceste, obscure tant, vallée,
Ou d'autruy faute & la nostre est pleurée,
De touts vieux lacs libre la guidera
Par le chemin, par ou droit on s'en va
Vers l'orient, ou elle s'est tournée,
De nous mortels le deuot supplier

Peut

Digitized by Google

Peut estre ioint à vn saint larmoier,
S'est presenté à la bonté supreme,
Par auanture aussi non tant extreme,
Et vertueux, que par la se plier
Deut de son cours la iustice eternelle:
Mais ce bon Roy, lequel le ciel modelle,
Au lieu sacré ou en croix il fut mis,
Tourne ses yeux par la pitié espris,
D'ou dans le coeur du nouueau Charles celle
Vengeance vient, dont le tarder nous nuit:
Tant que maint an l'Europe en a despit,
Ainsi aider à sa chere espousée,
Il vient & rend Babilonne estonnée
De sa voix seule, & luy trouble l'esprit.
Quiconque au mont & Garonne confine,
Et qui au Rhin, Rhosne & la mer voisine,
Va conuoier les drappeaux treschrestiens:
Et qui eut onc cure des parfaits biens
Du Piren, iusqu'ou l'occident, decline:
Vuide laira l'Hispaigne & l'Arragon,
La terre Angloise, & iusqu'ou s'oit le son
De la leçon du tresaint Helicone:
Les Isles qui entre chasque colonne
Et le char ont l'Ocean d'enuiron,
D'armes, de langue & robe non semblables,
Au haut dessein charité rend capables.
O quel si digne, ou si licite amour?
Quels fils, ou bien quelles dames vn iour

Furent matiere à desdains tant louables?
En l'Vniuers se trouue vn tel endroit,
Qui est tousiours glacé, neigeux & froid,
Tout eloigné d'ou le Soleil voiage.
La sous les iours courts & pleins de nuage,
Vn peuple ami des guerres naistre on voit;
Et qui ne craint la mort par sa nature.
Si plus cestuy qu'il ne souloit à cure
De son fer ioindre à cil' du furieux
Thudesque; au Turc, Arabe, Hebrieu, ou ceux
Qui font des Dieux l'idolatre culture
Deça la mer, qui l'onde rouge fait.
Tu scais combien peu leur vaudrá leur trait.
Peuple poeureux & nu, si bien que niche
Du ieu du fer ignorant l'artifice,
Et qui au vent tout son darder commet.
Il est donc temps ores qu'on se deface
Du ioug antique, & que le voile on trace,
Qui tient voilez nos yeux iusqu'à present:
Et que des cieux le noble entendement,
Dont l'immortel Phœbus t'a fait sa grace,
Et l'eloquence ores monstre son pris.
Or par la langue, or' par louez esprits.
Car en lisant d'Amphion & d'Orphée,
Si n'as en toy la ceruelle estonnée,
Bien moins l'auras l'Italie & ses fils,
Prompte voiant tant par ton eloquence,
Que pour Iesus elle prenne sa lance;

Car

Digitized by Google

Car si au vray voir ceste vieille veut
Mere ie dis, on voirrá qu'elle n'eut
Onc meilleur droit de remuer la manche.

Toy qui pour estre enrichi d'vn beau bien,
Maint liure, as leu moderne & ancien,
Chargé de terre, au bourg volant celeste,
Scais des Romule & l'Emperiere reste
Iusqu'à Auguste, à qui a l'honneur sien
Le verd laurier trois fois ornoit la teste.
Quantes fois Rome à prompte esté & preste
Pour de son sang venger le tort d'autruy.
Pourquoy donc non serát elle auiourdhuy
Courtoise, ains plus cognoissante & discrete
A la vengeance, auec le glorieux
Fils de Marie, enuers les rigoreux
Crimes? & donc qu'est ce que plus espere
Des bras humains nostre fier aduersaire,
Si quant & nous Christ est contraire a eux.

Voy de Xerses la plus que hardiesse,
Qui pour fouler nos marches, sans paresse
Par nouueaux ponts fit outrage a la mer,
Des morts maris les compagnes porter
Voirras en Perse vn habit de tristesse,
Et vermeillé l'ondeux flot Salamin,
Et non tout seul par ruineuse fin
Le peuple las de l'Orient victoire
Ia te promet, mais, encor auec gloire
La Marathonne, & l'estroit fait sanguin.

Lequel Leon gardoit à peu de suite,
Et mille encor que ton sens te limite,
Par ou il faut encliner enuers Dieu,
Quant & l'esprit les genoux, qu'a tel lieu
Et si grand bien il te garde & inuite.
L'honnoré bord, & le Thusque terroir
Voirras chanson, dont le fruit de les voir
Ne m'oste mont, fleuue, ou eaue marine,
Mais seule amour: de sa fiere clarté
Ou elle m'ard plus me rendant tenté,
Coustume aussi sur nature domine.
Va donc flanquant les autres a ton tour,
Car seul logis n'a sous voiles Amour,
Pour qui on fait or triste or bonne mine.

Se deuant faire l'emprinse des Princes Chrestiens contre les Turcs, en estant l'autheur le Pape, comme aucuns disent, Clement sixiesme, & Philippe Roy de France. Le Poëte loüe icy pour le premier le Pape, disant metaphoriquement, par la barque, laquelle il préd pour sa vie, ceste emprinse persuadée de luy, & lame desliée des liens corporels auoir à passer au trauers de ceste vallée, c'est la vie humaine pleine des miseres, & se conduire au salut eternel, & ce par l'esprit qui le pousse à côduire si sainte oeuure, lequel il appelle vent occidétal, parlant metaphoriquement de la barque. En la seconde stance il demonstre, que ceste expedition plait grandement a Dieu, par auenture meu des deuotes prieres des mortels, ou de sa grande bonté, dont il inspire le coeur du Roy de France, à prendre les armes au secours de l'Eglise contre les infideles; par laquelle entre-

entreprinse il dit ia le Soldan de Babilonne estre espouuanté. En la troisiesme il denomme toutes les gens & nations, qui se mouueront à telle entreprinse, dont est à esperer la victoire. En la quatriesme aiãt dessus escrit quasi toute l'Europe, il retourne aux peuples Septentrionaux, lesquels estants hommes tresbelliqueux, si ils s'accompagnent auec les Allemans, à telle entreprinse les infideles ne pourront resister. En la cinquiesme il exhorte vn chacun à telle entreprinse, disãt qu'il est temps de se deliurer des iougs des infideles, & d'ouurir les yeux; & qu'il est temps, que le noble engin, entendant le Pape, doit à present tant par paroles, que par escrits animer vn chacun a telle entreprinse; y appliquant l'exẽple d'Orpheus & d'Amphion; & qu'auec moindre eloquence que la leur, l'Italie se pourra induire à prendre les armes pour Iesus, c'est pour l'acquest de la terre sainte, aiant Orpheus & Amphion auec leur eloquence fait plus grande chose. En la sixiesme il addresse son parler au Pape, disant, que pour estre tresage, il a leu assez de liures, & scait ce que Rome à tant de fois fait du temps passé, & ce que or' elle pourra, & deuroit faire pour chose tant plus grande; & que Christ estant du costé des Chrestiens, les ennemis ne peuuent esperer la victoire. En la huitiesme il dit qu'il considere Xerses, qui venoit en Europe auec vn nombre infini de Perses, & de peu de Grecs, il fut rompu par terre & par mer. Et en la derniere il parle à la chanson, disant qu'elle voirra Italie & Rome, où qu'il auoit enuoié autres siennes chansons: laquelle Italie estoit celée à ses yeux, non par la mer, montagne, riuiere, ou autre tel empeschement, mais par l'amour de M. L. qui le retenoit en ce lieu. En fin il dit, qu'elle s'en aille, car s'il ne traitte de M. L. amour est en autres obiects, qu'en belles dames.

CHAN

CHANSON VI.

Dame oncques n'eut accoustrements au dos
Rouges, obscurs, pourpres ou verdelots,
Ny cheueux d'or liez en blonde tresse
Si belle, comme est celle qui m'empesche
Le franc arbitre, & qui à soy du pas
De liberté, me tire tant que pas
Ie ne soustiens vn ioug qui moins me presse.
Et si par fois l'ame fait son effort
Pour se douloir, n'aiant aucun confort
De bon conseil, douteuse en son martire,
Tost le vouloir debridé se retire,
Dés quelle à veu celle qui hors du cœur
Tout fol dessein me tire, & toute aigreur
Me semble vn miel, alors que ie l'admire,
De tout que i'ay onc souffert par amour,
Et de ce dont i'attends encor mon tour,
Tant que mon coeur qui l'á blecé conforte
Celle sans grace, & qui pourtant l'enhorte,
I'auray raison, si contre humilité
Orgueil & ire au beau pas soubhaité,
Dont ie depens, ne vont serrant la porte,
Mais l'heure & iour, auquel les yeux i'ouuroy,
Au plaisant noir & blanc, desquels i'estoy
Chassé de lá, ou l'amour print sa place,
De ceste vie estoient, qui tant me fache,
Neuue racine, & celle le miroir
De ce nostre âge, ou qui s'y met à voir,

Digitized by Google

Est plom ou bois, s'il ne change de face,
La larme donc dont les yeux frais i'ay eu,
Tant par les traits de cil qui apperceu
Premier s'estoit, lesquels au costé gauche
Il baigne, en moy mon vouloir ne debauche,
Car la sentence à prins vn iuste endroit:
L'ame pour elle est en souspirs, par droit
Donc de lauer sa plaie elle á sa sause,
Mes pensers sont faits contraires à moy,
Telle ia, quel or' las ie suis, en soy
Mesme, tournoit la bien aimé espée,
Pour estre absous pourtant de moy priée
Elle n'est, car plus droite enuers les cieux
Nulle rue est, & seur au glorieux
Regne, on n'aspire en barque plus fondée.
Astres benins dont fut accompagné
Le flanc heureux, quand le beau fruit fut né
Au monde, qui est d'astreuse puissance
Sur terre, & comme au laurier la constance
De sa verdeur, ainsi le pris gardant
D'honnesteté, elle va ou ny vent
Ou foudre spire aucun onc qui l'offence.
Moy ie sçay bien à vouloir clorre en vers
Ses los, nulluy suffire en l'vniuers,
Fut il premier des escriuains en gloire:
Ou qui reçoiue, est icelle memoire
Tout ce que voit de vertu & beauté,
Qui voit les yeux signaux d'honnesteté,

Digitized by Google

Ou de mon coeur la douce clef s'engáge.
Sous le Soleil amour n'a plus cher gáge,
Dame, que vous, cela est verité.

En la premiere stãce le Poëte exprime la singuliere beauté de M. L. telle qu'elle luy prend sa liberté, mais sõ ioug est si doux, que nulle autre chose luy est moins pesante, qu'iceluy. En la deuxiesme il dit, que toutes les fois qu'il se met à se plaindre ou lamenter, subitement, qu'il voit sa belle veuë, non seulement s'en va de luy toute pẽsée triste, & debridé vouloir, mais tout dedaing se fait doux & amiable. En la troisiesme il monstre que ses beautez sont de si merueilleux plaisir, qu'il seroit vengé, & paié de tout ce qu'il a souffert, & a à souffrir encore par amour, iusques à tant qu'il ait la fin de ses peines, moiennant que quand luy humblement la regarde, il ne la trouuast courroucée: & auec alteration & colere elle ne le priuast de ses yeux, dont il depend, & esquels est toute son intẽtion. En la quatriesme il demonstre qui fut la premiere cause de son amoureux dueil, & quelle fut l'heure & le iour qu'il regardoit es yeux de M. L. En la cinquiesme il dit, que par tout son pleurer, il ne laissera iamais l'ardãt vouloir estant chose iuste, que les yeux, par lesquels passoient les traits d'amour, respandent les larmes, dont l'ame guerrise ses plaies. En la sixiesme il dit, que ses pensées sont faites tellement diuerses de luy, que Didon en aiant semblables aux siennes, se lassant en icelles comme luy, ne les pouuant souffrir se tuoit. neantmoins luy pour estre lassé de si long martyre, ne cherce point de se deliurer de tel noeud amoureux, affirmãt n'auoir meilleur moiẽ de mõter au ciel que de suiure l'amour de M. L. En la septiesme il retourne aux louanges de M. L. comptant auec combien de faueur des cieux elle nacquit, prisant ses beautez & honnesteté. En la huitiesme

Digitized by Google

tiesme il dit que nul escriuain quel qu'il fust, ne seroit suffisant pour dignement exprimer ses louanges, & qu'aucune memoire ne soit suffisante à retenir, combiē de vertu & beauté voit celuy qui regarde en ses yeux qui luy serrent le coeur. les deux dernieres vers sont faciles a entendre.

CHANSON VII.

Desous vn verd Laurier ie vis vne ieunette,
Laquelle plus que neige estoit froide & blanchette,
Qui de maint an ne fut ou que le Soleil ard,
Et ses mots, ses cheueux, quant & son beau visage,
Tant me pleurent que i'ay, soit au mont ou riuage
Tousiours la ou ie suis, icelle a mon regard.
Mes pensees alors seront au bord venues,
Quand fueilles au Laurier verdes ne seront veuës:
Quand le coeur reposé i'auray, & secs les yeux,
La neige ardre on voirrá, les flammes engelées.
Tant, qu'attendre le iour ie voudroy, dès années
Ie ne porte des poils entre ces miens cheueux.
Mais s'enfuiants les ans par le temps qui s'enuole;
Tāt qu'ē vn seul mo mēt la mort nous prēd & vole,
Ou auecque les bruns ou bien les cheueux gris,
L'ombre de doux Laurier ie veux suiure sans cesse
Par la neige, & par lá où plus le Soleil presse,
Tant que du iour dernier i'auray les ieux taris.
Si gaillards & beaux yeux onc aperceus ne furent,
Ou en nostre âge, ou lors quand noz aues vescurēt,
Dont en neige au Soleil ie m'en vay me fondant,
Par ou, par amour viēt vn fleuue de pleurs naistre

Ains

Aux pieds du dur Laurier, qui garni se mõstre estre
De cheueux d'or sur branche egale au diamant.
I'ay crainte de changer plustost cheueux & face,
Que me monstre les yeux auecque vraye grace,
Mon idole engraué dedans vn vif Laurir:
Car ce sont huy sept ans, si bien ie ne m'abuse,
Que de riue pleurant en riue ie m'amuse
De nuit, du iour, d'esté, en Ianuier & Februier.
Mais flamme par dedans, & dehors neige blanche
Ces pensees portant, seul mais à difference
De poil ie men iray, en pleurant tout par tout
Pour mouuoir à pitié les yeux par auenture,
De qui apres mille ans naistrá, si bien tant dure,
Le bien nourri Laurier, & se maintient debout.
De Topaces & l'or la gloire est abatue
Sur la neige au Soleil, du blond poil lez la veuë,
Qui si viste arriuer faict mes ans iusqu'au bout.

En la premiere stance le Poëte compare la beauté de M. L. & sa cruauté pareillement a la neige, toutefois ses grâces luy pleurent tant qu'il aimera à iamais.
En la deuxiesme il dit combien il desespere de ses amours, & que lors qu'il sera sans larmes, aduiendront choses impossibles.
En la troisiesme qu'estãt le temps des hommes court, il veut poursuite d'aimer M. L. iusques a sa fin.
En la quatriesme il retourne a louer M. L. les beaus yeux de laquelle il dit le destruire comme le Soleil la neige: demonstrant les larmes qu'il respandoit pour elle, dont il dit qu'amour le conduit au Laurier, qui à les branches de diamant, signifiant sa cruauté.

En la

Digitized by Google

En la cincquiesme il dit qu'il deuiendra plustost vieil, que de la voir vne fois pitoiable vers luy.
En la sixiesme, qu'il ira tout le temps de sa vie plaignant, afin que s'il ne la peut faire auoir compassion de luy, il la face au moins auoir a iceux, qui liront ses souspirs & plaintes.
Et dernierement il conclut en la beauté de M. L. que ses tresses mises alentour de ses beaux yeux, sont plus belles que l'or, & les Topaces mises au Soleil.

SONNET XXIIII.

Si ceste ame gentile en point pour deuant l'âge
Partir vers l'autre vie, y se voiant citer
Reçoit la haut l'honneur, ainsi que meriter
On la voit, elle aurá au ciel heureux partage.
Entre la tierce estoile & Mars s'ell' prend l'estage,
Phœbus a sa clarté ne pourra resister:
Car lors toute ame heureuse y viendra s'arrester,
Pour l'accoster & voir vne si belle image.
Et s'elle s'arrestoit au quatriesme logis,
Lors chacune des trois seroit moindre de pris,
Car sa beauté tiendroit en renom la victoire.
Quant au cincquiesme cercle, elle n'y resterā,
Mais en volant plus haut, ie croy qu'elle obtiendrá
Sur toute autre Planéte & Iupiter la gloire.

Il sem-

Digitized by Google

Il semble que le Poëte ait fait ce Sonnet, durant quelque dangereuse maladie de M.L.& voulant louer son ame, il dit que selon sa valeur & beauté elle sera receuë au ciel: & puis dit, que si elle arreste entre la sphere de Mars, qui est la cinquiesme, commençant de la Lune, & la troisiesme qui est Venus, qui sera la sphere du Soleil, le Soleil en deuiendra moins beau, estant l'ame de M.L. plus belle; mais si elle s'arrestoit en aucune des autres trois spheres desous le Soleil, estant chacune des trois moins belle qu'elle, icelle sphere ou ciel ne seroit plus appellé de la Lune, Mercure, ou Venus, mais de M.L. & on le diroit le ciel de Laura. Dont n'estant la spere de Mars sa demeure, pour estre de nature fiere, il dit, qu'allant plus haut de sa splendeur toute autre estoile, auec Iupiter mesme sera vaincue.

SONNET XXV.

Tant plus que ie me sens voisin du iour dernier
Ordinairement bref par l'humaine misere,
Tant plus voy-je le temps (qui tout ce que i'espere
De luy rend sans effect) passer viste & legere,
Ie dis a mes discours nous n'auons grand mestier
De tant parler d'amour, car comme fraische & clere
Neige, nostre terrestre & dur faix se desire,
Et fond, & nous apreste au repos le sentier.
Car par lá cessera la fragile apparence
Qui a causé en nous tant de vaine esperance,
Et quant & quant les ris, les pleurs, l'ire & la peur.
Et apres clairement voirrons quel aduantage
Souuent autruy reçoit par vn douteux orage,
Et qu'en vain les souspirs lassent souuent le coeur,

Le

Digitized by Google

Le Poëte parle à soymesme & a ses pensees, & dit, s'en allant le temps, & s'approchant à la mort, fin de toutes les miseres, il seroit prest de ne parler plus d'amour, d'autant que par la dite fin seroient aussi finis touts soins & cures, dont il espere apres la mort auoir repos. Et quand l'ame sera partie du corps, on voirra pour quelles friuoles l'homme se tourmente.

SONNET XXVI.

Ia l'amoureuse estoile esclairoit l'Orient,
Et l'autre qui souloit remplir de ialousie
Iunon, de sa beauté & lumiere accomplie
Aux Septentrionaux fit part abondament.
La vieille estoit debout pour diligentement
Filer, toute deçainte & dechaus l'endormie,
Flamme eueillant, & l'heure aux amants ennemie,
Qui les fait l'armoier, sonnoit le partement.
Quand mon espoir conduit ia au bord de la voie
Se ioint au coeur, mais non par l'ordinaire voie,
Close par le sommeil & la douce douleur;
De son estre premier, las, quelle difference?
Elle alors sembloit dire, encor sans esperance
Tu n'es de voir ces yeux, pourquoy doc perds tu coeur?

Il escrit es huit vers de ce Sonnet l'apparoir du iour, & es six, comment à l'heure de l'aube luy apparut M. L. qu'il appelle espoir, le confortant à estre de bonne volonté, & qu'il ne luy sera refusé de la voir. Aucuns disent, qu'il eut vne telle vision, quand M. L. estoit malade, & qu'elle luy confortoit, disant, qu'il ne pensast quelle deuoit mourir, & disent, quelle luy promit d'estre plus compassieuse de luy, qu'elle n'auoit esté du passé.

SONNET XXVII.

Apollon s'encor regne en toy le beau desir,
Lequel ia t'enflammoit sur l'onde Thessaline:
Et si le temps passé permet qu'encor domine
Des blonds aimez cheueux en toy le souuenir.
Du paresseux geler, & du temps aspre & fier,
Qui tant que ton visage est taché, fait bruine:
Defends la fueille sainte, honnorée & diuine,
Dont i'estois englué, & tu fus le premier.
Et en vertu de celle esperance amoureuse,
Dont tu te soustenois en ta vie facheuse,
Purge l'air de froidure & du gresleux amas.
Lors pour voir nostre dame aurons pleine frāchise,
Faisant esmerueiller chacun sur l'herbe assise,
Et faisant à soymesme ombrage de ses bras.

Aiant le Poëte planté vn Laurier en memoire de M. L. & craignant que par les froidures de l'hiuer il ne se gastast, il prie Apollon, à sçauoir le Soleil, pour l'amour qu'il porto[illegible]aphne, qui se transformoit en tel arbre, qu'il [illegible]ueille garder tel Laurier de la vehemence de l'hiuer, car en estant deliuré, ils voirront à sçauoir Apollon du ciel, & luy de la terre, le Laurier, qui en figure humaine fut la dame d'Apollon, & a present du Poëte, comment sont accoustumées les plantes faire ombre auec leurs branches sur les herbes, & à eux mesmes, à sçauoir à leur tronc.

SONNET XXVIII.

Ie vay seul & pensif les champs plus esgarez

Et

Et deserts mesurant d'vne marche tardiue,
Et ie porte la veuë a fuir ententiue
La terre, ou que les pieds humains sont figurez.
Ie ne sçay autre tour, afin que separez
Les hommes soient de moy, & toute autre ame viue,
Car en mes faits, desquels rien qu'vn pleurer deriue,
Les chauds traits que ie sens au coeur, sont declarez.
Tant que d'or s'en auant ie croy que les riuieres,
Les montagnes & bois cognoissent les manieres
De ma vie, & son but incognu á autruy.
Toutefois ie ne sçay chercer tant aspre voie
Ny sauuage, qu'Amour tousiours ne me conuoie,
Auec moy raisonnant, & moy auecque luy.

Le Poëte dit par ce Sonnet, qui est assez facile, comment il est deuenu amateur de la solitude, & ennemi de la conuersation des hommes. Et que pourtant il cherche les deserts, lesquels auec les monts & fleuues cognoissent la façon de sa vie, & dit en fin, que pourtãt Amour ne l'abandonne iamais.

SONNET XXIX.

Si ie pensoy par mort extirper l'amoureuse
Pensée, qui m'abat, i'eusse mis au tombeau
Auec mes propres mains pieça ce grand fardeau,
Et ces membres viuants de façon ennuieuse.
Mais de plainte craignant tomber en plus piteuse,
Et d'vne guerre en l'autre auec plus dur bourreau,
Deça les pas (combien que sous vn dur marteau)

Las ie reste entre-deux, menant vie douteuse.
Il seroit bien tost temps, que le cruel tendu
Cordon eut decoché son dernier trait aigu,
Qui, se baigner au sang d'autruy, a pour vsance.
Et ie supplie l'Amour, & celle sourde mort,
Dont porter la couleur me fait mon triste sort,
Pourtant de m'appeller a soy n'a souuenance.

Ce Sonnet est aussi facile, disant le Poëte le grand desir qu'il á de mourir, a quoy il eut trouué bien le moien, s'il n'eut craint la pire mort : pourtant il se tient entre deux, & il se plaint de la mort, dont par son malheur il porte la couleur.

CHANSON VIII.

Par vn filet si foible est soustenue
Ma triste vie & sombre, que l'appui
D'autruy n'aiant dont ell' soit secourue,
Son cours, helas, será bien tost fini,
Veu que depuis la mauuaise retraite,
Que de mon bien doux & plaisant ie fis,
Vn seul espoir, cause que iusqu'à ceste
Heure debout & vif encor ie suis:
Disant combien que de la veuë aimée
Priuée sois, ne vueilles perdre espoir,
Mais maintien toy ame desconsolée,
Que scais si temps pourras meilleur auoir,
Et iours plus gays, & la chance meilleure?
Et si pourras rauoir le bien perdu?
Ce mien espoir m'a soustenu mainte heure,
Qui or' me faut m'aiant trop d'ans deceu.

Le

Digitized by Google

Le temps se passe, & les heures si promptes
Sont à fournir le voiage, que temps
Assez ie n'ay pour bien faire mes comptes,
Et penser comme à la mort ie descends.
Phoebus à peine vn raion on voit faire
En l'Orient, qu'a l'autre mont on voit
Le reuenir de l'Orizon contraire,
Aiant passé maint courbe, long endroit,
Les vies sont si courtes, & debile
Tant est le corps, telle est la pesanteur
De nous mortels, que lors que la gentile
Face, de moy par si grande longeur
Distante, helas, estre mon oeil m'atteste,
Ioindre au desir les àiles ne pouuant,
De mon confort vsité peu me reste,
Ne scachant comme ainsi rester viuant.

Ie me contriste, en touts lieux & contrées,
Ou ie ne voy les beaus mielez yeux,
Porteurs des clez de mes douces pensées,
Pendant le temps qu'il pleut ainsi aux Dieux.
Et por me faire vn exil moins portable,
Si ie m'asseois, si ie vay, si ie dors,
Nulle autre chose à moy est agreable,
Haiant ce tout, que i'ay veu des alors,
Combien de monts, & combien de riuieres,
Combien de mer auec maint cler ruisseau
Me vont cachant icelles deux lumieres,
Qui ainsi comme au midi vn air beau

Faisoient ma nuit, pour de la souuenance
Plus me donner de peine & de douleur:
Et tant que plus ma vie eut de plaisance,
Or' me monstrer plus facheux mon malheur.
Si d'en parler, helas, l'enuie ardante
De mon desir croit, & se refraischit,
Qui au iour mesme, auquel ma plus plaisante
Part ie laissois en derriere, nacquit:
Et si l'amour par long oubli se passe,
Qui me conduit à l'amorce & repas,
Dont mon mal croit, & ma douleur s'amasse,
Par taire vn roc, pourquoy ne suis-je pas?
Et par dehors en vn cristal monstrée,
Ou en vn voirre encor ne fut iamais
Si bien au vray autre couleur cachée:
Que nos discours ne monstre plus assez,
Et celle au cœur douceur fiere sans grace,
Le plus qu'il peut porter dolent esprit.
Par les yeux prompts tant à mouiller la face,
Que qui les saoule, il cherche iour & nuit.
Plaisir nouueau: que l'humaine ceruelle
Souuentefois on voit ouuertement
Aimer la chose estrangere & nouuelle,
Qui porte en soy amas de pleurs plus grand.
Et ie suis vn des amateurs des larmes,
Et il appert que ie fais mon deuoir,
Afin qu'aux yeux i'aye tant des alarmes
De pleurs, que dueil on voit mon coeur auoir

Et

Et pour autant qu'a celá m'esperonne
Le raisonner & parler des beaus yeux,
Et que rien n'est qui plus fort m'epoinçonne,
Ou qui plus m'entre aux interieurs lieux:
Ie cours souuent, & souuent me remettre
Ie m'en voy lá, ou le dueil sort plus fort.
Et ioint au coeur puni chaque oeil puisse estre,
Qui m'ont guidé vers l'amoureux resort.
Les tresses d'or qui de beaucoup d'enuie
Deuroient charger en son cours le Soleil,
Et le regard de beauté non ouie
Serain, ou fait Amour si chaud reueil:
Que deuant temps il me rend mort & blesme.
Et les beaus mots d'vne accorte façon,
Rares au monde & voire au Soleil mesme,
Qui de soy m'ont ia fait vn courtois don,
On m'a osté, & plustost ie pardonne
Tout le dedain qui fait onc à moy fut:
Que ie sauroy, qu'il faut que i'abandonne
Iceluy doux & angelique salut,
Lequel souloit par volonté ardente
Tant esueiller à la vertu mon coeur,
Qu'ont ie ne croy chose ouir suffisante.
Pour m'aider, fors qu'a grossir ma douleur.
Et pour à l'aise encor mes plaintes faire
Les blanches mains & subtiles, les bras
Beaus & gentils, & celle non vulgaire
Sienne façon, fiere ains amere pas,

Les doux desdains, humbles sous fiere mine,
Et la tour haute en sens & en scauoir;
La belle, ieune, & plaisante poitrine,
Ces lieux Alpins fiers ne me laissent voir.
Et ie ne scay s'il faut que plus i'espere
De voir icelle encor deuant ma mort;
Car d'heure en heure en moy l'espoir s'ingére,
Et va croissant, & puis ne se tient fort:
Mais retombant que voir celle, il m'asseure,
Ie ne doy plus qui honnore les cieux,
Ou la courtoise honnesteté demeure,
Et ou ie prie estre logé des Dieux.
Or' nostre dame allant voir Chansonnette,
Si tu la vois au plaisant & doux plain,
Ie le croy bien qu'a cela tu t'arreste,
Quelle donrá à toy la belle main:
Dont si longtain ie suis, mais ne la touche,
Mais reuerete à pied tien ces propos,
Que i'y seray tost, si tant d'heur me pousse,
Ou nu esprit, ou bien en chair & os.

Il monstre en ceste chanson, que par l'eloignement de M.L.& ne pouuoir retourner vers elle, il auoit tant de peine & douleur, qu'il en estoit à peu pres mort. Ce qu'il dit en la premiere & deuxiesme stáce, ou qu'il se plaint que l'espoir de la reuoir, qui iusques alors le tenoit en vie, luy commence a faillir, ne pensant la plus voir deuant sa mort, considerant la brefueté du temps, qui s'enuole. Et par allusion il parle du filé de Parques lequel estoit tant deminué, que sans nouueau renforcement il estoit pour se rompre. En la troisiesme il declare,

Digitized by Google

declare, pourquoy telle vie luy soit ennuieuse, ce qui est pour estre priué du bel obiect de M. L. & par la pēsée qui le tourmente, pensant combien de distance soit de luy a M. L. & par s'en souuenir par ceste triste vie, combien estoit allegre l'autre, quād il estoit iouissant de la belle veuë de sa dame. En la quatriesme il fait trois demandes, la premiere, si raisonnant de M. L. se renouuelle & s'allume en luy le desir de retourner a la reuoir, pensant qu'il se deuoit estaindre. Et l'autre, si l'amour s'en va par long oubli d'estre longtain, qui le conduit à raisonner de M. L. & se souuenir d'elle. La troisiesme est pourquoy en se taisant, il ne s'endurcit, comme vne pierre plustost, que par raisonner croire d'effacer le dueil, qu'il fait croistre. Puis il suit a dire, que si bien il fust deuenu comme vne pierre, nō moins pourtant seront cognues ses pensees, plus que ne fait le cristal ou le voirre cognoistre les couleurs cachees desous eux, les voiant à plein escrites en ses yeux. Puis il dit, combien luy plait le plaindre, & se plaint d'estre priué de pouuoir ouir & voir toutes les excellentes beautez & gestes de M. L. & d'ouir toutes ses sages paroles. Puis il dit qu'ores il espere, tantost il se desespere de la voir iamais. Et pour le dernier il dit a la Chanson qu'elle voise vers elle, & qu'elle s'y presente reuerentement, luy asseurant, qu'ou vif ou mort il la viendra bien tost voir.

SONNET XXX.

Or son oncques vn fleuue, ou estang, ou fossé,
Ou la mer qui reçoit tout ruisseau & riuiere,
Ou vn mur, montagnette, ou rameau, ou barriere,
Ou bruine mouillant les prez sous l'air mussé:
Ou autre empeschement ne m'ont tant offensé,
Ny tout ce qui peut nuire à l'humaine lumiere,

Qu'vn

Qu'vn voile qui cachant deux parfaits yeux derriere
Soy, semble dire apprens viure non caressé,
Et ce leur abbaiser qui toute ma liesse
Consume, ou par orgueil, ou par humble simplesse
Du monde, auant le temps me fairrá deplacer.
Et d'vne blanche main encor ie me lamente,
Qui pour me faire ennui tousiours tresdiligente
Contre mes yeux s'est mise ainsi qu'vn gros rocher.

Le Poëte enuoie ce Sõnet à son ami Orson, se plaignant non tant de tout autre grand empeschemẽt, que du voile de M.L.& de sa belle main, laquelle il dit tousiours estre prõpte pour luy faire ennui, & de luy empescher la veuë de ses beaux yeux, de l'abbaisser desquels il se plaint aussi, disant, que par la il passerá de ce monde deuant le temps.

SONNET XXXI.

Des beaus yeux le rencontre & assaut ie crains tãt
Ou Amour & ma mort ensemble ont residence,
Que i'imite l'enfant lequel fuiant deuance
La verge, & ie m'en vay passé longtemps fuiant.
Mais vn lieu ne será si haut d'or en auant
Ny facheux, ou qu'au moins mon vouloir ne m'auãce,
Pour ne trouuer tousiours ce que mes sens offense
Pour coustume plus froid, qu'vn marbre me laissant.
Si donc tard ie me suis tourné pour voir ta face,
Pour ne m'auoisiner à te qui mon bien trace,
On peut par auenture excuser tel faillir,
Puis le retour illec ou l'homme vit en crainte,
Et le coeur auquel i'ay la poeur rendue estainte,
Ont esté de ma foy vn gage non leger.

Passant

Paſſant M.L.par vn lieu ou eſtoit Petrarque,ne s'eſtant bien toſt tourné vers elle, il s'excuſe par ce Sonnet,diſant,que la cauſe en eſtoit la poeur qu'il auoit de regarder ſes beaus yeux,leſquels pouuoient tant en luy qu'ils le faiſoient trembler,dont par crainte il s'en fuïoit d'iceux, comme l'enfant de la verge: dont pour l'aduenir il n'y aura lieu ſi difficile,vers ou qu'il ne s'en fuie,pour ne rēcontrer ce qui le ruine.Par ou il cōclud qu'il eſt digne d'excuſe; & s'il s'eſt tard tourné vers elle,qu'il l'à fait pour fuir la mort.

SONNET XXXII.

Si Amour ou la mort ne font quelque detour
A la teile,que i'ay commencée or nouuelle,
Et ſi de la glus forte auſsi ie me démeſle,
Entretant que ie mets l'vn vray & l'autre au iour,
Ie fairay d'auenture oeuure de ſi bon tour,
Entre l'ancien ſtile & cil' qu'or nous modelle
Noſtre âge,que le bruit (craintif ie le reuêle)
Sera oui à Rome,& illec alentour.
Mais il me faut vn peu pour parfaire l'ouurâge
De ces filets benoits,& du ſaint equipage,
Dont mon bien aimé pere eſtoit tant addreſsé.
Pourquoy as tu vers moy la main tant endormie,
Contraire à ta couſtume,ouure' la ie t'en prie,
Et en voirras iſsir ouurage bien trouſſé.

Le Poëte eſcrit, qu'il eſtoit pour eſcrire vne oeuure telle,qu'on en parlerá par tout; mais pour la conduire, qu'il luy faut des oeuures de S. Auguſtin,& il l'enhorte, afin qu'il luy les preſte, ſe plaignant que iuſques à preſent il ayt eſté tant auare enuers luy, de ne les luy auoir concedé

SON

SONNET XXXIII.

Quand de son propre lieu le bel arbre se mue,
Qui ia d'Appollon fut aimé en corps humain:
Vulcan souspire & sue au trauail de la main,
Pour faire à Iupiter ses traits à pointe aigue.
Qui mande or le tonnerre, or pluie, or neige drue
Sans honnorer Cæsar plus que Ianus hautain,
La terre pleure, estant Phoebus d'elle longtain,
Pour voir sa chere amie absente de sa veuë.
Alors reprennent coeur Saturne & Mars, felon
Aussi bien l'vn que l'autre, & l'armé Orion
Aux tristes mariniers rompt gouuernail & pouppe.
Eole tout troublé fait à Neptun sentir,
Et à Iunon, & nous le regrette partir
Du beau front attendu de l'angelicque trouppe.

Estant partie M.L. du lieu de sa demeure, pour aller ailleurs, il aduint qu'apres son partement, en son païs d'ou elle estoit partie, il commençoit a pleuuoir, tonner & esclairer, faisant grande tempeste en l'air, dont le Poëte feint l'absence de M.L. auoir esté cause: laquel le estant partie de son lieu ordinaire, subitement le ciel monstroit signe de dueil; & aussi l'air & la terre, & toutes les mauuaises estoiles & tempestueuses prenoient force & vigeur.

SONNET XXXIIII.

Mais puis que le doux ris humblement moderé
Nous laisse derechef voir sa beauté nouuelle,
Le plus vieil ferrurier de Sicile bourelle
En vain ses bras rompus sur l'enclume aceré.
Car Iupin a mis bas touts ses traits au souffré

Mont

Montgibel accoustrez d'vne trempe cruelle,
Semblant qu'aussi sa soeur encor se renouuelle
Peu à peu par Phoebus, & son beau front doré.
Du costé d'Occident sourd vn doux benefice
Du vent, qui rend la mer seure sans artifice,
Et par mi l'herbe eueille en chaque pré les fleurs.
Les astres ennuieux abandonnent la place
Espars de touts costez par l'amoureuse face,
Qui a ia fait des yeux couler beaucoup de pleurs.

Ainsi que par le partement de M. L. s'emouuent des grandes tempestes, ainsi par son retour le ciel, l'air & la terre se monstrent allegres & ioieux, s'enfuiants les mauuaises estoiles & vẽts furieux, & soufflant doucement le doux zephire.

SONNET XXXV.

Ia le fils de Latone auoit monstré sa face
Neuffois ça bas à nous du supreme sommier.
Pour celle qui en vain luy a meu maint souspir,
Dont vn autre à present à tel pres tient la place,
Mais puis que las au lieu là où qu'elle se cache,
Cherchant & pres & loin il ne peut paruenir,
Il nous monstre combien est grand le deplaisir
De cil' qui perd le bien, auquel ie trouue grace.
Et separé ainsi estant triste & faché,
Il ne vit retourner l'oeil qui sera haucé
Par moy, en mille escrits s'Atropos me l'endure.
Et luy mesmes estoit changé par la pitié
Si fort, que ses beaux yeux larmoioyent en partie,
Mais l'air tenoit tousiours sa premiere parure.

Il do-

Digitized by Google

Il demonstre par ce Sonnet, que M. L. auoit esté neuf iours sans se laisser voir, ou pour auoir demeuré a la maison, ou pour estre partie ailleurs, dōt il dit, que le Soleil en pleuroit, d'autant qu'il auoit pleu quelque peu, & que l'air troublé demeuroit au mesme estat, dequel se traitte au Sonnet precedent, qui parle de son partement.

SONNET XXXVI.

Cil qui en Thessalie auoit tant prompte & telle
La main, du sang ciuil qu'elle auoit la couleur,
Plaignoit l'occis mari de sa fille en douleur,
Voiant sa teste morte affirmer la nouuelle.
Le berger qui rompoit le front & la ceruelle
De Golie, plaignoit son mort fils rebelleur,
Et ouït de Saul la mort auec aigreur,
Dont encor le fier mont à cause de querelle.
Mais vous à qui pitié changer couleur ne fait
Iamais, & qui auez le bouclier tousiours prest
Contre la flesche & l'arc d'amour, en vain qui tire.
Me voiez en gehenne a mille morts tendu,
Sans que descendre larme onc seule vne on ait veu
De vos beaus yeux, mais bien dedain courroux, & ire.

Petrarque veut demonstrer icy, que M. L. est plus cruelle qu'aucũ personne, auec l'exemple du cõtraire, alleguant l'exemple de Cæsar & de Dauid, qui auoient pitié de leurs ennemis & persecuteurs; mais elle se mõstroit plus fiere & cruelle contre luy, iamais n'aiant pitié de ses afflictions. Cesar pleuroit sur la mort de Pompée, & Dauid de Saul, & Absálon son rebelle fils.

SON-

Digitized by Google

SONNET XXXVII.

Mon aduersaire auquel tes yeux de Chyterée,
Et du ciel honnorez tu soulois admirer,
Auec non ses beautez te vient enamourer,
Qui passent en douceur toute humaine pensée,
Dame tu m'as chaßé par luy si conseillée
Du doux logis, duquel ie pensoy m'emparer,
O miserable exil: combien que demeurer
Ie ne meritaße, ou que seule es retirée.
Mais si i'y fus lié d'vn fort noeud & estroit,
Le miroer pour celá á mon dam ne deuoit
A tant plaire a toy-mesme aspre te faire & fiere.
Certes s'il te souuient de Narcisse, & sa fin,
Son cours & cestuy-cy tendent a vn destin,
Combien qu'a telle fleur l'herbe est trop minuiere.

Il se plaint icy du miroër de M. L. l'appellant son aduersaire, d'autant que regardant en iceluy, elle s'estoit enamourée non de la beauté du miroër, mais de ses propres yeux, & tellemẽt qu'elle ne se soucioit plus de luy, l'aiant par le conseil dudit miroër chassé enuoie, enamourée de soy-mesme. Puis il dit, que pour ce qu'il estoit arresté & lié au coeur d'elle, que pourtant le miroër ne la deuoit faire fiere & superbe par plaire à soy-mesme. Et auec la fable de Narcisse il l'espouuante, & l'admoneste de se garder de perir, comme luy en plaisant trop a soy-mesmes.

SON-

Digitized by Google

SONNET XXXVIII.

L'or, les perles, la fleur, tant vermeille que blanche
En hiuer qui deuoient se passer & secher,
Me vienent comme vn Philtre aigrement attacher,
Dont au coeur & aux flancs i'en ay l'experience.
Par ou mes iours viendront par pleurs en decadence,
Car on voit peu de fois grand dueil l'âge auancer.
Mais aux miroërs ie me doy plus facher,
Lesquels tu as laßé à voir ton excellence.
Ceux cy à mon Seigneur, qui pour moy te prioit,
Imposerent silence, & lors il se taisoit,
Voiant ta volonté en toy estre finie.
Ceux cy au lac d'abisme ont esté preparez,
Et d'eternel oubli par apres coulorez,
Dont sa source a le coup, lequel m'oste la vie.

Le Poëte se plaint en ce Sonnet, premierent des gaillards ornemẽts de M.L. qui à son dam la faisoient plus belle, & luy causoient plus d'amour, & plus de danger de sa mort : mais plus encore il se plaint des miroërs lassez par ses regards, qui ont fait taire Amour son Seigneur, qui la prioit pour luy, & pour tant condemnãt iceux miroërs il dit, qu'ils sont faits en l'ẽfer, & mouillez au fleuue Lete, pour faire à M.L. mettre toute chose en oubli, dont a sa source le coup, qui le fait mourir.

SONNET XXXIX.

Ie sentoy par dedans au coeur ia s'amoindrir
Les esprits, dont la vie est par vous maintenue,
Et naturellement depuis que s'euertue,
Tout animal terrestre, à la mort guerre offrir.

Ie laißoy

Ie laissoy le desir (qui or' est mien) courrir
Vn peu suiuant sa voye, à bien peu pres perdue:
Car iour & nuit il veut qu'illec droit ie me rue,
Et ie le meine ailleurs maugré son requerir.
En fin il me conduit tardif auec vergogne
A reuoir les gais yeux, dont assez ie m'eloigne,
Gardant que ne leur vienne aucun ennui par moy.
Ie viuray desormais vn temps, puis qu'a mon viure
Vn seul vostre regard autant de force liure,
Puis ma mort ensuiurà s'au desir ie ne croy.

Il demonstre icy, qu'il luy faut obeir à son desir, ce qui est d'estre lá, ou qu'est M. L. car estant quelque temps sans la voir, & tentant de se retirer de lentreprinse, il sentoit defaillir son cueur & ses esprits, qui prennent leur vie d'elle. Dont estant chose naturelle à tout animal de fuir la mort, il fut contraint de l'aller reuoir. Et portant dit il auoir donné la bride au desir luy donnant liberté de cheminer par la voie du plaisir, de laquelle il estoit quasi foruoié. Et ainsi ildit, que son desir l'a reconduit à reuoir ses yeux, de la veuë desquels il s'abstient, pour ne les facher. finalement il dit, que par telle veuë, par forme de recreation il viurá quelque temps, & qu'il mourra toutes le fois, qu'il ne veut suiure son desir.

SONNET XL.

Si feu oncques par feu, ou par pluie riuiere
On n'a veu l'vn s'estaindre, & l'autre se secher,
Mais tousiours l'vn pareil par l'autre s'auancer,

Et l'vng contraire à l'autre à fois donner matiere.
Amour de nos discours qui la dispence entiere
As, & qui fais vne ame en deux corps reposer:
Pourquoy par grand vouloir en elle moins baucher
Fais tu les volontez par nouuelle maniere?
Par auenture ainsi que le Nil deuallant
D'enhaut, fait les voisins sourds par bruit vehemẽt.
Et que le Soleil nuit à qui trop le regarde,
Ainsi le grand desir qui ne s'accorde en soy,
Par l'obiect debridé se met en desarroy,
Et par vn trop picquer sa fuite se retarde.

Estant accoustumees deux choses semblables ioinctes ensemble accroistre, & augmenter la vertu, & de plus qu'vne chose contraire iointe à vne autre luy accroit la force, il se plaint auecque Amour, a qu'il s'arrestoit qu'vne ame en deux corps, face en elle par trop vouloir les volontez moins puissantes. Et dit cela par auenture aduenir, d'autant que les choses trop excessiuement grandes empeschẽt les vertus sensuelles, donnant la comparaison du Nil, qui par le bruit qu'il fait, ou qu'il tombe, rend sourds les voisins d'y alentour, de maniere qu'ils n'oient chose aucune. Et comme le Soleil, qui par trop de clarté esblouit la veuë de celuy qui le regarde, disant auoir esté ainsi le desir, qu'il ne s'accorde auecque l'ame, comme celle qui n'est capable de si grand desir, dont il viẽt perdant en son debridé obiect, qui est Amour. Et ainsi par trop desirer la chose desirée, il deuient tardif, & insuffisant pour l'obtenir: Voulãt dire, que si son desir fut mesuré, & moins vehement, que plus tost il obtiendroit.

SON-

Digitized by Google

SONNET XLI.

Pour t'auoir de mẽsõge au mieux que i'ay peu faire
Gardé, & ton honneur maintenir desiré,
Ie n'ay (o langue ingrate) esté remuneré
Par toy d'honneur, mais bien par vergogne & colére.
Car quand de ton secours i'ay au plus fort afaire
Pour requerir merci, lors s'il vient proferé
Par toy froide aucun mot, il est ou alteré,
Ou comme d'vn songeãt, qu'il vaudroit mieux le taire
Et vous mes tristes pleurs, la ou ie voudroy seul
Estre, toute la nuit, m'accompaignez de dueil,
Puis fuïr de ma paix ne vous semble estre honte.
Et vous souspirs si prompts à me causer douleur
Et angoisse, sortez lors tardifs sans valeur,
Ma veuë seulement l'estat du coeur racompte.

Le Poëte estant deliberé de dire a M.L. quelle estoit sa vie, afin qu'il la fit auoir pitie de luy, il aduient, qu'ayant la commodité de le pouuoir faire, que la langue luy faisoit faute. Dont il se plaint en ce Sonnet de sa langue, larmes & souspirs, les accusant de ne l'assister à son plus grand besoin, ce qu'assez facilement on entẽd par le Sonnet, concluant que seulement sa veuë, & face passe tesmoignoient, quel estoit son coeur.

CHANSON IX.

En la saison que le ciel rauissant
Vers l'occident s'encline & vers la gent
Nostre iour vole, ou on l'attend peut estre,
Se voiant seule en lieu lontain champestre

Digitized by Google

La pelerine, & lasse & grande d'ans,
A double pas elle trenche les champs,
Et puis ainsi seule sans compagnie,
Et sa iournée estre voiant finie,
Alors confort receuoir elle vient
D'vn bref repos, dont plus ne luy souuient
De tout l'ennui de la voie passée.
Mais toute peine au iour par moy portée,
S'augmente alors, helas, quand le Soleil
En se partant nous doit donner sommeil.
Quand le Soleil son char brusliant deplace,
Pour retournant a la nuit faire place,
D'ou des hauts monts la grande ombre descend:
Le vigueron chice sa faux reprend,
Et en accents & Alpestre langage
De tout ennui son coeur il desengage:
Et puis la table il ordonne & fournit
De pauures mets d'herbes, & commun fruit
A celles glands du temps passé semblables,
Que l'Vniuers fuiant nomme honorables.
Mais que plaisir prenne celuy qui veut,
Car du plaisir encore mon coeur n'eut,
Ie ne diray, mais repos, vne heurette,
Ny par le tour du ciel, ou de planete.
Quand le berger voit les rais tendre au nid
Du grand Planete, illec ou il se git,
Et d'orient embrunir la contrée,
En se leuant, la houlette vsitée

Il prend

Digitized by Google

Il prend, les fonts, l'herbe, & les faus laissant,
Et fait bouger sa trouppe doucement.
Puis loin du peuple il se ferme & s'arreste
En vne grotte, ou quelque maisonnette,
Qu'illec il a des verdes fueilles fait:
La sans souci a dormir il se met.
He dur' Amour: mais tu plus lors me pousse
Apres la voix & pas d'vne farouche
Et fiere, helas, qui me blece & destruit,
Celle laissant qui se cache & s'enfuit.
Et le nocher en quelque basse place
Close, le corps quand le Soleil se cache,
Sur le dur bois met en vn gros manteau:
Mais moy combien qu'il se plonge dans l'eau,
Laissant au dos l'Hispagnol pasturage,
Maroc, Grenade & l'Herculin ouurage,
Et que repos reçoiuent de leurs maux,
L'homme & la femme, & touts les animaux
De l'Vniuers, ie ne conduis a riue
Ma facherie & peine tousiours viue,
Et i'ay regret qu'a l'ennui chaque iour
Adiouste, aiant quasi ia fait son tour
Le dixiesme an, qui m'augmente ce viure:
Et ie ne puis songer qui m'en deliure.
Et comme vn peu parlant i'esteinds mon feu,
Du soir ie voy les boeufs aiants rompu
Les champs, dissouls retourner a l'estable.
Pourquoy a moy n'est le souspir ostable?

Et le

Et le dur ioug ? quand auray-ie mon tour?
Pourquoy si mols sont mes yeux nuit & iour?
Las, pauure moy, quelle estoit ma pretente,
Lors que premier ma veuë tant attente
I'auoy, pour voir la sienne belle tant,
Pour l'engrauer au lieu, imaginant
D'ou ny par art, ny par aucune force
On l'ostera iusqu'à ce que qui sorce,
Et depart tout face butin de moy:
Et ie ne sçay qu'encor d'elle ie croy.
Si pour m'auoir par maint lieu & chemin
Chanson, suyui au sortant qu'au matin,
Es deuenue egale à ma nature,
De te monstrer par tout tu n'auras cure,
Et d'autruy los auras si peu de soin,
Qu'il te sera assez de coin en coin.
Aller pensant, comment le feu me traitte
De ce vif roc, auquel tout ie me arreste.

Il demonstre en ceste chanson auec l'exemple des hommes & autres animaux, que sur la terre n'est estat pire que le sien, car touts ont la nuit quelque allegemẽt de leur trauaux, & luy nuit & iour est en douleur & ennui: & il se sert bien à propos de l'exemple de la vieille pelerine & du laboureur, du berger & des mariniers, & finalement par la comparaison des boeufs il monstre, qu'il est le plus malheureux de touts les animaux d'autãt qu'iceux apres qu'ils ont trauaillé tout le iour, sur le soir dessouls retournent à leur repos; mais luy & de iour & de nuit demeure au trauail du ioug amoureux, & des souspirs & plaintes. En fin il dit

dit a sa chanson, d'autant qu'il auoit composée en haste, & en lieux sauuages & solitaires, qu'elle demeure aupres de luy, sans auoir soin destre loué des lecturs.

SONNET XLII.

S'vn peu plus pres i'eusse eu mon oeil de celle torche
Qui le rend esbloui, quand de loin il la voit,
Comme icelle changer Thessalie voioit,
I'eusse eu vn changement de ma premiere escorce,
Et si me transformer en elle ie m'efforce,
En vain plus que ie suis (non que fruit ce me soit)
Tout pensif auiourdhuy, & ma face on voiroit
Ainsi que la pierre est, qu'on n'entaille qu'a force.
Ou cõme vn beau blãc marbre, ou cõme vn diamãt
Par la peeur d'auenture, ou vn Iaspe apparent
D'estre en pris puis au chice & sot vulgaire nombre.
Et franc du ioug pesant & aspre ie serois
Par lequel i'ay enuie au vieil las porte-poix,
Qui fait aux Mauritains par ses espaules ombre.

Le Poëte explique icy certain cas amoureus luy aduenu, lequel estoit, que voiant vn iour vu peu de loin M. L. il commençoit à trembler de nouelle glace, tellement que s'il eut approché vn peu plus, il se fust trãsformé en vne autre forme, comme Thessalie la vit changer en Laurier, prenant l'allusion de Daphne. Et pourtant qu'il ne se pouuoit transformer en M. L. plus qu'il n'estoit, (bien que cela ne luy vaut pour impetrer pitié d'elle) par la peeur qu'il sentoit en la regardant, il se fust fait de pierre, ou de diamant, ou de Marbre, ou de Iaspe, dont depuis il auroit esté en pris au peuple sot & auare.

Digitized by Google

CHANSON X.

Non tant Diane a son amant plaisoit,
Quand par hazard semblable toute nue
En l'eaue froide icelle estre il voioit:
Que la bergere a moy alpestre & crue
Lauant vn voile exquisement gaillard,
Que le poil gay & blond, laure, il te cache:
Tel qu'il me fit ore quand le ciel ard
Tout tremblottant d'vne amoureuse glace.

Il dit par ce madrigal, auoir veu vne villageoise lauãt en vn ruisseau vn gaillard voile, lequel il voudroit qu'il couurist les cheueux de M. L. puis il se sert de la fable d'Acteon, qui se transformoit en Cherf, trouuant ainsi hazardeusemẽt Diane, cõme luy ceste villageoise

CHANSON XI.

Esprit gentil des membres la conduite
Et guide, esquels en pelerin habite,
Vn Seigneur sage, accort & valereux,
Puis qu'a toy vient le Sceptre glorieux,
Duquel tu peus Rome regir en maistre,
Et les errants au vieil chemin remettre,
Ie parle à toy, en nul trouuant si haut
Rais de vertu, dont le monde à defaut,
Et ie ne voy vn honteux de son crime,
Ce qui s'attend, ie ne sçay, ou qu'estime
Nostre Italie, au mal sans sentiment,
Vieille & oisiue & niche se monstrant,
N'aurons pas vn qui eueillerá ceste?

Pour-

Digitized by Google

Pourquoy les mains n'ay-ie au poil de sa teste.
Du niche somne eueillée la voir
Par le deuoir d'homme ie n'ay espoir
D'vn si dur poix, las, elle est oppressée:
Mais a tes bras non sans grand destinée,
Qui secourir peuuent fort ses ennuis:
Nostre chef Rome est à present commis,
Mets seulement es cheueux venerables
La main, paumant les tresses mal ioignables,
Tant que l'oisiue isse du fangeux lit,
Moy qui son mal lamente iour & nuit,
De mon espoir le plus en toy ie plante:
Car si la gent qui descendre se vante
De Mars, l'honneur propre doit prendre aux yeux,
Ie croy tes iours auoir le don des cieux.
Les vieux ramparts lesquels aime & redoute
Le monde encor, quand du vieil temps la route
Il rememore & remet en propos,
Et les cercueils de tels serrants les os,
Qui ne seront sans renom & sans fame,
Si l'vniuers deuant ne se desame,
Et tout celá qu'vne ruine ceint
Par toy espere acquerir meilleur teint,
O touts deux grands, Scipions, quelle ioie?
Et Brute a toy? pourueu que chascun oie
Le bruit la bas de l'estat bien pourueu,
Et la nouuelle aiant comment crois tu,
Qu'au ciel sera Fabrice vn content homme,

Et

Et dirá belle encor feras ma Rome.
Et si le ciel a soin des bas exploits
Tout esprit prie illec estant bourgeois,
Aiant le corps abandonné en terre
A toy pour fin de la ciuile guerre,
Parqui le peuple est si mal asseuré,
Dont leur chemin à leur toits est serré
Ia si deuots, mais comme vne tanniere
Or de loger les meurtriers coustumiere,
Et seulement la porte est close aux bons,
Et toute fraude on traitte & trahisons
Sur les autels pres des statues nues,
O trein diuers des offerandes feues,
Ny sans la cloche on ne sonne l'assaut,
Ia a l'honneur de Dieu leuée en haut.
Les dames, las, aiants l'oeil frais des larmes,
Le ieusne peuple & le vieil las sans armes,
Haiant soy-mesme & les ans trop courants,
Les freres noirs, les meslez, & les blancs,
Et l'autre trouppe a toy foible & lassée
Auec la gent miserable estonnée,
Crient Seigneur secour & aide nous:
En te monstrant leur mille & mille coups,
Lesquels rendroient Hannibal pitoiable:
Et si tu vois l'eglise d'vn oeil stable,
Or toute en feu pour le peu qu'esteindras
D'iceluy, paix en leurs voulois mettras,
Esquels la flamme or est si manifeste,

Dont

Dont los auras en la sale celeste:
Ours & Lions, Loups, Aigles & Serpents
S'en vont souuent aleur dam molestants
Vne de marbre excellente collonne:
De ceux la pleint la dame noble & bonne,
Et que tu trace, elle veut, de leurs fonds
(Ne fleurissants iamais) les faux iettons.
L'année or' est ia mille fois passée,
Que de grands coeurs elle estoit delaissée,
Qui l'auoient mis au lieu ou qu'elle estoit.
He neuue gent, superbe outre tout droit,
Irreuerente a telle & si grand' mere:
Toy le mari, & ensemble le pere,
Toute assistence elle attend de ta main,
Car le saint pere ailleurs a son dessein:
Les hauts desseins peu secours de fortune
Iniurieuse amour chose est commune
Aux faits gaillards accordant mal ou pas.
Or' nettoiant par ou tu viens le pas,
Qu'autre maint mal ie luy passe elle cause,
Qu'au moins icy son vieil trein elle pause.
Mais tant qu'au monde auoir memoire on peut,
Chemin ouuert onc mortel homme n'eut,
Comme as d'auoir nom d'eternelle vie.
Pouuant leuer la chéfue monarchie
(Si bien i'aduise) entierement debout
Quelle a toy gloire ouir dire par tout
Autres l'aidoient en sa force & ieunesse,

Cestuy

Digitized by Google

Cestuy de mort la sauue en sa vieillesse.
Deßus le mont Tarpée vn Cheualier
Chanson voirras plus qu'au particulier
D'autruy pensant, que l'Italie honnore:
Et dy luy vn qui ne t'a veu encore,
Si non ainsi qu'on aime par rapport,
Dit, que sans fin pour merci & confort
Rome aiant mols & frais par facherie,
Et dueil les yeux, des monts touts sept te prie.

L'opinion commune est, que le Poëte escriuoit ceste chanson au Seigneur Nicolas Renzo bourgeois de Rome, lequel desireux de deliurer sa patrie, estant la court Romaine en Auignon, print le Capitole, & enchassoit touts les lieutenants, qui y estoint pour le Pape; par laquelle nouuelle toute l'Italie print bon espoir d'ainsi se deliurer des Barbares. Et en la premiere stance Petrarque parle a l'esprit d'iceluy, plaignãt que l'Italie ne semble cognoistre son mal, pourtant il dit, puis qu'elle par soy ne se schait aider, aides la tu, n'y estãt autre qui ait tant de vertu. En la deuxiesme il dit, que Rome n'est point esueillable de son somne, mais que par destin elle est venue sous son gouuernement, pour estre par ses mains tirée de la fange, a scauoir de la seruitude. En la troisiesme il continue à louër ledit Seigneur, & l'animer par diuerses belles allegations des hõmes illustres du vieil temps. En la quatriesme il dit, que les ames du ciel, si la en haut on a soin de nous, le prioient qu'il vueille mettre fin aux guerres ciuiles de Rome. En la cincquiesme il compte que toutes personnes inhabiles pour porter les armes, luy requeroient secours, & il adiouste, s'il considere l'Eglise de Dieu, quel bien qu'il faira a estaindre les estincelles de tresgrands maux:

apres

Digitized by Google

apres il compte touts les puissants contraires à la trâquillité, & a ses Colonnois, dont il dit, que Rome se plaint qui l'appelloit pour extirper les mauuaises plantes, adioustant que ia mille ans estoient passez, qu'en Rome failloient les ames pelerines des excellẽts hommes, qui l'auoient mis en la hauteur, ou que ia elle fut: Puis il accuse la nouuelle gent de superbité & irreuerence enuers vne telle mere. Par ou il conclud, que de luy, comme mari ou pere, s'attend le secours, estant le chef Pere, à scauoir le Pape, empesché ailleurs. Puis il dit, que la fortune ordinairement contraire aux grãds desseins, luy estoit fauorable; par ou qu'il deuoit tant plus poursuiure son entreprinse, & s'acquester vn nom eternel, & renoueller la Seignorie Romeine: & que d'autant plus grande seroit sa gloire, qu'il aideroit sa patrie en sa vieillesse estant foible & debile. Au dernier enuoiant sa chanson audit Seigneur Nicolas, tourné vers elle, il dit, qu'elle voirra à Rome, (ou qu'elle irá) vn cheualier, que toute l'Italie honnore, pensant plus à autruy, qu'a soy-mesmes; à laquelle il encharge qu'elle dise, qu'vn qui ne l'á iamais veu (a scauoir luy Petrarque) si non par bruit, luy faisoit dire, que Rome toute esplcurée luy prioit merci.

CHANSON XII.

D'autant qu'au front portoit la pelerine
D'amour la marque, elle esmeut mon coeur vain:
Qui la iugeoit d'honneur plus qu'autre digne.
Et la suiuant par l'herbage a verd seing.
Dire i'ouy tout haut d'vn lieu lontain,
Tu perds au bois tant de pas quel dommage?
Lors tout pensif tout par tout regardant.
Ie m'arrestoy sous vn bestreux ombrage:

Et mon

Digitized by Google

Et mon voyage assez mal seur voyant
Prés du midi ie fy du retournant,

Il demõstre en ce Madrigal, comment il s'enamouroit, & dit, pourtant qu'vne pelerine, entendant M.L. portoit la marque d'amour, & monstroit au visage de estre amoureuse, son coeur s'emeut à l'aimer, & à la suiure, quand il sentoyt vne voix, à scauoir le remors de la raison, qui luy dit, que cela estoit vn perdre de ses pas : c'est le temps, par ou il se retiroit à la solitude & contemplation : ce qu'il entend par s'estre retiré sous vne Fau. Et en ceste contemplacion il cognut, combiẽ estoit dengereux le voyage qu'il faisoit par le bois de ce monde.

CHANSON XIII.

Le feu qui fut estaint à mon aduis
Par le froid tamps, & l'âge plus rassis,
Flamme & martyre en l'ame renouuelle.
Et je voy bien les estincellants traits
Auoir esté couuerts, esteints iamais:
Et que l'abus second, ie crains, n'excelle,
Par mes pleurs mille & mille la douleur
Doit par les yeux se distiller du coeur,
Ayant à soy l'estoffe & l'estincelle.
Non quelle ell' fut, mais croistre elle apparoit,
Quel feu estaint & amorti n'auroit
L'eaue en mes yeux tristes continuelle?
Amour (combien que tard i'entends mon sort)
Soigne, entre deux contraires, de ma mort,
Et rets diuers il me tend pesle-mesle.

Digitized by Google

Car quand i'espere auoir plus le coeur hors,
Il me renglue au beau front plus alors.

Il dit, quãd il pensoit par le temps de son plus meur âge, que son feu d'amour fut esteint, que lors se renouelloit la flamme & le martire, dont il dit, qu'il voit, qu'il estoit couuert non estaint : & qu'il craint que le erreur seconde sera pire que la premire, disant que par larmes il deuoit se decharger de la douleur desõ coeur. Et puis croissant son deuil il demande, quel feu n'auroit point esté par ses larmes estaint, disant qu'amour vouloit, qu'il se consumast entre deux cõtraires, à sçauoir entre l'eaue de ses larmes, & l'ardãt feu d'amour: & qu'il luy tend tellement des attrappes, que quand il pense se defaire de l'amour, alors plus il s'en enueloppe

SONNET XLIII.

Si les heures comptant auecque volonté
Aueugle, qui destruit le coeur, ie ne m'abuse:
Ce pendant que ie parle à present le temps s'vse.
Qui me fut par promesse & faueur arresté.
Et quelle ombre a en soy si dure cruauté,
Qui la semence preste à porter rend confuse?
Quel monstre en mon estable aux brebis fait la ruse?
Quel mur entre la main & l'espy est posté?
Helas, ie ne le sçay, mais ie puis bien comprendre.
Qu'amour pour plus facheuse & malplaisante rendre
Ma vie, m'a repeu d'vn espoir taut ioyeux,
Et de ce que i'ay leu, la memoire me monstre,
Que l'homme auant le iour de la derniere monstre
Fatale, ne peut estre appellé bien heureux.

Digitized by Google

Le Poëte monſtre icy, que M. L. luy auoit donné quelque eſpoir d'auoir pitié de luy, comme de ſe trouuer en quelque lieu aupres de luy: ce que ne luy aduint, dont par ſimilitude des trois empeſchements ſusdits, il demande, quelle ſoit la choſe qui luy empeſche vn ſi deſiré bien, diſant, depuis qu'amour pour agrandir ſa douleur luy auoit fait tel eſpoir. Et depuis voiant ſa penſée fallie, il dit qu'il ſe ſouuenoit du dire de Solon, que nulluy doit eſtre dit heureux deuant ſa mort.

SONNET XLIIII.

Mes aduentures ſont tardiues à venir,
L'eſpoir eſt incertain, & le deſir s'augmente:
L'attendre me deplait, le laiſſer me tormente,
Puis le tygre au partir elles vont preuenir.
La neige tiede & noire on voirrá deuenir,
La mer ſeche, & monter les poiſſons ſur la pente
Alpine, & Phoebus prendre, ou qu'il ſourd, ſa deſcẽte,
Et l'Euphrate & le Tigre à la ſource s'vnir.
Deuant que me ſoit paix, ou la treue accordée,
Ou que Laure ou amour changent l'accouſtumée
Façon, qui a tort ſont pour me nuire d'accord.
Et ſi i'ay aucun miel tant de fiel, y fait ſuite,
Que le gouſt par dedain a l'inſtant prend la ſuite
De leurs graces, ie n'ay iamais autre confort.

Il ſe plaint icy, que ſes bõnes aduentures ſont tardiues à venir, & viſtes pour partir: & mõſtre par aucunes choſes impoſſibles, qu'il n'aurá iamais paix ou treues, & qu'amour & M. L. ne changerõt iamais leurs couſtumes: & s'il à quelque bien parfois, il y va tant d'amertume, ioint qu'il n'a point le gout pour le ſentir.

SON-

SONNET XLV.

Fay reposer la ioüe à plaindre ia laßée
Sur l'vn, mon cher Seigneur, & d'or en auant sois
Plus de toy-mesme auare, au cruel descourtois,
Qui paint d'vn pâle teint la trouppe a luy vouée.
De ta main gauche soit auec l'autre serrée,
La rue ouuerte aux lacs à deceuoir courtois,
Qui l'Aougst & le Ianuier te font sembler vn mois,
Car à nous le temps faut pour vne longue allée.
Et boy auec le tiers d'vne herbe la liqueur,
Qui purge tout discours martirisant le coeur,
Qui est douce à la fin, or qu'au premier amere.
Ou le plaisir se garde, ordonne place à moy
Telle, que de douter Charon ie n'aye esmoy,
Si de superbité n'á tache ma priére.

Les expositions de ce Sonnet sont diuerses, & or qu'on ne peut par icelles estre du tout satisfait, il ne será que bon d'alleguer icy les plus vray semblables, lesquelles sont que le Poëte escriuoit à quelque ami, qui luy auoit demandé remede aux choses d'amour. Donc comme les medecins sont accoustumez de sauuer le malade auec trois medecins, c'est auec le repos, la diete & les medecines. Ainsi auec ce Sonnet il luy donne trois medecines contre l'amour, parlant metaphoriquement. premierement le repos, le confortant, qu'il mette son esprit en paix, & qu'il se garde de ce qui luy donne ennui, c'est d'amour, apres qu'il serre le chemin à l'occasion de son mal, c'est aux regards & pensées amoureuses. Apres qu'auec quelque suc d'herbes il purge son mal, lequel suc pourra estre le remors de la

conſcience, qui le pourroit retirer de telles paſſions & vains ſoucis: & en fin il le prie, qu'il ayt touſiours ſouuenance de luy.

CHANSON XIIII.

Or' qu'en m'oſtant ce dont i'eu le motif
Premier d'aimer, faute d'autruy m'oppreſſe,
Mon vouloir n'eſt pourtant moins ferme & vif,
Amour cachoit ſes rets entre la treſſe
Dorée, dont il me print & lioit,
Et des beaus yeux il meut la froide glace,
Qui iuſqu'au coeur penetrer me venoit,
D'vne ſplendeur ſi viſte, y prenant place,
Que d'y penſer tant ſeulement encor
L'ame de ſoy tout autre vouloir pouſſe.
Puis i'ay perdu des plaiſants cheueux d'or,
La veuë, helas, confortatiue & douce,
Et de deux yeux honneſtes en beauté
Le rais fuiant toute ma vie emmeine:
Mais au bien mort voiant eſtre acqueſté
L'honneur, pour mort ie ne veux ny pour peine,
Qu'Amour d'vn noeud ſi gentil me dechaine.

Il ſe plaint en ce Madrigal, qu'il ne peut voir les beaus yeux & beaus cheueux de M. L. diſant, que cōbien il ne les peut voir, il ne peut pourtant eſtre ſans les aimer. Puis il ſuit, comment il s'enamouroit, & que luy fut prinſe la veuë d'iceux yeux & cheueux, mais non obſtant ce, qu'il ne vouloit eſtre ſans les aimer.

SON-

SONNET XLVI.

L'arbre gentil, que i'ay fort aimé mainte année,
Quand à ses beaus rameaux ie n'estois en dedain,
De mon debile engin fit fleurir le dessein
Par son ombre, & ma force entre ennui fut haucée.
Puis quand ne me doutant de telle demenée
Il deuint d'vn doux bois cruel & inhumain,
Ie changeoy mes discours touts sur vn autre trein,
Tousiours comptant leurs maux d'vne voix contristée.
Que pourrá dire cil' qui souspire d'Amour,
S'il eut par esperance attendu vn bon tour
Par ma rime nouuelle, & qu'il la perd par ceste.
De Iupiter luy soit la faueur prinse, & l'heur
De seruir au Poëte, & Phœbus en fureur
Destruise sa verdeur, ainsi qu'vne tempeste.

Le Poëte monstre icy par le gentil arbre, que cependant que M.L. se luy monstroit fauorable, qu'il escriuoit assez des choses plaisantes & belles : mais depuis qu'elle se luy monstroit cruelle, il ne pouuoit parler si non de son dam & mal: comme l'arbre, qui cependant qu'il est verd, fait douce ombre à celuy qui est desous luy ; mais quand il est deuenu sec, il n'apporte aucun plaisir.

SONNET XLVII.

Le iour, le mois, & l'an, le temps & la saison,
Aussi l'heure & le point soient benoits & la place,
Auec le beau païs, ou ie receu l'attache
De deux beaus yeux, qui m'ont lié d'vn fort chaisnon.
Benoite la premiere & douce passion,



Digitized by Google

Que i'eu' pour a l'Amour me ioindre, & tant se face
Des flesches & de l'arc, dont ie sens l'efficace,
Et des plaies dont va iusqu'au coeur l'esguillon.
Benoites soient les voix, que i'ay par resonnance
Viue, nommant madame espars en abondance:
Et benoits les souspirs, les pleurs, & le desir.
Et les papiers esquels i'ay fait sa renommée
Viure, encor soient benoits auecque ma pensée,
Qui seule estant à elle en autre n'a plaisir.

Aiant eu le Poëte quelque fauorable salutation ou regard de M. L. il fit ce Sonnet, beniant toutes les choses qui y entreuindrent.

SONNET XLVIII.

Apres auoir perdu (O Dieu) tant de iournées,
Apres auoir les nuits vainement consumé
Auec ce fier desir en mon coeur allumé:
Voiant, las, a mon dam si propres les menées:
Par ta grace & clarté fay tendre mes pensées
Au change d'autre vie, & but plus estimé,
Tant que mon aduersaire ait sans profit semé
La zisanie, & rends ses attrappes frustrées.
De l'onsiesme an or' fay vn change (mon Seigneur)
Que i'ay suiui la loy du ioug plein de rigeur:
Lequel, les plus subiects lié à plus dure corde.
De mon trauail indigne ayez compaßion,
Et guide à meilleur liau ma veine intention.
Fay qu'elle, que tu fus huy en croix, se recorde.

Ce

Digitized by Google

Ce Sonnet fut fait du Poëte en vn vendredi saint, onze ans apres qu'il s'estoit enamouré : auquel il dit qu'il s'est aperceu de son erreur, priant Dieu qu'il le vueille tirer a meilleure vie, afin qu'Amour son aduersaire luy puisse en vein auoir mis des embusches pour le faire enamourer.

CHANSON XV.

Tournant mes yeux vers ma neuue couleur
Qui fait aux gens de ma mort souuenance;
Pitié t'esmeut, dont saluant, mon coeur
Par façon douce as tenu en essence
De tes beaus yeux, ie confesse estre vn don
Qui m'accompagne encor la foible vie,
Et de ta voix angelique de son.
Et qu'ou ie suis, eux m'ont mis, ie ne nie,
Car ainsi comme esueille vn paresseux
Cheual la verge, eux mon ame pesante;
Dame, en la main tu as toutes les deux
Clez de mon coeur, & bien ie m'en contente
Prompt de cingler en mer à chaque vent,
Car doux honneur m'est tout de toy venant.

Le Poëte monstre en ceste ballade, que M. L. le rencontrant, & le voiant pâle, & comme vne mort par ses ennuis, meuë de compassion le saluoit gracieusement : laquelle salutation il dit luy auoir sauué la vie; pourtant il afferme que des yeux qui le regardoient, & de la voix qui le saluoit, il recognoissoit la vie, en laquelle il se trouuoit, disant en fin, que sa vie & sa mort estoient en la main de M. L.

Digitized by Google

SONNET XLIX.

Si par signes troublez, onc il te fut possible,
Ou par caler les yeux, ou le chef bas porter,
Ou par sçauoir plus qu'autre à fuir t'apprester,
Et aux honnestes pleurs te monstrer inuincible.
Te sequestrer, ou bien par autre art compatible
Du coeur, ou mainte branche Amour ne fait qu'enter
Du beau laurier premier, ie voudrois arrester
Ceste estre raison iuste à ton dedain terrible:
Qu'il semble estre indecent qu'en vn tout sec terroir
Soit la plante gentile, & pourtant d'vn vouloir
Naturellement gay, la place elle delaisse.
Mais puis que ton destin ne te permet loger
Autrepart, porte soin au moins de t'alleger,
Pour n'y estre tousiours contre coeur sans liesse.

Il parle par ce Sonnet a M. L. monstrant qu'il est impossible qu'elle puisse sortir de sõ esprit, quoy qu'elle face pour luy en donner occasion. & que si vne gentile plante, à sçauoir le Laurier, n'est bien plantée en vn sec terroir, c'est M. L. au coeur de Petrarque, elle ne se doit pourtant le dedaigner, puis que son destin ne veut, qu'elle soit aimée d'vn plus grand engin, qui plus que luy la rende celebre, comme auroit esté ou Vergile, ou Homere, ou quelque Poëte renommé: & il luy conseille de se contenter de sa fortune, & qu'elle ne porte tousiours telle haine vers luy, se contentant de ce que veut sa destinée.

SONNET L.

Au premier iour, helas, comment ie fu peu sage,
Lors que du coup d'Amour ie sentoy la roideur:

Qui

Qui apres peu à peu s'est fait du tout Seigneur
De ma vie, montant sur le supreme estage.
Que l'effect de sa lime eut peu faire dommage,
Croire ie ne pouuois à la force & valeur
En vn seul point d'vn dur & tant robuste coeur,
Mais qui tient plus de soy, qu'il n'est à tel partage.
Toute defense vient d'or en auant trop tard,
Sauf de voir si Amour prend peu ou prou regard,
De donner apostille a l'humaine requeste.
Ie ne pri ia scachant que se seroit en vain,
Qu'il ne soit a brusler mon coeur tant inhumain,
Mais que participante au feu soit encor ceste,

Le Poëte se plaint par ce Sonnet, qu'au commencement de ses amours il n'a esté plus aduisé, estant peu à peu deuenu subiect à icelles, hors de son opinion ; ce qu'aduient ordinairement à ceux qui trop se fient d'euxmesmes, dont estant demeuré vaincu, il dit n'auoir autre defense, que les prieres, lesquelles il vouloit faire à Amour, non afin qu'il bruslast son coeur plus mesurément, comme chose estant impossible, mais que M.L. eut aussi quelque part au feu de l'amour.

CHANSON XVI.

Estant chargé l'air des brouillats facheux
Enuironnez des vents impetueux,
Il faut que tost la terre soit mouillée,
Par pluie, & ia sont comme de crystal
Touts les ruisseaux, & pour l'herbe en tout val
La glace on voit, & la terre engelée.
Et moy ie sens dedans l'engelé coeur

Par fantasie vne egale vapeur,
Laquelle à fois est en ces vaux conceuë,
Qui sont serrez aux dous amoureux vents,
Et entourez de sablonneux torrents,
Quand le pleuuoir le ciel peu continue.
Toute grand pluie est courte en sa vigeur,
Et neige & glas se fondent par chaleur,
Dont sont à voir les eaues orgueilleuses.
Et bruine onc tant le ciel n'ebrouilloit,
Que le grand vent suiuant ne la chassoit
Bien tost des vaux & places montagneuses.
Mais le fleurir des vaux, las, n'aide a moy,
A qui beau temps ny pluie oste l'esmoy,
Ny les froids vents, ou bien les amiables,
Ma dame vn iour sera sans glace alors,
Et sans nuée au dedans & dehors,
Quand ie voirray toutes les mers gueables.
Tant qu'en la mer les fleuues couleront,
Et les forests les bestes aimeront,
Me cachera les beaux yeux la bruine,
Par qui des miens pluie sans cesse chet.
Et le beau coeur sera vn cryst al froid,
Qui hors du mien tant de vents tristes mine.
Pour vn ie doy pardonner à touts vents,
Qui m'a enclos de deux fleuues plaisants,
Entre vn doux glas, & tant belle verdure,
Que i'ay l'ombraige ou i'estois onc, depaint
En mille vaux, car pluie ou chaud n'ay craint,

Digitized by Google

Ny eu du son du tonner poeur ou cure.
Mais bruine onc ne s'enfuioit par vent,
Comme ce iour, ny par pluie vn torrent,
Ny au printemps la glaceuse ouuerture.

En ceste Chanson, le Poëte faict comparaison de l'estat de l'hiuer, & du sien. Et premierement il dit, qu'ainsi que des vapeurs naist la neige, & estant portée des vents & combatue, facilement par le froid se châge en pluie, ainsi ses grandes pensées en son esprit luy sont trespesante neige d'ennui, laquelle agitée des pensees, par trop de douleur en fin se change en larmes. Et il fait comparaison de sa neige à celle, qui s'eleuoit souuent es vallees, entendant de Vaucluse enuironnée des monts, par laquelle neige il ne pouuoit voir le bourg & la colline ou estoit sa dame. Apres il monstre la difference de son estat & de l'hiuer, laquelle est, qu'il n'y a pluie si grande, qui ne passe tost; ou neige qui par les vents ne se perde aussi bien tost: mais a luy ne vient le semblable, car & en hiuer, & au printemps, & tousiours il plaint, & ce pour ce qu'il a vu continuel hiuer, ne se degelant la dure glace de M. L. par sa bruslante chaleur, ny aussi l'espesse neige des dedains par la vigeur de ses amoureux vents, ce qu'autrefois apres il conferme. Finalement il dit, qu'il doit pardonner à touts vents, c'est à touts ses tours contraires, pour vn qui luy aduint, entendant ou par M. L. ou par le premier souspir qui premierement venoit au coeur du Poëte qui l'enserroit, c'est, le fit estre entre les verds préz de Vaucluse, & la glace, c'est, la fontaine & le fleuue. Et tellement que depuis il escriuoit par plusieurs lieux solitaires iceluy lieu ombrageux, ne craignant en icelle solitude de chose aucune. Aux trois derniers vers il dit, que iamais neige par les vents ne s'enfuioit

Digitized by Google

s'enfuioit si viste, ny riuiere par pluie, ny glace par Soleil, comme s'enfuioit le iour que premierement il vit M. L.

SONNET LI.

La ou la mer Thirrene aborde à la main gauche,
Ou rompues du vent les ondes plaindre on oit,
Mon oeil la fueille fiere incontinent voioit,
Dont il faut qu'escriuant tousiours le nom i'exhauce.
Amour qui en mon ame a boullir la debauche,
Me faisant souuenir du poil blond la piquoit,
Tant que ie vins tomber comme vn ia mort fairoit,
En vn ruisseau mussée sous l'herbe enuers moy fauce.
Et seul entre buissons & collines estant
I'eu honte: au coeur gentil aduient bien tost autant:
Et d'estre esperonné plus ie n'auois a faire.
D'auoir changé mon style au moins, i'ay ioie au sein
Des yeux aux pieds, & plus si les yeux par leur bain
Essuier vn Auril venoit plus debonnaire.

Il dit en ce Sonnet, qu'allant du Ponant a Rome par la mer Thirrene, il se mit pour son passetemps entre aucuns petits bois & collines du costé de la riue de la dite mer, ou qu'il vit vn Laurier, vers lequel voulant aller pour la memoire de M. L. il tomboit, sans l'apperceuoir, dedans vn petit ruisseau qui courroit entre luy & le Laurier; par laquelle cheute il monstre, qu'il auoit honte: concluant, qu'il luy plait d'auoir changé de stile, car il souloit auoir baignez les yeux, & or'il commençoit auoir baigner les pieds; & plus il luy plairoit, si vn plus courtois Auril luy essuiast les yeux.

SON-

SONNET LII.

Le ſaint ſacré regard de voſtre tant plaiſant
Païs, du mal paſſé me fait dueil lamentable,
Criant, que fais? à quoy penſes tu miſerable?
Et m'enſeigne le pas au ciel qui va guidant.
Mais a ceſtuy diſcours, vn autre s'oppoſant
Me dit, qu'eſt ce qu'a toy tant ſe monſtre effroiable?
Qui te fait oublier fuiant l'irrecouurable
Temps, qui paſſe, au retour vers la dame s'offrant,
Alors moy entendant ſon dire, ie m'engele
Par dedans, comme vn homme oiant quelque nouuelle,
Qui tout ſubitement le coeur luy touche au vif.
Puis le premier retourne, & ceſtuy ne veut taire,
Qui vaincrá ie ne ſcay, mais ils ont fait la guerre
Iuſques à maintenant de plus que d'vn eſtrif.

Il ſemble que le Poëte ait eſcrit ce Sonnet a quelques ſiens amis Florentins, qui l'animoient à retourner a ſa patrie, diſant que le regard, luy engendroit vne péſée, qui le faiſoit ſe plaindre du temps paſſé, & l'animoit a y retourner, mais vne autre penſée combatoit icelle, qui le pouſſoit pour retourner a voir M. L. puis il dit, qu'oiant la penſée amoureuſe, il s'engeloit cõme vn qui oit vne nouuelle, qui luy touche le cœur. Puis il dit qu'icelles penſees ont enſemble combatu ſouuẽtefois, & qu'il ne ſcait qui vaincra, ou celle d'aller a Florence, ou l'autre d'aller voir M. L.

SON-

SONNET LIII.

Amour ie sçauoy bien qu'onc ne fut de grand cõpte
Le conseil naturel a l'encontre de toy,
Tant auoy-ie tes rets & promesses sans foy
Esprouué, & ton art, qui la fierté a prompte.
Mais (dont ie m'esmerueille) auec vn nouueau cõpte
Ie le diray ainsi que s'vn de ceux i'estoy,
Ausquels n'en chaut, & comm' sur mer ie le notoy,
Ou la riue Thuscane a l'Elbe & Gille afronte.
Ie fuioy de tes mains, & au chemin estant
Agité par le ciel, & par l'eaue, & le vent,
I'allois en pelerin & personne incognuë.
Quand voylá ie ne sçay d'ou pour me l'expliquer
Venir tes seruiteurs: qu'au destin repliquer,
Ou se cacher n'est rien qu'vne peine perdue.

Estant le Poëte parti de Prouence, pour aller à Rome, esperant par l'eloignement se deliurer de l'amour, il n'y alloit longtemps, quil ne fut reprins de l'amour, qui le rencontroit, dont il ne pouuoit fuir; par ou qu'il confesse, que conseil naturel ne vaut contre Amour, & qu'il vaut peu combatre la destinée.

CHANSON XVII.

Las pauure moy, qui ie ne sçay ou mettre
Plus mon espoir, or' trahi plusieurfois,
Car si nulluy en pitié oit ma voix,
Pourquoy au ciel tant de prier commettre?
Mais si encór qu'on m'accorde il peut estre,
De mettre fin (deuant qu'estre aux abois)
A ce pleurer & se plaindre vne fois,

Mon reprier ne deplaise à mon maistre
De pouuoir dire en l'herbe & fleurs vn iour
Droit & raison me font chanter d'Amour.
C'est bien raison, qu'à fois mon chant on oie,
Puis qu'en souspirs i'ay vescu si longtemps:
Car commencer ie ne puis onc en temps,
Pour egaler à tant de pleurs la ioie.
Et qu'aux saints yeux, si faire ie pouuoye,
Qu'aucun mien dit plaisant, du passetemps
Sceut apporter, de touts autres amants
Le plus heureux seul ie m'estimeroye;
Et plus heureux, quand ie dirois au vray,
Dame me prie, & pourtant ie diray.
Zeleux desirs, guidé de vous i'amasse,
Tout bellement en disant si hauts mots:
Voiez comment madame a le coeur d'os
Ou fer par moy, ou dedans ie ne passe,
Elle ne veut la veuë auoir si basse,
Que de penser d'escouter nos propos,
Car le ciel nie à nous si grand repos,
Et de combatre auec luy ie me lasse,
Dont comme au coeur ie deuiens aspre & sur,
Aussi ie veux en mon dire estre dur,
Que dis-ie ou suis-ie? ou quel autre m'abuse?
Fors que moymesme, & le desir trop grand
De cercle en cercle au ciel ia transcourrant,
Nul astre à plaindre y me damne ou accuse,
Si mortel voile à mes yeux fait la ruse:

Pourquoy

Pourquoy le ciel m'en iray-ie encoulpant,
Ou la beauté à tort iniuriant.
Elle est chez moy, qui iour & nuit m'amuse,
Des que chargée de son plaisir le dard
Me fit aller, ie dy, son dous regard.
Toute beauté qui le monde orne, issue
Bonne est des mains de l'eternel seigneur:
Mais à moy lourd du profond discerneur
Celle, esblouit l'oeil de luy par tout veuë.
Et l'oel ne peut auoir ferme sa veuë,
Quand ie reuiens vers la vraie splendeur.
Sa propre coulpe vne telle flocheur
Luy cause, & non le iour qu'a voir l'esleue
Beauté des cieux i'eus ententifs les sens,
En la douceur du temps des premiers ans.

En ceste chanson il se plaint, qu'aiant plusieurs fois prié Dieu pour estre deliuré de l'amour, il n'auoit esté oui. Et il monstre de nouueau par le moien d'Amour, desirer de parler a M.L.
Dont en la premiere stance il dit, qu'il ne scait ou tourner l'espoir de se pouuoir defaire des rets amoureux, qui a esté tant de fois trompé, pourtant il dit, si nul luy l'escoute, que le tant prier ne luy peut aider.
Mais s'il pourroit aduenir que deuant sa fin, on ne luy refusast de finir les voix, lesquelles plaignant il met en air, qu'il ne deplaise à Amour, si derechef il le prioit de pouuoir dire. *Drez* &c. cela est. droit & raison est que ie chante d'Amour.
Et ce dernier vers de ceste premiere stãce est d'Arnault Danielli grand discur des choses amoureuses.

En la

En la deuxiesme stance il poursuit son propos, qu'il seroit bien raison, qu'il chantast aucunefois, aiant si longtemps souspiré. Puis il dit, qu'il luy plairoit fort de pouuoir dire chose, dont M. L. print plaisir, & de cela il seroit aise, mais plus qu'heureux, s'il pouuoit dire, que M. L. le priast, estant ce vers d'vne chanson de M. Guido Caualcanti.

En la troisiesme il dit, que ces siẽs discours le menoiẽt trop haut, & à desirer choses non impetrables, & les admonneste, qu'ils voient ce qu'ils pensent, estant M. L. si dure, qu'elle n'est point pour s'esmouuoir par ses prieres. Dont il dit, qu'ainsi comme il auroit chanté de M. L. doucement, s'il eut eu sa faueur, ainsi se monstrant elle dure, il vouloit parler aspremẽt, alleguant vn vers d'vne chanson de Dante, qui commence à telle sentence.

En la quatriesme il confesse que la coulpe n'estoit au ciel de son mal, ny aussi a elle, mais qu'il venoit de luy-mesme, qui tousiours auoit la memoire de ce qui le tourmentoit iour & nuit, des le iour qu'il vit premierement M. L. mettant au dernier vers vn premier vers d'vne chanson de M. Cine de Pistoie.

En la derniere stance il confirme ce qui s'est dit, concluant que luy-mesmes est la cause de son tourment, mais qu'il est trompé de ce qui luy semble plus beau, qu'autres choses plus veritablement belles ; & que s'il aduient qu'il retourne à la vraye splendeur de la contemplation des choses diuines, l'oeil ne peut estre ferme en luy, par son infirmité & debilité, & non par ce iour auquel premierement il s'enamouroit, mettant au dernier vers le commencement d'vne sienne chanson.

CHAN-

CHANSON XVIII.

D'autant qu'est bref le cours de nostre vie,
Et que l'engin du haut dessein à poeur,
D'elle ou de luy beaucoup ie ne me fie,
Mais i'ay espoir, que la part ma douleur
Ou elle doit, & ou ie la veux dite
Sera, laquelle or' ie crie en taisant,
Guays yeux esquels Amour vit & habite
Mon foible stile à vous ie vay tournant,
De soy tardif, mais le plaisir le pique,
Et qui de vous parle ou fait mention,
Tient du subiect la façon magnifique,
Qui l'eleuant par l'art d'affection,
Luy fait sembler tout bas penser poison.
Ainsi haucé ie viens à compter choses,
Que par grand temps au coeur i'ay porté closes.
Non pour celá, que ie ne m'aperçoy,
Combien d'iniure à vous mon louer face;
Mais le desir combatre n'est en moy,
Lequel me print des qu'à voir i'eu l'audace,
Ce que ne peut pensée pareiller,
Et moins mon dire, ou d'autre aucun, comprendre.
Source du doux & aigre mien veiller.
Autre que vous ie sçay bien ne m'entendre.
Quand ie deuiens neige aux ardants raions,
Mon reng indigne offense d'auenture
Vostre dedain gentil en ses façons;
O si la poeur de ce ne mit mesure

A la chaleur dont la flamme i'endure,
Heureux mourir: mourir plastost aimant
Presents iceux, que sans rester viuant.
Que moy obiect tant foible ie resiste
Sans me defaire a vn si puissant feu,
Ma valeur propre en tel cas ne m'assiste,
Pour me sauuer, mais bien la poeur vn peu,
Qui va gelant le vague sang es veines,
Et pour plus fort l'ardre, refait le coeur.
O Monts, o Vaux, Bois, Fleuues, Champs, Fōtaines,
O vrays tesmoings, de ma vie en douleur,
Combien de fois haut appeller m'ouïtes
La mort, helas, triste & douloureux sort,
L'arrest me perd, & ie n'ay bien des fuites:
Mais si de poeur plus grande le confort
Ie n'eusse, fin a cest' aspre support
De peines, tost mettroit la courte vie,
Et la coulpe est à qui ne s'en soucie.
Douleur pourquoy foruoiant me fais tu
Dire celá, dont ie me mescontente?
Laisses m'aller ou me pousse le ieu:
Teux ia de vous ie ne plains, ny lamente.
Outre le cours, & trait mortel serains.
Ny de celuy qui à tel noeud m'attáche,
Voiez bien comme Amour tant des desseins
Depaint souuent au mi-lieu de ma face,
Et vous pouriez penser, quels sont ses coups
Dedans moy ou iour & nuit sa puissance

Digitized by Google

Sur le dos i'ay par luy acquise en vous
Belles clartez en heureuse plaisance,
Sauf qu'à vous voir n'auez la iouissance,
Mais tant de fois qu'à me voir arrester
D'autruy sçauez vos bonnes qualitez.
Si la beauté diuine & incroiable,
Dont ie raisonne, à vous cognue estoit,
Comme à celuy qui la voit, importable
Ioie & plaisir le coeur en receuroit,
De la vigeur peut estre naturelle,
Qui vous remue, icelle est loin pourtant,
Flambeaux du ciel l'ame qui se querelle
Pour vous est riche, & par vous m'est plaisant
Le viure, & non pour aucune autre cause,
Helas, pourquoy ce dont onc ie ne suis
Saoul, ne se monstroit a moy à plus grand pause?
Et plus souuent pourquoy n'estes rassis
Pour voir le mal auquel Amour m'a mis?
Et tant subit pourquoy m'ostez la grace
Du bien, qui a parfois en l'ame place?
Cela ie dis, que par vostre faueur
Aucunefois dedans l'ame ie gouste
Hors d'vsance vne & nouuelle douceur,
Laquelle alors tout autre faix deboute
Des gros discours, tant qu'y ne reste qu'vn
Seul de bien mille, & ce peu de la vie
M'aide & non plus, & autre estat aucun
Auoir semblable au mien ne se confie,

Digitized by Google

Si quelque peu cestuy mien bien duroit,
Mais enuieux autruy par auenture,
Et moy superbe vn tel honneur faisoit,
Pourtant, helas, il conuient que l'vsure
Du rire en fin par plaintes ie mesure,
Et que l'ardeur des sens interrompant
Ie m'en retourne à moy-mesmes pensant.
Celuy penser plein d'amour qui se loge
Dedans le coeur, me se monstre en façon
Si fort en vous, qu'autre ioie deloge
Toute delá, dont operation
Et mots lors vont tels de moy que i'espére,
Or que la chair muert m'exempter de mort,
Vostre apparoir dueil & ennui digére
Vostre partir les rameine d'accord:
Mais comme a eux clost l'huis, & fait obstacle
Le souuenir transi d'amour, delá
Ils ne s'en vont vers l'extreme habitacle.
Dont si beau fruit de moy naist ou naistrá,
Premierement en vous il s'engendra.
Comme vn fond sec ie suis qui n'a que boire
Rompu de vous, vostre est toute la gloire.
Tu ne m'appaise ains enflammes Chanson
Rendant celá, dont ie m'ay prins, notoire,
Mais pour certain tu auras compagnon.

Le Poëte loue en ceste chanson les yeux de M. L. & premieremẽt en la premiere stãce il semble, qu'il se defie de son engin, comme insuffisant pour la louer assez,

Digitized by Google

& aussi de sa vie, comme trop brefue, pour bien celebrer si grande beauté : neantmoins il dit, qu'il espere que sa douleur sera entendue, ores qu'il taise, de M.L. laquelle il desire, qu'elle entende: puis il parle aux yeux disant, qu'il veut escrire d'eux qui sont gentil qui en parle, prenant toute vile pensee a celuy qui les regarde. En la deuxiesme il suit de parler auec les yeux, disant que ses louanges sont iniures a eux, pour ne scauoir dire tant qu'ils meritent; mais qu'il ne peut combatre auec le desir qu'il a de les louër. Apres il dit, que quand il deuient neige à leurs ardants raions, que par auenture son estre indigne de les voir les offence. Et si celà ne bridoit l'ardeur, dont il est enflammé, que son mourir seroit vn heureux mourir, luy estant plus cher de mourir en leur presence, que de viure longuement sans eux. En la troisiesme il suit le mesme propos, & dit, s'il ne se defait a vn si puissant feu, que ce n'est point par sa valeur, mais la pœur, laquelle luy engéle le sang, tellement, qu'elle restaure le coeur de son ardeur, mais que celá se fait, afin qu'il arde plus longuement, dont concluant il appelle les tesmoins de sa pesante vie, & dit, que telle est la douleur, qu'il se tueroit pour en sortir, si plus grande poeür ne le retenoit; estant de tout ce mal cause M. L. En la quatriesme, reprenant soy-mesmes il demãde à sa douleur, pourquoy elle le meine hors de son propos, lequel estoit de chanter des yeux, & ainsi il retourne a les louër, disant les effects qu'ils font en luy. En la cincquiesme il dit, si a iceux yeux de M. L. fut cognue leur beauté, que le coeur en auroit tresgrande allegresse; & il appelle l'ame heureuse, qui pour eux souspire, & pour lesquels il dit luy estre agreable la vie. En la sixiesme il suit le propos de la douceur, qu'il sent de les voir. En la septiesme il demonstre que tout vient d'iceux beaus yeux, ce qu'il parle ou escrit de beau ou de bõ. & aux derniers trois vers il parle

a la

Digitized by Google

A la chanſon, qui plus l'auoit enflammé qu'appaisé: & pour cela il dit, qu'elle ne ſera ſeule.

CHANSON XIX.

Ie voy au trait en vos yeux agité,
Dame gentile vne douce clarté,
Qui vers le ciel me monſtre la pie-ſente.
Et par couſtume ancienne au comprins
Interne, ou ſeul auec Amour ie ſuis,
Le coeur quaſi decouuert ſe preſente.
Ceſte eſt la veuë, ou la vertu i'apprens
Et qui conduit à fin haute mes ſens,
Du peuple loin ceſte ſeule me meine,
Et ia compter quel en moy font exploit
Les yeux diuins à deux, onc ne pourroit,
Quelconque grace elle eut, la langue humaine,
Tant quand l'hiuer ſes pluies eſlargit,
Que lors que l'an ſa ieuneſſe rameine,
Comme il fit lors quand mon trauail nacquit.
Ie penſe ſi la ſus, d'ou qui remue
A touſiours mais les eſtoiles cognue,
De ſon labeur vne part nous a fait,
Se trouue encor autre ſi bel ouurage,
Ouurir ſe puiſſe, ou clos ie ſuis la cage,
Et qui le pas me ſerre à tel ſoubhait,
Puis ie retourne à ma guerre vſitée,
Remerciant nature & la iournée
Que ie nacquy: que ie ſuis a tel heur
Gardé, & celle auſsi qui mit en voie

A tant d'espoir mon coeur, car ie couchoye
Iusqu'alors plein d'ennui & pesanteur,
Ie me plaisois a moy des icelle heure
D'vn doux penser & haut comblant le coeur,
Duquel la clef chez les beaus yeux demeure.
Ny onc auoient estat ioieux d'Amour,
Ny de fortune inconstante en son tour,
Qui plus leur grace au monde ont eu benigne;
Qu'vn oeillader plus cher ne me seroit
Des yeux, desquels ainsi tout mon bien croit,
Comme tout arbre a vie en sa racine,
Traits desireux des cieux, dont reçoit heur
Ma vie, esquels le plaisir en douceur
Me destruisant, & fondant prend sa flamme,
Comme s'ensuit voire s'esuanouit
Toute clarté, ou la vostre reluit,
Toutte autre chose ainsi sort de mon ame,
Et tout penser, quand en elle descend
Telle douceur, & le fils de la dame
Chytére, seul quand & vous place y prend.
Telle douceur oncques ne fut goustée
Au coeur d'amants heureux, toute assemblée
En vn lieu, comme est celá que ie sens,
Quand vous parfois d'vne douce maniere
Entre vn beau noir & beau blanc la lumiere
Tournez, ou prend Amour son passetemps.
Et ie le croy qu'à ma fortune aduerse,
Et ma foiblesse, vn secours des la berce

Tel

Digitized by Google

Tel m'ont preueu & destiné les cieux.
Grand tort du voile & de la main ie souffre:
Qui si souuent en s'entremettant s'offre
Entre mon bien plus aimé, & les yeux,
Dont iour & nuit le grand desir deualle,
Pour refroidir le coeur trop chaleureux,
Qui au changer, de son regard s'egale.
Puis que ie voy & à grand creuecoeur,
Qu'à m'assister ma natiue faueur
Pour meriter si cher regard n'est nulle.
D'estre au moins tel i'efforce mon deuoir,
Comme il conuient à vn si haut espoir,
Et au feu noble & gentil dont ie brusle.
Si viste au bien & au mal paresseux
Vn mesprifeur de ce, dont curieux
Est l'vniuers, ie puis veillant sans cesse
Me faire aider d'auenture pourroit
Vn tel renom à me faire doux droit.
Vrayment la fin de mes pleurs & tristesse
Du triste coeur non requise d'ailleurs.
Des doux tremblants beaus yeux en fin se dresse
Dernier espoir des vrays amoureux coeurs.
Vn peu deuant, Chanson, va la premiere,
Et au lieu mesme vne autre des vos soeurs
Preste ie sens, dont plus ie dois escrire.

Le Poëte suit en ceste chanson les louanges des yeux de M. L. qui auec leur tresbelle splendeur monstroiét au Poëte le chemin d'aller au ciel, car la douceur qui

sortoit d'iceux, le poussoit à contempler les choses diuines: & pour ce elle luy estoit cause d'aimer toute vertu, & en tout temps cause de tout bien. Par laquelle contemplation, en la deuxiesme stance il dit, que si au ciel sont les autres choses faites tant belles de Dieu, qu'il desire de mourir pour aller la enhaut; ce qui est celá qu'il dit, que la prison s'oeuure, en laquelle ie suis enclos &c. Mais apres se tournãt a la guerre vsitée, que luy font les beaus yeux de M. L. il remercie la nature & le iour qu'il nacquit, qu'ils l'auoient reserué a tel bien; & elle qui luy dõne si haut espoir de pouuoir paruenir a heureuse vie par son moien, aiant par auant esté ennuieux à soy-mesmes: mais apres le premier iour qu'il s'enamouroit, il commençoit à plaire a soymesme, rëplissant son coeur des pensees sur les beaus yeux de M. L. En la troisiesme stance, voulant demonstrer commẽt estoit grande la douceur qui luy venoit des beaus yeux, il dit, que iamais aucun n'eut estat tant ioieux, ou par amour ou par fortune, lequel il n'eut changé pour vn seul tour des beaus yeux. En la quatriesme il dit, que toute la douceur de touts les amants ensemble amassée, n'est rien au pris de celle qu'il a aucunefois, quand M. L. tourne doucement ses beaus yeux vers luy. & il dit, que le ciel luy á donné cela, afin qu'il print telle douceur pour suppler a ses defects, estant autrement imparfait. Apres il se plaint du voile qui luy empesche la veuë de M. L. & aussi de la main qui fait le mesme. En la cinquiesme il dit, que la valeur des beaus yeux est telle, que son dot & vertu de nature ne le peuuent faire digne du regard, & pourtant il dit, qu'il s'efforce d'estre digne par vertu, qui le pourroit aider, suiuant au bien faire, approuué du iugement de M. L. car tout son plaindre viẽt de ses beaus yeux. Au dernier il dit a sa chanson, qu'vne sienne soeur est allée deuant, & qu'vne autre la suiurá.

CHAN

Digitized by Google

CHANSON XX.

Puis que par sort & mon fatal destin
Pour en parler l'ardant vouloir me force,
Lequel tousiours m'a causé maint souspir,
Amour laquelle a celá m'est l'amorce,
Soit mon conuoy & ma guide au chemin,
Et au desir ma rime egale en force:
Mais non ainsi que par trop de plaisir
Le coeur se fonde, ainsi que craint mon ame,
Ce que ie sens, ou l'oeil d'autruy ne ioint.
Car le parler m'enflamme ensemble, & point,
Ny par mes sens (dont tremblant ie me pasme)
Ie n'aperçoy moindre, comme autrefois
Celle d'esprit demesurée flamme:
Mais bien au son ie me perds de ma voix,
Comme si glace au chaud Soleil i'estoi.
Au commencer ie croioy par mon dire
A mon desir tant chaud quelque repos
Trouuer, ou bien quelque treue petite.
Par cest espoir à faire des propos
De mon aduis, i'ay eu coeur & matiere.
Or au besoin il me tourne le dos:
Il faut pourtant qu'au but haut ie m'acquite,
Continuant l'amoureuse Chanson.
Tel le vouloir est cil qui me transporte,
Et qui tenoit la bride ores est morte,
Et plus n'y vaut, ie dy de la raison.

Digitized by Google

Me monstre au moins que dire en façon telle
Ie puisse, Amour, qu'encas qu'oncques le son
L'oreille bat de ma douce rebelle,
Que la pitié non moy gaigne sur elle,
Ie dy celá si ia en la saison
Que les esprits brusloient de gloire vraye,
D'ancuns humains l'industrie a batu
Mainte grãd' mer, maint mont, maint bois, maint chaie,
Et au passer choses d'election
Cherchant, elle à choisi la fleur plus gaye,
Depuis que Dieu & nature ont voulu,
Aussi Amour es deux belles lumieres
Toute vertu mettre dont gay ie vis
Paßer ceste eaue, & l'autre a mon aduis.
Il ne me faut ou d'air ou de riuieres
Changer, mais bien a icelles tousiours
Ie recours comme à sources fontainieres
De mon salut; & quand finir mes iours
Cherchant ie cours, d'elles seul i'ay secours.
Comme estant las le marinier par force
Des vents, de nuit aux deux flambeaux en haut
A l'oeil qui sont tousiours en nostre pole:
Et la tempeste ainsi, & en l'assaut
Qu'amour me fait des yeux la clere torche,
Pour mon signal & confort seule vaut:
Mais plus, helas, est celá que ie vole
Or ça or la comme m'apprend Amour,
Que ce qui vient par grace fauorable.

Et ce bien peu de reste en moy louable
D'eux vne regle à moy cause tousiour,
Des qu'a les voir premier i'eu iouissance,
Ie ne sceu faire onc sans eux vn bon tour.
Ainsi leur ay-ie en moy donnée puissance,
Que rien s'estime en soy ma suffisance.
Ie ne pourrois imaginer iamais,
Et moins compter quel effect & ouurage
Font en mon coeur les plaisants & doux yeux,
Tout autre bien & plaisir de nostre âge,
Au regard d'eux, i'estime peu assez,
Et beauté toute y perd son aduantage.
Paix douce ainsi que l'eternelle aux cieux
De leur beau ris enamouré demeure
Libre d'ennui, au chose qui deplait.
Que ie les visse ainsi à mon souhait,
Comme l'amour doucement les cultiue,
Y ioint de pres vn iour tant seulement,
Sans que Phoebus allast plus à la riue,
Et sans qu'a moy ou à autruy pensant
Ie fusse, ou tant souuent mes yeux batant.
Ce desirant pourquoy, las rends ie peine,
Qui ne peut estre en aucune façon,
M'entretenant d'vne fausse esperance?
Mais seulement Amour celuy cordon,
Duquel il ceint ma langue quand l'humaine
Veuë se rend au trop luisant raion,
Denoué fust, & de dire asseurance,

Digitized by Google

Lors ie prendroy tant des nouueaux propos,
Tels qu'ils fairoient larmoier la personne
Qui les oiroit, mais le coeur nauré sonne
Forcé des coups & plaies autres mots,
Dont le semblant d'homme mort ie remonstre,
Et le sang reste (ou ie ne le sçay) clós,
Et ie ne suis quel ie fu ce qui monstre,
Qu'Amour m'a mis à mort par ce rencontre.
Chanson, lasser ia ma plume ie sens
Du raisonner long & doux auec elle,
Non de parler a moy, mes pensements.

Le Poëte poursuit encores en ceste Chanson les louanges des beaus yeux de M. L. Et en la premiere stance il prie Amour, qu'il soit sa guide, puis que par son destin il est contraint de parler des beaus yeux; & il le prie, qu'il opere tellement, que ses rimes soient egales a son desir, & nō ainsi que le cœur se destruise par trop de douceur. En la deuxiesme il affirme, qu'il commençoit à parler des beaus yeux, pour appaiser l'ardant desir en traitant d'iceux, pourtant en aiant parlé iusqu'à present, il sembloit conuenable, que la chaude volōté s'appaisast; mais l'espoir luy manquoit, de pouuoir retenir son desir, car plus qu'il en parle, plus croist il; neantmoins contraint de l'ardant vouloir, il retourne à parler des beaus yeux, & il prie autrefois Amour, qu'il l'aide, afin qu'en disant il face M. L. amie de pitie. En la troisiesme, il reprend louange des yeux, disant, puis que Dieu & nature auoient mis toutes les vertus en ses beaus yeux, qu'il ne deuoit courrir par le monde, comme faisoient plusieurs des anciens, pour l'apprendre, mais seulement auoir son recours vers iceux, cōme les sources d'icelles, & de toute bonté & beauté.

En la

Digitized by Google

En la quatriesme il compare la vertu d'iceux auec les nochers, & les deux estoiles Septentrionales; & que comme le nocher nauiguant de nuit se gouuerne auec la clarté oultre-montaine, ainsi luy en la tempeste amoureuse il se guide auec la lumiere des beaux yeux. Mais il se plaint, que le confort qu'il prend en regardant iceux or' en vn lieu, & or' en vn autre, comme Amour luy monstre, & plus comme en le volant que par volonté de M. L. mais ce tant qu'il en peut voir, luy est vne reigle à bonnes oeuures. En la cinquiesme, il continue es louanges des beaus yeux, affirmant qu'il ne pourroit õc imaginer, & moins compter les effects que font iceux en son coeur: & que touts les autres plaisirs ensemble ne sont tant, que le sien seul, que luy apportent iceux, lesquels il voudroit vn iour, (estant libre de touts soings) voir sans batre ses yeux, & de plus que ce durast tousiours. En la sixiesme, il s'apperçoit qu'il desire choses impossibles, neantmoins il voudroit tant pouuoir souffrir la splendeur des beaus yeux de M.L. qu'il luy pourroit dire paroles, qui engendrassent pitie en son coeur: car il luy en diroit telles, qu'elles auroient force de la mouuoir iusques a là. Au dernier a l'accoustumée il parle a la chanson, disant qu'il se laissoit du long raisonner.

SONNET LV.

Ie me trouue ia las d'estre tousiours pensant,
Comment de tant penser à vous, ie ne me lasse,
Et que l'aimer de viure en moy encor ne passe,
Pour fuir le fardeau par souspirs si pesant.
Et comment à parler du poil & front plaisant,
Et des beaus yeux, desquels tant de secours i'amasse,
Ma langue & voix, n'ont eu encor la force basse,
Vostre nom tant de iour que de nuit appellant.

Et

Et qu'en mes pieds encor on n'a veu apparence
De flochete a suiure en touts lieux ta presence,
Perdant sans aduantage vn million de pas.
Et d'ou tout l'encre vient, d'ou le papier deriue,
Que i'emploie a ton los: enquoy si defectiue
Fut ma peine, l'amour & non l'art coulperas.

Cestuy Sonnet depend de la fin des chansons expliquées, & combien que le Poëte sentist lasser sa plume en raisonnant tant des beaus yeux de M. L. neãtmoins ses pensees n'estoient onc lasées d'en penser & parler; mais il se laissoit à pẽser, que ses pẽsées ne se laissoient onc de raisonner auec l'esprit, en y pensant continuelement. Et mesmes il se lasá à penser, comment il ne mourust pour fuir tant des trauaux, & comment luy ne mancquoient les paroles à dire d'elle, & que ses pieds n'estoient lassez de suiure ses vestiges, & d'ou venoit tout l'encre & le papier, auquel il escriuoit son honnorable nom, en laquelle chose, s'il failloit a n'escrire si ornéement qu'elle meritoit, il dit que la coulpe n'est sienne, mais d'Amour, pour le tourment qu'il luy donne, & aussi non le deffect de l'art oratoire ou Poëtique.

SONNET LVI.

Les beaus yeux dont i'estois attaint de la façon,
Qu'eux mesmes seuls pourroient consolider la plaie,
Et non l'herbe, ou magie, ou pierre, ores qu'on l'aye
De lá de nostre mer hors du doré sablon,
M'ont couppé le chemin d'vne autre affection,
Tant qu'vn seul doux penser par contentement paie
L'ame, & si puis la langue a la suiure s'egaye,
Delle on ne peut mocquer, mais de l'intention.

Ceuxcy

Digitized by Google

Ceux cy sont les beaus yeux, qui auecque victoire
Le but de mon Seigneur rendent riche de gloire,
En touts endroits & lieux, est plus sur mon costé.

Ceux cy sont les beaus yeux, qui par continuantes
Chaleurs, font en mon coeur estincelles ardantes,
Car le raisonner d'eux ne me rend alenté.

Il suit en ce Sonnet la chose des yeux, lesquels seuls peuuent, dit il, guarir auec doux regards, la bleceure & douleur née d'eux, & non autre vertu d'herbes, pierres ou art magique; lesquels yeux, il dit, tellemẽt luy auoir leué le goust de toute autre amour, qu'vne seule pẽsee qui luy viẽt d'eux, suffit a luy pouuoir appaiser l'ame de tout l'amer, qu'il auroit receu par elle; & si la langue est desireuse de suiure telle douce pensée, que la pensée, qui est sa guide, peut estre reprinse, & non la langue. Apres il se tourne aux louanges des yeux, par lesquels il dit, qu'Amour a tousiours victoire de son entreprinse, & luy pour les auoir tousiours au coeur, il ne se laissoit iamais de parler d'eux.

SONNET LVII.

Vers la vieille prison Amour vne autrefois
Me menoit par promesse, ainsi qu'est sa maniere,
Celle mienne ennemie y faisant geoliere,
Qui me tient par moy-mesme enchainé a son chois.

Deuant que ie fu prins, las, ie n'apperceuois
Le mal, & à present en la liberté chere
(Pour estre mal a croire a iuger i'ay matiere)
Ie retourne à grand peine, & pleurãte voix.

Et en vray prisonnier tout alteré de peine
Quant & moy bonne part de mes chaines ie traine,
Et aux yeux & au front le coeur ie porte escrit.

Quand

Quand voirras que ma face est tant descolorée,
Tu diras, si ie iuge auec raison fondée,
Cestuy pour tost mourir n'estoit point forconduit.

Il monstre par ce Sonnet, que s'estant parti des liés amoureux, pour viure en liberté, Amour le ramenoit à la subiection, de laquelle de nouueau il cherchoit se deliurer, ce qu'il dit estre vn si grand trauail, qu'il est incroiable.

SONNET LVIII.

Policléte pour voir à preuue estant assis,
Et autres qui ont eu renom d'vn art semblable,
En mille ans ne voirront vn seul bien comparable,
A la grande beauté que le coeur m'a acquis.
Mais vrayement mon Simon estoit au Paradis,
D'ou partit ceste dame en vertu admirable,
Il la vit, & pour faire à nous ça bas croiable,
Sa face, en la plaingnant il fit vn fait exquis.
L'ouurage fut des tels qui se peuuent comprendre
Au ciel, & non ça bas entre nous où la tendre
Ame, a pour voile vn cors & membres vapoureux.
Il se monstroit courtois, ne le pouuant lors faire,
Quand descendu, du chaud & froid portionaire
Il fut, & du mortel lors que sentoient ses yeux.

Il louë par ce Sonnet la beauté de M. L. & l'art de Simon paintre du temps d'alors, disant que nul autre paintre eut sceu paindre ou pourtraire tant de beauté, comme estoit celle de M. L. mais que l'esprit de Simõ estoit au Paradis, quand il la compaignoit; ou qu'il la vit en sa principale perfection, ce qu'il n'eut sceu faire en ce corps, estant occupé des sens.

SON-

Digitized by Google

SONNET LIX.

Lors qu'a Simon suruint la haute fantasie,
Qui pour moy luy mettoit à la main le pinceau
A l'ouurage, s'il eut donné qui fut si beau
Et gentil, voix & sens si bien que l'effigie.
Il m'eut osté du coeur mainte melancolie,
Car ils sont ce qu'autre aime abiect en mon cerueau;
Combien qu'elle en la veuë humble comme vn agneau.
Se monstre, & me promet paix par sa face amie.
Mais quand aucun propos ie luy pense compter;
Assez benignement elle semble escouter,
S'elle auoit, pour respondre à mon dire, la force.
Pigmalion quel lós t'attribuer peus tu,
Si mille fois & plus de ton image as eu
Ce, dont ie voudroy bien auoir la seule amorce?

Il se plaint par ce Sonnet, qu'a la pourtraiture ne se pouuoient donner la voix & les sens, disant pourtant Pigmalion auoir esté heureux, pour auoir eu celà au regard de son image

SONNET LX.

Si du quatorsiesme an, que souspirant i'endure,
La moitie & la fin ont le commencement,
Egal l'air ne me peut plus sauuer ny le vent,
Tant prend le chaud desir en moy sa nourriture.
Amour qui me fournit pensées sans mesure,
Sous qui sans respirer ie sers incessament,
Fait que ià ie ne suis qu'a demi seulement:
Par les yeux, dont l'aguet mon propre dam procure.

Digitized by Google

Ie vay en defaillant ainsi de iour en iour
Et si secretement, que seul ie voy le tour,
Et celle qui mon coeur de sa veue ruine.
A peine iusqu'icy ie sens l'ame estre en moy,
Et ie ne scay combien que i'auray conuoy
Car la vie s'en vole, & la mort s'auoisine.

Le Poëte estoit venu iusques a la quatorsiesme ánée de son amour, quand il composoit ce Sonnet, & il dit, si la moitié & la fin d'icelle année seront selon le commencemét, qu'il n'est possible qu'il ne meure par trop d'ardeur.

CHANSON XXI.

Qui veut mener entre rochers sa vie,
Et sur la mer pleine de tromperie,
Entre la mort & soy qu'vn bois petit
Aiant, ne peut fort loin de sa fin estre.
Pourtant au port il vaudroit mieux se mettre,
Tant qu'en la voile a le nocher credit.
L'aure plaisante à qui entrant aux toiles
D'amour, commis i'ay gouuernail & voiles,
Quand prendre port plus aisé i'esperoy,
Me conduisoit en des rochers sans nombre.
Et les motifs de ma fin triste & sombre,
Tant, qu'alentour, dedans le bois i'auoy.
Au bois aueugle enclos longtemps i'erroye,
Sans qu'à la voile oncques l'oeil ie leuoye.
Qui deuant temps me conduit à la mort.
Il pleut depuis a cil, dont i'ay l'essence
M'appeller tant qu'au moins a grand distance

Des

Des rocs ramant de loin ie voy le port.
Comme de nuit en aucun port lumiere
De haute mer onc vit bois ou nauire,
Si la tempeste ou rocs ne l'empeschoient.
Ainsi d'en haut dessus la voile enflée,
De l'autre vie apperceu-ie l'entrée,
Et vers ma fin mes souspirs lors tendoient.
Non qu'encor seur d'estre à la fin ie cuide,
Car desirant qu'au port le iour me guide,
C'est grand chemin en ce bref cours vital.
Puis de me voir en bois foible i'ay peine,
Et plus voiant trop la voile estre pleine
Du vent, causant sur ces rochers mon mal.
Des rocs douteux si vif ie me depesche,
Et mon exil à belle fin s'adresse
Tourner la voile, o, comment ie voudrois
Et ietter l'ancre en quelque port sauf celle
Flamme, dont comme ardant bois i'estincelle
Tant le vieil train laisser m'est pesant poix.
Dressez (Seigneur) de ma vie & issue
Deuant qu'au roc ie consume le bois,
A vn bon port la voile trop batue.

Le Poëte monstre en ceste sixaine par diuerses comparaisons, qu'il desire se retirer de la vie passée. Disant en la premiere stance, que cil' qui veut viure auec peu de bois sur la mer dangereuse, ne peut estre loin de sa fin. En la deuxiesme, il dit, qu'il est encouru tel danger, aiant cōmis le gouuernement de sa vie a M.L. & ce par allusion de la douce aure.

Digitized by Google

En la troisiesme, il suit qu'il alloit ainsi longtemps estant clos en son corps, commis au gouuernement d'Amour, & M. L. qui l'auoient conduit en beaucoup de passions & dangers de mort; & que puis il pleut a Dieu de le tirer hors de tant de trauaux. En la quatriesme il dit qu'ainsi, qu'vn bateau ou bois voit de nuit quelque port, ainsi voit il la marque qui enseigne la voie de la vie celeste, & lors en souspirãt il soubhaitoit sa fin pour y paruenir. En la cincquiesme il dit, que combien qu'il auoit ia apperçeu l'heureuse vie, qu'il conuenoit auec bonnes oeuures y arriuer, aquoy il disoit, qu'il estoit foible, & que le voiage estoit grãd. En la sixiesme il dit, le debat que la raison a auec les sens. & qu'il luy est dur laisser la vie passée. Finalement il prie Dieu pour son secours.

SONNET LXI.

Desous le vieil fardeau de mon vsité train
Mauuais en mes pechez, ie suis tant las, qu'en peine
Ie suis, que mon chemin iusqu'au bout ie ne meine,
Et qu'a mon ennemi ie ne tombe a la main.
Bien vint pour me sauuer vn grand ami, qui plein
Estoit de courtoisie extreme, & plus qu'humaine,
Puis s'enuolant sa veuë il me rendoit longtaine
Si loin, que pour le veoir ie me trauaille en vain.
Mais sa voix icy bas encores nous resonne,
O vous qui trauaillez, voycy la voie bonne,
Venez vers moy, s'a vous autruy ne clot le pas.
Quelle grace, ou amour, ou quelle destinée
Au coulomb me rendrá semblable en la volée?
Pour me mettre en repos sortant de ce lieu bas.

En ce

Digitized by Google

En ce Sõnet methaphoriquemẽt il dit, qu'ainsi que quelqu'vn estant desous vn grand poix, ainsi luy trop chargé d'amour lassé il craingnoit de mourir, & de tõber es mains de son ennemi, & celuy de touts les chrestiens. Il est vray qu'il fut appellé au vray chemin, mais pourtant qu'il ne suiuoit tost la voix, se disparut: de maniere que la voulant apres suiure, il ne sceut, neãtmoins la resonnance qui luy restoit encores, le rendoit desireux pour se releuer, & aspirer a la vie celeste.

SONNET LXII.

Madame de t'aimer onc las ie n'ay esté,
Comme ie ne seray tant que ie suis en vie:
Mais de hair moymesme or' morte m'est l'ennuie,
Et ie me lasse d'estre en pleurs tant agité.
Et ie veus que ma tombe à la posterité
Soit muette, plustost qu'a mon dam se publie
Ton nom en aucun marbre, ou soit ma chair pourrie
Sans ame, a qui encor elle tient fermeté.
Mais s'vn coeur plein d'amour & de foy a la force,
D'appaiser ton esprit sans que vif tu l'escorce,
Vueille faire a cestuy d'or'en auant pardon.
Si ton dedain se veut saouler d'vne autre sorte,
Il erre, & ce qu'il croit faucement le conforte,
I'en remercie assez moy-mesme & Cupidon.

Le Poëte dit par ce Sonnet, qu'il ne s'est onc lassé d'aimer M.L. mais qu'il ne veut plus hair soy-mesme: & que plustost il ne veut auoir epitaphe, qu'on scache la cause de sa mort, ce que pourroit la faire hair des gẽs apres sa mort, qui la liroient. Puis il la prie qu'elle ayt pitie de luy ayant esgard a sa sincere amour; car si elle

desire sa mort par son dedain, il dit, qu'elle erre, car son amour est si bien temperée, qu'il n'en mourra point

SONNET LXIII.

Si deuant la blancheur mes deux temples ne cache,
Lesquels semble mesler le temps tout bellement:
Ie ne seray onc seur, bien que parfois ou tend
Amour son arc, ie suis, & ou qu'il tire & lache.
Ie ne crains ia que plus il me tue ou deface,
Ou me retienne encor que par glus il me prend,
Ou le coeur m'ouure encor qu'exterieurement
Par ses dards venimeux il le chiquette & hache.
Les pleurs ormais d'issir des yeux n'ont le pouuoir,
Mais bien en ont d'aller iusqu'a lá le sçauoir,
Tant qu'a peine onc aucun serrera le passage.
Bien me peut reschaufer le rais fier sans pareil,
Mais non tant, que ie brusle; & rompre mon sommeil
Ne peut, mais bien troubler la crue & aspre image.

Il dit icy, s'il n'est deuant vieil, qu'il ne será onc seur la ou qu'Amour peut quelque chose; neantmoins il ne craint qu'il ayt plus tant de force en luy cõme du passé

SONNET LXIIII.

Mes yeux tenez au coeur en ses pleurs compagnie,
Qui par vostre faillir souffre & soustient la mort.
Tout celá faisons nous, & nous auons pour sort,
Plaindre celle d'autruy plus que nostre folie.
Sans vous Amour n'eut sceu entrer, ou qu'il n'oublie
Encores de venir ainsi qu'au propre port,
Nous luy fismes le pas par l'espoir, qui si fort

S'esmeut

Digitized by Google

S'esmeut dedans celuy qui va minant sa vie.
La raison n'est d'accord a vostre aduis en rien,
Car au premier rencontre au dam vostre & le sien,
Vostre affection fut a conuoiter trop preste.
Or cecy deuant tout contriste nostre esprit,
Que des iuges parfaits le nombre est si petit,
Et par faute d'autruy qu'vn autre blame acqueste.

Cestuy Sonnet est comme vn Dialogue, auquel le Poëte parle aux yeux, afin qu'ils plaignēt auecque luy; les yeux disent qu'ils le font, mais l'erreur d'autruy : le Poëte leur dōne la coulpe, disant qu'ils ont dōné l'entrée a Amour; ils disent l'auoir donné par le trop grād espoir de son coeur. le Poëte donne la sentence, qu'eux sont cause de l'erreur, & ils se plaignent, qu'on ne donne iugement aucun à droit, mais le plus souuēt à tort.

SONNET LXV.

I'aimoy tousiours, & i'aime encor outre mesure,
Et i'entends encor plus aimer de iour en iour
Le doux lieu, ou plaignant tant de fois de retour
Ie suis alors qu'Amour mon coeur par dueil torture,
Et d'aimer resolu l'heure & le temps i'obdure,
Qui tout l'indigne soing me leuoient d'alentour.
Et plus celle dequi l'orné beau front l'amour
Me cause de bien faire ensuiuant sa nature.
Mais qui pensoit onc voir ensemble vnanimez,
Touts ces doux ennemis de moy si fort aimez,
Pour m'assaillir au coeur or' à gauche or' a droite.
Amour par quel effort m'as tu ore vaincu?
Et ne fut qu'au desir croit l'espoir attendu,
La mort lors m'abbatroit, quand moins ie la conuoite.

Il parle icy de quelque lieu, ou qu'il vit M. L. ioieuse & benigne vers luy, dont il dit de l'auoir depuis aimé, & qu'il l'aime, & l'aimerá, recourrant celle part quand Amour le martirise, lequel lieu, temps & heure, & M. L. il appelle ses ennemis, d'autant qu'ils furent touts occasion de sa peine amoureuse.

SONNET LXVI.

En tout temps me será la fenestre odieuse,
D'ou Amour ia deux fois cincq cents darts me lançoit,
D'autant que nul d'iceux a me tuer valoit,
Car il fait beau mourir durant la vie heureuse.
Mais, las, suruiure au monde en prison ennuieuse
Me cause infinis maux, & plus doeut qu'on voit,
Qu'auecque moy sera immortel leur exploit,
Puis que l'ame est tāt ferme au coeur: o malheureuse.
Car pour estre aduisée ormais elle á raison
Par longue experience, entant, que la saison
Pour nulluy ne recule, & a bride ne cede.
Ie l'ay souuent par mots semblables aduerti,
Va t'en triste: car cil n'est trop tost departi,
Qui, laissant ses bons iours derriere soy, decede.

Il dit icy, n'auoir en haine M. L. mais la fenestre, de laquelle Amour tant de fois luy a lancé des dards & des traits, & ce pour ne l'auoir occis d'iceux.

SONNET LXVII.

Dés que l'archer rusé voler de son arc laisse
Son dard, il a sobit de loin son iugement,
Quel coup est inutile, ou quel certainement
Guidé par son dessein la pointe bien adresse.

Vers

Vers mes entrailles, Dame, ainsi as tu la flesche
De vos yeux bien senti aller, & droitement
Passer, dont le coeur est perpetuellemẽt
Par la plaie fondant larmes a grand largesse.
Et ie suis seur, qu'alors tu disois pauure amant,
Ou se voit il mené par vn desir ardant,
Voy-cy le trait duquel Amour veut qu'il se meure.
Or voiant la façon dont me bride le dueil,
Et que mes ennemis me font tout tel recueil,
Non la mort, mais du mal, beaucoup plus m'ẽ demeure.

Il fait icy vne comparaison entre le tireur ou archer & M. L. disant, que comme le bon tireur si tost qu'il a tiré, iuge du coup, ainsi M. L. si tost qu'issit le regard de ses yeux, cognut ou deuoit arriuer le dard amoureux

SONNET LXVIII

Puis que mon esperance à venir tarde tant,
Et que la vie humaine est de si court passage,
Ie voudrois auoir prins plustost mon aduantage,
Pour fuir en derriere, & plus, qu'en galoppant.
Et ie suis encor ainsi foible & clochant
De l'vn costé, auquel le desir m'endommage
Asseuré desormais: mais la marque au visage
M'est, que i'ay prins d'Amour, des le commencement:
Dont a vous au chemin qui estes ie conseille,
Retournez, & chacun d'entre vous auants vieille,
Ne le remettant pas iusqu'à l'extreme ardeur.
Car combien que ie vis, il n'eschappe vn de mille,
Mon ennemie estoit non moins forte qu'habille,
Et ie l'ay veu blecée au mi-lieu de son coeur.

Le Poëte

Le Poëte voiāt tarder tant son espoir de iouissance, se plaint, qu'il ne s'en est apperceu plustost, car il eut prins la fuite vistement, au lieu qu'il s'enfuit à present debile & malade par les trauaux amoureux. Puis il cōseille les amants de se retirer d'Amour, sans le remettre, & que cest vn de mille qui escappe, & M. L. or que bien forte en a esté aussi bleceée.

SONNET LXIX.

Dames pour vous compter par trop long il seroit,
Comment ie regrettoy ma neuue deliurance,
Quand ie fuioy la cage ou prins en sa puissance
Amour beaucoup des ans m'eut ainsi qu'il vouloit.
Le coeur me dit, qu'vn iour par soy il ne sçauroit
Viure, puis à chemin le traistre en ma presence
Masqué se presentoit par si fainte semblance,
Qu'vn plus sage que moy abuser il pouuoit.
Dont souuent souspirant pour le passé, la chaine,
Le ioug & les liens, ie disoy, moins de peine
A moy, helas, donnoient, qu'vn marcher detrappé.
O pauure moy, que i'ay tard cognu ma disgrace,
Et auec quel trauail à me trencher ie tache
Du faillir, auquel i'ay moy-mesme enueloppé.

Le Poëte feint de parler & dire à auctines Dames, combien en fuiant la prison d'amour, luy depleut la nouuelle liberté, & par la comme trompé, & mocqué d'amour il retournoit au premier estat; dont s'estant apperceu, il s'appelloit miserable pour le trauail, qu'il auoit à se desenuelopper de l'erreur, en laquelle il estoit tombé.

SON-

Digitized by Google

SONNET LXX.

Esparse à l'autre estoit la riche cheueleure,
Dont mille doux anneaux & noeuds elle faisoit,
En la splendeur gaillarde outre mesure ardoit
De ces beaux yeux, qui or' me font la part si dure.
Et lors (si faux ou vray ie ne sçay) vn augure
Compassieux, la face à moy donner sembloit,
Et l'armoise amoureuse en mon coeur ia estoit,
Qui s'esbahit qu'au point du feu i'eu la torture.
Sa marche surpassoit la mortelle façon,
Comme estant angelique, & bien vn autre son
De ses mots procedoit, que de la voix humaine.
Vn esprit tout celeste, & vn viuant Soleil
Fut celuy que ie vis: & s'il n'est or' pareil,
L'arc floche apres le coup la santé ne rameine.

Il escrit icy, comment il trouuoit M. L. quand il s'enamouroit premierement d'elle, concluant qu'encor qu'elle n'estoit point si belle, quand il escriuoit ce Sonnet, que neantmoins cela ne guarrit point sa plaie amoureuse, luy estant demeurée en la memoire la premiere impression.

SONNET LXXI.

La belle qui estoit de toy ia tant aimee,
S'est partie de nous par trop subitement:
Mais i'espere d'autant que si parfaitement
Doux estoient touts ses faits, qu'au ciel elle est mõtee.
De r'auoir de ton coeur les clefs dont la passée
Fut maistresse en sa vie, il est temps à present,
La suiuant par chemin droit & expedient,

Et

Et plus du faix mondain n'aiant l'ame chargée.
Du fardeau plus pesant puis que tu es absous,
Il ne te faudra tant pour bas mettre autres touts,
S'autant en pelerin viste & prest au voiage.
Tu vois ormais comment tout s'en court à la mort,
Ce qui est né, & comme aller nette plus fort
Et legere doit l'ame, au dangereux passage.

Il semble qu'il escrit cecy à quelque sien ami, dont la dame estoit trespassée, luy conseillât de s'en retourner a la liberté, & ne suiure la vie entriquée d'Amour, ce qu'il pouuoit bien faire, estant libre de l'amoureux fardeau.

SONNET LXXII.

Dames emploiez vous à plaindre auec Amour,
Et en chacun pais dames quitez liesse:
Puis que celuy est mort, qui eut telle sagesse,
Pour lors vous faire honneur qu'au monde il fit seiour.
Ie prie à ma douleur tant aigre tout le iour,
Que les larmes & pleurs a moy elle n'empesche,
Et pour saouler mon cœur par souspirs la largesse
Et courtoisie vueille a moy faire vn bon tour.
Pleurez, rimes & vers, & sur la vie esteinte
De nostre amoureux Cine augmentez la complainte,
Qui de nous fraischement est comme esuanoui.
Plaignez Pistoie, & vous mauuaise bourgeoise,
Qui d'vn tant doux voisin perdez la compagnie,
Et le ciel soit ioieux vers ou qu'il est parti.

Le Poëte plaint par ce Sõnet la mort de messire Cine, & il anime les dames amoureuses a plaindre aussi.

SON-

Digitized by Google

SONNET LXXIII.

Escriuez, escriuez, Amour ia m'auoit dit
Souuent, ce qu'auez veu d'vne lettre dorée,
Comment ceux de ma suite ont la face cendrée,
Dont ie say que le taint en vn coup meurt & vit.
La preuue d'autrefois a vous mesmes le dit
Exemple tout commun au chœur de Chyterée;
Puis de mes mains vous print autre ouurage & pēsée,
Mais tost a vous, fuiant, reioient estre on me vit.
Et si bien les beaus yeux qui m'ont fait vous cognoi-
Ou on vit ma douceur toute entiere apparoistre, (stre,
Quand par moy vostre coeur tant dur fut transpercé.
Me rendent l'arc qui brise & fend tout par sa flesche,
La face vous n'aurez d'auenture si seche,
Car de larmes ie vis, a vous il n'est caché.

Il faint icy qu'amour luy auroit dit, qu'il escriueroit ce qu'il auoit veu, ce qui est qu'il descolore ceux de sa suite par sa force, qui deuienent or' morts or' vifs; & qu'il le pouuoit bien escrire, l'aiant ia esprouué, & si bien les regards de M. L. ne le fauorisoient plus comme deuant, neantmoins il ne deuoit tousiours demeurer sans plaindre, car Amour se repaist des larmes.

SONNET LXXIIII.

Alors qu'au coeur profond se ioint l'image dame,
Par les ieux lors s'en va toute autre incontinent,
Les vertus dont le sang a le gouuernement,
Laissent le corps en poix immobile sans ame.
Et du premier miracle vn second lors s'entame,
Car la bande enchassée, vn lieu fuiant surprēd

De soy-

De soy-mesmes qui fait vengeance promptement,
Tant qu'elle en son exil d'aise a peu pres se pasme.
En deux faces ainsi couleur morte appàroit,
D'autant que la vigeur qui viure les monstroit,
Et d'vne part & d'autre a delaißé sa place.
Et de cecy i'auoy souuenance à ce iour,
Que ie vy transformer deux disciples d'Amour,
Et auoir comme i'ay de coustume, la face.

Il escrit icy, comment l'amãt voiant la chose aimée au premier regard l'image d'icelle luy ioint au coeur, dont elle enchasse toute autre pensée, & imagination, & tire a soy touts les esprits desireux & espars par les membres, dõt la face & autres parties exterieures sont comme mortes. Et delá souloit aucunesfois sourdre vn autre miracle, que l'ame auec son imagination, & auec ses esprits de soy-mesmes enchasséé, par la nouuelle puissante image venue au coeur, & toute tournée vers la chose aimée, arriue en elle, & est occasion que s'apperceuant par le deuenir pasle de l'amant, commẽt son imaginatiõ est toute adressée a elle l'image de luy, tost luy vient au coeur, comme estoit la sienne au coeur de luy, & fait l'effect en elle, qu'elle auoit fait en luy, c'est qu'elle resemble pasle de visage, dont il dit auoir souuenance vn iour, qu'il vit deux amants ainsi se transformer, & faire celá, qu'encore luy souloit faire.

SONNET LXXV.

Si d'enserrer en vers il fut en mon pouuoir,
Mes pensées si bien qu'au coeur ie les limite,
Oncques esprit si cru ne fut, ny si depite,
Que ie ne fisse en soy par pitié le mouuoir.
Mais vous yeux bien heureux qui le coup receuoir

Digitized by Google

Me fistes. ou l'escu ny l'heaume profite,
Par dehors & dedans cognoissez ma conduite,
Bien qu'à plaindre le dueil ne se laiße encor voir.
Puis que vostre regard passe en moy de maniere,
Comme passent les rais du Soleil la voirriere;
Suffise le desir sans que i'en parle à vous.
Helas, la foy à Pierre & encor à Marie
Ne nuisoit, qui à moy seule est tant ennemie,
Et ie scay qu'à m'entendre estes seuls entre touts.

Il escrit ce Sonnet aux yeux de M. Laure, disant premierement, qu'il voudroit aussi bien sçauoir clorre en vers, a sçauoir escrire ses pensees, comme il les a en closes au coeur; & qu'il mouueroit à pitié les plus durs: Disant apres, qu'iceux yeux voyoient assez bien en luy, combien qu'il l'aimoit, & quelle estoit sa foy, qui nuisoit à luy, combien qu'elle aidast a Pierre & a Marie: & puis qu'elle voit en luy tout son secret, qu'il n'est besoing qu'il luy dise tout son desir.

SONNET LXXVI.

L'attendre desormais me rend si treslaßé,
Et la guerre des pleurs en moy tant continue,
Qu'vne aigreur sur l'espoir & desirs m'est venue,
Et touts les rets desquels mon coeur est enlaßé.
Mais le beau front gaillard que ie porte encaßé,
Et qu'au coeur paint ie voy ou que ie me remue,
Me force, dont se rompt ma volonté conceuë,
Et au premier martire & dur ie suis chaßé.
Ie faisoy faute alors quand la rue ancienne
D'aduis libre on me print, & qu'elle n'estoit plus miē- (ne,

Car

Car suiuant ce qui plait aux yeux, on se repent.
Lors couroit en son mal libre & abandonnée,
Maintenant à plaiser d'autruy s'en va menée
L'ame, qui n'a failli qu'vne fois seulement.

Il dit, que tant luy deplait l'attente de quelque secours de M. L. en ses souspirs, qu'il a en haine l'espoir qui le fait attendre, & les desirs qui le font souspirer, & tout amoureux ret dont le coeur est prins : mais il est forcé du beau visage de M. L. de retourner à l'amoureux martire; Puis il dit, comment il a failli, & cõment il a perdu sa liberté.

SONNET LXXVII.

Comment m'as tu monstré, ô belle liberté,
Partant, de mon estat l'estre & la coniointure,
Lors que le premier trait me faisoit la bleceure,
Dont iamais guarison ie n'auray ny santé.
Les yeux lors ont leurs pleurs d'ũ tel zele appresté,
Que plus à la raison il ne reste ouuerture.
Car de tout fait mortel ils n'ont aucune cure,
Las du premier ainsi ie les ay eventé,
Ie ne puis escouter, fors celuy qui raisonne
De ma mort, car ie vay de son nom, seul qui sonne
Si cler & doucement, l'air par tout remplissant.
Lesperon de l'amour autre part ne me pique,
Et d'vn autre chemin les pieds n'ont la practique,
Et la main pour louer quelque autre ne s'entend.

Il se lamente icy, qu'aiant perdu sa liberté, la raison estoit vaincue des sentimens amoureux, lesquels deuenus desireux de la haute beauté de M. L. desestimoient tout autre obiect, tellement qu'il ne pouuoit

ouir

ouir qui ne parloit de M. L. qu'il appelle sa mort, pour ce que pour elle il se sentoit mourir; & de tant plus, qu'il ne pouuoit aller autrepart que là où qu'elle estoit, ny escrire d'autre que de ses choses.

SONNET LXXVIII.

Orson à ton destrier on pourra bien donner
Vn mors, qui de son cours le recule en arriere.
Mais qui faira au coeur qu'il n'eschappe barriere,
S'il aime honneur & craint se deuoir vergogner?
Ne souspire combien qu'à toy t'y personner
N'est permis, tu auras au pris ta part entiere,
Car ainsi que la fame en publicq fait carriere,
Il estra le premier a s'y debuissonner.
Suffise qu'au mi-lieu des champs il se presente
Au iour prefix armé de ce, dont sa descente
Et l'amour, & le temps l'ornent & sa valeur.
Criant d'vn franc desir enflammé, ie me liure
Auecque mon Seigneur, lequel ne me peut suiure,
Et vit pour n'estre icy en tourment & langueur.

De cestuy Sonnet sont deux aduis des commentateurs: le premier est, que se trouuant la dame a quelque feste, dõt estoit amoureux cestuy Orson, à qui le Poëte enuoie ce Sonnet, en quelque place ou iceluy Orson ne pouuoit estre, le Poëte luy dit, que combien qu'il ne pouuoit venir en personne, que son coeur y seroit, prenant le cheual pour le corps, ou la personne d'icelluy Orson, qui n'y pouuoit estre en persõne. L'autre aduis est qu'il se deuoit trouuer en quelque iouste ou tournoy mais que pour empeschements il n'y pouuoit estre: & pourtãt le Poëte luy dit, que conbiẽ qu'il ne se pouuoit trouuer là, q̃ pourtãt sõ coeur ne fairoit faute d'y estre.

SONNET LXXIX.

Puis qu'à vous & à moy souuent l'experience
A monstré nostre espoir au vray nous deceuoir,
A plus heureux estat il faut le coeur mouuoir,
Suiuant le premier bien franc de la repentance.
Ceste vie mondaine a d'vn pré resemblance,
Car le serpent sous l'herbe, & fleurs a son manoir,
Et s'aucunement l'oeil prend goust en son miroër,
C'est pour l'ame engluer de plus greue alliance.
Si doncques vous voulez deuant le iour dernier
Faire estre vostre esprit d'vn repos heritier,
Suiuez le peu, & non la commune mal seure,
On peut bien dire à moy, frere tu vas monstrant
Aux autres le chemin, auquel en fouruoiant
Tu as trotté souuent, & plus qu'onc à ceste heure.

Il escrit ce Sonnet a quelque sien ami, luy conseillant de laisser l'emprinse d'amour, & de suiure le chemin qui meine au bien principal; comparant la vie humaine a vn pré, ou que le serpent se cache sous l'herbe, c'est a dire, que la vie est pleine de tromperie. Et il enseigne la voie, pour aller vers le ciel; non comme si luy la cheminast, mais comme celuy qui par longue preuue scauoit de quel mal estoit cause le suiure d'amour.

SONNET LXXX.

La fenestre où se voit l'vn Soleil, quand il plait
A luy, & au mi-di ou le second arriue;
Et celle ou de l'air froid on sent la tempestiue
Musique, dont Borée es courts iours se refait,

Digitized by Google

Et la pierre ou madame apart seule se met
Aux grands iours, en parlant à soy-mesme pensiue,
Auec touts les endroits, ou de sa belle & viue
Personne, onc fut ombrage ou pas de son pied fait.
Et le hautain passage ou m'eut a sa cordelle,
Amour, & la saison qui neuue renouuelle
A tel iour d'an en an la vieille plaie en moy.
Et la face, qui m'est comme aussi le langage
Dedans le coeur confite, ainsi qu'vn bien haut gage,
Font mes yeux desireux de plaindre leur esmoy.

Il rememore icy quasi toutes les choses, desquelles se souuenant comme causes de son amour, luy vient le desir de plaindre.

SONNET LXXXI.

Helas, ie sçay fort bien, qu'vn funebre butin
Celle lá fait de nous, qui à nulluy fait grace.
Et de nous tost quiter, que le monde a la tache,
Et sa fidelité est d'vn petit termin.
Ie voy d'vn grand languir peu de merci en fin,
Et ia le dernier iour me sonne, changeons place,
Amour des forts liens pourtant ne me detache,
Qui veut tribut des yeux suiuant son vieil chemin.
Ie sçay que les moments, les heures, & iournées
Nous emportent les ans, & ie ne sens trompées
Les forces, qui en fait passent l'art du charmeur.
La volonté a fait à la raison la guerre
Quatorze ans, & du bien, si les ames sur terre
Presagent la meilleure, aura le nom vaincqueur.

Digitized by Google

Le Poëte se plaint de la brefue vie humaine, & du peu de merci, qu'a son long languir: & que ia se voit aprocher le dernier iour; mais que pour tout celá il ne se peut desenuelopper des mains d'Amour, & que quatorze ans ont combatu l'appetit & la raison, & qu'au dernier il pense que la raison vaincrá.

SONNET LXXXII.

Cesar (comme on escrit) a l'heure qu'il receut
La presentation de l'honnorée teste,
Par le traistre d'Egypte, en lieu d'en faire feste,
Pleurant dissimuloit la ioie qu'il en eut.
Et lors quand Hannibal la fortune apperceut,
Pour l'Empire affligé molester, estre preste,
Riant par-mi la gent de pleurs & dueil defaite,
Il saouloit ce qui tant aigrement luy depleut.
Ainsi couure l'esprit de contraire parure
Toutes ses pasions, or' d'vne nue obscure,
Or' de clere couleur la face deguisant.
Mais si bien quelquefois ie ris, ou si ie chante,
Ie le fay, pour n'auoir voie autre suffisante,
Que telle pour celer mon angoisseux tourment.

Il dit icy, que combien qu'il monstre quelquefois d'estre allegre, qu'il ne laisse pourtant d'estre plein de tourment & ennui, dissimulant auec l'allegresse la douleur, comme fit Cesar, qui simuloit l'allegresse auec les larmes, & Annibal le dueil auec le ris.

SONNET LXXXIII.

Hannibal fut heureux à vaincre, mais vser
Apres il ne sceut bien de son heur & victoire,

Pourtant

Digitized by Google

Pourtant, mon cher Seigneur, pour n'amoindrir ta (gloire
Par semblable defaut, il y faut aduiser.
Pour de ses oursellets le dam recompenser,
Qui auoient la pasture au May trop aspre & noire,
L'ourse en rage se ronge & venge en sa memoire,
Et ne fait que ses dents & ongles aiguiser.
Entre tant donc qu'au coeur elle a la fraische peine
L'honnoré cousteles ne remets en la gaine,
Mais suy là ou t'inuite & t'appelle ton sort.
Par la rue tout droit, qui de toy renommée
Peut au monde laisser, & la rendre honnorée
Mille années & mille autres apres ta mort.

Il exhorte par ce Sonnet le Seigneur Stephano Colonna à poursuiure sa victoire contre les Oursins, lesquels il auoit rompu auec touts ceux de leur faction.

SONNET LXXXIIII.

L'attendue vertu qui en vous fleurissoit,
Quand Amour commençoit limiter de sa corde
Vos combats, or' produit le fruit qui bien accorde
A telle fleur, & donne a mon espoir son droit.
Par ou le coeur me dit, qu'au papier ma main doit
Coucher ce dont par tout vostre renom aborde:
Car afin qu'à iamais de l'homme on se recorde,
On ne le peut tailler en plus durable endroit.
Croiez vous que pour tant que Cesar, & Marcelle
Et Paule, & l'African ont cy vie eternelle,
Que l'enclume & marteau les ont fait estre tels.
Ces oeuures mon Pandolphe, à la longue durée

Ne resistent, mais bien par fame & renommee
Nostre estude est, qui fait les hommes immortels.

Il escrit ce Sõnet au Seigneur Pãdolfe Malatesta tres bõ Capitaine de guerrre de son tẽps, disant que la vertu de la cognoissãce militaire, qui fleurissoit en luy des sa ieunesse, quãd Amour le vouloit mettre sous son ioug, creoit alors en luy fruit de louãge & gloire, tellemẽt qu'il s'apprestoit pour escrire de luy & de sa vertu.

CHANSON XXII.

Ie ne veus plus chanter comme i'ay fait,
Car ie n'estois entendu, dont i'eu honte.
On voit aussi qu'vn beau seiour deplait.
Et souspirer tousiours rien ne decompte.
La neige couure aux Alpes ia les bouts.
Et ia le iour qui m'esueille auoisine.
Gentil bien est vn fait honneste & doux,
Dame amoureuse, encor me plait à mine
Hautaine allant monstrant quelque dedain.
Non qui se tourne ailleurs fiere & mauuaise,
Sans glaiue Amour maintient son regne en train.
Le fureur d'vn beau retour s'appaise.
Et que cil couche au verd, qui n'a logis.
Et qui n'a l'or, ou à qui on l'a pris,
Hors d'vn beau voirre eaue, ou vin boiue a l'aise.
Celuy qui peut, m'entende ie m'entends.
Ie fu bergerde, ore non plus Saint Pierre.
A tenir pas mauuais il faut des sens.
Tant que ie puis seulet ie me depierre
I'oy Phaeton cheu mort au Pau gouffreux,

Et ia

Et ia le merle a trauersé le fleuue.
Helas venez le voir, or' ie ne veus.
Ce n'est point ieu qu'en l'eaue vn roc se treuue
Et de la glus aux fueilles, encor plus
Ie plains alors qu'en dame belle, honneste,
Trop grand orgueil cache plusieurs vertus.
Aucun respond à cil' qui ne l'affette;
Autre de cil' qui l'appelle s'enfuit.
Autre en la glace en plaignant se destruit,
Autre sa mort & iour & nuit soubhaitte.
Aime qui t'aime, est vn dit du viel temps
Laissons celá ie sçay que ie veus dire:
Car il faut qu'autre aprend a ses despens,
Vne dame humble vn doux ami souspire,
Mal se cognoit la figue à mon aduis.
Sage est qui tard trop haut dessein commence.
Et bon recueil on trouue en tout païs.
Autre est tué d'infinie esperance.
Et i'ay parfois dansé la dance aussi.
Mon peu de reste aurá qui le demande,
Si le donner ie me resouls a luy.
A cil se fie au monde qui commande,
Et loge au bois ceux qui le vont suiuant,
Afin qu'ormais aussi benignement
Paistre il me meine auec ceux de sa bende.
Chacun qui lit (peut estre) ne s'entend,
Et les rets tend tel qui ne peut rien prendre.
Et rompt ses sens qui trop finir pretend.

Digitized by Google

La loy soit droite ou autruy vient s'attendre.
On descend fort, afin d'estre en lieu seur.
Tel beaucoup semble, & puis on le mesprise.
La beauté close a plus qu'autre en douceur,
Benoite soit la clef qui au coeur mise
A delié, l'ame, & de tels chaisnons
Sauuée, & qui a laué ma poitrine
Des forts souspirs, compter par millions.
Ou plus de mal i'eus autruy or' se mine,
Et mon dueil vient par dueil doux, dont ie rendz
Grace à Amour, lequel plus ie ne sens,
Et moins pourtant que ia il n'y domine.
Sous beau silence accorts, & sages mots
En le son qui m'oste tout soin & peine,
La prison noire, ou le bel astre est clos,
Et la viole à la nuit en la plaine.
Et animaulx cruels entre les murs,
Et la poeur douce, & la gentile grace,
Et vn doux fleuue ordi de deux fonts purs,
La ou ie l'aime, & ioint en toute place
A Ialousie amour, m'ont prins le coeur
Et les signaux du beau & gay visage,
Me conduisants par le chemin plus seur
A mon espoir, & la fin de l'orage.
Mon bien caché, helas, & ce qui suit,
Or' paix, or' guerre, or' de guerre vn respit,
Ne me quitez onc en cest' equipage.
Ie ris & plains de mes passez ennuis

Car en

Car en celá que i'oy, fort ie me fie:
Et iusqu'à mieux du present, ie iouis;
Les ans ie chante, & ie tais & ie crie,
Et de façon ie niche au beau rameau.
Qu'au grand dedain louange & gré ie donne.
Lequel en fin rompt l'obstiné cerueau,
Et paint en l'ame vn bruit qui ma personne
Rendroit monstrée au doigt, puis a estaint
En moy ces mots (tant viue est ma painture
Que les diray) as tu pauure tant craint?
Qui m'a blecé le flanc, & qui le cure,
Par qui au coeur plus qu'au papier i'escris;
Par qui ie muers, par qui aussi ie vis,
Et en vn point feu & glace i'endure.

Le Poëte se plaint icy en ceste chanson de la lubricité & ingratitude de Prelats, & de leur auarice, & peu de foy. Au particulier entendement de laquelle ie remets le lecteur aux commentateurs Italiens, qui en escriuent plus au long.

CHANSON XXIII.

Vne angelette aux âiles neuue & sage
Ca bas venoit du ciel au frais riuage,
Où ie passoy tout seul par mon destin:
Puis quand sans guide & compagne au chemin
Elle me vit, vn ret qu'ell' fit de soye,
Elle mettoit sous l'herbe & verde voie:
Lors ie fu prins, & regret plus ie n'eus,
Tant douce estoit la clarté de ses yeux.

Il raconte

Il racompte en ce Madrigal commēt il fut prins, & en quel lieu de M.L.

SONNET LXXXV.

Ie ne voy le moien d'eschapper desormais,
La guerre des beaux yeux tant en moy continue,
Que ie crains que la peine, helas, tant soustenue
Ne destruise le coeur, qui treues n'a iamais.
Ie voudroy bien fuir, mais des amoureux rais
Iour & nuit ma ceruelle est si fort esperdue,
Qu'en la quinziesme année est ma force vaincue,
Plus qu'au iour que premier ie receuoy leurs traits.
Et leurs images sont tant esparses, que mettre
Ie ne me puis en place, ou sans voir, ie puisse estre
Celle ou semblable d'elle allumée clarté.
Seul au laurier tel bois verdoie & monstre vie,
Auquel par les rameaux par rare art, ma partie
Desireux me conduit selon sa volonté.

Il se plaint en ce Sonnet de la guerre, que luy font les yeux de M. L. lesquels luy sont tousiours si clers en son esprit, qu'il craint qu'ils ne destruisent son coeur. Et puis il dit, qu'Amour le conduit pour le suiure là où qu'il luy plait

SONNET LXXXVI.

Auentureux terroir plus qu'autre, où i'apperceus
La Amour arrester les pieds, & la lumiere
Sainte vers moy tourner, qui deuant & derriere
Soy, & tout alentour rend le ciel gracieux.
La figure engrauée au dur diamant mieux
Auec le temps pourroit faillir en sa matiere,

Que

Digitized by Google

Que ie n'aye au deuant telle douce maniere,
Dont i'ay de ma memoire & coeur rempli le creux.
Et quand ie te voirray oncques, & à toute heure
Ie chercheray la trace & la douce foulleure
Faite par le beau pied, faisant le tour courtois,
Mais s'en coeur valereux amour n'est endormie,
Lors quand tu le voirras mon Sennuce supplie,
Qu'il iette vne larmette, ou souspire vne fois.

Le Poëte se souuenãt d'vn fait gaillard & gracieux, que fit M. L. quand elle se tournoit vers luy pour le voir, & pour se faire voir a luy, il escriuoit ce Sonnet à Sẽnuce, & parlãt a celuy païs, il l'appelle heureux sur tout autre, & finalement le prie, q̃ voiant Sennuce il le prie, qu'il face pour luy sortir quelq̃ souspir ou larme.

SONNET LXXXVII.

Las, combien des assauts l'archer ailé me liure,
Qui sont entre le iour & la nuit mille & plus:
Ie retourne ou estoient les dards bruslants cognus
De moy, que font le feu de mon coeur tousiours viure.
Ie prends lã mon repos: & ainsi ie m'eniure,
Que d'aise d'y penser mes sens sont tant embus:
Au soir, a l'aube, a nonne, & aux vespres, qu'esmeus
Ils n'ont memoire ou soin d'autre chemin ensuiure.
L'air agreable & doux qui du visage cler
Se mue auec le son de son accort parler,
Pour faire vn doux serain à touts costez ventile.
Auquel qu'il me cõforte il m'est tousiours d'aduis,
Comme vn esprit gentil venu du Paradis,
Tant qu'autrepart ne vit le coeur las & debile,

Il dit icy, luy estant demeuré en la memoire le signe de la beneuolence, que toutes les fois, qu'il se sent assailli des amoureuses pensees, il retourne auec la memoire au courtois tourner des yeux & doux fait, quād il vit brusler les amoureuses estincelles, qui sortoient de ses beaus yeux, lesquelles faisoiēt le feu de son coeur immortel, car de la memoire d'ello il estoit tousiours enflammé, & telle est la tranquillité & douceur d'icelles, qu'il n'a d'autre chose soin ou souuenance.

SONNET LXXXVIII.

Au lieu accoustumé suiui d'amour estant
Retiré, comme est cil qui de Mars craint l'orage,
Qui par tout les pas serre, & se pouruoit en sage,
Dés discours anciens ie m'armoy dextrement.
Et par Phœbus ie vy de costé me tournant
Vne ombre faite en terre, & i'y cognu l'image
D'vne, qui me sembloit meriter dauantage,
Qu'en estat immortel viure eternellement.
Ie disois en mon coeur, pourquoy es tu en crainte?
Mais la pensée en moy ne fit si tost l'attainte,
Que les rais me perdants en presence y estoient.
Comme auecque l'esclair on oit tost le tonnerre,
Ainsi des beaus yeux fu-ie & par la splendeur clere,
Et d'vn doux saluer d'vne venue adioint.

Le Poëte poursuit, disant, qu'ainsi comme font les enamourez, il s'estoit mis en vn lieu, ou il pensoit que M. L. deuoit passer; lors quelle y suruint, deuant qu'il s'en apperceut, & elle le saluoit.

SON-

SONNET LXXXIX.

Celle qui mon coeur porte enclos dans son visage,
Ou seul entre discours plaisants & amoureux
I'estoy, se me monstroit, & ie me mis zeleux (mage.
En pied, pour l'honnorer d'vn front mort plein d'hom-
Si tost qu'elle apperceut, ou que i'estois en gage,
Elle se tourne à moy d'vn taint si gracieux,
Qu'elle eut à Iupiter estant tout furieux
Osté des mins la foudre, & de son chef la rage.
Ie reprins coeur, & elle outre, en parlant, passoit,
Car de ses tant doux yeux l'estincellant exploit
Auecque ses doux mots souffrir ie ne sçauoye.
Ie reçoy du plaisir or' si diuersement
Sur vn tel saluer, pensant & repensant,
Que ie n'ay, ny ie n'eu depuis faute onc de ioie.

Il suit icy la mesme matiere, disant, que quand M. L. luy apparut, qu'il hauçoit le visage pour l'honnorer, tout reuerent & pasle: mais elle l'apperceuant, elle se monstroit si gracieuse en la face, qu'elle eust amorti toute ire & tristesse; dont il reprint coeur, & hardiesse. & elle passoit estincellant auec les beaux yeux. & doucement parlant, tellement qu'il ne souffroit ny le doux estinceller des yeux, ny les douces paroles: toutefois le fait estoit de si merueilleux plaisir, qu'y repensant il mit en oubli toute douleur.

SONNET XC.

Ie veus que vous sçachez Sennuce, en quels abois
Ie me trouue, & comment ma vie va menée

Digitized by Google

Outre que ie ne perds, i'ards a l'accoustumée,
Laure me tourne, encor ie suis cil qui i'estois.
Icy humble du tout, fiere icy ie la vois
Ore douce, ore dure, or bonne, or redoutée,
Ores en robe honneste, ores en bigarrée,
Paisible quelquefois, dedaigneuse autre fois.
Icy elle chantoit, icy fut elle assise,
Et icy elle estoit tournée, icy remise,
Icy de ses beaux yeux elle perça mon coeur.
Icy fit elle vn mot, icy des soubrisées,
Icy changeoit sa veuë, en si faites pensées,
Nuit & iour, las, me tient Amour nostre seigneur.

Il escrit cestuy Sonnet a son ami Sennuce, luy donnant a cognoistre en quel estat il se trouuoit, & racompte touts les lieux ou qu'il vit M. L. & comment qu'il la vit.

SONNET XCI.

Icy ou ie ne suis que demi, mon Sennuce,
(Qu'ainsi i'y fusse entier, & vous aussi content)
Ie venois en fuiant la tempeste & le vent,
Qui troubloient tout subit l'air comme par embusche.
Et icy seur estant (pourquoy ie ne me musse
De la foudre craintif, comme i'ay fait deuant)
Ie veux dire, & pourquoy mon desir tant ardant
N'est estaint ny baissé tant que vaut vne puce.
Aussi tost que mon oeil l'amoureux palais vit,
Ou Laure douce & nette & gentile nacquit,
Qui rappaise le ciel, & le tonner limite.
Amour en l'ame ou elle a le droit du Seigneur,

La

Digitized by Google

La flamme rallumoit, & effaçà la peeur,
Doncq que fairoy-ie aiant ses yeux a l'opposite.

Il escriuoit de Vaucluse a Sennuce son ami, & monstroit que depuis qu'il partoit d'Auignõ, il auoit tousiours eu mauuais tẽps au chemin ; & il luy escrit trois choses, à sçauoir comment qu'il vint à Vaucluse, & qu'il ne craingnoit la foudre, & que le feu d'Amour ne le brusloit moins que parauant : & il dit, qu'il n'estoit la que demi, c'est a dire, auec le corps, estant l'esprit auec M. L.

SONNET XCII.

Le peruers Babilon, d'ou ore a prins la fuite
Toute vergogne, & dont tout bien s'est absenté.
Logement de douleurs, mere de vanité,
Pour alonger mes iours en me fuiant ie quite.
Icy or rime, or fleurs, & comme Amour m'inuite,
Or l'herbette cueillant, i'ay le pied seul planté,
Parlant auecque luy, & au plus soubhaitté
Siecle, tousiours pensant, ce seul mon mal limite.
De fortune ie n'ay ny du peuple souci
Des choses viles nul, peu de moy-mesme aussi,
Grande chaleur dedans ny dehors ie n'endure.
Seulement ie requiers deux desquels ie voudrois,
L'vne enuers moy auoir le coeur doux & courtois,
L'autre auoir tant qu'il eut onc ferme sa posture.

Il monstre or d'estre enfui de la court d'Auignon, & de ses ords vices, & d'estre retourné a sa demeure de Vaucluse, ou qu'il estoit paisiblement, desirant seulement deux choses, l'vne d'auoir bonne paix auec M. L. & l'autre que son Colonna fut asseuré en son estat.

SON-

SONNET XCIII.

Vne hautaine dame entre deux ses amis
Ie vis & treshonneste, & le Sire auec elle,
Qui regit la diuine & humaine ceruelle,
Et Phœbus d'vn costé, de l'autre ie me mis.
Lors qu'elle s'apperceut enclose du compris
Du plus bel amoureux, tout allegrement elle
Se tournoit vers mes yeux, ie voudroy que cruelle
Elle ne fut onc plus, qu'estre alors ie la vis.
Tout subit deuenoit en ioie conuertie
Du rencontre premier la grande ialousie
Au coeur, qui pour partie tant haute me nacquit.
A luy couurir la face espleurée & piteuse
Venoit vne nuette obscure & tenebreuse,
Tant de se voir vaincu, triste il auoit l'esprit.

Estant le Poëte vn iour regardant M. L. il aduint, que le Soleil de l'autre costé luy vint au visage, dõt elle offensée, toute ioieuse se tournoit vers luy riant pour tel accident : Dont il dit, que le Soleil & luy aimoient M. L. & qu'ils estoient pour le regarder l'vn d'vn costé & l'autre de l'autre. Et elle fachée du Soleil, pour mõstrer qu'elle aimoit plus Petrarque que le Soleil, elle se tournoit ioieuse vers luy, dont la douleur d'auoir vn tel competiteur en amour, se changeoit en allegresse par la faueur luy faite par M. L. dont le Soleil par la douleur deuint pasle & troublé.

SONNET XCIIII.

Plein de celle douceur que de la belle face
Mes yeux tiroient au iour que i'auoy volonté

Treshonne

Digitized by Google

Tresbonne de les clorre, afin qu'vne beauté
Ie ne visse oncques moindre en estime & en grace.
Ce que i'aime le plus ie laissois, & sa trace
Vieille l'esprit suiuant a voir ceste arresté
Seule est, & ne voit autre, (ainsi ia' vsité)
Et tient ce qui n'est elle indigne de sa place.
En vn val enserré & clos de touts costez,
Qui est le refrigere a mes souspirs mattez,
Tardif auec Amour ie vins, & en pensée.
La non dames, mais fonts & rocs tout alentour,
Et l'image ie trouue encor d'iceluy iour,
Qui d'y penser aux yeux par tout m'est figurée.

Le Poëte apres auoir eu faueur de M. L. demonstre estre parti plein d'indicible douceur, que ses yeux a-uoient prins de son beau visage; au iour auquel pour ne voir iamais moindre beauté, il les eut volontiers clos à iamais, aiant en haine tout ce qui n'est M. L.

SONNET XCV.

Si la roche par qui plus est ceste vallée
Close, & de qui luy vient son propre nom, auoit
(Par nature impossible) enuers Babel tout droit
L'espaule, & enuers Rome eut la face tournée:
Mes souspirs s'en iroient par voie plus aisée
Au lieu ou leur espoir vie & ioie reçoit:
Or'ils s'en vont espars, vn seul ne me deçoit
Pourtant, de se trouuer à la place assignée.
Et comme i'apperçois ils sont si doucement
Receus, qu'vn d'eux ne pense onc au departement,
Tant est leur ioie illec de contentement pleine.

Digitized by Google

Aux yeux reste le dueil, qui si tost qu'il fait iour
(Si grande est des beaux lieux a eux estez l'amour)
M'accõmodent de pleurs, & mes pieds las de peine.

Le Poëte s'estoit retiré à Vaucluse, laquelle est située de maniere que la roche qui l'enuirõne, est tournée auec les espaules, ce qui est auec l'aspre & estroite issue vers l'Orient, & regarde Rome, & de ce costé la estoit la demeure de M. L. & auec la face elle estoit vers Auignõ, ou demeuroit le Poëte, de maniere que voulant voir ou que demeuroit M. L. il deuoit monter iusques au plus haut d'icelle roche.

SONNET XCVI.

Le temps de mes souspiers va surpassant l'année
Seisiesme, & ie chemine outre enuers l'an dernier,
Il me semble pourtant qu'il n'est que depuis hier,
Que d'vn si grand trauail la source est commencée.
L'amer me semble doux, & mon dam me recrée,
Le viure poise, à qui ie prie n'estre cher,
D'auancer le dur sort, & ie crains que premier
La mort clorra l'oeil beau, dont ma langue est guidée.
Or ie suis las icy d'autre lieu desireux,
Et ie voudroy vouloir plus & plus ie me veux,
Et pour plus ne pouuoir au mieux ie m'euertue.
Aussi des vieux desirs le nouueau larmoier
Me dit de mon vieil estre en rien ne deuoier,
Et que pour mille assauts encor ie ne me mue.

Le Poëte escrit la miserable vie, en laquelle il se trouuoit, estants passez les seise ans qu'il auoit tousiours souspiré.

CHAN-

CHANSON XXIIII.

Vne plus belle & plus luisante dame
Que le Soleil, & d'autre autant de temps
Auec beauté cognue par sa fame,
En son trouppeau m'a mis ieune encor d'ans.
Ceste en ouurage, en mots & en pensées,
(Des rares cas ça bas au monde estant)
Par mille coins, ceste & mille contrées
Gaye & hautaine a moy fut au deuant.
Seul ie changeoy pour elle de mon estre,
Puis que ses yeux ie vins souffrir de pres,
Pour son amour ainsi ie m'alloy mettre
A vn dessein tant peneux tempre assez.
Que si mon heur au port requis me liure,
I'ay lors espoir par elle lontemps viure,
Quand on m'estime estre des trespassez.
Ie fus mené par ceste miene dame
Maint an bruslant plein d'vn ieune vouloir,
Ainsi comme or' ie comprens bien en l'ame
Seul, pour de moy plus seure preuue auoir.
En me monstrant les draps, voile & ombrage
Par fois de soy: mais la face cachant
Et moy croiant, las, par tout mon neuf âge
La voir assez ie m'en alloy content:
Et la memoire vn bien me fait, quand d'elle
D'or' en auant quelque chose ie voy,
Ie dy n'aguerre ell' me se monstrá telle

Au decouuert, qu'elle onc ne fit à moy
Iusqu'à present, dont au coeur vne glace
Me nacquit, qui encor y tient sa place,
Et tiendra tant qu'elle me prenne à soy.
Mais non obstant & la glace & la crainte,
Ie me donnoy tant de courage au coeur,
Qu'en m'arrestant ie la tenoy contrainte,
Pour de ses yeux tirer plus de douceur.
Elle qui i'a deuoilée eut la teste,
Deuant les miens, or' vois ami, me dit;
Comm' ie suis belle, & fay or ta requeste,
Comme à ton âge à ton propre aduis duit.
Madame dy-ie en vous ia longtemps hoste
Est mon amour, lequel ie sens auoir
Or' tant d'ardeur: dont en cest'estre s'oste
Autre vouloir à moy & non vouloir.
Lors d'vne voix de trempe si nouuelle
Elle disoit, & d'vne face telle,
Que i'en auray tousiours crainte & espoir.
Au monde rare en trouppe tant espesse
Fut, qui oiant parler de ma valeur,
Pour vn bref temps ne sentit quelque presse
D'vne estincelle au moins dedans son coeur.
Mais ma partie qui resiste au bien faire,
L'esteint bien tost: dont meurt toute vertu;
Et vn seigneur lors regne, autre & contraire
Qui plus doux viure asseure & plus voulu.
Amour qui fit la premiere ouuerture

De ton esprit, me dit choses vrayement,
Dont remarquant le grand desir i'augure,
Que dignité de fin haute t'attend.
Et comme ia des amis te te compte
Rares, par là dame encor voirras prompte,
Pour a tes yeux donner vn heur plus grand.
Ie vouloy dire impoßible est la chose.
Quand elle dit, l'oeil leue or' & voy doncq
Dame, en vn lieu secret & place close,
Qui a esté à bien peu monstrée onc.
Tost ie enclinoy ma face vergogneuse,
Vn feu nouueau plus grand sentant dedans.
Elle le print pour matiere ioieuse,
Disant, ie voy tres-bien ou tu le prens,
Comme Phœbus par son fort raionnage
Toute autre estoile enchasse en vn moment.
Ainsi moins beau or' appert mon visage,
Qui à clarté plus grande außi se rend:
Pourtant les miens ie ne veus que tu quites,
Car ceste est ia deuant, moy puis, produites
D'vne semence, & d'vn enfantement.
Cependant fut la honte en moy rompue
Tout alentour, qui ma langue ceignoit
Sur la premiere affrontée entreueuë,
Quand i'apperceu qu'elle s'apperceuoit,
Si ce que i'oy (lors ie dy) on peut croire,
Heureux le pere, & benoite soit l'eleu
Iour, qui par vous au monde cause gloire,

Et pour vous voir le temps que i'ay courru.
Et si i'ay onc laißé la droite voie,
Plus qu'on peut voir (peut estre) il me deplait
Mais si d'ouir digne estre ie pouuoye,
Plus de vostre estre vn chaud desir me pait.
Lors respondant pensiue celle honneste,
Et douce veuë en moy ferme elle arreste,
Qui mots & veuë en moy entrer a fait.
Ainsi qu'il pleut à nostre eternel pere,
Nee immortelle est chaque de nous deux:
Mais que vaut il à vous pleins de misere ?
En nous la faute, a vous las, vaudroit mieux.
Aimées ia, ieunes, gayes & belles
Fusmes vn temps, & telles maintenant,
Que ceste bat pour retourner les àiles
Vers l'ancien & premier logement.
Pour moy ie suis vne ombre: or de mon dire
As, ce que peut par toy s'entendre en bref.
Puis ia en pied, que loin ie me retire
Disant, la peeur ne te face aucun gref,
D'vn verd laurier vne guirlande belle
Ses mains cueilloient, de laquelle puis elle
Tout alentour m'enuironnoit le chef.
Qui ta raison, Chanson, diroit obscure,
Il ne m'en chaut: dy, car peu tardera
Le meßager, qui du vray l'ouuerture
I'espere, en voix plus clere en tout fairá,
Pour eueiller seulement ie venoye

Autruy

Autruy si cil'en cecy quy m'emploie,
Quand ie partoy de luy ne me trompa.

Les interpretes sont diuers en leur opiniõ au regard de ceste dame, dont parle icy Petrarque, Aucuns veulent que ce soit la Philosophie, autres la Theologie, & aucuns la Renommée. Et ceste telle dame ou la Philosophie, ou Theologie ou Fame, qui qu'elle ayt esté, il appelle plus belle que le Soleil, pource qu'il s'entend de la science, estant certain que la clarté de l'entendement luit plus qu'autre aucune lumiere corporelle. Et ainsi encore la Fame, laquelle luit es tenebres, & ceste telle le tiroit a soy, & tellement ouuroit en luy, qu'il viurá tousiours. En la seconde stanse il compte, comment ceste dame se laissoit voir, dõt la voiant tant belle, il demeuroit tout froid; mais s'estant asseuré, il approchoit plus pres, pour mieux pouuoir contempler ses beautez, Et il entroduit par forme de Dialogue a parler auecque telle dame, laquelle il dit le rechercher tant qu'il est conuenable a son âge, soit que voudrons entendre ou de la fame, ou la clarté intellectuelle. A laquelle il respond, que ia passé long temps il a mis son entente sur elle. En la quatriesme la dame respõd, qu'il ne se doit emerueiller de sa beauté, car celuy qui tant peu que ce soit la regarde, ne peut puis aimer autre chose terrestre: mais elle dit, que son aduersaire, qui est la volupté, qui trouble tout bien, esteint touts hõnestes desirs: mais l'honneste desir de Petrarque, dit elle, d'autant qu'elle entend d'amour, le faira digne d'honnorable fin, & en signe de ce, qu'il voirra dame qui fairá ses yeux bien heureux. En la cinquiesme le Poëte s'apprestoit pour dire, qu'il estoit impossible qu'on luy monstrast dame plus belle, quad luy rõpant la parole, elle dit, qu'il regardast en haut, luy monstrant ou la Vertu, ou la Theologie, a laquelle le plus il s'esmoit,

& par vergogne il abaiſſa ſa veuë. mais telle dame le conforte, diſant, que ſi bien icelle autre dame luy ſemble plus belle, que pourtant elle ne ſe part d'elle, eſtant ſa ſoeur. D'autant qu'il s'entend que la premiere dame fuſt la fame, & la deuxieſme ſoit la vertu: & s'il s'entẽd que la premiere dame eſtoit la Philoſophie, la ſeconde ſera la Theologie. En la ſixieſme il demonſtre, que voiant comme la premiere dame ne ſe ſoucioit, qu'il eſtimoit plus la deuxieſme, il quitoit la vergogne, & louant chacune il requiert de ſcauoir plus de leur eſtre. Par où la premiere reſpond en la ſeptieſme ſtance, que l'vne & l'autre eſt faite immortelle, leſquelles iadis eſtoient aimées des hõmes valeureux. En fin il ſe tourne vers la chanſon, & dit, qu'elle ne ſe ſoucie, ſi quelqu'vn la tiene pour obſcure.

SONNET XCVII.

Les piteux vers dont i'ay l'entiere cognoiſſance
De voſtre amour courtoiſe, & voſtre bon eſprit,
Tant de force en ma veuë eurent, que tout ſubit
I'eu la plume en la main pour donner aſſeurance.
A vous, que ie n'auois oncques experience,
Comment de celle la le dernier mordre nuit,
Dont i'attends la venue auec tout ce qui vit,
Mais les huys de ſa court ie vy ſans defiance.
Apres ie retournois en arriere, voiant
Sur la frontiere eſcrit, que le termin eſtant
A mes iours deſtiné, n'eſtoit venu encore.
Bien que le iour ny l'heure illec ie ne liſois.
Doncq voſtre affligé coeur ne ſoit triſte autrefois,
Et cherche vn homme digne alors quand on l'honnore.

Digitized by Google

Il escrit ce Sonnet a vn sien ami, qui auoit entendu que Petrarque estoit mort, luy donnant à entendre, qu'il auoit esté pres de la mort, mais qu'il estoit guari: & aiant esté d'iceluy son ami assez loué, il dit que la louange qui fut donné a luy, deuoit estre attribué a plus digne que luy.

CHANSON XXV.

Que ieune dame, Amour, ore tu vois,
Mon mal n'estime, & ne craint ton carquois,
Et entre deux tels ennemis ne doute.
Sans coiffe en robe armée elle te voit,
Sur l'herbe a fleurs se dechausse & s'assoit
Vers toy superbe & cruelle a moy toute.
Ie suis aux lacs, mais si pitie encor
Ton fort arc garde, & quelque dard, fay or
Que de nous deux la vengeance elle gouste.

Le Poëte parle en cestuy petit Madrigal a Amour, & il fait deuoir pour le mouuoir à faire vengeance contre M. L. qui m'esprisoit son regne, & le mal de Petrarque.

SONNET XCVIII.

Le ciel a desia fait le tour dix & sept ans,
Depuis que du premier i'ay brusle sans remise.
Mais alors qu'il aduient qu'a mon estat i'aduise,
Au mi-lieu de la flamme vne glace ie sens.
Il se dit bien, qu'autruy deuant les moeurs ou sens
Le poil change, & encor que l'âge les tamise,
L'humaine affection pourtant ne rappetise,
Tant le voile pesant est plein d'empeschements.
Helas, helas, & quand sera celle iournée,

Que

Que voiant enfuir l'vne apres l'autre année,
Du feu & long trauail ie soie rançonné?
Voirray-ie oncques le iour, qu'à ces yeux agreable,
Autant que ie voudrois, & qu'il est conuenable,
Soit le miellé regard du beau visage orné.

Il se plaint icy, que tant plus qu'il alloit auant auec le temps, tant plus luy failloit l'espoir du repos, estãts ia passez les dix & sept ans qu'il n'auoit peu se deliurer d'Amour.

SONNET XCIX.

Celle pâle couleur & tant vague, laquelle
D'vn nuage amoureux le doux riue couuroit,
En maiesté si grande au cœur se presentoit,
Qu'au mi-lieu de la veuë il rencontroit icelle.
I'apperceuois alors l'vn l'autre en façon telle
Se voir au Paradis, ainsi se decouuroit
Celuy penser piteux, autruy qui ne deçoit:
Mais ie le vy, car là seul ma veuë estincelle.
Toute angelique veuë & toute humilité,
Qui fut oncques en dame, ou l'amour ait esté,
Ne seroit qu'vn dedain pres de ce dont ie traite.
Vers terre elle abbaissoit le beau regard gentil
Sans sonner mot, disant (ainsi me sembloit il,)
A mon loial ami qui cause la retraite?

Se deuant le Poëte partir de M. L. il la vouloit aller visiter, & M. L. ne sçachant qu'il deuoit partir, le recueilloit benignement, toute riante & allegre; mais aiant apres entendu son partement, elle monstroit sẽblant d'en estre triste, & deuint toute pâle, & comme morte. Dont il dit que sa paleur rencontroit auec telle Maiesté par la voie des yeux le cœur de luy, que le dit cœur

coeur rencontroit sa paleur au mi lieu de la veuë de luy, pourtant qu'estant cognue par sa paleur la douleur qu'elle auoit de son partement, il ne pouuoit estre qu'il ne se contristast aussi, dont il deuint aussi mort & pâle: & par la suit il, qu'alors il cognut, comment les ames se voient l'vne l'autre au Paradis, & les conceptions l'vne de l'autre.

SONNET C.

Amour & la fortune, & mon esprit, tenant
Peu de cela qu'il voit, & qui du passé cure
Seul a, m'affligent tant qu'vne enuie bien dure
Sur ceux de l'autre riue aucunefois ne prend.

Amour me rompt le coeur, mon sort d'entendement
Le priue & de confort, dont l'esprit sot murmure,
Et se courrouce, ainsi en extreme torture
Ie suis tousiours forcé de viure en combattant.

Et de voir retourner mes doux iours ie n'espere,
Mais ma vie à venir de plus en plus amere,
Et desia la moitie de mon cours i'ay passé.

L'esperance ie voy, las, non diamantine,
Mais de voire, tomber de mes mains en ruine,
Et tout mon penser est à mi-chemin cassé.

Icy il se lamente d'Amour, de fortune, & de son esprit. d'Amour, pource qu'il destruit le coeur. de fortune, d'autant qu'elle causoit son partement de M. L. de son esprit, pource qu'il se courrouce & plaint; & il se voit tousiours aller auant de mal en pis.

CHANSON XXVI.

Si le penser qui me perd & accable,
Ainsi qu'il pique, & ainsi qu'il est fort,
Me vint vestir d'vne couleur semblable,
Tel m'ard & fuit qui (peut estre) en mon fort

D'ardre

D'ardre viendroit prendre aussi son partage,
Ou Amour dort, il se reueilleroit.
Et de mes pieds lassez du promenage
Es lieux deserts moindre marcque on voirroit,
Et aux coustants, champs, & mainte autre place,
Et les yeux mols moins seroient a tout temps
Pour celle ardant, qui plus froide est que glace,
Qui dragme au corps ne me laisse & aux flancs,
Ou tousiours feu & flamme ie ne sens.
Mais comme Amour de force me denue,
Et le sçauoir me vole du cerueau,
Ie parle en rime aspre, & de douceur nue,
Mais non tousiours en l'escorçe vn rameau,
Ou en ses fleurs ou ses fueilles decouure
Par le dehors son naturel pouuoir.
Amour celà que le coeur serre & couure
Voie, & aussi les beaus yeux, ou le voir
On peut a l'ombre assis a sa plaisance:
Et s'il aduient que le dueil hors sorti
En tristes pleurs & lamentes se lance,
L'vn nuit a moy, l'autre nuit a autruy,
D'autant qu'au bruit ie le fais estre ouï.
Doux & gays vers dont contre les alarmes
Des premiers d'ards d'Amour vsance i'eus,
Quand ie n'auois autres aucunes armes,
Qui voirrá onc vn tant ingenieux,
Qui ce mien coeur tant ferme & dur penetre?
Que refroidir ie me puisse du moins,

Ains

Ainsi que ia: car en luy me semble estre
Vn qui depaint madame de touts points
Tousiours; & d'elle a toute heure il raisonne,
Pour la retraire apres ie n'ay pouuoir
A mon semblant, tant deuien-ie indigne:
Helas, ainsi rauir il me faut voir
Mon doux secours, que ie voudrois auoir.

Comme vn enfant qui la langue auec peine
Denoue & tourne, & qui dire voulant,
Ne le scait faire & taire, ennui luy meine,
Ma volonté ainsi me va guidant
Pour aussi dire: & qu'auant ma mort m'oie
Ma partie douce, or qu'aduerse, ie veu.
S'il est ainsi que de toute sa ioie
Son beau visage est seulement heureux,
Tant qu'elle n'a plus d'autre chose cure,
Oy le donc toy bord d'eau verd & herbu,
Et vol tant large à mes souspirs procure,
Que tousiours soit à vn chacun cognu;
Comment i'estois à toy le bien venu.

Tu le scais bien, qu'oncques ne fut touchée
D'vn pied la terre egalable en beauté,
A celuy, dont ia tu estois signée,
Dont le cœur las & le flanc tourmenté
Font leur retour, pour faire leur partage
Auecque toy, de leurs discours cachez.
O des beaux pas s'encore sur l'herbage
Entre les fleurs esparsement celez.

Vne referne a moy il t'eut pleu faire
Quen l'armoiant, ma vie rien qu'aigreur
Eut peu trouuer, ou vn peu se refaire;
Mais l'ame vague incertaine, & en poeur,
Comme elle peut appaise sa douleur.
En touts endroits ou ie tourne, & ie vire
Les yeux, ie trouue vn doux plaisant serain,
Pensant icy batoit celle lumiere
Vague, & quelconcque herbette ou fleur ma main
Cueille, ie croy qu'elle soit racinée
Dans le terroir, ou coustume elle auoit
Entre la fleuue aller & la contrée:
Et ou vn siege elle à fois se faisoit
Frais & fleuri, entre verde plaisance,
Ainsi se voit qu'illec ne se perd rien,
Et pis seroit d'auoir plus d'asseurance,
Esprit heureux, quel est le bon heur tien?
Qui fais autruy riche d'vn si grand bien.
Que de toy-mesme as ie croy cognoissance,
O ma pauurette, & comment peu tu sois
Et mal ornée: or' demeure en ces bois.

Voulant le Poëte celebrer le lieu, où qu'il vit M. L. & l'heureux iour, il dit en la premiere stance, que si la pensée qui le destruit, l'accoustroit de couleur conforme à telle destruction, qu'il seroit pâle & mort & maigre, & telle le fuit, qui est M. L. qui par pitie seroit esmeuë pour l'aimer, le voiant se consumer pour elle: & ainsi auroit sa part du chaud. Et les vestiges de ses pieds seroient moins solitaires, car ils auoient la compagnie de

de ceux de M. L. Et par la ses yeux seroyẽt moins bagnez des larmes, car par elle cõpagnie l'occasiõ des plaintes cesseroit. En la 2. stanse il dit, que ses rimes sont aspres & lourdes, & que le defect vient d'Amour, qui par trop de tourmẽt leur oste le sçauoir. Dõt il desire, qu'õ ne regarde à ses paroles, mais à ce qu'il clost au coeur; car ainsi qu'a l'escorse ou aux fleurs ne se cognoit tousiours la vertu naturelle de la plante, ainsi sa pensee ne se peut cognoistre de ce qui apparoit en luy par dehors. En la troisiesme il monstre, qu'il desire de retourner à esteindre le feu de son coeur auec celles gaillardes rimes, qu'il faisoit au commencement de ses amours. Apres il se tourne à icelles rimes, qui luy estoiẽt armes contre l'assaut d'Amour, & il leur demãde, qui sera celuy qui ouurira son coeur de pierre, la dureté duquel ne luy laissoit faire rimes douces & gaillardes, dõt il pourroit escrire les hautes beautez de M. L. ce qu'il ne peut faire; car Amour luy oste le sçauoir. Il suit en la 4. stãse, que si biẽ il ne peut exprimer ses hautes beautez, il fait comme le petit enfant, qui combien qu'il ne sçait parler, ne peut taire: dont luy ainsi qu'il peut, est cõtraint de dire, & il veut estre ouï d'elle deuant qu'il meure; mais si elle ne se souciast de son parler, il prie à la verde riue du païs, ou qu'il estoit, qu'elle l'oie. En la 5. il suit parlant a la riue, disant, que iamais pied tant beau ne touchoit terre. cõme estoit celuy de M. L. duquel toy ô riue, esties marquée. Par ou il dit, qu'il reuient a partir auec elle ses secrettes pensees: & il se plaint qu'il n'a reserué en soy aucunes des marques d'iceluy beau pied. En la 6. il suit de parler de M. L. & monstre, comme se resiouit le coeur en celuy doux lieu, dont il mõstre que pour son confort il alloit souuent sur la verde riue, ou qu'elle auoit esté. Au dernier il parle à la chanson, disant, que d'autant qu'elle est si lourde & simple, qu'elle demeure chez soy.

CHANSON XXVII.

Clere & fraische eaue & douce, ou souloit mettre
Le beau corsage alors qu'elle se lauoit
Celle, qui seule à moy dame semble estre.
Gentil rameau, dont à elle il plaisoit
(Auec souspirs ie le me r'incerue elle)
Vne colonne à son beau flanc choiser.
Herbes & fleurs qui ia souloient à elle
La robe gaie & gentile couurir,
Et quant & quant la poitrine angelique,
Air pur & saint, ou le Cyprin enfant
Par les beaus yeux, guides de sa practique
Le coeur m'ouuroit; escoutez iointement
Las, mon extreme & triste parlement.
Mais si mon sort tellement le destine,
Et que le ciel en cela soit serui,
Qu'amour ces yeux par larmes extermine,
Que ce corps pauure au moins quelque merci
Recouurir puisse entre vous, & la nue
Ame retourne à son propre logis.
La mort sera moins regrettée & crue,
Si cest'espoir porter auec ie puis
Vers le douteux & incertain passage.
Car l'esprit las, pour obtenir repos
Onc ne pourroit en cercueil ou riuage
Plus reposez fuir mieux a propos,
La chair lassée & les trauaillez os.

Digitized by Google

Le temps pourrá venir encor (peut estre)
Que de retour à l'vsité seiour,
La fiere & belle & douce, viendrá mettre
(Ou que i'estois au saint & benoit iour
D'elle apperceu) sa desireuse veuë
Et recreante, en m'y allant cherchant,
Et, o pitié, entre pierres menue
Terre ia estre & cendre me voiant,
Qu'amour prenant en elle aussi sa place,
Luy causerá souspirs tant gracieux,
Qu'elle obtiendrá pour moy merci & grace,
Et forcerá & contraindra les cieux
De son beau voile en s'essuiant les yeux.
Des beaux rameaux (douce est la souuenance)
Sur son giron vne pluie tomboit
De belles fleurs en tresgrande abondance
Et elle assise en telle gloire estoit
Humble de moeurs, de gestes & de face,
Couuerte ia de la pluie d'amour.
La vne fleur sur ses fraizes s'attache,
Sur son poil blond vne autre apres a tour,
Qui d'or forgé & perles non communes
Sembloient à l'oeil a ce iour, & aussi
En terre on vit, & dessus l'eaue aucunes,
Et d'erreur vague autres faire maint ply
En l'air, semblant dire, Amour regne icy,
Combien de fois le disoy-ie à celle heure
Tout esbahi, c'este vrayement me quite

Au Paradis, c'est chose plus que seure
Chargé d'oubli ainsi estre me fut:
Le maintien d'ange, & aussi le visage,
Et le doux-ris, & son dire admiré,
M'ont tellement fait estre de l'image
Vraye & parfaite arriere & separé,
Que souspirant entre moy ie disoye,
Comment icy suis-ie venu, & quand?
Croiant qu'au ciel ie fu, non ou i'estoye,
Et des alors ceste herbe me pleut tant,
Qu'en autre lieu ie n'ay appaisement.
Tu pourrois bien Chanson quiter la voie
Des bois, si tant tu auois d'ornements,
Comme as l'ennuie, & t'accoster aux gens.

Il suit le chant commencé de la chanson anterieure, il escrit comment il la vit, & cõbien que luy sembloit merueilleuse la beauté. Et il parle aux eaues, herbes & aux fleurs, les priant, qu'elles donnent audience à ses paroles. En la seconde stanse, il demande disant, que si le destin veut qu'il serre les yeux par l'amour en larmoiant, que la grace soit faire au malheureux corps, qu'il soit couuert ētre vous arbres, herbes & air, & l'ame en son propre logis, qui est le ciel. Autres entendent par ce logis M. L. Et s'il meurt, auec tel espoir, il dit que la mort doit estre moins cruelle, ne pouuant estre la chair en plus reposé lieu. En la troisiesme stanse il dit la raison, pourquoy il dit de desirer d'estre en tels lieux, laquelle est qu'il esperoit que M. L. deuoit passer quelquefois par iceux lieux, & le voiant mort, qu'elle en auroit pitié. En la quatriesme il retourne a dire de la douce façõ, en laquelle M. L. se tenoit a celuy

arbre

arbre fleuri, & le desir que c'estoit de voir ses fleurs, ce qu'il luy dit estre doux, quand il y pense, & qu'elle en telle gloire estoit humble. En la cinquiesme il dit, cōment il s'emerueilloit la voiant tant belle & si gaillarde, tellemēt qu'oubliant soy-mesmes, il croioit estre au Paradis: dont depuis il ne trouuoit lieu qui plus luy pleut. Finalement il dit à la Chanson, qu'elle demeure cōme peu ornée en iceux lieux solitaires cōme l'autre.

CHANSON XXVIII.

En telle part ou Amour m'esperonne,
Mes tristes vers il conuient que i'ordonne,
Comme suiuants mon affligé esprit:
Mais cil qui traitte auec moy mon conflit,
Me fait douter, tant est confus son dire,
Quels ie diray deuant ou quels derriere,
Mais de l'histoire en mon coeur tant que i'ay
De sa main propre escrite tout au vray,
De mes douleurs (que si fort ie recole)
Ie compteray, puis que par ma parole
Les souspirs ont treue, & mon mal secours.
Ie dy qu'encor que choses touts les iours
Diuerses mille, aux yeux i'ay, ie regarde
Seule vne dame, & sa face gaillarde.
Puis qu'esloigné de mon plus grand confort
Et bien ie suis, par mon marastre sort
Inexorable & fier & dommageable,
Par la memoire Amour seul me tient stable;
Dont si ie voy en quelque ieune obiect,

Digitized by Google

Que l'Vniuers en herbe se remet,
Que l'âge immeur il semble me reuele,
Qui dame or' est celle ieunette belle.
Puis quand Phoebus surmonte rechaufant
Au feu, pareille elle est à mon semblant
D'amour, lequel de coeur haut se fait maistre.
Mais quand de luy, lequel retournant estre
Pas à pas moindre il voit, le iour se plaint,
Ie voy qu'elle à ses parfaits iours attaint.
Aux branches fleurs voiant & la verdure
Pourpree, au temps qui chasse la froidure,
Et quand la force aux meilleurs astres vient,
Mon oeil encor la viole retient
Et le verd, dont au premier de ma guerre
Amour s'armoit tant qu'encor il me serre,
Et celle douce & gaye escorce au corps
Tendre & menu qui faisoit le dehors,
Ou se loge or l'ame noble & gentile:
Laquelle a moy toute ioie fait vile
Sembler, si fort ma souuenance accroit
De sa mode humble, & qui lors florissoit,
Et puis croissoit, loin anticipant l'âge
Tout seul la cause & paix de mon orage.
La tendre neige aux montagnes voiant
De loin se fondre au Soleil raionnant,
Coume Phoebus la neige, Amour me renge,
Pensant au front non terrestre, mais d'Ange,
Qui peut de loin mon oeil mettre en moiteur,

Mais

Mais l'esblouir de pres vainc quant le coeur:
Ou entre deux de la couleur dorée
Et le beau blanc tousiours chose est monstrée,
Iusqu'à quel onc oeil mortel ne fit faut:
Que le mien croy-ie, & vn desir si chaud
Qui n'ard ainsi, quand en souspirant elle
Soubrit, qu'oublie à l'approcher n'eschelle,
Mais il deuient sans fin & le changer
L'esté ne peut, ny l'estaindre l'hiuer.

Ie n'ay onc veu errer la torche astrée
Par l'air serain, & entre la rousée
Luire & la glace, alors qu'il auoit pleu
De nuit, qu'à moy au deuant ie n'ay eu
Les beaux yeux, dont ma vie se soulage:
Quels ie les vy sous le voile ombrage.
Et comme fut leur beauté cler comme or
Le ciel ce iour, ainsi baignez encor
Estinceller ie les voy, dont que i'arde
Il faut tousiours: si monter ie regarde
Phoebus, lors l'air m'enflammant m'apparoit
Si se coucher au soir vers l'autre endroit,
Quand il s'en va lors le voir il me semble,
Laissant obscur le lieu duquel il s'emble.

Si mes yeux ont roses onc admiré
De coeur rouge & blanche en plat doré,
Qu'auoit cueilly fraisches la main pucelle,
Ils pensoient voir le visage de celle,
D'autre en merueille egale qui n'a pas

Auecque trois y conioints rares cas
La tresse blonde au col blanc estendüe,
Ou pour tout lait la preuue treit perdue.
Et puis la ioue ornée d'vn doux feu,
Puis quand le vent aux pais a esmu
Vn peu la fleur blanche & iaune, & la tourne
Et bransle, en l'ame alors le lieu retourne,
Et l'aisné iour qu'a l'air espars ie vis
Les cheueux d'or a m'ardre si subits.
Compter de reng les estoiles (peut estre)
Et toute l'eaue en petit voire mettre,
Ie croioy lors qu'en papier si petit
Nouueau vouloir de racompter me prit,
Comme en maint lieu la fleur des belles femmes
Sa clarté douce, en restant chez soy-mesmes,
A fin que d'elle one ie ne sois absent,
Aussi ne vens-ie, & si parfois partant
Ie fuy, sur terre & au ciel le passage
Elle m'a clos, car tousiours son visage
Mes yeux lassez ont present, dont ie suis
Du tout destruit, & tellement assis,
Qu'autre iamais ie ne veux ny desire,
Ny criant nom d'autre quand ie souspire.
Chanson tu scais tout mon dire estre vn rien,
A l'amoureux & secret penser mien,
Lequel en l'ame & iour & nuit ie porte,
Et qui tout seul m'assiste & me conforte,
Entre combats si longs me tenant droit:

Car mis à mort passez longtemps m'auroit
Mon dueil, plaignant de mon coeur la distance,
Mais de mourir par là ie m'en dispence.

Estant le Poëte eloigné de M. L. il escrit en ceste Chanson, comme sa pensée estoit tousiours en elle. Et briefuement il propose en la premiere stance, ce que diffusement il escriuera, concluant en elle, qu'il voit tant de choses qu'il vueille, il ne voit autre que M. L. luy estant tousiours deuant les yeux. En la deuxiesme, il se plaint de sa cruelle fortune, qu'elle l'a eloigné de M. L. dont commençant du premier, quand il s'enamouroit, il rememore toutes les choses qu'il vit en elle, & qui luy pleurent, faisant comparaison des saisons de l'année à la vie humaine. En la troisieme stanse, aiant par les trois saisons de l'année demonstré les trois parties de M. L. auec le verd & fleurs du printemps, il depaint & l'vn & l'autre estre du corps & de l'ame, qu'au commencement de ses amours elle portoit, bien qu'apres qu'elle estoit dame, elle le changeoit. En la quatriesme, que quand il voit la tendre neige par les collines, se souuenant de M. L. il deuient comme neige au Soleil, par la douleur qu'il a d'estre eloigné, pensant au beau visage, qui de loin le fait larmoier, & de pres l'esblouit, ou, cela est au beau visage entre les ioues & les cheueux se monstre es yeux chose, c'est, beauté, qu'oncques ne vit autre oeil que celuy de Petrarque. En la cincquiesme il fait trois comparaisons, par lesquelles il represente les beautez de M. L. l'vne est des estoiles, lesquelles apres la pluie de la nuit se voiét reluire, aux beaux yeux de M. L. lesquels a l'ōbre d'vn beau voile il auoit vn iour veu pleurer: la deuxiesme est du leuer du Soleil, à l'apparoistre d'elle; la troisiesme est du remonter, au partir d'elle.

En la sixiesme il fait deux autres comparaisons, l'vne est du plat d'or plein de blanches & vermeilles roses, par lequel il entéd le visage de M. L. l'autre des fleurs blanches & iaunes, veut signifier son col blanc & ses tresses blondes. En la septiesme il demonstre, combien estoit vaine sa pensée à vouloir exprimer les similitudes, esquelles il luy sembloit la voir, comme tant faciles à dire, cóme il est facile à compter toutes les estoilles, & clorre toutes les eaues en vn petit vaisseau, finalement parlant à la Chanson, il dit, que tout ce qu'il en a parlé, au respect de ce que son discours & penser amoureux en comprend, n'est rien.

CHANSON XXIX.

Mon terroir Thusque or qu'en vain la parole
Soit pour les coups lesquels inen ceil mortels
En ton beau coups souuentefois recole:
Ce m'aide au moins que mes souspirs soient tels
Comme le Tibre auec l'Arne l'espere,
Et le Pau ou, triste & sombre or ie suis,
Ie te requiers du ciel recteur & pere,
Que la pitié qui sur terre t'a mis
A retourner, t'incite enuers la terre
Aimée, au peu de cause (o doux Seigneur)
Tu vois tenir vne cruelle guerre:
Les coeurs aussi durs & clos par l'aigreur
Du felon Mars enflé d'orgueil & d'ire:
Ouure les Pere, & le noeud delians
Ta verité y permets par mon dire
(Quel que ie soy) auoir accroissement.
Vous qui auez par don de la fortune

Es moins le mors du quartier beaux & doux,
Dont que pitié n'auez, il semble aucune
D'estrange acier pourquoy tant entre nous ?
Pourquoy voit on auoir la verde pleine
Du sang Barbare vn rouge & vermeil teint ?
La vaine erreur vous decoit & fascine,
Vostre oeil voit pensé assez, mais peu estraint,
Car vous cherchez au coeur mis a la vente
Amour ou soucil qui tient plus de gens
Des ennemis plus grand nombre sustente:
Deluge vni, es quels estranges champs
Ou durs deserts as tu prins origine,
Pour inonder nos champs pleins de douceur ?
Des propres mains si nous vient la ruine
Pour se sauuer qui aura la valeur ?
A nostre estat bien a preueu nature,
Quand entre nous & l'Allemand ireux
Mettre vn rampart des Alpes elle eut cure:
Mais a son bien contraire & priué d'yeux
Le desir, puis a esté si peu sage,
Qu'il a la ronge en vn corps sain & beau
Soy procurée: or ioints en vne cage
Fiers animaux, & vn tant doux troupeau
Se font leur nid, tant qu'incessament pleure
Le meilleur d'eux: & semence est cecy
Pour plus d'ennui, du peuple ou ne demeure
La loy, auquel Marius a ainsi
Comme on le lit, ouuert le flanc, qu'entiere

La memoire est encores de l'exploit.
Quand mort de soif & las de la riuiere
D'eaue non plus que de sang il buuoit.

Ie tay Cæsar, qui par toutes contrées
Sanguinolent a l'herbage rendu,
Des veines ia par nos espês couppées:
Or que le ciel il me semble a conceu,
Parquel ne sçay-ie astre dur sur nous haine,
Vostre merci à qui tant s'est commis,
Vos volontez n'allants d'egale haleine,
Gastent du monde vn beau & grand païs:
Quel iugement, quelle erreur destinée,
Quelle facheux estre au pauure voisin,
Et la fortune esparse & affligée
Poursuiure, & gens chercher par long chemin,
Et trouuer bon que le sang ils respandent,
Et vendent l'ame & la mettent a pris
Pour le vray dire, icy mes mots s'estendent,
Non que par haine autruy i'aie en mespris.

Ne voiez vous par tant d'experience,
La ruse encor du Bauieresque trait,
Qui bat la mort du doigt, & ne le pense?
Plus que le dam la honte me deplait.
Mais vostre sang pleut à plus de largesse,
Vostre couroux estant plus vehement.
Des le matin pensez à vostre presse
Iusques a tierce, & vous voirez comment
Tient cher autruy qui si peu de soy cuide.

O tout

O tout gentil & noble sang Latin,
De ces fardeaux te ruinants te vuide,
Et d'vn nom vain faire idole fay fin,
Vain dy-ie, à qui le subiect n'accompagne:
Car nos pechez, non naturel defaut
Font que d'esprit la furie nous gaigne
Du peuple fier & retif de la haut.
N'est ce lieu pas celle terre premiere,
Que i'ay touchée? & mon nid n'est cestuy?
Qui m'a nourri en doulceur nourriciere?
Et n'est-ce point ma patrie & appuy?
Mere benigne & bõne, & couuerture
Des os cendreux de touts deux mes parens?
Qu'en vostre esprit pour Dieu face ouuerture
Par fois cecy, & les cris abondants
Du triste peuple auec pitié rencontre,
Qui apres Dieu seulement son repos
Attend de vous, & en vous si se monstre
Aucun signal de pitié a propos,
A la fureur la vertu bien armée
S'opposera, & faira court combats:
Car la valeur du vieil temps tant louée
Es cours Thuscans à present encor bat.
Voiez Seigneurs comment le temps s'en vole,
Et comment viste est la vie à fuir,
Et que la mort suit, & ia nous accolle,
Estant or'cy pensez au departir:
Car l'ame nue & non accompagnée,

Doit

Doit arriuer au passage incertain,
En trauersant par-mi ceste vallée,
Ie prie ostez la haine & le dedain,
Vents ennemis à la vie ioieuse,
Et le temps mis en faits, dont on destruit
Autruy, soit or' mis en plus vertueuse
Chose, en oeuurant de la main ou d'esprit
A quelque los, des bons la recompense,
A quelque estude honneste & genereux,
Ainsi ça bas prend on reiouissance,
Et le chemin on trouue ouuert aux cieux.
Que ta raison, Chanson, ie t'admonneste,
Tu dise en mots courtoisement humains:
Car entre gens de fiere & verde teste,
Tu dois aller, & les vouloirs sont pleins
Ia de l'vsance execrable & antique,
Qui ennemie au vray tousiours se fait:
Tu prouueras ton sort bon ou inique
Entre grands coeurs peu en nombre, ausquels plait
Le bien: & d'eux ou est il qui m'asseure?
Ie vay criant paix, paix, paix à toute heure.

Petrarque se plaint en ceste chanson des miseres, esquelles se trouuoit l'Italie en son temps, & de la malice des Princes Chrestiens, qu'ils la laissoient ainsi miserablement ruiner, & le plus des Italiens qui n'ont vergogne de la laisser en proie aux Barbares; demonstrant que quand les Italiens ont voulu monstrer leur valeur, ils ont vaincu ceux, ausquels ils sont à present la proie auec leur grande honte: puis que comme viles

femmes & pleins de peur, ils ne se mettent ensemble en vnion pour se deliurer de si estrange seruitude. Lesquels s'ils lisoient ceste chanson, voirroient combien peut la valeur Italienne, laquelle estãt vnie, a tousiours vaincu les natiõs barbares, ausquelles desunie elle sert.

CHANSON XXX.

De mont en mont & mainte fantasie
Me guide Amour, car tout chemin cognu
Contraire m'est à la tranquille vie.
Ou fleuue ou font sont en lieu peu batu,
Ou deux constants font a vn val ombrage,
L'ame estonnée illec trouue repos.
Qui comme Amour l'inuite or s'encourage,
Or craint, or rit, or sonne tristes mots,
Et le front qui suit ou elle le meine,
Bien peu de temps en son estat durant,
Se change & trouble, & puis se rassereine,
Dont de la veue vn qui tel viure entend,
Diroit, cestuy ard en estat branslant.
La place m'est aux yeux comme mortelle,
Ou hantent gens, & par les aspres bois
Et les hauts monts mon coeur moins se querelle,
Et a touts pas marchant i'ay chaque fois
Vn frais penser, de ma dame qui tourne
Souuent en ieu le tourment que de fait
Pour elle ie souffre, & quasi qu'on destourne
De moy tel viure, amer doux me desplait.
Car, Amour, dy-ie encor par auenture

A temps.

A temps meilleur te garde, & à autruy
Peut estre es cher, or que tu te mesure
Vile, & ie passe en souspirs par cecy,
Il pourroit estre, or comme, or quand ainsi?
Ou ombre vn mont ou bien vn haut pin donne,
Parfois ie pause: & son front excellent
Au premier roc en l'esprit ie faconne,
Puis la pitié, à moy-mesmes venant,
Fait que ie voy molle estre ma poitrine:
Alors ie dy, las, d'ou es tu desioint?
Et ou es tu? mais pendant que i'encline
L'esprit errant au ia pourpensé point,
Et que moy-mesme en la voiant i'oublie,
Ie sens Amour tant de prés, qu'à l'ame est
Sa propre erreur vne ioie accomplie:
En tant de lieux ie voy son beau pourtrait,
Que si l'erreur dure, rien plus me plaist
I'ay plusieurs (qui est qui foy me preste?)
Veu viue icelle en l'ondeuse clarté,
Et dans vn tronc d'vne fau, en l'herbette,
Et dans l'air blanc si faite, qu'en beauté
Leda pouuoit, sa fille perdre, dire,
Ainsi qu'vn astre estant des rais couuert
Du cler Soleil: & si ie me retire
En lieu sauuage, ou vers vn bord desert,
Plus sa beauté i'ay imaginatiue,
Puis quand le vray la douce erreur au doigt
Monstre au lieu mesme encor sur pierre viue,

Pierre

Pierre ia monte assis ie suis de froid,
Comme vn qui pense, escrit & plaint, fairoit.
D'vn autre mont ou l'ombrage ne touche
Vers vn plus grand & plus proche des cieux,
Vn grand desir par coustume me pousse,
Dont ie commence à mesurer des yeux
Mon dam, & lors par larmes ie dispense
Le coeur chargé d'vn trop facheux ennuis
Quand y pensant ie voy celle distance,
Qui me depart du front beau & ioli,
Qui m'est si pres & si loin a toute heure,
Que scais tu pauure, apres chez moy, ie dis
Tout beau (peut estre) elle or' en sa demeure,
Plaint, que tu sois en si longtain païs,
Et ce pendant ie reprens mes esprits.
Passant delà des Alpes, Chansonnette,
Ou le ciel est plus serain & plaisant,
Me reuoiras sur vne eau non secrete,
Et viste au cours, ou d'vn bien oderant
Et frais laurier l'aure douce s'arreste,
La est mon coeur, & cell' qui me le prend,
Ma forme icy tu peus voir seulement.

Le Poëte escriuoit ceste Chanson estant loin de M. L. dont en la premiere stanse il monstre, qu'il a en haine touts lieux non solitaires, pour estre plus à repos en ses pensées amoureuses.
Puis il suit en la deuxiesme, comment il aime les lieux solitaires pour mieux pouuoir pëser a M. L. luy naissãt.
à touts

à touts pas vne nouuelle pensée d'elle, & que par l'espoir qu'il auoit de pouuoir encore iouir de sa veüe, il se contentoit d'vn tel sien viure. En la troisieme il compte deux pensees contraires, l'vne estoit qu'a luy se representoit sa dame, comme elle estoit belle & gaillarde, dont il prenoit grand plaisir: & lautre que tost apres il commençoit penser, combien qu'il estoit lontain de M. L. & perdoit de son bel Soleil, dõt il auoit tant de douleur, qu'il pleuroit. Et il dit, que cependãt qu'il pouuoit auoir l'esprit ententif à la premiere pensée, qui estoit de M. L. qui le fit oublier soy-mesmes, & sentoit Amour au pres de soy, & vit M. L. estre à luy voisine, que l'ame demeuroit contente de son erreur; & il la vit en tãt de lieux, & si belle, que si l'erreur eut duré, il n'eut desiré autre chose. Et la quatriesme il compte, en combien de lieux il la vit si belle ensuiuant sa premiere pensée. Puis il retourne a l'autre, par laquelle il s'apperceut de son erreur. En la cinquiesme, il suit de se plaindre de se trouuer si eloigné d'elle, dont parfois luy vient vn grand desir, lequel le fait monter sur quelque haut mont, & de la il mesure la grande distãce qui est entre luy & elle, dont il se plaint auec grande tristesse. Et finalement il se console, pensant que M. L. souspire aussi pour luy. & apres il dit a sa Chanson, ou qu'elle le trouuera, se deuant droit tirer a M. L.

SONNET CI.

La voie de merci puis qu'a moy ie voy close,
Ie me suis eloigné des yeux par vn chemin
Desesperé, esquels (ie ne sçay par destin
Quel) de toute ma foy le guerdon se repose.
De souspirs ie repais le coeur, qui autre chose
Ne desire, & des pleurs, né pour semblable fin,

Ie vis

Iouis, ce qui me plait, car en tel estre en fin,
Le plaindre plus m'est doux, qu'autruy ne presuppose.
Et ie viens m'attacher tout seul à vn pourtrait,
Non par Zeuse ou Prasite, ou par Fidias fait,
Mais d'vn maistre meilleur de plus haute industrie.
Quelle Schitie doncq me donnera seurté
Ou Numidie? si de mon immerité
Exil, non saoule, ainsi caché, me trouue enuie.

S'eloignant Petrarque de M.L. il faint que desesperant de l'attendue grace des beaus yeux, il s'eloignoit. Puis il compte qu'eloigné comme il fut, comment il nourrissoit son coeur de souspirs & de l'armes; & que l'image d'elle & sa pensée le soustenoient: & a la fin il se plaint, que la fortune s'oppose a tout son dessein.

SONNET CII.

Ie chanteroy d'Amour en façon si nouuelle,
Qu'a chacun iour sortir du flanc dur ie feroys
Mille souspirs par force, & que i'allumeroys
Encor hauts desirs mille en la froide ceruelle,
Et ie voiroy souuent changer la face belle,
Et les yeux se baigner, & plusieurs tours courtois
Par pitié faire ainsi, que cil qui se parfois
Trop tard de son erreur & mal d'autruy querelle,
Et les vermeilles fleurs entre la neige au vent
Se muer, & monstrer l'yuoire ouuertement,
Qui tel de marbre fait, qui de pres le regarde.
Et tout cela, d'autant qu'au viure court & bref

Ie ne me donne ennui, mais ie porte le chef
Haut, d'estre reserué pour la saison plus tarde.

Il semble que quelqu'vn luy auoit demandé ce qu'il eut fait, s'il eust esté aupres de M. L. & luy auroit respondu, ie chanteroy &c. ou il veut dire, si M. L. le luy commandoit, il chanteroit si nouuellement.

SONNET CIII.

Si ce n'est point Amour, qu'est ce doncq que ie sens?
Si c'est Amour, pour Dieu, que chose doncq & quelle?
Si bonne, d'ou la peine aspre tant & mortelle?
Si mauuaise, d'ou sont si doux tous les tourments?
Si volontaire i'ards, d'ou les pleurs & accents
Tristes? si maugré moy, que me vaut la querelle?
O mort viue, o doux mal, comment peut estre telle
Ta force en mon endroit? si ie ne le consents.
Et si ie le consents, à tort ie me lamente,
Entre si diuers vents en barque peu puissante
Sans gouuernail en mer ie me trouue agité.
De sçauoir tant legére, & d'erreur tant chargée,
Qu'en moy-mesme ie n'ay ma pretente arrestée,
Et ie brusle en hiuer tremblant à mi-esté.

Le Poëte parle à soy-mesme, & il demãde, si ce n'est point Amour ce qu'il sent, quelle chose dõc que ce soit; & si c'est Amour, quelle chose, & si bonne, pourquoy l'effect tant aspre; si mauuaise, pourquoy sont les tourments qui en sourdent, si doux. Depuis il demande, s'il ard en le voulant, dont nait le plaindre; & si contre son gré, a quoy que luy sert se lamenter, & par là il definit l'amour ou vne viue mort, ou vn plaisant mal.

SON-

Digitized by Google

SONNET CIIII.

Par Amour comme vn but a la flesche, il me faut
Estre, & comme la neige au Soleil, & la cire
Au feu, & comme au vent la bruine, & i'empire
Ma voix en criant grace, & dame a toy n'en chaut.
Ainsi le coup mortel, contre qui ne me vaut
Ny temps, ny lieu aucun, vos yeux ont sceu produire,
Et tu seul'es la source (& il te semble vn rire)
Du Soleil, feu & vent qui me font tel assaut.
Les pensees sont dards, & vn Soleil la face,
Et le desir vn feu, ainsi armé m'attache
Amour, & m'esblouït, me pique, & me destruit.
Et l'angelique chant, & de la douce aleine
Les mots, dont ie ne puis donner aide a ma peine,
Sont l'aure, deuant qui ma vie s'enfuït.

Il demonstre son miserable estat pour l'amour de M. L. disant d'elle sortir les flesches, dont il est blescé, & le Soleil, & le feu, dont il est consumé; & combien qu'il soit enroué de luy crier merci, que toutefois il n'en chaut a elle de son mal. Et il dit, qu'Amour l'a mis comme vn signe a vne flesche, & comme neige & cire au feu: & apres il dit, quelle elle estoit a sõ respect. Finalement il explique les susdites choses, puis parlant du vent qui d'elle procede, il dit, que langelique chant & les paroles sont l'aure deuant laquelle sa vie fuit.

SONNET CV.

Ie n'ay dõt faire guerre, en vain pais ie pourchasse,
Et ie crains, & i'espere, & i'ards de glace estant,
Et ie m'en vole aux cieux sur la terre couchant,

Digitized by Google

Ie n'estrains rien, pourtant tout le monde i'embrasse.
Tel ne m'ouure ny serre, & en prison me lasse,
Ny pour sien me retient, en ses lacs me tenant,
Et Amour ne me tue, & des fers ne me prend,
Vif aussi ne me veut, & mon ennui ne casse.
Sans langue auoir ie crie, aussi ie voy sans yeux,
Et ie voudroy perir, de secours desireux,
I'aime autruy, & ie porte vne haine a moy-mesme,
De douleur ie me pais, & en plaignant ie ris,
Ennemi à la vie & à la mort ie suis,
Pour vous dame ie vis en cest estat extreme.

Il escrit par ce Sonnet son estat troublé, & qu'il a en haine soy-mesmes, & qu'il aime autruy.

CHANSON XXXI.

Quelle chose onc fut plus diuerse ou neuue,
En quelque estrange ou eloigne païs,
Celle si bien on recherce la preuue,
Plus me resemble; Amour, lá m'as tu mis,
La d'ou le iour à l'issue ordinaire
Sans femme seul vit & vole vn oiseau:
Lequel renait d'vne mort volontaire,
Et pour reuiure, en tout se fait nouueau,
Ma volonté se trouue ainsi rengée
Vers le Soleil au plus haut estendant,
De ses discours haut conceus sa valée.
Et ainsi va soy-mesmes defaisant,
Et vient ainsi a l'essence pristine,

Et

Digitized by Google

Et ard,& meurd,& ses nerfs se raffine,
A la Phenix au viure s'egalant.
La mer Indique vne pierre a si forte,
Qu'à soy le fer par naturel effort
Ell' fait venir,& des aix tire,en sorte
Que les bateaus elle perd a l'abbord.
De cecy preuue en l'eaue de mes larmes
Ameres i'ay,car celuy tant beau roc
De son orgueil si dur m'a mu aux charmes,
Dont d'enfondre ma vie aura le choc:
A l'ame ainsi le coeur vole & rauage,
Lequel ia chose impenetrable estoit,
Me tenant vn,qui suis or' au partage
Vn roc,au trait de la chair,tant estroit
Que du fer lautre: O fortune abortiue,
Qu'en chair estant me tirer a la riue,
D'vn doux aimant & vif mon oeil or' voit.
Ou l'occident plus extreme on estime
Douce & paisible,vne beste est si fort
Que nulle plus:mais tristesse sublime
Qui porte & dueil aux yeux,voire la mort.
Il conuient bien la veuë estre aduisée,
Qui pour la voir auenturer se veut,
Qu'elle ne soit de voir ses yeux tentée,
La reste voir tant seulement se peut.
Mais moy tousiours peu sage & miserable,
Mon mal ie cherche,& ce que i'ay souffert,
Et que i'attends ie sçay,mais l'insaoulable

 Vou-

Vouloir aueugle & sourd si bien me sert,
Que les gais yeux & la sainte & plaisante
Face, seront cause que l'innocente
Fere angelique est celle qui me perd.

Sur le mi-di s'eleue vne fontaine,
Qui du Soleil la fontaine se dit;
A qui nature estre de iour enseigne
Froide, & boulir fait chaudement de nuit.
Et la froidure en tant elle modére,
Que le Soleil monte & va l'approchant;
Le mesme cas en moy-mesme i'auére
Vn font de pleurs, & leur seiour estant,
Quand la clarté belle ornée & plaisante,
Mon Soleil dis-ie est loin, lors sont dolents
Et seuls mes yeux en nuit noire & pesante,
Lors i'ards; mais si l'or & les rais montants
Du vif Soleil ie voy, en façon telle
Ie change en tout, qu'au dedans ie m'engéle,
Et au dehors tant de froid ie reprens.

Vne autre source en Epire a la force,
Ainsi qu'a nous es liures on le paint,
Que froide estant elle allume la torche
Esteinte, & qui brusle ia elle esteint.
Mon ame encor qui gouste de la flamme
N'auoit iamais, qui procede d'amour,
S'auoisinant de celle froide dame
Vn peu, pour qui ie souspire tousiour,
Ardoit ainsi, qu'vn martire semblable

Digitized by Google

Onc ny Soleil, ny astre aucun a veu:
Lequel vn coeur de marbre eut fait traittable.
Puis enflammée elle eschappoit du feu
Par la vertu froide gelee & belle.
Mon coeur ainsi maint feu & glace eut d'elle.
Souuent fasché ie l'ay senti & sceu.
On trouue encor aux isles de fortune
Deux de renom sources loin de nos bords,
Celuy se meurt riant qui boit de l'vne,
Buuant de l'autre, il va sauué du corps.
Vn sort pareil en mon endroit s'emploie,
Qu'aussi mourir en riant ie pourrois,
Tant, que ie prends, excessiue est la ioie,
Si de douleurs temperé ie n'estois.
Amour qui m'es guide encor a l'ombrage
D'vn nom caché & brun, ie suis d'aduis,
Ne faire icy de la source langage
Pleine tousiours & plus alors qu'vnis
Et ioints Phœbus & le Toreau demeurent.
Mes yeux ainsi en toute saison pleurent,
Mais plus au temps que madame ie vis.
Ce que ie fais, Chanson qui espiasse
Sous vn grand roc, tu pourrois dire a luy
Ou sourd la Sorgue, en vne close & basse
Vallée il est, n'estant guidé d'autruy,
Lors que d'Amour, qui tousiours le talonne,
Et du pourtrait d'vne qui l'espoinçonne
Car par soy-mesme il n'aime auoir nulluy.

Il parle encor en ceste Chanson de son estat malheureux, auec la comparaison des plus rares choses qui se trouuent au monde. Et en la premiere stanse il se resemble a la Phoenix, & M. L. au Soleil, qui l'ard, & depuis le fait retourner a son premier estat. En la seconde, il compare à la pierre calamite M. L. & soymesmes a la neige & a la mer, & son coeur au fer. En la troisiesme il compare M. L. à vne beste qui se nomme Catoblepa, qui de soymesmes est paisible, mais de veuë si cruelle, qu'elle tue celuy qui la regarde. Et cela aduient à luy, que par le gourmand vouloir de voir les yeux de M. L. elle sera cause de sa ruine. En la quatriesme, il fait cõparaison de soy a vne fontaine, dont les eaues sont en esté au midi douces & froides, & depuis quand le Soleil se part allant a l'occident, elle deuient chaude, & perd la douceur, tant qu'a mi-nuit elle a les eaues bouillantes & ameres. Et ce mesme il dit aduenir a luy, estant vn receptacle de larmes, & pourtant tant plus qu'il est eloigné de M. L. son Soleil, tant plus il ard, & tant plus qu'elle aproche vers luy, tant plus il s'engéle. En la cinquiesme, il compare M. L. a vne fontaine, qui estãt de tresfroides eaues, allume toute torche, laquelle estant estainte, y soit mise dedans: & ainsi M. L. estãt froide, allumoit & enflammoit son ame. Il allegue puis la comparaison de trois autres fontaines, les deux desquelles sont de telle nature, que qui gouste de l'vne, meurt en riant: mais s'il boit de l'autre, il est sauué de la mort. Et ainsi il dit, qu'Amour par telle maniere dispose de sa vie, d'autant que par le grand plaisir qu'il á de voir M. L. il mouroit en riant, si le plaisir ne fut temperé par les grands douleurs qui luy venoient de ses passions amoureuses. Par la troisiesme fontaine il entend la Sorgue, laquelle combien qu'elle abonde tousiours d'eaue, neantmoins au printemps en abonde merueilleusement: & de ceste, il dit, qu'il veut taire, laquelle

Digitized by Google

laquelle est tousiours abondante d'eaue a l'ouurir de l'année. Et ainsi luy, combien qu'il soit tousiours abõdant des larmes, neantmoins il pleure tousiours plus au temps qu'il vit M.L. qui fut encore en ce printẽps. Finalement il parle à la Chanson, disant ce qu'elle doit respondre, si quelqu'vn demande ce qu'il fait.

Les trois Sonnetz ensuiuans, asscauoir, CVI. CVII. & CVIII. sõt icy glissez & obmis par le Translateur, pour cause.

SONNET CIX.

Tant plus que desireux, o douce trouppe, amie
Les ailes enuers vous i'ouure, fortune autant
Plus par glu à mon vol fait de l'empeschement,
Et me fait en errant viure vne triste vie.
Ie rappelle le coeur, or' qu'il n'en ayt enuie
Tousiours auecque vous en ce doux val estant,
Or plus nostre mer va les terres inondant,
Ie fy pleurant l'autre hier de luy la departie:
Ie le prenois à gauche, & luy à droite main,
Ie vay forcé, & luy suit l'amoureux dessein,
Luy en Hierusalem, moy en l'Egypte seiche.
Mais la souffrance m'est en la douleur appuy,
Car d'vne vsance longue entre moy ia & luy
Nostre estre ensemble est rare, & subitement cesse.

Il escrit ce Sonnet a M. L. & à celle douce trouppe de dames, qui luy tenoient compagnie, disant, que tãt plus qu'il estudioit de retourner ou elles estoient, tant

plus

plus l'empeschoit la fortune. mais que le coeur estoit tousiours auec elle en la valée de Vaucluse, ouuerte, & regardant le Soleil, du costé de la terre, ou la mer mediterrane, qu'il appelle nostre, embrasse la terre; & dit estre parti de son coeur propre, car partant de M. L. il luy fallut partir de son coeur. Et luy, ie dis Petrarque, alloit de la main gauche, c'est ou le menoit sa malheureuse fortune ou destin, & son coeur alloit droit vers M. L. & ainsi le coeur alloit en Iherusalem, c'est au repos & liberté; & luy à sçauoir Petrarque alloit en Egypte, c'est à la douleur, tourments, & seruitude: mais il dit, que la souffrance est son confort.

SONNET CX.

Amour qui sõ chéf siege en mõ coeur dresse & plãte,
Et vit en ma pensée a plein gouuernement;
Aucunefois au front armé vient s'y logeant
Et campant, & y met son enseigne & sa tente.
Celle, aimer qui nous monstre & souffrir & attẽte
Qu'auec honte & respect raison voise tenant
Le grand desir sur bride, & l'espoir ia bruslant
En soy-mesme, n'est bien de nostre oser contente.
Dequoy Amour poeureux prẽd son refuge au coeur,
Et plaignant & craignant n'est plus entrepreneur,
Là il se cache, & plus il n'a d'yßir enuie.
Que puis-ie faire moins, si mon seigneur ie crains,
Que iusqu'au point dernier ioindre aux siens mes desseins,
Car qui meurt bien aimant, a belle fin de vie.

Il demõstre, cõment qu'il alloit aucunefois voir M. L. auec l'intẽtion de la rẽdre cõpaßioneuse, & par crainte il ne pouuoit parler, la voiãt troublée pour sa hardiesse,

Dont

Digitized by Google

Dont Amour qui a le siege en son coeur, estant venu au visage, celà est dehors comme en la campagne, se renfuit au coeur, & s'abstiét de dire tout ce qu'il auoit proposé.

SONNET CXI.

Comme le papillon à quelqu'vn quelquefois
En esté par simplesse en luy accoustumée,
Vole aux yeux, qui à voir la clarté se recrée;
Dont autruy plaint, & luy est aux derniers abois.
Vers mon fatal Soleil ainsi toutes les fois
Des yeux ie cours, desquels l'attache est tant miellée,
Que l'amour fait aller la raison en fumée,
Et deuant elle encor le vouloir a les voix.
Et ie voy que de moy ils font bien peu d'estime,
Et ie sçay bien, qu'il faut que la mort tost m'opprime,
Car ma vertu se rend au trauailleux effort.
Mais Amour m'esblouit, & par douceur m'engage
Tant, que ie plains le mal d'autruy, non mon domage,
Et l'ame aueugle vient consentir à sa mort.

Il fait comparaison entre luy, & le papillon, lequel prins du desir de la clarté, est accoustumé de voler aux yeux, & ne s'en soucie s'il en est chassé, dont en fin il meurt; ainsi luy esperonné de l'ardant vouloir, va continuellement pour voir les beaus yeux, lesquels pour estre molestez de luy, se troublent, & luy pourtant ne cesse d'aller pour les voir, dont elle en a ennuy, & luy en meurt.

CHANSON XXXII.

I'alloy fuiant desous le doux ombrage
Du beau fueillage, vn astre sans merci:
Qui du tiers ciel me brusle iusqu'icy,

Et sur

Et ſur la neige aux couſtaus aduantage
L'aure amoureuſe auoit ia qui le temps
Reneuue, & ia tout fleuriſſoit aux champs.
Si gays rameaux onc ne furent ſur terre,
Ny fueilles onc tant verdes remuá
Le vent, qu'à moy le printemps ſe monſtrá,
Tant que craignant de l'aſtre ardant la guerre,
Ie ne vouloy des couſtaus l'ombre auoir,
De l'arbre bien cher à l'aſtré manoir.
Lors vn Laurier du ciel me gardoit donques,
Dont deſireux des beaux rameaux ſouuent
Puis par couſtaus & bois i'alloy paſſant,
Et fueille ou tronc puis ie ne trouuois oncques,
Tant en honneur à la haute clarté
Qui ne changeoient a temps leur qualité.
Mais plus conſtant ie ſuiuoy d'age en age
Touſiours la ou, du ciel citer m'oyoy,
Et vn cler aſtre & doux. m'eſtant conuoy,
Ie retournoy vers le premier fueillage
Touſiours deuot, tant lors que Phœbus fait
Verd les couſtaus, que quand la fueille choit.
Bois, rocs, couſtaus, fleuues, champs & vallées,
Tout cas crée change & vaincqt la ſaiſon,
Dont ie requiers a ces fueilles pardon,
Si i'ay depuis maint retour des années
Voulu fuir les rameaux engluez,
Si toſt que i'eu les yeux illuminez.
Tant au premier me pleut la douce veuë

Digitized by Google

Qu'aise ell' m'a fait des grands coustaus passer,
Pour aux rameaux tant aimez approcher:
Or m'ont monstré au ciel autre aduenue,
La bref ue vie, & le temps, & le lieu,
Et non fleurs faire, ou fueille, ains fruit en Dieu.
Autre fueillage, autre amour, autre veuë,
Autre au ciel pas, par coustaus differents,
Autres rameaux, ie cherce estant ia temps.

Il fait en ceste sixaine vn discours de toutes ses amours, & en la premiere stanse il dit, qu'il courroit fuiant vne cruelle lumiere, qui des le troisiesme ciel iusques en terre l'ardoit, & il print son refuge à l'ombre d'vn laurier, ce qui signifie, que ne se pouuant defendre du fait venerien, il courrut a M. L. qui estoit treschaste, qui luy print toute mauuaise pensée. En la deuxiesme stãse il poursuit de louer les singuliers beautez d'icelle, dont il dit, que craignant l'ardante clarté de la fureur Venerienne, il recouurut a M. L. ne voulant pour se sauuer autre ombrage, que celle de la plãte du laurier. Et ainsi encore en la troisiesme il demonstre que d'icelle aueugle fureur l'a defendu vn laurier, car tournant ses pensées a M. L. dame treschaste, luy encore l'aimoit chastement, Et il adiouste, qu'il ne trouuoit iamais tronc, ny fueilles, c'est dame aucune, qui ne changeast à temps sa qualité, fors que la sienne M. L. qui tousiours demeuroit ferme en son honnesteté Et pour celá dit en la quatriesme stanse, que luy encore sans changer onc de deliberation, estoit constant à aimer icelle. Et en la cincquiesme, que s'il onc il cherçá de s'enfuir de l'amour de M. L. cela estre aduenu par la condition du temps, qui fait par fois changer toutes choses, & ainsi changer la proposition; mais de celá il

luy

Digitized by Google

luy demande pardon. En la sixiesme il suit, que tant luy pleurēt les beautez de M. L. que pour la pouuoir voir il passoit assez grands coustaus. Mais a present la brefueté de la vie, & le lieu, estant à Rome, & le temps (à cause que c'estoit es iours saints) luy monstrent autre chemin pour aller au ciel, c'est la contemplation, & cela il confirme encores en la derniere stanse.

SONNET CXII.

Quand de ton doux parler le son mon oreille oit,
Comme Amour propre enseigne à ceux de sa baniere:
Mon allumée desir rien qu'vne flamme tire,
Tant que toute ame esteinte enflammer il deuroit.
La belle dame alors presente en chasque endroit
Ie trouue, ou qu'elle onc fut vers moy douce ou peu fiere,
De façō qu'a la cloche eueiller coustumiere
Bien souuent mes souspirs vont derobant le droit.
La cheuelure esparsē a l'air ie voy, & elle
Retournée en arriere, & ainsi (comme celle
Qui a la clef) au coeur reuient tout bellement.
Mais l'abondāt plaisir, lequel ma lāgue empesche,
En la quelle son siege elle a comme maistresse,
Cause que la monstrer ie n'ose ouuertement.

Tournant icy son parler a M. L. il dit, quand il l'oit parler doucement, comme Amour monstre a ceux de sa secte, qu'il estincelle entierement: de maniere que non seulement il deuroit enflammer les ames, qui sont auec les corps vifs, mais celles qui par la mort sont priuées d'iceux. Et alors il dit, qu'il trouue M. L. mesmes presente douce, & paisible, & en tel estre il l'imagine auquel elle le recueille souuent, mais il dit, que l'abon-

l'abondant plaisir, qui s'entremet à sa langue & l'empesche, fait qu'il n'ose la monstrer, c'est d'escrire publiquement, comment & auec quelle maiesté elle s'assiet en son coeur.

SONNET CXIII.

Ie n'ay onc veu Phoebus se leuant telle face
Auoir, quand l'air plus cler & sans bruine estoit,
Ny qu'oncques larc celeste apres la pluie auoit
Par l'air a bigarrer ses couleurs telle grace,
Comme eut au iour qu'Amour prenoit en moy sa place
Ce visage, lequel ardant se transformoit,
Lequel encor (ie suis en mon parler estroit)
En los toute beauté par son regard efface.
I'apperceuois Amour qui les beaus yeux tournoit
De si douce façon, que des lors commençoit
Toute autre veuë à moy sembler obscure & triste.
Ie le vy, mon Sennuce, & l'arc lequel si fort
Il bendá, que ma vie onc n'eut plus vn seur port,
Et de le vouloir voir elle encor ne desiste.

Il escrit en ce Sonet à Sennuce, en quel estat il vit M.L. quand il s'enamouroit d'elle: a laquelle, il veut dire, que nulle chose se peut egaler.

SONNET CXIIII.

Mettez moy ou Phœbus les fleurs & l'herbe tue,
Ou là ou par la glace & neige il est vaincu:
Mettez moy ou son char est moins chargé de feu,
Ou d'ou qu'il vient, ou là, ou nous perdons sa veuë.
Mettez moy en fortune ou haute ou incognue,
A l'air doux & serain, au sombre & corrompu:

Met-

Digitized by Google

Mettez moy à la nuit au iour court, au parcreu
Mettez moy grise aiant la ioue ou toute nue,
Mettre moy en la terre ou en vn lac sans fond
Au ciel, sur vn mont haut, ou en vn val profond,
Et que l'ame sans corps i'aye, ou bien au corps ioint.
Mettez moy en renom obscur ou loin cognu,
Ie seray, ie viuray ainsi que i'ay vescu,
Suiuant de mes souspirs ia tri-lustres la pointe.

Il n'est point cler à qui il escrit ce Sonnet, mais en iceluy il demonstre, qu'en tout païs, en touts lieux, en tout temps, & en quelquonque estat, en la vie, & en la mort, ou & quand, & quel il soit, il aime & aimera tousiours M. L.

SONNET CXV.

O d'ardante vertu ame gentile ornée
Et chaude, par qui i'ay forgé tant des escrits:
O ia Soleil entier d'honnesteté logis
Tour en haute valeur & constance fondée.
O flamme, o mixtion des roses adiencée
De viue neige, en qui ie me mire & polis:
O plaisir dont ie vole enuers le front exquis,
Passant toute clarté par Phoebus eschauffée.
De ton nom, si mes vers si loin oüis estoient,
Le Thil, Battre, & la Tane, & le Nil pleins seroient
El l'Olimpe, & le Calpe, & l'Atlas en Afrique.
Mais ne pouuant emplir d'iceluy l'vniuers,
Le beau païs l'oirra qui des Alpes & mers
Est ceint, & l'Appenin a pour vne entredique.

Digitized by Google

Il loue aussi en ce Sõnet les beautez de lesprit de M. L. tant que celles du corps, & il dit, si ses rimes estoiẽt entendues par tout le monde, il eut fait en chantant, son beau nom resonner par tout l'Vniuers : mais puis qu'il ne le peut rendre cognu à tout le monde, il le faira cognu a l'Italie.

SONNET CXVI.

Alors que la vouloir qui auec deux ardants
Esprôns, & vn dur mors me gouuerne & commande,
De l'vsitée loy quelquefois se debande,
Pour rendre mes esprits aucunement contents.
Il trouue qui d'entendre en la face a les sens
Du coeur profond, la poeur & hardiesse grande,
Et voit Amour qui tient ses emprinses en bande,
Virer sa fouldre es yeux troubléement piquants.
Dont comme cil' qui craint du grand Iupiter l'ire,
Il s'eloigne du coup reculant en arriere:
Car excesiue poeur bride bien grand vouloir.
Mais le feu froid meslé d'estonnée esperance
De l'ame, estant egale au voire en transparance,
Sa douce veuë alors par pitié vient mouuoir.

Il monstre en ce Sonnet qu'a toutes les fois qu'en l'aimer de M.L. il sortoit des limites d'honnesteté, il estoit d'elle par sa troublée veuë corrigé & bridé, & que la terreur qui d'elle luy vient, ayt force de la redoucir, & la faire humaine & gracieuse vers luy.

SONNET CXVII.

Non le Pau, Vare, Adige, Arne, Tibre & Tesin,
L'Eufrate, Gange, Tigre, Herne, Inde, Nil, Garonne,
Tane, Alfée, Histre, & Albe, Hibere & Here & Rosne

Et la mer qui se rompt, la Seine, Hebre & le Rhyn.
Non le lierre, abeau, hestre, geneure, ou pin
Pourroient tarder le feu, qui le coeur triste estonne,
Autant qu'vn beau ruisseau qui a mes pleurs consonne
Auec l'arbre chanté par moy tard & matin.
Cestuy m'est vn secours, alors qu'Amour m'assaille,
Duquel il faut qu'armé menant ma vie i'aille,
Qui pour finir son cours tant redouble ses sauts.
Ainsi le beau laurier soit croissant sur la riue
Fraische, & qui le plantoit au son de l'eaue escriue
De son ombre couuert discours gaillards & hauts.

Le Poëte veut icy demonstrer, combien luy plent la riuierette de la Sorgue, & le laurier plãté sur son bord, en memoire de M. L. & il dit, que toutes les eaues du mõde, & les ombrages de touts les arbres ne luy pourroient apporter tant de plaisir, que les fraisches eaues de la Sorgue, & la douce ombre de son laurier. Disant que cestuy est son vnique secours entre les assauts d'Amour, dont il faut qu'il viue armé & pourueu. Et pour cela il desire que le beau laurier puisse croistre, & celuy qui l'a planté.

CHANSON XXXIII

De temps en temps moins à moy se fait dure
Par le doux ris l'angelique figure,
Et le regard des beaus & gaillards yeux,
Et du beau front, moins sombre & bruineux:
Touts ces souspirs qui sont en ma poitrine
Ormais, qui ont d'ennui leur origine,
Et qui à touts l'angoisse & desespoir

De ma

Digitized by Google

De ma vie ont par le dehors fait voir.
Si que ie tourne il aduient, le visage
La part pour mettre en repos mon courage
A mon semblant, Amour pour maintenir
Mon droit ie voy, & pour me secourir.
Pource la guerre encor ie ne voy morte,
Et de la peine encor mon coeur supporte:
Car le desir tant plus me va bruslant,
Que par l'espoir plus ie voy m'asseurant.

Le Poëte se console en ceste ballade, luy sẽblant que de iour en iour M. L. laissast sa dureté, dont il dist que besoing m'est il de tant de plaintes & souspirs, car s'il aduient que ie me tourne là part ou qu'elle est, pour appaiser mon coeur, il me semble que ie voy Amour, c'est M. L. maintenir ma raison, & me donner assistence. Mais auec tout cela il adiouste, qu'il ne trouue la guerre finie, car qui aime, n'a iamais tout cequ'il desire. Et pour cela dist il, que tant plus que l'espoir l'asseure, tant plus le desir luy ard le coeur.

SONNET CXVIII.

Tousiours sans paix, sans treue, en eternelle guerre
Estre, ame, nous faut il? que fais, que pense tu?
Le futur ie ne scay, mais parce que i'ay veu,
I'estime nostre mal à ses beaus yeux desplaire.
Quel proufit? si d'iceux icelle nous vient faire
En esté vne glace, & en hiuer vn feu?
Elle non, mais leur chef qui l'a ainsi voulu.
Qu'est cecy pour nous, s'elle en le voiant veut taire?
A telle heure la langue est coye, que le coeur

Digitized by Google

Lamente à haute voix & à face sans pleur
Pleure, ou autruy voyant pour le voir n'est capable.
Pour tout celá l'esprit ne repose, rompant
La tristesse qui va en luy s'accumulant,
Car à l'espoir ne croit l'homme estant miserable,

Le Poëte raisonne icy auec l'ame, & luy demande, s'ils n'auront iamais paix de leur amoureuse passion, laquelle il entroduit, qu'elle luy respond, qu'elle ne sçait proprement ce qui en fera d'eux; mais, par tant qu'elle peut voir, que leur mal ne plait aux beaus yeux de M.L. dont de nouueau il demande à elle, ce que celá leur profite, si elle auec ses yeux le fait en esté vne glace, & en hiuer vn feu; à quoy l'ame respond, que ce n'est point M.L. mais Amour, duquel iceux yeux sont gouuernez; surquoy le Poëte luy demande autrefois, ce que celá leur vaut, si elle le voit & se tait, monstrát de n'en faire estime. l'ame respond, que bien que M.L. le voye, & monstre de ne s'en soucier, que parauanture par dedans au secret elle est autre, qu'elle ne monstre par dehors. Et au dernier il dit, que pour tout celá l'esprit ne s'appaise, car l'homme miserable ne croit au grand espoir.

SONNET CXIX.

Onc vn las batelier, n'a fuy la noire ire
De la mer, pour gaigner vn port subitement,
Comme de mes discours troublez ie voy fuiant
La ou le grand desir m'esperonne, & m'attire.
Ny l'oeil mortel fut onc par diuine lumiere
Vaincu, comme le mien par ce raion brauant
Du beau doux blanc & noir, dans lequel les dorant

Assint

Digitized by Google

Affine ses forts traits le petit Cyprin Sire.
Ie le voy non aueugle, ains d'vn carquois troussé
Nu, fors de ce qu'en luy vergogne tient caché,
Ieune garçon ailé & vif, non en painture.
Delà mes mots d'Amour, & tout ce que i'escris,
Et celà qu'a plusieurs il cele, i'ay apris,
Car i'ay hors des beaus yeux la parfaite lecture.

Il dit en ce Sonnet, que cōme le nocher prēd volontiers son refuge vers le port, estant lassé de la tempeste; Ainsi Petrarque fuiant des troublées & sōbres pensées qu'apporte le monde, prēd son refuge à la diuine lumiere de M.L. & adioint qu'ē ses yeux loge Amour, & qu'ē iceux il fabrique ses dards, & que d'iceux il luy mōstre tout ce qu'il escrit d'Amour, ce qu'il céle à plusieurs.

SONNET CXX.

Qui d'vn tigre a le coeur sous humaine apparence,
Ou d'ours, ceste humble fiere, & vn ange au pourtrait,
Entre crainte & espoir de tant de tours me pait
En pleurs & ris, qu'en tout, mon estre elle balance.
S'elle de bref ne m'aide auecque deliurance,
Mais me tient entredeux, comme elle a tousiours fait,
Que ma vie (O Amour) ie sens bien, se defait,
Car le doux Philtre au coeur par les veines s'auance.
La vertu qui s'engéle & brusle au mesme point,
Variant sa couleur à touts points, plus n'a point
La force qui aux coups tant & diuers s'oppose.
De finir ses douleurs fuiant elle a espoir,
Comme qui d'heure en heure est moindre de pouuoir:
Car qui ne peut mourir, vrayemē t peut peu de chose.

Le Poëte se plaint, que M. L. le tient tant suspens entre l'espoir & la crainte, car si de bref elle n'y met quelque remede, sa vie est au bout de son cours par le venin, c'est l'amoureuse flamme qui se sent aller par les veines droit au coeur, car sa fatale vertu ia lassée, ne peut supporter tant de varietez, laquelle vertu dit, qu'elle espere en fuiant finir ses douleurs.

SONNET CXXI.

Allez mes chauds souspirs penetrer le froid coeur,
La glace degelant qui la pitié engéle,
Et s'on escoute au ciel la priére mortelle
La fin de ma douleur merci ou la mort soit.
Allez mes doux pensers parlant hors de l'endroit
Interieur, lequel au beau regard se céle,
Son aigreur, ou mon astre encas que nous bourelle
Hors d'erreur & d'espoir nous serons qui deçoit.
Il se peut bien par vous or que non à plein dire,
Que sans aucun repos nostre estre est vn martire,
Ainsi comme le sien est pacifique & cler.
Allez desormais seurs, car Amour vous conuoie,
Vn aduers sort peut bien aussi perdre sa voie,
Si hors de mon Soleil ie puis iuger de l'air.

Il parle en ce Sonnet auec ses souspirs & dit, qu'ils voisent vers M. L. & qu'auec leur chaleur ils rompent la froide glace de son coeur. Et depuis il prie le ciel, que la mort ou la grace puissent finir ses douleurs. Apres tournant son parler vers ses amoureuses pésees, il dit, qu'ils voisent parlant de ce que le beau regard de M. L. ne peut voir, entendant de la passion du coeur; pourtant si, quand elle l'aura entendue, l'aigreur de M.

L. ou son cruel destin les offensent, ils seront hors d'espoir, & hors d'erreur. Et il adiouste, qu'on peut dire, que leur commun estat est sans repos, comme celuy de M. L. est pacifique & serain. Et au dernier il les admonneste, qu'ils doiuent aller, car ils seront accompagnez d'Amour; & il pourra estre, que leur mauuais sort deuiendra moindre, s'il cognoit bien l'air de son Soleil, c'est l'esprit & la disposition d'elle.

SONNET CXXII.

Le ciel, les elements & astres de leur art
Ont la preuue monstrée à toute diligence
En la viue clarté, ou se mire à plaisance
Nature & le Soleil, qui n'a pair autrepart.
L'ouurage est si nouueau, si haut & si gaillard,
Que le regard mortel n'endure sa puissance:
Tant il semble, qu'Amour de douceur abondance
Et de grace, aux beaux sur mesure, depart.
L'air de leur doux raions aiant senti la torche
D'honnesteté, s'enflamme, & acquiert telle force,
Que tout nostre penser & dire est surmonté.
L'honneur & la vertu s'y logent, non la vile
Volonté. qui dira, qu'il ne soit difficile,
Qu'vn bas vouloir s'estaint par extreme beauté.

Petrarque louant en ce Sonnet les beautez de M. L. il monstre, que toutes les vertus & puissances celestes ont mis tout leur soing a former M. L. tellement que la nature se mire en elle: & aussi le Soleil ne trouuant ailleurs beauté, qui soit egale a luy, tant que la beaute d'elle. Et pour cela il dit, que nul regard mortel s'asseure en elle; car comme

nulluy, pour sa trop grande splendeur, ne peut voir le Soleil, ainsi on ne peut voir es yeux de M. L. beaus sus mesure. Et en somme sa beauté est telle, qu'elle surmonte non seulemẽt tout parler, mais penser humain: & il dit, que lá ou batent les raions de ses beaux yeux, n'est aucun bas desir, mais seulement desir d'hõneur & de vertu. Dõt comme esbahi, il demande quand onc il fut, que par tresgrande beauté estoient estaintes les viles voloutez, comme elles estoient par les beautez de M. L.

SONNET CXXIII.

Iupiter & Cæsar n'eurent onc tel vouloir,
Celuy pour foudroier, & cestuy pour occire:
Que la pitié n'eut bien, pour estaindre leur ire,
Et pour vn chacun d'eux desarmer, le pouuoir.
Madame souspiroit, & i'estoy pour la voir,
Et pour son dueil ouir enuoié de mon sire,
Pour me remplir de dueil, & d'vn zeleux martire,
Et iusqu'a la mouelle en mes os m'esmouuoir.
De ce doux plaindre amour ne m'a paint l'effigie,
Mais graué, m'escriuant de ces mots l'harmonie
Douce, au mi-lieu du coeur comme en vn diamant.
Ou pour d'y tirer hors auec ingenieuses
Et fermes clez des voix longues & souspireuses,
Et vn larmoier rare, il retourne souuent.

Le Poëte auoit vn iour veu M. L. lamenter, & se plaindre pour quelque sien grand accident, & auec telle pitie, & si merueilleuse grace, qu'elle eut meu a pitie Iupiter & Cæsar, estans empeschez l'vn à foudroier, & l'autre a tuer. Apres il dit, qu'Amour vouloit, qu'il fallast voir & ouir ses plaintes pour se comber de dueil

& de

& de desir, luy imprimant tel dueil, dedans la mouelle, & dedans les os. Dont il dit, qu'Amour luy entailloit & escriuoit au mi-lieu du coeur, comme en vn diamãt la douce plainte & ses suaues dits.

SONNET CXXIIII.

I'ay veu çabas sur terre angeliques manieres,
Vne beauté seule au monde, vn don des cieux,
Tant que m'en souuenant i'en suis triste & ioieux,
Toutes autres beautez estimant mensongéres.
Et ie vy larmoier les deux belles lumieres,
Qui mille fois ont fait le Soleil enuieux,
Et i'ouy dire mots assez compassieux,
Pour remuer les monts, & arrester riuieres,
Amour, valeur & sens, pitie & dueil faisoient
Plus douce resonnance, ainsi qu'ils se plaignoient,
Que toute autre qui fut onc au monde vsitée,
Et le ciel ententif à l'harmonie estoit,
Tant qu'vne seule fueille aux branches ne bougeoit,
Ainsi du vent & l'air fut la douceur gouſtée.

Le Poëte suit à compter les beautez, coustumes & l'armes de M.L. & les tresdouces paroles qu'il ouït dire, souspirant pitoiablement. Et il dit, s'accordant ensemble en sõ plaindre Amour, les sens, la valeur, pitie, & le dueil, ils faisoient ensemble vne douce harmonie, que le ciel qui y estoit ententif, ne s'en mouuoit.

SONNET CXXV.

Iceluy honnoré & tousiours aspre iour
Son image enuoioit au coeur si vraye & viue,
Qu'vn stile onc ne sera, ou engin qui l'escriue,

Mais souuent la memoire y me rend de retour.
Le fait, qui de pitié du tout noble eut l'atour
Et l'amer doux pleurer, mon oreille attentiue
Si mortelle elle estoit, firent douter ou diue,
Qui fit le ciel serain par tout y alentour.
Le chef d'or fin, le front de neige chaude & blâche,
D'hebene les sorcils, & les yeux dont ne lance
Amour onc trait en vain, deux estoiles estoient.
Perles rares illec & roses vermeillantes
Ou l'assemblé dueil fit voix belles & ardantes,
Les larmes de cristal, & les souspirs ardoient.

Il suit d'escrire le iour auquel il vit plaindre sa dame. Et combien qu'il dit, que nul engin ou stile se troue qui pourroit escrire côme il l'auoit engraué au coeur, neantmoins il explique les coustumes angeliques, & les celestes beautez, & quelles estoient ses paroles, & les souspirs, & les larmes.

SONNET CXXVI.

Ou i'ay tourné, ou mis les yeux las, le desir
Appaiser desirant qui les pousse, la vie
Ie trouue, qui depaint de la dame accomplie,
Pour faire mes desirs à tousiours mais verdir.
Il semble qu'elle aspire entre vn gaillard souffrir
Vne haute pitié, qui vn coeur gentil lie:
Outre la veuë elle orne & imprime en l'ouie
Ses viues voix, qui font ses saints souspirs ouir.
Amour & verité, qu'au monde, m'ont fait dire,
Ces beautez que i'ay veu, on voit seules reluire,
Non veuës onc deuant dessous le ciel astreux.

Et on n'ouit iamais si douces & piteuses
Paroles, & sortir larmes tant gracieuses
Onc le Soleil ne vit des yeux tant gracieux.

Cestuy cy est le quatriesme Sonnet escrit du Poëte sur les plaintes de M. L. auquel il demonstre, qu'il ne les peut oublier, pourtant qu'en touts lieux ou qu'il tournoit les yeux pour appaiser le desir qui les pousse, pour voir M. L. il trouuoit qui illec paignoit belle dame. Et cela entend il d'Amour, qui en tout lieu luy la representoit en la forme qu'il l'auoit veuë plaindre, pour faire ses desirs tousiours verds, c'est qu'en luy ne mancque iamais le desir de la voir.

SONNET CXXVII.

En quel endroit du ciel, en quelle idée estoit
Le patron, dont nature a prins ce beau visage:
Lequel elle vouloit seruir de tesmoignage
Ca bas, combien la haut sa puissance pouuoit?
Qu'elle d'vn or si fin cheueux onc delioit
A l'aure Nimphe es fonts, ou deesse au bocage?
Quand fit onc en vn coeur la vertu tel ouurage?
Bien que par la grandeur ma mort causer se voit.
Pour voir beauté diuine, en vain prend en la teste
Qui iamais n'eut le bien de voir les yeux de ceste,
Comment elle les tourne & meine doucement.
Celuy ne scait comment Amour guarit & tue,
A qui de ses souspirs la douceur n'est cognue,
Et comme est doux au rire & parler son accent.

Petrarque voulant louer les diuines beautez de M. L. & monstrer que nature ne fit onc chose si belle, il demande (comme en s'esmerueillant) en quel

en quel quartier du ciel nature a prins le patrõ, de former si belle chose. Puis il se met à louer son beau visage par parties.

SONNET CXXVIII.

Comme cil qui ne vit oncques chose incroiable
Amour plein de merueille estoit si bien que moy,
Voiant ceste estre seule à nulle autre qu'à soy
Mesme, quand elle parle ou rit en moeurs semblable.
Des doux sourcils, du front serain & agreable,
Mes deux astres loiaux estincellants font foy
Telle, qu'autre clarté il ne faut ou conuoy
A cil qui d'aimer haut trouue en soy conseillable.
Qu'elle miracle est ce alors, qu'elle comme vne fleur
Et parmi l'herbe assise, ou quand elle a son coeur
Et sein blanc, la verdeur d'vn glason ioli presse?
Combien est de la voir douce l'occasion
Aller seule & pensiue en la crue saison,
Quand d'or bruni & cresphe vn beau cercle elle tresse!

Il loue encores en ce Sonnet les admirables beautez de M. L. disant, que quand elle parle ou rit, Amour & luy la regardent auec admiration, comme vn qui n'a onc veu aucune chose. Et il dit, qu'elle se resemble à soymesmes, & à nulle autre, car nulle autre est belle comme elle est. Apres il se met à louer les yeux, & d'iceux touts ses deportements, aux courroux, & en l'asseoir, du beau serain du beau front plein de ioie, & qui reiouit cil qui le regarde.

SONNET CXXIX.

O pas espars par tout, o discours desireux,
O tenante memoire, o fiere ardeur bruslante,

O floche

Digitized by Google

O flesche & foible coeur, ô volonté puissante,
O mes yeux, qui ia fonts estes, & non plus yeux,
O fueille hõneur des fronts renommez & fameux,
O de double valeur marque seule & plaisante,
O trauailleuse vie, ô douce voie errante,
Qui me faites chercher les monts & lieux douteux,
O beau visage, auquel Amour ensemble applique
La bride & l'esperon, dont il me tourne & pique,
Comme il veut, sans qu'il m'aide, y vouloir resister.
O vous ames d'amour & gentilesse, amies
S'aucunes le monde a, & vous d'y departies,
Voiez quel mal, helas, il me faut supporter.

Le Poëte appelle toutes les presentes choses mises en ce Sonnet, & il les prie, qu'elles s'arrestent à voir son mal, esperant ainsi trouuer pitie aupres d'elles: puis par l'honneur double il entend l'honneur des Poëtes, & des gens d'armes.

SONNET CXXX.

Ioieuses fleurs & herbe en bonne heure & biẽ nées
Par ma pensiue dame applantées souuent,
Coustaut qui escoutez son parler doux-sonnant,
Et gardez du beau pied quelque marque restée.
Coys arbrisseaux, & verde or que crue fueillée,
Fleur d'amour, violette à front fleur-delisant,
Et buissons ombrageux ou le Soleil batant
Vous rend fiers & hautains par sa splendeur dorée,
O contre agreable, ô pur fleuue & vitreux,
Qui le visage exquis baignez & les clers yeux,
Et prenez qualité de la viue lumiere,

Qu'elle

Digitized by Google

Quelle enuie ay-ie à vous des honnestes chers faits,
Il ne sera rocher en vous qui part ormais,
Par coustume n'aurá de ma flamme meurtriere.

Le Poëte escrit par ce Sonnet l'heur des fleurs & l'herbe & des arbrisseaux, des fueilles, des pâles violettes, des bois, des fleuues, par lesquels M. L. auoit coustume d'aller, dõt il a enuie qu'ils iouissent de ses doux faits, & il y adioint, qu'il ne sera rocher aucun entre eux, qui n'apprendrá a brusler auec la flãme de l'amour d'elle.

SONNET CXXXI.

Amour qui par les yeux cognois toute pensée,
Et les durs pas ou seul tu m'es le conducteur:
Tu fais ta veue entrer dans le fond de mon coeur,
Dont l'entrée est à touts, fors qu'à toy seul fermée.
Pour te suiure tu sçais ma peine supportée,
Tu te leues pourtant d'vne a l'autre hauteur
De iour en iour: n'aiant souci de ma douleur,
Qui suis tant lás trouuant la voie trop serrée.
Ie voy la douce flamme or que d'elle eloigné,
Ou par des durs sentiers tu me rends esprônné,
Et tourné, mais ie n'ay ainsi que toy des âiles.
Tu laisses mon desir assez & bien content,
Or que ie me consume à elle bien vueillant,
Si i'entends mes souspirs luy plaire, & mes querelles.

Il se plaint icy auec Amour, de combien qu'il auoit soustenu iusques alors en le suiuant, monstrant qu'il estoit d'ores en auant tellement oppresée du temps, qu'il n'a plus de force pour le pouuoir suiure. Et il dit qu'il voit bien de loin la clarté des yeux de M. L. en signi-

signifiant qu'il estoit loing du desir, qu'il auoit d'en pouuoir iouir; a laquelle lumiere il dit, qu'Amour l'esperõne, & tourne par voies aspres, mais qu'il n'a point des ailes cõme luy pour y pouuoir paruenir, c'est qu'il n'a point la vertu, ny la puissance, par ou il cõclut, qu'il se contente de se consumer, & de mourir en aimant, moiennant qu'il ne deplaise à elle, qu'il souspire pour elle.

SONNET CXXXII.

Or quand le ciel se tait, & la terre, & le vent,
Et bestes, & oiseaux font au sommeil hommage,
La nuit son char astré, tournant, guide au nuage,
Et Thetis en son lit couche paisiblement.

Ie voy, ie pense, i'ards, ie plains & au deuant
Tousiours qui me defait, m'est pour mõ doux outrage.
Mon estre est vn combat plein de dueil & de rage,
Et ie n'ay autre paix, fors qu'à elle pensant.

Et seulement ainsi d'vne clere fontaine
Sourd le doux & l'amer, qui me tient en haleine,
Ie me trouue piqué & guari d'vne main.

Et touts les iours afin que mon mal ne s'acheue,
Ie me muers mille fois, mille fois ie me leue,
Tant de ma guarison, helas, ie suis longtain.

Il demonstre icy, quel estoit son estat encores de nuit, car alors quand toutes choses sont en repos, luy il se defait, plaignant en continuelle guerre; & tout cela luy vient de M. L. & neantmoins entre tant de combats il a quelque paix, pensant a M. L. dont il recueille, que d'elle vient le doux & l'amer, c'est la peine amoureuse & le confort en elle.

Quelle enuie ay-ie à vous des honnestes chers faits,
Il ne será rocher en vous qui part ormais,
Par coustume n'aurá de ma flamme meurtriere.

Le Poëte escrit par ce Sonnet l'heur des fleurs & l'herbe & des arbrisseaux, des fueilles, des pâles violettes, des bois, des fleuues, par lesquels M. L. auoit coustume d'aller, dōt il a enuie qu'ils iouissent de ses doux faits, & il y adioint, qu'il ne sera rocher aucun entre eux, qui n'apprendrá a brusler auec la flāme de l'amour d'elle.

SONNET CXXXI.

Amour qui par les yeux cognois toute pensée,
Et les durs pas ou seul tu m'es le conducteur:
Tu fais ta veue entrer dans le fond de mon coeur,
Dont l'entrée est à touts, fors qu'à toy seul fermée.
Pour te suiure tu sçais ma peine supportée,
Tu te leues pourtant d'vne a l'autre hauteur
De iour en iour: n'aiant souci de ma douleur,
Qui suis tant lás trouuant la voie trop serrée.
Ie voy la douce flamme or que d'elle eloigné,
Ou par des durs sentiers tu me rends estrônné,
Et tourné, mais ie n'ay ainsi que toy des âiles.
Tu laisses mon desir assez & bien content,
Or que ie me consume à elle bien vueillant,
Si i'entends mes souspirs luy plaire & mes querelles.

Il se plaint icy auec Amour, de combien qu'il auoit soustenu iusques alors en le suiuant, monstrant qu'il estoit d'ores en auant tellement oppresśée du temps, qu'il n'a plus de force pour le pouuoir suiure. Et il dit qu'il voit bien de loin la clarté des yeux de M. L. en signi-

Digitized by Google

signifiant qu'il estoit loing du desir, qu'il auoit d'en pouuoir iouir; a laquelle lumiere il dit, qu'Amour l'esperõne, & tourne par voies aspres, mais qu'il n'a point des ailes cõme luy pour y pouuoir păruenir, c'est qu'il n'a point la vertu, ny la puissance, par ou il cõclut, qu'il se contente de se consumer, & de mourir en aimant, moiennant qu'il ne deplaise à elle, qu'il souspire pour elle.

SONNET CXXXII.

Or quand le ciel se tait, & la terre, & le vent,
Et bestes, & oiseaux font au sommeil hommage,
La nuit son char astré, tournant, guide au nuage,
Et Thetis en son lit couche paisiblement.

Ie voy, ie pense, i'ards, ie plains & au deuant
Tousiours qui me defait, m'est pour mõ doux outrage.
Mon estre est vn combat plein de dueil & de rage,
Et ie n'ay autre paix, fors qu'à elle pensant.

Et seulement ainsi d'vne clere fontaine
Sourd le doux & l'amer, qui me tient en haleine,
Ie me trouue piqué & guari d'vne main.

Et touts les iours afin que mon mal ne s'acheue,
Ie me meurs mille fois, mille fois ie me leue,
Tant de ma guarison, helas, ie suis longtain.

Il demonstre icy, quel estoit son estat encores de nuit, car alors quand toutes choses sont en repos, luy il se defait, plaignant en continuelle guerre; & tout cela luy vient de M. L. & neantmoins entre tant de combats il a quelque paix, pensant a M. L. dont il recueille, que d'elle vient le doux & l'amer; c'est la peine amoureuse & le confort en elle.

Digitized by Google

SONNET CXXXIII.

Lors que par l'herbe fraische ell' fait honestement
Du blanc pied les doux pas, on iugeroit que celle
Vertu, qui y autour les fleurs ouure & nouuelle,
De sa subtile plante a son commencement.
Amour qui les gays coeurs englue seulement,
Et l'essay de sa force autrepart ne modelle
Des dous beaux yeux distille vne plaisance telle,
Qu'autre bien ie ne veus moins vn autre aliment.
Et à son doux regard & doux marcher ensemble
En valeur le doux son de son parler resemble,
Et l'effect non soudain, doux, plein d'humilité.
De tels quatre charbons, & ia nō seuls vient naistre
Le grand feu, qui me fait viure & brusler, & estre
Comme vn oiseau de nuit au Soleil hebeté.

Il dit en ce Sonnet, que quand M. L. alloit cheminant par les prez, il sembloit que de ses plantes sortoit vne vertu, qui ouuroit & reneuuoit les fleurs entre l'herbe verde. Et de cela prenāt l'occasion, non seulement il loue son marcher, mais ses beaux yeux, esquels il dit qu'Amour reside: dont vient de ses yeux vn tel plaisir, qu'il ne se soucie d'autre bien. Et les quatre estincelles, ou charbons sont l'aller, le doux regard, les tresdouces paroles, & le fait paisible. Dont il dit naistre le feu qui l'ard, & dudit feu il est fait comme vn oiseau de nuit au Soleil, ne pouuant resister à la clarté des beaux yeux, en clarté egaux au cler Soleil.

Digitized by Google

SONNET CXXXIIII.

Si ferme à la ſpeloncque où Phœbus eut le don
D'augurer, i'euſſe eſté, d'vn Poëte Florence,
Comme Aroncque & Veronne eut eu la iouïſſance,
Par auenture egal au Mantouan Maron.
Mais comme mon terroir par la deſionction
De l'humeur de la pierre, eſt ſec à autre vſance,
Autre eſtoile me guide, & de mes champs i'elance
Des ioncs & des chardons d'vn courbe ſerpillon.
L'oliue eſt ſeche, & l'eaue autre part prēd ſa courſe
Qui du Parnaſſe vient hors de la viue ſource,
Par qui en aucun temps elle fut en ſa fleur.
Ainſi fortune aduerſe ou peché me deſpouille
De tout bon fruit, ſi Dieu l'eternel ne me mouille
De ſa grace, par là me rendant la vigeur.

Il dit en ce Sonnet, ſi tout le temps qu'il auoit mis à ſuiure la court Romaine, ou apres les ſoucis amoureux, il eut mis aux eſtudes de la Poëſie, qu'il fut deuenu Poëte. Mais il dit, que ſon terroir ne fleurit de l'humeur de celle pierre, c'eſt du font Caſtalien, qui naiſt aupres du temple d'Appollon. Et en ſentence, pour ce qu'il ne s'emploie plus aux eſtudes, il faut qu'il s'emploie à autre choſe, & qu'il cueille de ſes champs, des ioncs & des chardons. Et il dit, que l'oliue eſt ſeche, entendant la ſageſſe, & les eaues du font de Parnaſſe ſont tournées ailleurs, mettant en autres choſes ſon ſoing, qu'aux eſtudes d'eloquence & de Poëſie, & ainſi il deuient priuë de tout bien, ſi Dieu ne l'aide.

Digitized by Google

SONNET CXXXV.

Quand vers la terre Amour les beaus, gays, yeux a-
Les desireux esprits en vn souspir tirant (baisse,
A soy auec les mains, & puis les deliant
Par la voix en douceur semblant d'vne Deesse.
Ie sens de mon coeur estre vne larronnesse
Douce, ainsi mes discours & desirs changeant,
Que ie dis, ma fin est prochaine maintenant,
Si mort tant honnorable au ciel on ne m'empesche.
Mais par le son qui lie à sa douceur les sens
L'am', qui veut estre heureuse à ouir les accents,
Estant preste à partir, se sent estre arrestée.
Ainsi ie vis, & ceste entre nous seule icy
Du ciel seraine ordonne, & desordonne ainsi
Tout le cours de la vie a moy portionée.

Il dit ores, que quand Amour, c'est M. L. encline les beaus yeux vers la terre, & recueille les desireux esprits en vn souspir, & puis qu'elle les a recueillis, les iette dehors auec vne clere voix, il se sent rauir le coeur, & il sent en celuy coeur changer les pensees & vouloirs des tristes en ioieux, des ameres en doux ; & tellemẽt qu'il croit, qu'il meurt de douceur. mais il dit, que le son de celle voix, fait qu'il a les sẽtimẽs entẽtifs à escouter, & ainsi il retiẽt l'ame, qui estoit preste pour partir deluy. Et qu'il vit en telle maniere, q̃ M. L. cõme elle veut ordõne & dispose le filet de sa vie, c'est le cours de sa vie.

SONNET CXXXVI.

D'Amour ore me vient l'amiable pensée,
Qui l'ancien secret garde en soy de nous deux,

Et me

Digitized by Google

Et me dit, qu'il n'a eu le coeur onc tant zeleux.
Qu'ore pour seconder ma pretente esperée.
Et moy pour autrefois auoir trouué bourdée
Sa parole, & par fois vraye, ie suis douteux,
Si croire ie le doy, dont ie vis entre deux,
De l'oui & du non, n'aiant chose asseurée.
Ce pendāt le temps passe, & ma marche au miroir
Vers la saison, qui est contraire à mon espoir,
Et à son mot donné ie voy tresmanifeste.
Seul viel ie ne deuiens: aduienne ce qui peut,
Pour l'âge mon desir ia varier ne veut,
Mais le bref viure bien ie crains, lequel me reste.

Il semble qu'en ce Sonnet il vueille monstrer, qu'il auoit eu quelque promesse de Mad. Laura, & qu'il doutoit, s'elle luy deuoit aduenir ou non, d'autāt qu'il auoit plusieurs fois esté trompé de tel espoir, se plaignant qu'au tant sien attēdre & esperer il deuenoit vieil. Neantmoins il se conforte, qu'il ne deuient seul viell, mais que M. L. s'enuieillit aussi. Et par l'âge son desir ne se change, mais il craint sa brefue vie, car il pourroit mourir, deuant que la dite promesse vint a s'effectuer.

SONNET CXXXVII.

Plein d'vn zeleux penser qui fait de moy partir
Touts autres, & qui rend solitaire ma vie:
A tout temps hors de moy ie fais vne salie
Celle tousiours cherchant, que ie deuroy fuir.
Et ie la voy passer d'vn pas si doux & fier,
Qu'vn trembler à peu pres met l'ame en agonie,

Tant des souspirs armez ceste belle ennemie
Ameine, qui Amour & moy ose assaillir.
De pitié (si ie n'erre) on voit bien quelque trace
Ou raion, en sa fiere & nubileuse face,
Laquelle aucunement rasserene le coeur.
Alors ie reprens l'ame, & puis que l'aduis porte,
Qu'elle sçache de moy quel trauail ie supporte,
I'ay a luy dire tant qu'à commencer i'ay poeur.

Il dit ores qu'aucunefois en se derobant, il va cherchant M. L. laquelle estant l'occasion de son mal, il deuroit fuir: & l'aiant trouuée, il dit qu'il la voit passer si douce, & mauuaise que l'ame est pour se partir, tant de souspirs il tiroit de sa poitrine; neantmoins il dit, qu'il apperçoit vn raion de pitié en sa troublée & hautaine veuë, qui reconforte le triste coeur. Et alors il reprend la hardiesse, de decouurir son mal, mais qu'il a tant à dire à elle, qu'il ne sçait d'ou commencer.

SONNET CXXXVIII.

I'ay prins ia plusieurs fois du bel humain semblant
Hardiesse, en la foy de mes guides fondée,
D'assaillir par parole honneste & bien rengée
Mon ennemie, en fait humble, plein & decent.
Par ses yeux ma pensée est puis mise à neant,
Car en ses mains mon bien, mon mal, ma destinée,
Mon sort total, ma vie, & extreme iournée,
Celuy a mis, qui seul pour le faire est puissant.
Par ou pour dire vn mot, ie n'eus onc la puissance,
Dont autre que moy-mesme eut eu la cognoissance.

Amour

Digitized by Google

Amour ainsi m'a fait tremblant foible & recreu.
Et qu'à autruy or' prend les esprits, ie ne nie,
L'ardante charité & la langue aussi lie,
Qui peut comme il ard dire, est en vn petit feu.

Il monstre en ce Sõnet, de desirer pouuoir exprimer à M. L. sa douleur, comme il a dit dessus, dont suit, que maintes fois pour s'estre monstrée benigne en la veuë, il a prins hardiesse de parler à elle, pour la rendre amie à luy: mais que si tost qu'il regarde en ses yeux, qu'il perd toute hardiesse, & craignãt il ne peut former vne parole. dont il apperçoit estre la cause sa grande amour dont il dit, que celuy aime peu, qui peut dire, combien qu'il aime.

SONNET CXXXIX.

Amour entre beaus bras & durs, lesquels à tort
Me tuent, m'a plongé: & si ie me lamente,
Le mal est redouble: dont mieux vaut que i'attente
D'aimant, taisant passer (comme ie fai) vers la mort.
Car ceste ardroit le Rhin engelé au plus fort
De ses yeux, & romproit toute roche eminente,
Et du plaisir d'autruy elle semble dolente,
Tant auec la beauté elle a l'orgueil d'accord.
Pour vn bien peu leuer, mon engin n'a la force
Du tant beau diamant, de son dur coeur l'escorce,
L'autre est vn poli marbre allant & respirant.
Encor mes doux souspirs ny ma ferme esperance,
Elle onc ne chassera de soy par maluueillance,
Ny par tout son dedain, ny par obscur semblant.

Il monſtre en ce Sonnet, le malheureux eſtat auquel il ſe trouue, par l'aigreur de M. L. Et il dit, qu'il ne peut leuer de ſon cœur de diamant choſe qu'il deſire. Et neantmoins il conclud, que pour dedain ou cruauté qu'elle luy monſtre, que pourrant elle ne luy prẽdra ſes eſpoirs, & les doux ſouſpirs qu'il fait pour elle.

SONNET CXL.

O enuie ennemie à la vertu ruſée
Pour au beau commençer oppoſer quelque aigreur,
Par quel art as tu fait changement au beau coeur,
Et comment tant ſecréte y as tu fait entrée?
Ma ſauueté par toy toute eſt deracinée,
A celle tu as dit, que i'aime auec trop d'heur,
Qui vers ma priere humble & chaſte ſa douceur
Monſtroit vn temps, laquelle or' ſemble reboutée.
Mais combiẽ qu'aigrement elle plaint tant mõ biẽ,
Et qu'elle prend plaiſir & rit du plaindre mien,
En vn ſeul mien penſer elle ne mettra change.
Et or qu'elle me tue, & mille fois par iour,
I'auray en elle eſpoir, & enuers elle amour,
Car lors qu'elle m'eſtonne, Amour en pied me renge.

Le Poëte ſuit à ſe plaindre, & il exclame contre l'enuie l'appellant ennemie de vertu: & il luy demande, comment & par quel chemin qu'elle eſt ſi ſecretement entrée en la belle poitrine de M. L. & auec quel art elle la changé, car par auant elle ſe monſtroit à luy humaine & gracieuſe, & alors elle ſe luy monſtroit ſuperbe & desdaigneuſe. Neantmoins il conclud ainſi qu'au Sonnet precedent, que pour tout qu'elle luy face, elle ne faira point qu'il ne l'aime.

SON-

Digitized by Google

SONNET CXLI.

Le tant ferain Soleil des beaus yeux regardant,
Ou eſt qui les miens baigne, & ſouuent repreſente:
Du coeur l'ame laiſſée & rompue s'abſente,
Son paradis terreſtre à grand zele ſuiuant.
Puis plein ſi bien de fiel que de miel le trouuant,
Tout eſtre vne araignée, elle voit ce qu'attente
Lh'omm', dont elle eſt de ſoy & d'amour mal cõtente,
Qui les eſprõns tant chauds & dur le mors a tant.
Ces deux extremitez enſemble & differentes
Auecque volontez la font ores ardantes,
Or'engelées eſtre entre l'heur & malheur.
Mais des ioieuſes peu pluſieurs triſtes penſees
Elle a, ſouuent plaignant ſes par trop auancées
Emprinſes: on moiſſonne ainſi qu'on eſt ſemeur.

Il eſcrit encore par ce Sonnet ſon malheureux eſtat, car regardant les yeux de M. L. il ſent ſon ame partir & aller vers elle: mais la trouuant apres pleine de douceur & d'amertume, il cognoit combien de vaines & fauſes penſees qu'on a au monde, dont il ſe plaint chez ſoy, pour n'auoir bien ſceu cognoiſtre le vray, & auec Amour il ſe plaint, pourtant qu'il a ſi chauds eſperons, c'eſt le deſir d'aller vers M. L. & le mors ſi dur, c'eſt la reſiſtence qu'il trouue en elle. Et ainſi entre ces deux contrarietez extremes, eſt l'ame entre l'heur & le malheur. Mais il dit, que ſes penſees ſont peu ioieuſes, mais aſſez triſtes. Et au dernier il dit, que les plus de fois il ſe repent de ſes hardies emprinſes.

Digitized by Google

SONNET CXLII.

Vn fier astre regnoit au monde à ma venue,
Si le ciel a sur nous la force qu'aucun croit,
Et fier fut le berceau, qui ne me receuoit,
Et la terre qui fut puis de mes pieds batue:
La dame fiere estoit, qui auecque sa veuë
Et l'arc, qui pour son but seul prendre me vouloit,
La plaie, (Amour) dont tant ie t'ay parlé, faisoit,
Car tu me peus guarir du mesme arc qui me tue.
Mais tu prẽds ton plaisir de mes maux & douleurs,
Ell' ia non; dont ne sont plus dures leurs aigreurs:
Ce n'est point vn espieu, mais vn dard qui me bleche.
Mais il m'aide, qu'il vaut plus se voir en esmoy
Pour elle, que iouïr d'vne autre, & ie le croy:
Et tu me l'as iuré par ta dorée flesche.

Il se lamente de sa constellation, sous laquelle il nacquit, & du lieu de sa naissance, & de son berceau & de la terre, sur laquelle il marchoit premierement. Et sur tout de sa dame aimée, il se plaint auec Amour: Et au dernier il dit, que le lãguir pour elle, est meilleur, qu'estre ioieux pour autre dame.

SONNET CXLIII.

Quand le temps & le lieu me viennent au deuant,
Ou ie perdoy moy-mesme, & le noeud vn cher gage,
Dont Amour de sa main me liant, tel ouurage
Fit, que l'amer m'est doux, & le plaindre plaisant.
Ie suis tout souffre & past; le coeur est feu ardant
D'iceux tant doux esprits, dont tousiours le ramage

I'oy

I'oy, embrazé si fort qu'ardant ie m'encourage
Et i'en vis, assez peu d'autre chose soignant.
Le Soleil qui aux yeux m'est la clarté vnique
De ses rais desireux encor de la patrique
En moy autant du soir qu'il n'a fait au matin,
Et ainsi il me sert de loin, de feu & hache
Me monstrant celuy noeud, & le temps, & la place,
Par la fraische memoire à toute heure & sans fin.

Le Poëte monstre, que tant de loin que de pres il s'enflammoit des beaus yeux de M.L. car luy venant à la memoire le temps & le lieu ou auoient commencement ses amours il s'enflamme de nouueau, comme si alors commençoit son ardeur, par laquelle il dit, qu'il vit, luy semblant auoir au deuant le gaillard visage, qui le rechauffe tāt en c'est âge graue, comme au printēps, c'est quand premierement il s'enamouroit d'elle.

SONNET CXLIIII.

Ie voy seur trauersant les forests non hantées,
Ou a grand risque vont le peuple & les soldats:
Car nul sauf le Soleil, ny estonne mes pas,
Qui a de viue amour ses flammes raionnées.
Et ie marche chantant (ô mes folles pensées)
Celle la dont le ciel ne m'eloigneroit pas:
Car ie l'ay en mes yeux, dont pour dames, vn tas
De sapins & de faux, ie voy de ses aimées.
Ie la pense ouir lors quand l'air & les rameaux,
Et le fueillage i'oy, & murmurant les eax
Fuir par les verds champs, & l'oiseau qui lamente.
Peu oncques vn silence vne deserte horreur.

D'vn grand ombrageux bois ont pleu tāt a mon coeur,
Sauf que de mon Soleil par la trop te m'absente.

Il semble qu'il fit ce Sonnet, estant en voiage, & passant par les bois: ou il mōstre, que par desespoir il alloit asseuré, car il dit, que rien le pouuoit estonner, que le Soleil, qui a les rais, ce sont les regards de viue amour, entendant de M.L. laquelle il va chātant. Et que pour l'auoir tousiours aux yeux, c'est en toutes ses pensees, le ciel ne la luy sçauroit faire longtaine, & par la mesme raison, toute chose qu'il sent en ce lieu, luy semble que c'est elle. Et finalement il dit, que peu luy pleut onc tant, vn silence tel d'vn bois ombrageux, sauf qu'il estoit trop eloigné de M.L.

SONNET CXLV.

En vn iour mille monts, & bien mille torrents
Par l'Ardennois fameux i'ay veu par la conduite
D'amour, qui dōne aux pieds & coeurs des siēs la viste
Plume, pour s'envoler au tiers ciel touts viuants.
D'auoir esté tout seul, m'est doux ou ses Tyrans
Mars sans faire semblant a decocher incite,
Comme, sans gouuernail & baston qui limite
La voile, vn bois en mer plein de discours pesants.
Mais aiant acheué le tant obscur voiage,
Discourant d'ou ie viens, & auec quel plumage,
D'auoir trop entreprins ie sens naistre vne poeur.
Mais le coeur ia tourné vers la ou que demeure
Sa clarté, par l'acueil frais & serain s'asseure
Du fleuue & beau pais, tant forte est leur douceur.

Il suit icy son parler precedent, & il conte commēt à la fin de son voiage, il vint au beau pais & delectable fleuue:

Digitized by Google

fleuue: lequel, pour s'approcher à sa chére dame auec vn serain recueil, luy rend asseuré le coeur, ia tourné la part ou demeure sa clarté.

SONNET CXLVI.

Amour me retenant me donne l'esperon,
M'effroiant il m'asseure, & m'ardant il m'engláce,
Il dedaigne acceptant, m'appellant il m'enchasse,
Il me donne or' espoir ores affliction.
Il mene or' mon las coeur haut eleué or' non,
Dont le zeleux vouloir fait perte de la trace,
Et son plus grand plaisir fait maigrir sa face,
Tant a de neuue erreur l'ame sa portion.
Le gué à elle enseigne vne amie pensée,
Non de l'eaue des yeux vainement distillée,
Mais pour aller ou elle espere appaisement.
Puis comme si de là la tiroit plus grand force,
A autre vie il faut maugré soy qu'ell's'efforce,
Consentant à ma mort, & son retardement.

Le Poëte monstre en combien de contrarietez il se trouuast, dont il dit son esprit estre plein de nouuelle & non ouïe erreur. Et comment il est combatu de la raison, laquelle il entend par l'amie pensée, qui monstre à son esprit le gué non de larmes, mais pour aller, ou il espere estre content. mais apres subitement l'amoureux desir le detournoit de la, & le forçoit de suiure ou il le tiroit

SONNET CXLVII.

Quand ma douce ennemie (O Geri) est fachée
(Pour estre tant hautaine) aucunefois a moy,

Vn

Vn seul confort, à fin que vaincu de l'esmoy
Ie ne soy, m'est donné, dont i'ay l'ame allegée.
Tout par tout ou sa veuë elle tourne indignée,
Qui vne ire pour moy mortelle cache en soy,
De la mienne humblement ie luy fau telle foy,
Qu'elle est pour reculer tout son dedain forcée.
Si ce ne fut, i'auroy de la voir le malheur,
Comme ceux qui ont veu de Meduse l'horreur,
Qui faisoit deuenir vn marbre les personnes.
Fay toy doncques ainsi, car ie nous voy forclos
De tout autre secours, & pour monstrer le dos
A nostre ailé seigneur, ses ailes son trop bonnes.

Il escrit à Geri Gianfigliazzi, qui luy auoit demandé conseil, contre sa dame, & il luy enseigne le remede dont il se seruoit contre la fierté & dedains de M. L. lequel est, qu'a toutes les fois qu'elle se luy mõstroit hautaine, il se monstroit humble vers elle; car s'il ne tenoit telle maniere, tant de fois qu'il la voirroit, il deuiendroit froide comme vne mort de la poeur.

SONNET CXLVIII.

Pau ton flux tant puissant a d'emporter l'escorce
Mienne, bien le pouuoir par son cours rauissant,
Mais l'esprit par dedans y caché se tenant
N'a de la tienne poeur, ny de quelque autre force.
Lequel sans alterner la Pogge auecque l'Orse
Droit auec vn doux air son desir secondant,
Et vers la fueille d'or ses ailes adressant,
Les voiles, & le vent, l'eaue, & les rames force.
Roy, des autres fier fleuue a l'encontre au Soleil

Qui

Digitized by Google

Qui cours, quand il nous donne au matin le reueil,
Et laissant en Ponent plus exquise lumiere.
Auecque mon mortel sur la branche escumeux
Tu vas, l'autre couuert d'vn plumage amoureux
Enuers son doux seiour volant reprend carriere.

Le Poëte venoit de Prouence en Italie, & nauigant dedans le Pau il parle auecque luy, & il dit: qu'il auoit puissance de porter son escorse, c'estoit son corps, mais non l'esprit, lequel poussé du desir venoit vers M.L.

SONNET CXLIX.

Amour parmy l'herbage vne attrappe mignonne
De perles & d'or fin, sous vn rameau tendoit
De l'arbre tousiours verd, lequel i'aime à bon droit,
Or que triste ombre plus que ioieuse il me donne.
L'armoise estoit le grain qu'il espart & moissonne
Doux & aigre, dont poeur & desir en moy croit.
Les notes n'eurent onc depuis qu'Adam ouuroit
Les yeux, en harmonie vne douceur si bonne.
Et la clere lumiere à qui le Soleil doit
Ceder, y resplendoit & le cordon estoit
A la main, qui l'iuoire & la neige deuance.
Ainsi fu-ie attrappé, & icy m'ont mené
Les beaus tours, & les mots du dire angeliné
La ioie & le desir auecque l'esperance.

Metaphoriquement il conte, comment qu'il demeuroit prins de la beauté de M. L. dont il dit qu'Amour tendoit la ret entre l'herbe & sous vn rameau tousiours verd, alludant au non de la chose aimée, & il dit,

il dit, qu'encore qu'il l'aimoit, que neantmoins il n'en auoit eu fruits, mais ombrage, icelluy plus triste que ioieux. Apres encores metaphoriquemẽt il dit, qu'elle estoit l'armoise, dont il restoit prisonnier, & cõment, & de quoy il fut amorcé a tomber en icelle ret, & par la semence il entend, les gestes desireux, & les regards, lesquels Amour espandoit doucement, & de ceste douceur il moissonne l'amertume.

SONNET CL.

Amour, d'vn zele ardant, qui allume le coeur,
Sur la bride le tient d'vn crainte gelée:
Et l'esprit est douteux, qui plus est auancée,
Ou la glace, ou le feu, l'esperance ou la poeur.
A plus froid tẽps i'ay chaud, ie trẽble en la chaleur.
Tousiours plein de desir & de poeur soupconnéer:
Comme dame qui veut d'vn homme vil celée
Rendre, sous vn court voile & habit, la grandeur.
De ces peines ma propre est bien la principale,
Nuit & iour estre en feu: & nul penser egale
Ny rime, en comparant, le mien tant doux trauail.
L'autre ia non, d'autãt que mõ beau feu fait estre
Tout homme egal, & cil au vent s'en va comme tire,
Qui pense de voler iusqu'a son haut Soleil.

Il semble qu'il parle icy de son douteux estat, doutant qui soit plus grande l'ardeur ou l'esperance de son miserable coeur, ou la glace & crainte de n'accomplir son desir, ou d'estre ialoux. Et de ces deux peines, il dit, que la premiere est la sienne, c'est ardre de iour & de nuit. L'autre est s'engeler ou par ialousie, ou par crainte, de ne paruenir a son intention. mais l'autre n'est

Digitized by Google

n'est ia sa propre, car son beau feu c'est M. L. est telle, qu'elle fait toutes se affections egales, & qui pense voler au sommet, en vain se trauaille, voulant dire, que telle est l'hõnesteté d'elle, qu'on ne peut estimer qu'elle aime quelqu'vn.

SONNET CLI.

Si le regard de ceste, estant si douce, occit,
Et les doux mottelets dits en façon plaisante:
Et si amour sur moy la maintient si puissante,
Par le seul sien parler, ou quand elle soubrit:
Las, que fera-ce alors, s'elle vn iour me bannit,
Par ma faute ou malheur de ses yeux malcontente,
Et si peut estre à moy, de mort, elle presente,
Dont ore elle m'asseure, vn cartel par escrit.
Mais si ie tremble, & si i'ay outre de froidure
Le coeur, lors que ie voy changée sa figure
De la preuue ancienne, vn tel craindre me vient.
La femme est par nature vne chose muable,
Dõt ie sçay biẽ, qu'au coeur des dames ferme & stable
Vn amoureux estat fort peu de temps se tient.

Il monstre icy, qu'il ne trembloit sans occasion par la poeur, quand il vit M. L. changée de la face, argumentant par la: si elle auec vn cler regard parlãt & souriant l'occisoit, que qu'elle feroit apres, si pour tousiours elle luy denioit la douce veuë de ses beaux yeux.

SONNET CLII.

Amour, nature, & l'ame humble, ciuile & belle,
Ou la haute vertu regne, & a logement,
Contre moy ont iuré: Amour est diligent
A m'extirper du tout, car sa coustume est telle.

Nature

Digitized by Google

Nature ceste cy de si noble cordelle
Lie, qu'vn moindre effort pour la rompre est bastant.
Habiter en la vie elle plus ne pretend
Facheuse & vile, ainsi a dedain luy vient elle.
En ces mẽbres tant chers, beaus & dignes d'hõneur
D'heure en heure ainsi va se passant la vigueur,
Qui estoient le miroer de vraye gaillardise.
Et si par la pitié n'est bridée la mort,
Quels sont les vains espoirs, desquels m'a fait mon sort
Viure par le passé fort bien, helas, i'aduise.

Estant M. L. malade, Petrarque se plaint d'Amour, de nature; & de l'ame d'elle. d'Amour, pour ce qu'il le vouloit faire mourir de douleur; de Nature, pour ce qu'elle luy auoit donné le corps si delicat, qu'elle ne peut resister au mal. Et de l'ame, pource qu'elle mesprisoit les choses mortelles, ne se souciãt de le laisser seul ça bas en tenebres,

SONNET CLIII.

Ceste Phenix vnique a la dorée plume
A son col tant gentil & beau & blanc entier,
Sans industrie ou art forme vn si cher colier,
Qu'elle adoucit tout coeur, le mien elle consume.
Et par nature elle a couronne, qui allume
L'air y tout alentour, dont le secret brazier
D'Amour, vn feu fondu, subtil & minuier
Prend, qui m'ard, quãd l'hiuer la viste eaue apostume.
De pourpre à vn bord bleu qui de roses semé
Est, elle a son beau dos vestu & ricamé.

Nouuel

Digitized by Google

Nouuel accoustrement, beauté seule & vnique.
Le bruit est, que le riche & l'odorant giron
Des monts de l'Arabie à nous cache le don
D'elle, & elle entre nous vole icy magnifique.

Il compare M. L. à la Phenix, la descriuant entierement, selon que Pline la nous depaint.

SONNET CLIIII.

Si Virgile auoit veu, & le Gregois Homère
Ce Soleil, qu'or' ie voy icy de ces deux yeux;
Ils auroient pour haucer son nom iusques aux cieux,
Mis tout leur art, & fait l'vn stile à l'autre frere.
Ce qui eut fait Aenê, se plaindre auec colére
Et Achill' & Vliss' & autres semi-dieux,
Et cil qui cinquante ans & six au monde heureux
Regnoit, & qui d'Egiste eut le coup mortifére.
Celle ancienne fleur des armes & vertus,
Semblable estoile au ciel, & pareille n'eut plus,
Que ceste de beauté & d'honneur fleur nouuelle.
Ennius vers obscurs de celle la chantoit,
Et de ceste autre moy: ô moleste ne soit
Mon engin, mon louer ne soit m'esprisé d'elle.

Perseuerant à louer M. L. il dit, que si Homere & Virgile l'eussent veuë, ils eussent chanté de sa beauté, & laissé Vlisse & Aenée, & les autres semi-dieux. Puis il dit es six vers, qu'icelle fleur d'armes & de vertus a sçauoir Scipion l'African le plus grand, auoit semblables & conformes estoiles, auec ceste nouuelle fleur d'honnesteté & de beauté, c'est auec la tresuertueuse M. L. & que d'icelle, c'est Scipion, chantoit Ennius

Digitized by Google

Nature ceste cy de si noble cordelle
Lie, qu'vn moindre effort pour la rompre est bastant.
Habiter en la vie elle plus ne pretend
Facheuse & vile, ainsi a dedain luy vient elle.
En ces mẽbres tant chers, beaus & dignes d'hõneur
D'heure en heure ainsi va se passant la vigueur,
Qui estoient le miroër de vraye gaillardise.
Et si par la pitié n'est bridee la mort,
Quels sont les vains espoirs, desquels m'a fait mon sort
Viure par le passé fort bien, helas, i'aduise.

Estant M. L. malade, Petrarque se plaint d'Amour, de nature; & de l'ame d'elle. d'Amour, pour ce qu'il le vouloit faire mourir de douleur; de Nature, pour ce qu'elle luy auoit donné le corps si delicat, qu'elle ne peut resister au mal. Et de l'ame, pource qu'elle mesprisoit les choses mortelles, ne se souciãt de le laisser seul ça bas en tenebres,

SONNET CLIII.

Ceste Phenix vnique a la doree plume
A son col tant gentil & beau & blanc entier,
Sans industrie ou art forme vn si cher colier,
Qu'elle adoucit tout coeur, le mien elle consume.
Et par nature elle a couronne, qui allume
L'air y tout alentour, dont le secret brazier
D'Amour, vn feu fondu, subtil & minuier
Prend, qui m'ard, quãd l'hiuer la viste eaue apostume.
De pourpre à vn bord bleu qui de roses semé
Est, elle a son beau dos vestu & ricamé.

Nouuel

Nouuel accoustrement, beauté seule & vnique.
Le bruit est, que le riche & l'odorant giron
Des monts de l'Arabie à nous cache le don
D'elle, & elle entre nous vole icy magnifique.

Il compare M.L. à la Phenix, la descriuant entierement, selon que Pline la nous depaint.

SONNET CLIIII.

Si Virgile auoit veu, & le Gregois Homére
Ce Soleil, qu'or' ie voy icy de ces deux yeux;
Ils auroient pour haucer son nom iusques aux cieux,
Mis tout leur art, & fait l'vn stile à lautre frere.
Ce qui eut fait Aenê, se plaindre auec colére
Et Achill' & Vliss' & autres semi-dieux,
Et cil qui cinquante ans & six au monde heureux
Regnoit, & qui d'Egiste eut le coup mortiſére.
Celle ancienne fleur des armes & vertus,
Semblable estoile au ciel, & pareille n'eut plus,
Que ceste de beauté & d'honneur fleur nouuelle.
Ennius vers obscurs de celle la chantoit,
Et de ceste autre moy: ô moleste ne soit
Mon engin, mon louer ne sont m'esprisé d'elle.

Perseuerant à louer M. L. il dit, que si Homere & Virgile l'eussent veuë, ils eussent chanté de sa beauté, & laissé Vlisse & Aenée & les autres semi-dieux. Puis il dit es six vers, qu'icelle fleur d'armes & de vertus a sçauoir Scipion l'African le plus grand, auoit semblables & conformes estoiles, auec ceste nouuelle fleur d'honnesteté & de beauté, c'est auec la tresuertueuse M.L. & que d'icelle, c'est Scipion, chantoit Ennius

Digitized by Google

ancien Poëte des vers obscurs, Et de ceste autre ie chãteray. Et puis il prie, que son chanter ne donne à elle facherie, comme ne fit celuy d'Ennius à Scipion, cõbien que ses vers estoient obscurs.

SONNET CLV.

Au renommé tombeau estant ioint Alexandre
D'Achille fier & haut, souspirant il disoit:
O heureux, qui as eu vn tesmoing tant adroit,
Et trompette qui sceut si loin ton los estendre.
Mais ceste colombelle exquise nette & tendre,
A qui si ie ne scay, au monde oncques viuoit
Pair, assez peu de los de mes crus vers reçoit,
Tant chacun la grandeur peut de son sort comprẽdre.
Car d'Homere tousiours, d'Orphé, & du pasteur,
Qui à Mantoue encor a fait si grand honneur,
Estre chantée en vers elle seule merite.
Vn fier astre, & destin icy dur seulement
Ont à ce commis vn son beau nom adorant;
Mais faillant d'auenture en ses los qu'il recite.

Il veut monstrer par ce Sonnet, que M. L. estoit digne d'auoir plus grand Poëte que luy, pour chanter d'elle.

SONNET CLVI.

Soleil alimenteur, la fueille seule aimée
De moy, & parauant de toy, au beau seiour
Or' seulette verdoie, & sans pair dés le iour,
Qu'Adam sa peine vit, & la nostre entamée.
Ie te prie en criant, O Soleil, qu'arrestée

Sur

Digitized by Google

Sur elle, aions la veuë; & tu fais la entour
Fuiant, ombrer les monts, nous derobant le iour,
Et tu m'oste en partant la chose desirée.
D'iceluy bas coustaut l'ombrage descendant,
Ou mon suaue & doux feu estincelle ardament,
Et le grand laurier fut vne verge petite.
Croissant, durant mon dire, oste le doux regard
A mes yeux, du beau lieu, bien heureux & gaillard,
Ou ensemble mon coeur auec sa dame habite.

Il demonstre par ce Sonnet, qu'au descendre du Soleil il estoit en vn lieu, ou qu'il vit M. L. pourquoy se tournant vers luy, il luy dit ces paroles, le priant, qu'il s'arreste auecque luy, pour voir M. L. qui n'auoit iamais sa pareille dés que le monde commençoit.

SONNET CLVII.

Ma barque, helas, chargée, & pleine d'oubliance
Passe par l'aspre mer en hiuer a mi-nuit,
Entre Scille & Charibde, & le seigneur conduit,
Ie dis mon ennemi, toute la gouuernance.
Vn penser prompt & dur chacune rame amanche
Des vents, & de la fin, qui comme il semble rit:
Et la voile se rompt d'vn vent, qui tousiours vit
Humide de desir, de pleurs & d'esperance.
Vne pluie de pleurs & dedains bruinez
Font les chables ia las, moites & declinez,
Qui sont faits d'vne erreur, dont l'ignorance est mere.
Mes deux vieux doux signaux me cachet leur regard
La raison par-mi l'eaue est morte, aussi est l'art,
Tellement que du port quasi ie desespere.

Digitized by Google

Le Poëte escrit icy son estat, metaphoriquemẽt par la barque, laquelle passant par l'aspre mer à la minuit entre Scille & Charibde, auec le gouuernement de celuy qui la desire noier, & auecque gens mal accorts, combatus de vents tempestueux, qui rompent la voile & tombant pluie du ciel, qui la baigne, & espessit l'air d'espesse & humide bruine, & les estoiles septentrionales, par la clarté desquelles se guide le bateau, ne se voiẽt point, de maniere que demeurãt, sans art & sans raison, il commence a desesperer de ne trouuer iamais le port.

SONNET CLVIII.

Vne biche ie vy, deux cornes d'or aiant
Toute blanche, aux verds champs flaquez d'vne riuie-(re
De touts les deux costez, en la saison premiere
Sous l'ombre d'vn Laurier le Soleil deceuant.

Sa veuë estoit si belle & fiere doucement,
Que ie mettoy tout soin pour la suiure en arriere:
Ainsi qu'vn conuoiteux, qui l'or cherche & la pierre,
Auec contentement le trauail moderant.

A l'entour du beau col fut escrit, nul me fache,
De diamants exquis & topazes, la grace
Ainsi de mon Casar affranchir me vouloit.

Et Phœbus du midi ia fut voir la contrée,
Ma veuë fut de voir lassée non saoulée,
Quand ie tombois en l'eaue, & elle se perdoit.

Sous vne neuue metaphore, il fait vn bref discours de sa vie, du commencement de ses amours, auquel il dit, qu'a luy apparut vne belle biche, entendant M. L. & il dit sur l'herbe verde, pour le regard du lieu, ou qu'il la trouuoit, & auec deux cornes d'or, par ses do-

Digitized by Google

mes tresses, entre deux riuieres, c'est, Sorgue & Durenze, & disant a l'ombre d'vn Laurier, il prend allusion de son nom, & a l'ouurir du Soleil, au printemps. Il monstre aux seconds quatre vers, qu'il estoit tellement desireux de sa veuë, qu'il laissoit tout autre soin pour la suiure. Aux premiers trois vers, auec la comparaison, des cherfs qui estoient faits libres par Cesar, auec vn colier d'or au col, auquel estoit escrit, qu'ils estoient a Cesar, & qu'on ne les toucheroit point; il dit qu'elle est faite libre de son Cæsar, entendant Dieu, qui l'auoit fait libre des concupiscences charnelles. Et finalement il dit, que M. L. disparut, & luy demeuroit seul en ses pleurs.

SONNET CLIX.

Ainsi comme voir Dieu est vn viure eternel,
Et qu'on n'attend à plus, car plus est illicite:
Dame ainsi par vous voir aise vn heur te herite,
Durant cestuy mien fraile & bref viure mortel.
Ny vous ie n'ay onc veu belle tant qu'or, s'a tel
Rapport fier on peut, qu'au coeur mon oeil recite,
Douce de ma pensée a present Marguerite,
Qui passe tout desir & espoir supernel.
Et s'elle pour fuir n'estoit si viste & preste,
Plus rien ie ne voudroy: car si le bruit acqueste
Foy, d'odeur viure aucuns, aucuns d'eaue autrepart.
Ou d'vn attouchement, ou du goust d'vne ardante
Flamme auoir vie, dont toute douceur s'absente,
Pourquoy doncq ne viuroy-ie en vostre alme regard?

Il monstre icy, que tout son heur depend de M. L. & qu'en la voir consiste tout son bien. Et puis il dit, si le partir de tel heur ne fut si prompt, qu'il ne de-

manderoit plus rien ; car puis qu'aucuns animaux viuent de l'odeur, aucuns de l'eaue, & aucuns du feu, luy pourroit bien viure de la veuë de M.L. laquelle il appelle alme, comme celle qui alimente & viuifie.

SONNET CLX.

Pour nostre gloire voir, Amour, fermons les pas
Choses qui neuues sont & hautes sur nature:
Tu vois la douceur faire en elle plus qu'vsure,
Tu vois clarté du ciel enuoiée ça bas.
Tu vois de pourpre & d'or & de perles l'amas
Plein d'art, & la nouuelle & eleüe stature:
Et comme elle remue en l'ombreuse closture
Des beaus monts, doucemẽt les yeux, les pieds, les bras;
Et de mille couleurs en l'herbe fleurs semées
Sous celuy ancien & noir chesne, assottées
Prient pour du beau pied sentir l'attouchement.
Et le ciel d'alentour s'allume d'estincelle
Mainte gaillarde & clere, & que sa face est belle
Faite par si beaus yeux, sa ioie va monstrant.

Il semble que le Poëte ait fait ce Sonnet vn iour que M.L. s'en alloit promenant par certains prez, & il parle à Amour, afin qu'il l'accompagne à voir M.L. de laquelle ils se glorifioient, Et il dit puis a Amour, quels estoient ses gestes & ses façõs & sa beauté, & commẽt l'herbe & les fleurs la desiroiẽt, & que le ciel se reiouissoit d'elle.

SONNET CLXI.

D'vn si noble aliment, & vin, l'esprit ie pais,
Qu'aux Dieux leur ambrosie & nectar ie n'enuie:

Car

Car par le seul regard tout autre miel s'oublie
Par l'ame, & iusqu'au fond ie boy lethe a grãds traits
Parfois quãd i'oy les mots, que mon coeur tiẽt pour-
Pour auoir les souspirs tousiours pour cõpagnie; (traits
L'ame m'est, ie ne scay ou, par Amour rauie,
Tant que d'vn double miel d'vn coup acquest ie fais.
Car celle aimée voix iusqu'aux celestes portes
Paroles met en air, tant cheres & accortes,
Que nul sans les ouir penser ne les pourroit.
Lors combien peut le ciel, l'engin, l'art, & nature,
En ceste vie faire, à touts pour ouuerture
Certaine, ensemble en moins d'vne paulme apparoit.

Il escrit la douceur qu'il sent de voir M.L. de la veuë, de laquelle il dit, qu'il nourrit son esprit, par laquelle douceur il oublie toute autre douceur; & que telle douceur alors se redoubloit, si luy la regardant elle parloit, Car sa voix angelique resonnoit si doucement, qu'on ne le scauroit penser sans l'ouïr : & pour le dire à peu de paroles, cela se luy monstroit en petite quãtité, que peuuent ensemble en ceste vie mortelle, l'art, l'engin & nature & le ciel faire.

SONNET CLXII.

L'aure gentile, qui par ces bois ombrageux
Les fleurs esueille, & rend clere chaque colline:
Ie cognoy par l'aleine en sa douceur diuine,
Qui me force à monter à peine & nom fameux.
Pour trouuer au las coeur repos, l'air gracieux
Thuscan fuiant ie laisse, ou i'ay prins origine:
Pour mon troublée penser mettre hors de bruine

Voir mon Soleil i'espere huy le cherchant, zeleux.
Auquel mille douleurs telles i'experimente,
Qu'Amour à luy force de retour me presente:
Puis il m'esblouit tant, que fuir m'est trop tard.
Ailes pour eschapper non armes ie desire,
Mais le ciel a ma mort mise en ceste lumiere,
Qui de loin me destruit, & de pres elle m'ard.

Retournant de la Thuscane, & s'approchant au lieu de M. L. parlant auecque l'air, & alludãt au nom d'elle, il dit, qu'il recognoit sa douce alcine, par laquelle il luy faut monter a peine & fame, c'est par laquelle il monte a peine, par les amoureux trauaux: & à fame par les escrits qu'il en fait: & pour trouuer appuy pour son lassé coeur aupres d'elle, il dit qu'il fuit de sõ air Thuscan, qui luy est naturel. Et pour esclarcir ses obscures & troubles pensées, il cherche son Soleil, qui est le beau visage de M. L. auquel il dit de prouuer tant des douceurs, qu'Amour par force le reconduit vers iceluy; & apres lesblouit ainsi; que la fuite luy vient trop tard, car quand puis il vient où qu'elle est, il se destruit, & se tourmente, & ne voit l'heure pour s'enfuir. Mais il dit que le ciel permet, qu'il doiue perir: car quand il en est lontain, il se destruit par le desir, & estant aupres, il ard d'vn trop amoureux feu.

SONNET CLXIII.

De iour en iour ie change & le poil & la face:
Des doux crocs armoisez, pourtant ie ne suis seur,
Ny des rameaux cachants la glus sous la verdeur
De l'arbre, qui fait teste au Soleil & la glace.
La mer l'eaue, & au ciel les estoiles leur place

Perdront

Digitized by Google

Perdront premierement, que la belle ombre poeur
Et desir ne me cause & amour & aigreur
Vers le haut coup d'amour, lequel bien mal ie cache.
De mon trauail iamais ie n'espere repos,
Iusqu'a tant que ie suis sans char, sans nerfs, sans os,
Ou que plus ma partie a moy ne soit rebelle.
Toute chose impossible on voirra aduenir
Plustost, qu'autruy le coup d'Amour puisse guarir,
Que m'ôt fait ses beaux yeux, fors que la mort & elle.

Il monstre icy que combien qu'il se voit d'heure en heure plus voisin de la vieillesse, que neautmoins toute chose impossible se pourrá faire, plustot qu'autre que la mort, ou M. L. puisse guerrir sa plaie.

SONNET CLXIIII.

Le vent serain qui vient entre le verd fueillâge
Murmurant me ferir au visage, me fait
Souuenance du temps auquel du premier trait
D'Amour, i'eus vn tant doux, & tât profond outrâge.
Et qu'il me faisoit voir, l'or caché beau visage,
Dont ialousie ou bien dedain, le vif pourtrait
Me cele, & les cheueux perlez d'vn reng parfait,
Lors blonds plus qu'or bruni, & volants selon l'âge.
Lesquels si doucement elle portoit espars,
Et puis les recueilloit par des tours si gaillards,
Qu'encor mon esprit tremble alors qu'il y repense.
Puis le temps les lioit par des plus fermes noeuds,
Et il serroit le coeur d'vn las si vigoreux,
Que nul que la mort seule y fairá la dispense.

Il sem-

Il semble que cestuy Sonnet soit fait par Petrarque au quartier de la Sorgue, & au lieu ou du commencement il s'enamouroit de M. L. car luy soufflant au visage vne mesme douce aure, telle comme alors qu'il s'enamouroit, souffloit, il dit qu'elle luy fait souuenir de ses premieres amoureuses bleceures: & que par imagination il luy sembloit, qu'il voioit son beau visage; Et encore il luy sẽbloit, qu'il voioit ses beaus cheueux qui alors estoient dessouls, & apres par temps elle les portoit enueloppez. Et vn si puissant noeud lioit son coeur, que nulle que la mort seule, le pourra defaire.

SONNET CLXV.

L'aure des cieux, qui souffle au verd laurier fraischette,
Ou Amour dans le flanc Apollon assailloit,
Et à moy d'vn doux ioug le col enuironnoit
Tel, que ma liberté non tost ie reconqueste.
Peut en moy tant, qu'à peu de Meduse la teste
Au vieil Atlas, quand elle en vn roc le changeoit:
Et ie ne puis ormais rompre le noeud estroit,
La ou non l'ãbre ou l'or, mais Phoebus rien n'acqueste.
Ie dy les blonds cheueux & le crespe lasson,
Si doucement liant l'ame, comme vn cordon,
Laquelle humilité seule a pour sa defense.
Sa seule ombre peut faire vne glace mon coeur,
Et mon visage & front taindre de blanche poeur,
Mais les yeux de le rendre vn marbre ont la puissance.

Il monstre encores icy, de quelle terreur il fut prins, quand il rencontroit M. L. ou quand il pensoit à ses beautez, & il dit qu'auec les yeux elle le peut faire vn marbre, comme Meduse pouuoit transformer Atlas en vne mõtagne. Apres il dit, que les dorez cheueux luy

luy lioient doucement l'ame, & que non seulement elle auoit pouuoir sur luy auec sa lumiere, mais auec son ombre, par laquelle il trembloit. mais les yeux auoient la force de le faire vn marbre.

SONNET CLXVI.

L'aure douce qui bransle au Soleil & deplie
L'or tissu & filé des doigts industrieux
D'amour, la des beaus yeux & des mesmes cheueux,
Crible les prompts esprits, & le coeur lassé lie.
Ie n'ay nouuelle aux os, ny sang qui ne me nie
En mes veines repos, autant suis-ie poereux,
Estant ou est qui pend souuent iointes les deux
En balance fragile, & la mort & la vie.
Voiant ardre les yeux, dont s'allume mon feu,
Et foudroier les noeuds, dont prins ie suis tenu:
Or sur l'espaule droite & ore sur la gauche.
Veu que ie ne l'entends y dire ie ne sçay,
Tant de telles clartez les sens offensez i'ay,
Et oppressez, & tant leur douceur les debauche.

Il loue en ce sonnet les blondes tresses, & il dit, quel effect elles operent en luy. Et premierement, que la douce aure qui meut les blonds & dorez cheueux au Soleil, auec les gays yeux luy meut les legers souspirs, & auec les mesmes cheueux luy lie l'affligé coeur, & que quand s'approchant d'elle il voit brusler ses lumieres, & foudroier l'or des blonds cheueux, tout le sang & toute mouelle se sét trébler. Et telles estoiét les deux lumieres, & telles les splendeurs des yeux amoureux, & des foudroiants cheueux: & si grande estoit la douceur, dont il estoit oppressé, qu'il ne le pouuoit redire.

SON-

SONNET CLXVII.

O belle main, qui as d'art & de force tant
Pour me serrer le coeur, & clorre ma vie,
Main en qui ont leur art & leur toute industrie
Nature & le ciel mis, leur propre honneur cherchant.
O doigts polis & doux cincq perles, ou ne ment
L'orient sa couleur, dont la pitié se nie
A mon mal seul: Amour vn temps par courtoisie
Me laisse or' vous voir nuds, pour m'enrichir d'autant.
Gaillard, cher & blanc gant, heureuse couuerture,
D'vn yuoire poli & rosee tainture,
Qui au monde onc a veu tel & si doux butin.
Du beau voile pourquoy n'ay-ie autát? o peu seure
Ioie des cas humains, qui se passe en peu d'heure,
On me le vient oster: las, c'estoit larrecin.

SONNET CLXVIII.

La belle & nue main qui le gant se remet
Aux doigts, non seulement à mon dam & dommage,
Mais auec les deux bras, l'autre preste est & sage
Pour me serrer le coeur, qui plein d'humble poeur est.
Amour à mille rets, & nul en vain ne met,
Parmi celle beauté digne & neuue à tout âge:
Qui à sa haute forme & celeste parage
Tel fait, qu'engin humain ou stile plus n'y scait.
Les yeux serains & cils raionnent, l'angelique
Bouche, & de roses pleine, & d'vn reng magnifique.
De perles, & de mots doux & harmonieux.

Tant

Digitized by Google

Tant qu'autruy esbahi tremble de telle grace,
Et qu'a voir les cheueux, & la tant clere face,
En esté au mi-di le Soleil est honteux.

SONNET CLXIX.

Ma fortune & Amour m'auoient orné d'vn gant
Si plaisamment doré, & ricamé de soie,
Que i'auoy de mon bien quasi l'extreme ioie
Apart moy, d'ou venoit vn si bon tour pensant.
Et du iour ma memoire oncques ne se resent,
Qui puissant me faisoit & pauure d'vne voie,
Que ie ne me courrouce & perds toute ma ioie
Plein de vergogne & dueil, & amoureux tourment.
Que de ma noble proie au temps requis la garde
Ie ne fis, & que tant i'auoy la main couarde,
Pour lors d'vne angelette vn seul effort matter.
Ou que fuiant, aux pieds ie n'appliquoy des âiles,
Pour au moins de la main, quitant me tire, & telles
Chaudes larmes des yeux, la vengeance emporter.

Estant paruenu aux mains de Petrarque vn gant de M. L. il en fit trois Sonnets, le premier en louange de la main & du gant, le deuxisme loue non seulement la main denuée du gant, mais l'autre, & les bras, & puis toutes ses beautez. Au troisiesme il monstre comment par le dit gant il estoit heureux, & comment qu'il en fut priué. Et il se plaint de n'auoir retenu ledit gant, & qu'il n'auoit sceu vser du bien que sa bonne fortune luy auoit mis au deuant.

SONNET CLXX.

D'vne glace polie, & belle, & clere & viue,

S'esmeut

S'esmeut le feu, dont i'ards, & dont nait ma douleur,
Desechant & suçant les veines de mon coeur
Tant, qu'inuisiblement ma mort de la deriue.
Laquelle à bras haucé ia à batre ententiue,
Bugle en Lion, & tonne ainsi qu'en sa fureur
Le ciel, mes iours fuiants poursuiuant & de poeur,
Rempli, ie tremble & i'ay la voix comme abortiue.
Pitié auec amour meslée encor pourroit
Estre double colonne, & faire vn bon exploit
Entre le coup mortel & la tant lassée ame.
Mais pour moy ie ne puis croire ou voir au regard
De ma douce partie & dame telle part,
Dont non icelle, mais ma fortune ie blame.

Le Poëte conte à present, comment de la froide honesteté de M. L. nait sa flamme ardante, car tant plus qu'elle se luy monstroit engelée, tant plus luy creut l'ardant desir, dont il ardoit si fort, que le sang peu à peu se consumoit, & ia il estoit conduit iusques a lá, que la mort aiant haucé le bras pour le ferir, le poursuiuoit tellemẽt, qu'il ne pouuoit eschapper, mais plein de poeur il trembloit & se teut. mais il vit, que la pitie d'elle ensemble auec Amour l'eussent peu aider, ce qui eust esté vn double soustien, mais il ne croioit, qu'elle se deuoit monstrer compassieuse vers luy, ny il ne le pouuoit comprendre en sa veuë, & de cela il ne la coulpoit, qu'elle ne l'eut aidé, mais sa cruelle fortune.

SONNET CLXXI.

Las, i'ards, combien q'autruy en cela ne me croit,
Chacun pourtant le croit celle seule exceptée,
Qui me plait seule, estant sur toute autre estimée,

Le

Digitized by Google

Le croire elle ne semble ores qu'elle le voit.
Infinie beauté & peu de foy au doigt
Ne vois tu dans mes yeux le coeur & la pensée?
I'auroy grace à la source ou la pitie est née,
Si tant contrariant mon astre ne m'estoit.
Ce mien ardre, du quel tu fais si peu de conte,
Et ton los qui espars par mes vers se raconte,
Pourroient bien allumer encor vn million.
Car en pensant ie voy, que mon doux feu, quãd vne
Langue auec deux beaus yeux aurá la mort cõmune,
Viurá estincellant apres nous à foison.

Le Poëte se plaint icy, qu'il ard tellement, qu'vn chacun le voit, & croit, & que celle qu'il voudroit seule le croire, ne le croit; & pourtãt il ne la coulpe point, mais son destin. Puis en ses six derniers vers il dit, que son ardre, & les honneurs espars en ses rimes. lesquels en iceux il apporte à elle, pourroient bien enflammer mille. Et ainsi il monstre, combien grande soit son ardeur, laquelle a la force d'en enflammer plusieurs, qui apres luy viendront: & quand a elle, il ne la peut enflãmer vn bienpeu.

SONNET CLXXII.

Ame qui ois & vois & parles, & qui lis,
Et penses & escris maint & diuers passage,
Yeux desireux, & toy entre autres sens si sage,
Que les mots hauts & saints iusqu'au coeur tu cõduis:
Pour combien ne voudriez ou deuant ou depuis
Estre ioints au facheux & dur pelerinage,
Pour des deux beaux flambeaux ne trouuer l'estoillage

Esvesti-

Digitized by Google

Es vestiges formez des chastes pieds cheris?
Errer au bref chemin on ne doit à ceste heure,
Car par telle lumiere, & tels signaux est seure
La voie, qui nous peut faire au ciel logement.
O mon lasse courage au ciel par bruine
Entre ses doux dedains t'efforçant t'enchemine,
Les tant honnestes pas & rais diuins suiuant.

En ce Sonnet Petrarque monstre l'auoir pour grãde grace, d'estre venu au monde au temps de M.L. car par le moien de la clarté de ses beaus yeux, il estoit cõduit au chemin du ciel; dont il parle a l'ame, aux yeux & à l'ouie, pour combien qu'ils ne voudroient estre naiz en autre temps, qu'en celuy, que nacquit M. L. Apres il dit qu'auec si clere lumiere, cõme est celle de l'honnesteté, qui venoit des beaus yeux, & auec tel conuoy, comme estoient iceux yeux, on ne deuroit errer au court voiage de la presente vie, de la droite voie du ciel; car en suiuant tels signaux, desquels venoit la lumiere, l'homme se pouuoit faire digne de l'eternel logement. Dont il conforte le cueur, que parmi la bruine de ses doux dedains, il suiue ses honnestes pas, c'est ses honnestes & saintes coustumes.

SONNET CLXXIII.

Doux dedains, douces paix, doux mal & doux courroux,
Doux trauail & doux poix, doux mots dõt l'harmonie
Doucement entendue or' est toute remplie
D'vn doux vent, & tãtost pleine des flambeaux doux.
Ne te plains ame, ains souffre & tais trẽpãt les coups
Du doux amer, lequel nous a fait facherie

Auec

Digitized by Google

Auec le doux honneur, qu'as d'aimer vne amie,
A laquelle i'ay dit, nulle me plait que vous.
Souspirant d'auenture encores pourra dire
Quelqu'vn par douce enuie, en assez grand martire,
Pour la plus belle amour, cestuy fut en son temps.
Vn autre, ô ma fortune, a mes yeux trop rebelle,
Pourquoy ne l'ay-ie veu, pourquoy ne voit elle
Plus tard? ou pourquoy nō m'as tu fait naistre a tēps.

Il conforte icy l'ame à souffrir le tourment qu'elle a pour aimer M. L. compensant l'aigre trauail auec le doux honneur qu'elle acqueste de si grande entreprinse. Car elle estoit telle & si grande, que par auenture ceux qui deuront venir apres luy, porteront enuie, tellement que volontiers ils souffreroiēt tant de trauaux, de si grand'amour, pour acquester vne aure si douce.

CHANSON XXXIIII.

Si ie l'ay dit, celle là dont l'amour
Me maintient vif, me haisse tousiour,
Si ie l'ay dit, aspre & brefue ma vie,
Et l'ame serue à vile dame soit.
Si ie l'ay dit, tout astre en mon endroit
S'arme, & mon flanc ait pour sa compagnie
La ialousie & la peur, & tousiours
Vers moy plus belle, & des plus cruels tours
Me procurant, soit ma grande ennemie.
Si ie l'ay dit, qu'Amour ses dards dorez
Vse en moy toutes, en elle les plombez.
Si ie l'ay dit, que i'aye Dieu encontre,
L'homme & la terre, & d'elle plus de mal.

Si ie l'ay dit, cell' dont au pas lethal
La flamme aueugle a mon dam droit me monstre.
Ioue de moy comme elle a tousiours fait,
Ny oncques plus en parole ou en fait
Elle me donne vn doux ou bon rencontre.
Si ie l'ay dit, de ce que moins ie veus,
Mes aspres ans & courts soient copieux,
Si ie l'ay dit, mon feu qui me deuoie
Au croistre, soit a sa glace pareil.
Si ie l'ay dit, oncques le cler Soleil
Ou bien sa soeur de mes yeux ie ne voie.
Ny damoiselle ou dame, mais autant
D'horrible mal que Pharon poursuiuant
Le peuple Hebrieu, receuoit en sa vie.
Si ie l'ay dit, tout mon gemir la mort
Ayt pour pitié, & pour courtois confort.
Si ie l'ay dit, la voix se face dure
Tant douce a moy, quand vaincu ie m'offrois.
Si ie l'ay dit, celle que i'emprendrois
D'adorer seul serré en chambre obscure,
Des que le lait i'ay laissé du tetin
Iusque a la mort, se fache a moy sans fin.
Ie le fairois ainsi par auenture.
Mais si ie n'ay rien dit, qui en douceur
Au temps nouueau fit esperer mon coeur,
Gouuerne encor ceste lasse nasselle,
La gouuernant de son doux naturel,
Ny deuienne autre, ains tienne vn maintien tel,
Qu'elle

Digitized by Google

Qu'elle auoit lors que ie fu vaincu d'elle.
Car ie perdroy moy-mesme, & perdre plus
Ie ne deuroy, ny pourroy (sauf abus)
Il fait mal, qui tost oublie foy telle.
Ie ne l'ay dit, ny pour chateaux, ou or
Onc le pourroy-ie ou citez dire encor,
Le vray dont gaigne, & en selle demeure,
Et choir la bourde en terre puisse embas.
S'elle m'espie, Amour: tu scais moncas
Total, pourtant comme il faut la rends seure.
Ie le dirois heureux a mon aduis,
Plus de trois fois, voire & bien quatre & six,
Qui doit languir, qu'il meurt auant qu'il pleure.
I'ay pour Rachel non pour Lia serui,
I'auroy de viure auec vne autre ennuy:
Et quand le ciel nous rappelle, courage
I'auroy d'aller sur le char de l'ami
De Dieu, Helie auec elle au voiage.

Ainsi comme il semble, le Poëte a fait ceste chanson pour s'excuser d'aucunes paroles, qui de luy estoient rapportées à M. L. la substance desquelles estoit, qu'il auroit dit d'aimer vne autre dame, & non M. L. & que pour icelle il auoit fait touts ses vers, de laquelle chose elle estoit par auenture aueque luy indignée. Par ou pour oster à elle vne telle soupçon, il ne fait autre en toute ceste chãson, que declarer qu'il ne disoit onc telle chose.

Digitized by Google

CHANSON XXXV.

D'vser mon temps i'eu bien l'intention,
Comme i'ay fait le paßé de mon âge,
Sans autre estude & sans neuue façon:
Or'ne voulant comme ia dauantage
M'aider ma dame, à quoy tu m'as conduit,
Amour, mon maistre, en tel art tu n'ignores:
Ie ne sçay, si ie ne prenne vn despit,
Que du regard beau & gaillard encore
Estre larron tu me fais en ces ans,
Sans lequel moins trauailleroit ma vie:
Aux ans premiers si i'eusse mis mes sens
Au stile, auquel il faut qu'or' i'estudie,
Moindre vergogne est la ieune folie.
Les suaues yeux dont viure ie soulois,
De leur beauté diuinement maistresse,
Au commencer me furent si cortois,
Qu'en guise d'homme a qui non par richesse
Propre, ains d'ailleurs vient vn secours caché:
Ie me viuoy sans à eux faire offence.
Ou à autruy, or combien que faché
Iniurieux & importun i'offence:
Car telle, fou le pauure mort de faim,
Fait ce qu'en autre, en saison plus heureuse
Il eut blamé: si de pitié sa main
L'enuie a clos, i'ay excuse indouteuse
Le non pouuoir & la faim amoureuse.

Car ie m'en vay mille chemins cherchant,
Pour prouuer si sans eux mortelle chose
Me pourroit bien tenir, vn iour viuant:
L'ame, puis qu'elle autre part ne repose,
Au chaud regard & angeliq's encourt,
Et ie retourne au feu, qui suis de cire,
En espiant ou le soin est plus court,
Et moins gardant celà que ie desire.
Et comme fait sur la branche l'oiseau,
La prins plustost ou moins il a de cure:
Ainsi robant en son front cler & beau
Or d'vn regard, d'vn autre, or i'ay l'vsure,
Et de cela i ards, & i'ay nourriture.
Ie vis au feu, & ma mort me repait,
Repas nouueau, Salmandre merueilleuse,
Miracle non, d'autant qu'a tel il plait.
Heureux agneau en la court douleureuse
Vn temps gisoy-ie, or au dernier d'Amour
I'ay & du sort l'accoustumée grace,
Ainsi la rose & la viole à tour
A le printemps, l'hiuer la neige & glace:
Mais au bref viure, en cas que l'aliment
Deça delà chercher ie diligente,
Si larrecin elle le dit pourtant,
Tant riche dame estre deuoit contente,
Si sans son dam d'elle autruy se soustente.
Qui ne sçait dont ie vis, & i'ay vescu
Dés que premier i'eu des beaux yeux la veuë,

Qui à changer vie & façon m'ont meus
La terre à qui quant & les mers cognue
Tant, qu'en tout homme il sçait la qualité?
Au Gange l'vn de vigeur odorante
Voy viure, & moy de feu & de clarté
Le foible esprit affamé i'alimente.
Amour, ie veus qu'auarice tu sçais
Estre au seigneur vne tache trop noire:
Ta main donc aye, aiant l'arc & les traits,
Non mon desir, de ma mort la victoire.
D'vn beau mourir toute la vie a gloire.
Le feu serré ard plus, & puis s'il croit,
Par force il faut qu'il vienne à apparoistre.
Tes mains, Amour, m'ont fait taster l'exploit.
Mon secret ardre à toy l'ont fait cognoistre,
Or' en moy-mesme aux voisins & lontains
Donnant ennui, ie sens regret & peine.
O vniuers, o mes discours tant vains,
O moins dur sort, à quel train tu me meine?
O comme au coeur la clarté vague tant
M'a mis l'espoir si ferme, dont l'engage
Celle, & le lie & serre qui flancquant
Ta force guide à la fin mon voiage.
La coulpe as tu, moy le mal & dommage.
De bien aimer suis-ie ainsi tourmenté,
Et du peché d'autruy pardon ie prie,
Voire du mien, car de trop de clarté
Tourner les yeux ie deuois, & l'ouie

De la

De la Seraine, & ie ne me repens,
Encor qu'au coeur le doux venin me trousse:
Mais que celuy du dernier coup, i'attends,
Qui le premier ia me donnoit, me touche.
Et ce sera (si mon iuger a droit)
Vne façon de pitié tuer viste:
Puis que de moy il ne dispose exploit
Autre, qu'ainsi que son vieil train l'inuite,
Car il meurt bien, qui mourant le dueil quite.
Chanson, ie veus tenir le champ constant,
Car en fuiant, mourir est reprochable:
Ie me reprens mesmes de plaindre tant,
Tant ma fortune est douce & agreable,
Plaintes, souspirs & la mort quant & quant.
Toy qui ces vers lis a l'Amour comptable,
Le monde n'a bien a mon mal semblable.

Perseuerant M. L. au dedain, il se plaint d'elle, qu'elle luy oste la douce lumiere dõt il se nourissoit, & d'Amour, que pour vouloir viure de l'aimée veuë, il le faisoit larron, luy estant besoing comme par larrecin se nourrir d'icelle clarté, laquelle, dit il, s'il n'eut iamais veuë, il ne viuroit en tant de trauaux. Au dernier de la stanse il dit, de desirer d'auoir aprins des la ieunesse tel art de prendre les regards par volerie & d'embusche. Il conte en la deuxiesme stanse, comment au commencemẽt de ses amours les beaus yeux de M. L. luy estoiẽt si courtois, qu'il viuoit comme celuy qui pour estre pauure, n'est soustenu de ses propres richesses, mais du secours secret d'autre personne, qui secretement luy donne a viure, & ainsi il viuoit de la douce veuë, & du beau & doux regard, laquelle vertu tacitement le sou-

stenoit sans offendre iceux ou autres : mais si à present il leur est deuenu iniurieux & importun, il est de la cõdition du pauuret, qui poussé de la faim, vient faire aucunefois chose, laquelle estant en meilleur estat, il eut blamé en vn autre: dont il conclud, que si l'ennui luy a clos les mains de pitié, que l'amoureuse faim qui se doit nourrir de la belle veuë, le doit excuser de son importunité. En la troisiesme stanse il confirme telle amoureuse faim, aiãt cherché plusieurs voies pour voir s'il eut peu viure sans eux, mais en vain, car l'ame n'aiant autre lieu pour se repaistre, retourne aux estincelles angeliques des beaus yeux. Et ainsi comme il dit, elle retourne au feu. Et a la comparaison de l'oiseau, qui la, ou le moins il se doute, est prins, il dit, que là ou M. L. se regarde le moins, & ou qu'elle pẽse estre la plus seure de son regarder, il luy derobe tantost vn, tantost vn autre regard, dont il dit se nourrir & ardre, c'est se cõsumer. Et pource qu'il semble que c'est vne estrange chose que celuy viue, qui ardant se consume, il adioint en la quatriesme stanse, qu'il se nourrit de sa mort viuant en flamme, ce qui semble vne estrãge chose, mais non est, le voulant ainsi Amour: il dit depuis qu'estant ieune il viuoit heureux en la penible spelonceque, c'est, sous Amour; mais sur le dernier il estoit tresmalheureux. Et pour celà il dit, me voiant en la misére, c'est chose iuste que ie m'aide. Et quand M. L. voudroit dire que c'est larrecin; vne si riche dame deuroit estre contente, si vn autre vit du sien, sans qu'elle reçoiue dommage. En la cinquiesme il confirme ce qu'il a dit, qu'il vit de la douce aimée veuë de M. L. & pour monstrer que celá est possible, il demande qui est celuy qui pour chercher diuers païs, peut sçauoir toutes choses, en estant aucuns qui viuent d'odeur, & luy du feu. Puis il se tourne a Amour, disant qu'a luy ne siet bien d'estre auare, c'est d'estre si escars a luy donner secours, car les

les seigneurs deuoient estre liberaux & magnanimes. Et il dit, fay pour le moins que ie meure par ta main, tirant le dernier trait, & que ie ne meure de faim, & ainsi il le prie, s'il ne luy veut donner secours de la vie, qu'il le luy donne de la mort. En la sixiesme il monstre qu'es ans passez, ce pendant que les yeux de M. L. nourrissoient son ardeur amoureuse, tacitement il le supportoit; mais a present luy estant prinse sa nourriture, le feu s'offre, & d'autant qu'estant clos il le consumeroit plus cruellement, il est necessaire pour desenflammer les esprits, qu'il se lamente, combien que de cela il se plaint. Depuis il exclame au monde, a ses vaines pensées, & à son sort qui le conduisent à vn si miserable pas, & a icelle vague clarté de M. L. dont luy nacquit au coeur l'opiniastre esperance. Et il dit, la coulpe est vostre & d'elle, & a moy la peine, qui souffre en mourant. Puis il dit en la septiesme, qu'il endure tourment pour trop aimer. Et pour trouuer pitie il luy conuient demander pardon d'vn peché qu'il n'a point fait. & depuis il se reprend, disant, qu'il demande pardon de son peché, car il deuoit auoit apperceu son mal. Finalemét se tournant a la chanson il ne se plaint comme il a fait iusques icy, mais il reprend soymesmes de ses lamentations, deliberant de souffrir tout ennui pour l'amour d'elle, car son mal luy est plus doux que tout autre bié.

SONNET CLXXIIII.

Fier fleuue & rauissant de veine Alpestre & dure
Qui rongeant tout entour (dont nom on donne a toy)
Nuit & iour desireux descends auecque moy
Ou Amour me conduit, & toy seul la nature.

Suy ton cours iamais las, qui du sommeil n'a cure,
Et deuant que donner à l'Ocean ton Roy

Digitized by Google

Son tribut ordinaire, ou se monstre, sois coy,
L'air plus serain & doux, plus fraische la verdure.
Lá est nostre Soleil vif & doux en clarté,
Qui beau & fleurissant rend ton gauche costé,
Peut estre (ainsi i'espere) il attend ma venue.
La belle blanche main, ou pied luy baise, & dy
Au lieu des mots expres te soit ce baiser cy,
L'esprit est prompt, mais lasse est la chair & recreuë.

Estant venu d'Alemagne a Lyon, & la embarqué pour aller vers Auignon, nauiguant par le Rosne il fit ce Sonnet, parlant au fleuue & disant, qu'il voise auant, & que passant par le beau païs de M. L. il luy baise le pied en lieu de paroles, car luy, combien qu'il a l'esprit prompt pour l'aller trouuer, le corps est trop debile.

SONNET CLXXV.

Les doux constants desquels partir one ie ne puis,
Ausquels a mon partir ie laissoy ma presence,
Me vont tousiours deuant, & ie ne sens dispense
Aucune du cher poix que d'Amour m'est commis.
De moy-mesme en moy-mesme esmerueillé ie suis
Souuent, qu'encor ie vay sans perdre la constance
Au beau ieu, qui souuent sans effect me balance;
Mais plus que ie m'eloigne, autant plus pres ie suis.
Et comme vn cherf blecé au flanc de quelque flesche
A fer enpoisonné, en sa fuite ne cesse
Et plus souffre du mal, tant plus qu'il vá hasté;
Ainsi auec le trait qui en mon costé gauche
D'vne part me consume, & d'autre part m'exhauce,
Par dueil ie suis destruit, & par fuite matté.

Digitized by Google

S'estant parti de Vaucluse, il escriuoit cestuy Sonnet auquel il demonstre, qu'encore qu'il s'eloignoit, pourtant il ne pouuoit partir auec la pensée, aiant tousiours au deuāt les douces collines, entre lesquelles elle auoit sō logis: & estāt tousiours sous l'amoureux faix qu'Amour luy auoit donné a porter. Dont il se lassoit de fuir, & de ducil il se consumoit, comme le cherf bleçé d'vne flesche, qui pour auoir le fer empoisonné au flāc, tant plus qu'il fuit, tant plus il a de la douleur.

SONNET CLXXVI.

Non plus qu'vne Phœnix on trouue de l'Hibère
Hispagnol la cherchant iusqu'a l'Hidaspe Indois,
Ou du sablon vermeil iusqu'au lac Caspiois,
Ou au ciel, ou sur terre à nous commune mere.
Quel corbeau dextre a moy est si presagi-fere?
Ou quelle a gauche main corneille? ou quel Clothois
Effect? que seul pitié en aspic à ma voix
I'ay sourde: helas, dont heur i'esperoy i'ay misére.
Ce dire ie ne veus d'elle, car qui la voit,
En son coeur rien qu'amour & douceur il reçoit,
Tant elle en est pourueue, & à autruy en donne.
Et pour amère rendre & dure ma douceur
Ell' se faint ou n'y soigne, ou ne voit la blancheur,
Que deuant la saison aux temples ie moissonne.

Il demonstre que cōme en toutes les quatre parties du monde n'est qu'vne seule Phoenix, ainsi luy est seul qui de son malheureux estat ne trouue repos. Apres il dit, ie ne sçay qu'elle mienne mauuaise fortune a fait que ie ne suis seul comme la Phoenix pour me renouueller, mais bien seul a trouuer sa pitié sourde.

Et il

Et il dit qu'il ne se veut plaindre de M. L. car qui la voit, il reçoit au coeur toute douceur & amour. Et finalement il dit, que pour faire les douceurs, qu'elle luy donne ameres, qu'elle ou se faint, ou ne s'en soucie, ou ne s'apperçoit du fleurir de ses temples deuant le tẽps; voulant inferer que les amoureuses passions, desquelles il estoit tousiours tourmenté, le faisoient resembler vieil deuant le temps, dõt elle se faignoit ne se soucier, ou ne l'appercevoir.

SONNET CLXXVII.

Volonté m'esperonne: Amour m'est conducteur,
Vsance me transporte, & le plaisir me pique,
Espoir vn vain soulas & confort me fabrique,
Et donne la main droite a mon ia lassé coeur.
Le miserable prend icelle, & du trompeur
Et aueugle conuoy il ne sçait la practique,
La raison morte, aux sens qui regnent ne replique,
D'vn desireux vouloir vn autre est createur.
Vertu, honneur, beauté & nobles contenances
Auec vn doux parler m'ont ioint aux belles branches,
Ou le coeur est par glus surprins suauement.
Mille trois cents & vingt & sept a l'heure aisnée
Du sixiesme d'Auril au labirinthe entrée
Ie fis, & pour sortir ie n'ay l'entendement.

Il demonstre icy que la raison est en luy toute morte, & qu'il est guidé des sens, & aussi l'estat auquel il se trouue, & les choses par lesquelles il y fut premierement conduit, & l'an & la saison, & le iour & l'heure, & qui l'esperonne & qui le guide, & qui le tire, & qui le transporte, dont il dit estre esperonné du vouloir, guidé

guidé d'Amour, transporté de l'vsance, & conforté de l'espoir, voulant monstrer que seulement auec l'aide d'vn tel vain espoir, il se gouuernoit, lequel il appelle aueugle & desloial conuoy, dont regnent les sens qui sans raison font l'vn desir de l'autre se releuer. Il escrit apres dequoy il fut prins & englué.

SONNET CLXXVIII.

Heureux par songe estant, languir content ie suis,
Et suiure l'aure estiue, & embrasser l'ombrage,
Par la mer qui n'a fond & moins riue, ie nage,
Je bastis au sablon, & dans le vent i'escris.
Et ie courtise tant Pœbus, qu'il a ia mis
Ma force d'oeil embas auec son estoilage:
Et ie chasse vne biche errante, & au bocage
Fuiante, auec vn boeuf tardif & de nul pris.
Aueugle & las à tout hors mis a ma ruine,
Vers qui & iour & nuit tremblottant ie chemine,
Seul i'appelle madame, & Amour, & la mort.
Ainsi vingt ans trauail & peine longue & grande,
Voire pleurs & souspirs & douleur ie marchande,
Telle armoise & tel croc m'a preparé mon sort.

Il escrit par ce Sõnet les vanitez des amants, l'heur desquels est comme celuy de ceux qui songent, & lesquels semblẽt tousiours se cõtenter de languir, & cherchẽt choses impossibles, & qui leur soiẽt du tout dõmageables, & en tel estat, il dit, auoir enduré vingt ans.

SONNET CLXXIX

Graces dont le ciel monstre à peu grande largesse,
Rare vertu, que telle oncques homme ne vit,

Digitized by Google

Sous beaus & blonds cheueux vn chenu gris esprit
Beauté diuine en dame aduisée en simplesse,
Gaieté pelerine & nouuelle & maistresse,
Et le chanter dont l'ame allegre au corps bondit,
Vn celeste marcher, l'esprit vif qui destruit
Par l'ardeur la dûrté & hauteur toute abbaisse.
Et les beaus yeux qui sont pareilz aux roës les cours
Puissants pour à l'abime & nuits donner splendeur,
Et mettre au corps d'autruy l'ame d'autruy rauie.
Auec vn dire plein de mots hauts & eleus,
Et doux, auec souspirs suauement rompus,
Ceux là, dont transporté ie suis, sont la magie.

Il conte en ce Sonnet toutes celles parties pleines de grace, desquelles M.L. estoit douée, & desquelles il fut prins & transformé en autre qu'il n'estoit.

CHANSON XXXVI.

Trois iours deuant l'ame en lieu fut creée,
Pour en haut fin & neuf estre emploiée,
Et mespriser le mondain passetemps,
De son destin ceste encores douteuse,
Simplette, & libre & seule & soucieuse
En vn beau bois entroit sur le printemps.
Le iour deuant eut au bois origine
Vne fleur tendre, & là part la racine
Que l'ame libre approcher n'y pouuoit:
Car il y eut des rets de si nouuelle
Forme, & le cours qui hastoit ioie telle,

Que

Que liberté y perdre pris estoit.
Cher & doux pris, haut & qui mal s'acqueste,
Qui m'as tourné tost au verd bois la teste,
De forcenduire a mi-cours vsité:
Et i'ay par tout, au monde puis fait preuue,
Si vers, ou pierre, ou le ius d'herbe neuue
Me mettroient l'ame vn iour en liberté.
Mais, las, ie voy que la chair deliée
Sera du noeud, dont elle est plus prisée
Deuant qu'vn vieil ou neuf medicament
Ferme les coups qu'en l'espineux bocage
I'ay prins, duquel boiteux pour mon partage
I'en sors, iadis y entré en courant.
Des troncs & rets i'ay pleine la carriere
Dure a fournir; ou assez de matiere
Auroit le pied, leger, libre & tout sain,
Mais toy seigneur, pitié chefue & maistresse,
Par ton Phœbus ma neuue nuit oppresse;
Et en ce bois me tends la droite main.
Voy mon estat tendant à neuue ioie,
Qui de ma vie interrompant la roie
D'vn bois ombreux m'a fait habitateur,
Mon ame errante encas qu'il est faisable,
Libre me rends, puis en lieu plus aimable
Si ie la voy chez toy, a toy l'honneur.
Or en partie voy ma neuue demande,
Si d'aucun pris i'ay piece, ou nulle; ou grande,
Ou l'ame libre, ou an bois en erreur.

Le poëte mõstre en ceste sixaine, de quel âge il estoit quand il s'en amouroit, & le lieu, & la difficulté qui y estoit a se deliurer de l'amour. En la premiere stanse, de quel âge il estoit, quãd du premier il alloit à Vaucluse, ou il s'enamouroit de M. L. & par les premiers trois iours il signifie les trois premiers âges de l'hõme, l'innocence, l'enfance & l'adolescence. Dont disant deuãt trois iours, il entẽdoit que son ame estoit creée au ciel ces trois âges deuant qu'il entroit au bois. Et telle siẽne ame creée en lieu, c'est au ciel, pour deuoir mettre son soin en choses hautes, incertaine de son fatal cours entroit au printemps en vn bois. En la deuxiesme aiant en la premiere demõstré en quel âge il s'enamouroit, il dit de celuy de M. L. & que le iour deuant qu'il entroit au bois, y estoit née vne tendre fleur, entẽdant M. L. & par vn âge deuant, que M. L. estoit au second âge de l'enfance. Et a ceste M. L. ne se pouuoit approcher ame libre, car tout homme de ses beautez, & gayes façons, qui sont les neuues & rares formes des rets, demouroit attaché, & priins, & icelles faisoient tresbuchéement courrir les hommes a se faire entrer d'elles. Et lá pour se faire esclaue de chose tant excellẽte, estoit vn pris perdre sa liberté. En la troisiesme stance, il se tourne vers M. L. l'appellant cher doux, haut & difficile pris, estant elle aupres de luy prisée & chére. Il appelle douce, pour le plaisir qu'il en sentoit, haute, pour son excellence, difficile, estant tresdifficile la pouuoir obtenir. Et il dit, qu'elle l'a mis au bois, c'est a l'amoureux boccage, & il dit a mi-cours, entendant de l'âge, auquel bois estant entré, il s'en aidoit de touts remedes pour en sortir, mais iamais il ne pouuoit. Et pource en la quatriesme stanse il dit, que premierement il mourrá, qu'il trouuerá remede aucun a ses amoureuses plaies, lesquels il dit auoir receuez audit bois plein d'espines, c'est plein de nuisables empeschements. En la cinc-

Digitized by Google

quiesme il suit a conter, comment il luy estoit difficile de retourner en derriere, par le chemin mal par luy tenu. Et pour n'estre suffisant de soy-mesmes de recourir vers iceluy sans assistẽce diuine; il fait en la sixiesme prieres vers Dieu, afin qu'il vueille garder son miserable estat. Et il cõclud que cestes sont ses questiõs, c'est, s'il soit d'aucun pris viuant selon la raison, ou qu'il viue sans aucun remors de conscience.

SONNET CLXXX.

En sang noble la vie, humble, douce & posée,
Vn pur & simple coeur en vn hautain sçauoir,
Vn fruit meur en fleur ieune & agreable a voir,
Et sous pensif regard l'ame toute eueillée,
En ceste dame a mis sa bonne destinée
Oui le roy des cieux: & d'honneur tel miroir.
Et tel los, valeur telle, & tel pris, que pouuoir
De les chanter n'auroit muse aucune sacrée.
Amour s'est ioint en elle auec honnesteté,
Et vn maintien orné de naïfue beauté,
Et de gestes parlants sans qu'vn mot se proférе.
Et d'vn coup ie ne sçay quelle chose en ses yeux
Peut faire la nuit clere & le iour tenebreux,
Et rendre le miel fiel & miel l'aloine amere.

Le Poëte escrit icy les beautez de M. L. & ses hauts dons que Dieu luy auoit donnez, lesquels estoient, vne humble vie, & icelle en sang noble, & vn pur coeur en haut entendement, dons qui rarement se trouuent ensemble, & aux six vers il suit les beautez, qui se monstrent par dehors.

Digitized by Google

SONNET CLXXXI.

Ie pleure tant le iour, & puis de nuit quand cesse
Des affligez mortels le trauail ennuieux,
Ie me trouue en souspirs mes maux plus copieux
Ainsi i'vse mon temps, pleurant a grande presse.
Et ie destruis mes yeux par pleurs, & par tristesse
Le coeur, & tant l'vltime & le plus malheureux
Des animaux ie suis, que les dards amoureux
Font, qu'vne guerre, helas, sans fin ma paix empesche.
Mais, las, de l'vn Soleil iusqu'a l'autre, & aussi
De l'vne a l'autre nuit i'ay le plus ia fini
De ceste mort, à qui nom de vie se donne.
Faute d'autruy me doent plus que mon propre mal,
Car la viue pitié & mon secours loial
Me voit brusler au feu, & si ne me rançonne.

Il monstre ore de nouueau combien est malheureux son estat, se consumant le coeur en dueil, & les yeux en pleurs, tout le iour, & encore de nuit quād il se deuoit reposer, comme autres animaux, il se doent & larmoie le plus, & ainsi il a consumé le plus de sa vie en se lamētant du peché d'autruy, car celle qui le deuroit aider, la laisse ardre & perir.

SONNET CLXXXII.

Ie desiroy iadis, plaignant si iustement,
Et en vers si feruents, faire entendre ma peine,
Pour le feu de pitie fourrer a charge pleine
Au dur coeur, qui s'engéle au mois couppe-froment:
Et la mauuaise nue iceluy engelant,

Et tachant, rompre au vent de ma bruslante aleine,
Ou bien faire a autruy celuy venir en haine,
Qui les beaus yeux voleurs de mon coeur va celant.
Ie ne cherche or' pitie pour moy, haine pour elle,
Car celle ie ne puis, ceste ie ne querelle,
Tel fut mon astre, & tel fut mon cruel malheur.
Mais chantant sa beauté diuinement exquise,
Ie veus, que quand ma chair serā sous terre mise,
Le monde de ma mort cognoisse la douceur.

Il dit au present Sonnet, qu'il a ia desiré, se plaignāt & chantant se faire ouïr a M. L. tellement qu'il eust peu allumer le feu de pitié en sa froide poitrine, & qu'auec son ardāt dire il eust peu rompre la mauuaise nue, qui refroidit & couure le dur coeur d'elle, ou qu'il fist venir en haine d'autruy celle, c'est M.L. qui luy cele les beaus yeux, par lesquels il se destruit. Il dit apres qu'il ne cherce haine pour elle, mais pitie pour soy, car il ne veut cela c'est qu'elle soit haïe, & cecy il ne peut, c'est a dire, obtenir pitié, car le ciel le veut ainsi. Apres il dit qu'il chante sa beauté, afin qu'estant mort, le monde sache combien que sa mort fut douce.

SONNET CLXXXIII.

Parmy tant des beautez des dames rares ceste
Soit iointe, a qui egale vne au monde ne vit.
Et chaque se voirra traitté tout subit,
Comme le iour serain les moindres astres traitte.
Amour, comme il me semble, a l'oreille cacquette,
Me disant si longtemps, que le monde iouït
D'elle, il fair a beau viure, ains mon regne destruit

Auec toute vertu sera a sa retraite.

Comme si la nature au ciel la Lune estoit,
Et le Soleil,les vents a l'air,tout ce qui croit
A la terre,& les sens a l'homme & la parole.

Et a Thetis son peuple & ses ondes,ainsi
Et plus tout deuiendra desert & obscurci,
Si la mort ses yeux serre,& cachant nous les vole.

Il suit a louer la beauté de M. L. auec la cõparaison du Soleil,disant,que non seulemẽt elle passoit en beauté toutes autres dames,comme le Soleil en splendeur toutes les autres estoiles, mais qu'encores Amour la loue & dit,que tant qu'elle vit,il faira beau viure;mais elle estãt morte,la vertu sera destruite,& tout son regne.la reste estant facile,n'a besoin d'explication.

SONNET CLXXXIIII.

Le plaindre des oiseaux, & leur chanter nouueau
Font retentir les vaux,lors que le iour commence,
Et du fondu cristal l'esmeuë resonnance,
Qui descend par maint cler,fraus & viste ruisseau.

Celle qui comme neige a le front, comme or beau
Les cheueux,dõt l'amour de touts faux tours est frãce,
Me reueille au doux son de l'amoureuse danse,
Peignant a son vieillard le blanc poil du cerueau,

Ainsi ie me reueille,& l'aube ie caresse,
Et son Soleil,mais plus l'autre,dont ma ieunesse
(Comme encor huy ie suis)m'a veu tant esbloui.

Ie les ay autrefois veu touts deux leur degiste
Faire ensemble.& apres en façon tant subite
Celuy ses astres vainçre,& cestuy icelluy.

Il escrit

Il escrit icy la saison du printemps & ensemble celle de la matinée, en laquelle il dit qu'il s'eueille a saluer l'aube & le Soleil, mais plus l'autre, c'est a dire, M. L. de laquelle il fut esbloui, c'est prins de sa beauté en ses premiers ans. A la fin du Sonnet il dit, qu'il les a veus quelques fois naistre touts deux, c'est M. L. & le Soleil, & que comme le Soleil rend auec sa presence obscures les autres estoiles, qu'ainsi le Soleil est obscurci & disparu a la splendeur de M. L.

SONNET CLXXXV.

D'ou & de quelle veine a Amour l'or acquis
Pour deux tresses dorer? les roses rougelettes,
Sur quelle espine? & ou les brines tendrelettes
Et fraisches? d'ou l'aleine & poux qu'il leur a mis?
D'ou les perles, dont sont rompus & adoucis
Les propos pelerins, rares, doux & honnestes?
Et d'ou tant de beautez diuinement parfaites
Du front qui sur le ciel gaigne en clarté le pris?
De quels anges a prins, ou bien de quelle sphere
Celuy celeste chant sa source? qui m'altére
Tant, qu'a peu pres ie suis tout defait & rompu,
De quel Soleil nacquit l'alme clarté hautaine
De ces beaus yeux, dõt i'ay or' paix, or' guerre & peine
Qui me cuisent le coeur en la glace & au feu.

Il escrit a presẽt toutes celles parties, qui rẽdoiẽt M. L. de singuliere beauté, entendãt par l'or ses cheueux, par les roses ses leures rouges, par les fraisches & tẽdres brines le blanc & delicat visage, par les perles, ses blanches dẽts: & il demande ou Amour a prins touts iceux beaux ornemẽts, qui ornoiént son frõt plus serain q̃ le ciel; puis il demande de quels anges, & quelle sphere

celeste il a prins celuy celeste chant qui le cõsumoit, & de quel Soleil nacquit l'alme & hautaine lumiere des yeux.

SONNET CLXXXVI.

Quel destin, quel effort, ou biẽ quel mien faux gage
Desarmé me rameine au camp, auquel vaincqueur
Ie ne fus onc, & si d'y escapper i'ay l'heur,
I'auray pour m'esbahir, & si ie meurs dommage?
Non ia dommage mais profit, si doux ouurage
L'estinceller au coeur me fait, & la splendeur
Clere qui l'esblouit, & par qui la vigueur
Du feu sourd, qui me sert ia vingt ans de partage.
Les aguets de la mort ie sens alors qu'a moy
Les beaus yeux decouuerts de loin ardre ie voy,
Puis si vers moy icelle en approchant les vire.
Amour m'oint & me point par vn si doux flatter,
Que ny le repenser ie le scay, ny compter,
Car l'engin ne suffist moins la langue à le dire.

Il demande par ce Sonnet comme par merueille, cõment qu'il va tousiours la ou qu'il perd, cela est deuãt sa douce & aigre ennemie, disant si i'en eschappe, i'en seray esbahi: si ie meurs, i'auray le dam: apres il dit, cõme s'il l'amendoit, non ia dam, c'est, que ce ne luy seroit dommage mourir pour M. L. mais profit. Et ces six vers il declaire, quelle puissance auoient les estincelles de son feu, qui estoit que toutes les fois que les yeux de M. L. se tiroient vers luy ou de loin ou de pres, il sentoit les traits de la mort. Puis il dit, qu'Amour auec telle douceur le gouuernoit, que luy mesmes ne sçauroit redire.

SON-

SONNET CLXXXVII.

Dames en compagnie & seules, en liesse
Pensiues, qui tenez des propos par chemin,
Ou est ma vie, ou est celle qui est ma fin?
Pourquoy d'estre auec vous or' sa coustume cesse?
Nous pour celuy Soleil sommes en allegresse
Pour son absence en dueil, ce qu'a fait le chagrin
Effort de ialousie, & l'ennuieux venin,
Qui ont comme de leur mal du bien d'autruy tristesse.
Qui bride les amants ou leur peut donner loy?
Nulluy a l'ame, au corps le courroux & l'effroy,
Cecy parfois en nous, & or' se preuue en elle.
Mais bien souuent le coeur dedans le front se lit,
Et la haute beauté on voit qui s'obscurcit,
Et par lá, & par pleurs rougir les yeux d'icelle.

Il parle en ce Sonnet, comme en Dialogue auec aucunes compagnes de M.L. & il leur demãde pourquoy elle n'estoit auec elles, a qui elles respondent, qu'elles sont ioieuses pour la memoire de M. L. & tristes pour ce que l'ennuie & la ialousie l'auoient priuées de sa compagnie. Petrarque leur respond. Qui met la bride aux amants, ou leur donne loy? comme si il vouloit dire. si elle me voulust du bien, elle seroit icy. A qui elles respondent, qu'a l'ame ne se peut mettre le frain ou loy, au corps bien. Ce qui se prouuoit à present en M. L, & aucunefois en elles. Mais quand nous partismes d'elle, d'autant que souuent au front on lit le coeur, nous vismes s'obscurcir ses beautez & ses yeux estre larmoieux.

Digitized by Google

SONNET CLXXXVIII.

Quand Phœbus en la mer baignant a sa retraite
Le char doré, nostre air & mes sens obscurcit;
Du ciel & de la Lune & des astres la nuit
Pleine d'angoisse & mal pour arres ie conqueste:
Puis ie racompte a tel qui me tourne la teste,
Helas tout vn a vn le trauail qui me nuit,
Et auecque l'Amour, madame, & mon esprit
Et le monde & mon sort aueugle ie cacquette.
Le sommeil est banni, reposer ie ne puis,
Mais plaignant iusqu'a l'aube, & en souspirs ie suis,
Et en larmes, que l'ame ainsi des yeux conuie.
Puis apres l'aube vient l'air tenebreux blanchir,
Non moy, mais le Soleil, qui ard, & fait plaisir
A mon coeur, rendre peut seul doux ce qui m'ennuie.

Il escrit icy, que sa miserable vie est la nuit, & comment toute la nuit il alloit vacillant auec soy-mesmes en souspirs, lamentations, & larmes. Et que l'aube viẽt qui esclarcit l'air, & ceste dit il, ne me rend cler, mais le Soleil, qui ard le coeur, & luy dõne plaisir, qui seul luy peut oster le dueil.

SONNET CLXXXIX.

Si l'amoureuse foy, s'vn coeur franc non periure
Vne douce langueur, vn courtois pretendu,
Si honnestes vouloirs naissants d'vn gentil feu,
Et s'au Dedale aueuglé vne erreur qui trop dure,
Si tout penser au front mõstré comme en painture,
Ou en parler rompu a grand peine entendu,

Ore de poeur & or' de la vergogne esmeu:
Si de pourpre & d'amour vne pâle tainture,
Si plus de bien qu'a soy a autruy soubhaitter,
Si pleurer, & souspirs a toute heure ietter,
S'entretenant de dueil & de trauail & d'ire.
Si s'engeler de pres, & brusler eloigné,
Sont cause qu'en aimant ie suis desaisonné,
Dame a vous le peché, mien sera le martire.

Il dit parlant a M. L. que si toutes ces choses dont il fait icy mention, sont cause qu'en aimant il se consume, le peché est de M. L. qui le voit en tant de trauaux, & en tant de douleurs perir sans le secourir, & le dam est sien, qui endure la peine.

SONNET CXC.

Douze dames ie vy lasses honnestement,
Ains douze astres aiants vn Soleil par-my elles,
Ensemble en vn batteau, aises seules & belles,
Que ie ne scay si tel l'eaue onc portoit au vent.
Et qu'vn tel Iason eut ie ne croy nauiguant
Pour la Toison, qui plait tant aux ames mortelles;
Ny le pasteur, dont Troie encor fait ses querelles,
Desquels deux vn tel bruit le monde va semant.
Sur vn char triomphal ie vy puis l'assemblée,
Et ma Laure d'honneur & meurs sainctes ornée
Assise d'vng costé qui doucement chantoit.
Non ce qui fut humain, o vision mortelle,
Heureux Autumedon, heureux Tiphis, qui telle
Compagnie d'honneur, & si gaye menoit.

Le

Digitized by Google

Le Poëte dit auoir veu vn iour douze Dames en compagnie de M. L. aller a l'esbat en vne barquette, & puis en descendāt de la Barque, se retourner vers leurs maisons, sur vne Charrette.

SONNET CXCI.

Le passereau au toict oncques si solitaire
Me fut, ny beste aucune au bois, comme ie suis
Pour ne voir le beau front, & ces yeux n'ont en pris
Hors que cestuy Soleil leur obiect ordinaire.
Et rien que larmoier tousiours or' me peut plaire,
Ma viande est aloine, & fiel, dueil est mon ris,
La nuit peine, & l'air cler est sombre a mon aduis,
Et mon lit vn dur camp de bataille & de guerre.
Le sommeil est vrayment ainsi que l'homme dit,
Parent proche a la mort, & au coeur il rauit
Les doux discours lesquels le maintiennent en vie.
Seule en ce monde heureux païs alimentant
Verd riuage & endroit ombrageux florissant,
Vous possedez mon bien, moy la melancolie.

Estant le Poëte lontain de M. L. il demonstre cōbien estoit malheureux son estat, iugeant seulement heureux le païs ou elle demeuroit. Et il dit, le sōmeil estre parent de la mort, voulāt inferer que tout le tēps qu'il ne pense a elle, ce qui est seulemēt quand il dort, il luy semble qu'il est mort : puis s'addressát a Vaucluse, ou alors M. L. se trouuoit, il l'appelle bienheureuse, & aussi ses riues & endroits, pource qu'ils possedoient son bien, mais luy, helas, se plaignoit.

SONNET CXCII.

Aure qui entourez & branslez les cheueux

Crespes & blonds, desquels esmeuë außi vous estes
Doucement, & l'or doux voletter en air faictes
Le recueillant apres recrespé en beaux noeuds;
Aux yeux vous estes dont les bourdons amoureux
Piquent tant que ie sens cy pleurant leur sagettes,
Et cherchant mon tresor ie vacille aux enquestes
En animal bronchant souuent d'vn coeur poeureux.
Or l'auoir retrouué ie pense, ores la faute
I'apperçoy, ie tombe or' & or' en pied ie saute,
Or' ce que ie desire, ores le vray ie voy.
Ne cesses air heureux de faire la conduite
Au raion beau & vif, & du cler Gorge & viste
Que ne puis ie changer de voiage auec toy.

Estant le Poëte pour partir de M. L. il prend congé de l'air du païs d'elle, & du fleuue qui passoit par iceluy : Gorge, signifie icy, vne petite riuierette.

SONNET CXCIII.

De la main droicte Amour me fit vne ouuerture
Au flanc gauche, & plantoit vn laurier dans le croeux
De mon coeur, qui bainquoit par son verd gracieux
Toute esmeraude eluë & rare en sa verdure.
Vn soc de plume ioint au souspireux murmure
Du flanc, & puis la pluie & douce humeur des yeux
L'ont tant orné, qu'ainsi l'odeur montoit aux yeux,
Qu'onc ils n'eurent ie croy d'autre arbre telle vsure.
Fame, honneur & vertu & gayeté d'esprit,
Vne chaste beauté en vn celeste habit
Font en la noble plante ensemble la racine.

La-

Digitized by Google

Laquelle au coeur ie trouue ainsi ou que ie sois:
Heureux faix, & pour chose estant sainte & de poix.

Il monstre icy, qu'Amour & luy auoient taillé le beau visage de M. L. au coeur, & besoigné ainsi que luy escriuant, souspirant & plaignant la celebrast. & il appelle la plume, auec laquelle il celebre M. L. vn soc, auec lequel se cultiuast ce Laurier, & auec l'humidité des larmes le fist croistre tant que l'odeur en allast au ciel; cela est le bruit & la fame, Il adioint apres, qu'elle fut icelle odeur, & finalement il dit, que telle il trouue la plante entaillée en sa poitrine tout par tout ou il se trouue.

SONNET CXCIIII.

Ie chantois, or' ie pleure, & la douceur que i'eus
Du chant, ne surmonte or' celle de ma tristesse.
Car a l'occasion non a l'effect s'addresse
Mon espoir, or qu'il soit de hauteur desireux,
Par la humanité & rudesse, & facheux
Et cruels faits, & l'humble & courtoise caresse
Ie porte egalement, & des fardeaux la presse,
Et monstrer aux dedains mes armes ie ne veus.
Qu'ils vsent donc vers moy a leur façon vsée
Madame, Amour, le monde, aussi ma destinée,
Car d'estre autre qu'heureux à iamais ie ne croy.
Et tant de mon amer est douce la racine,
Qu'encor que i'arde ou meure, ou que lãgeur me mine,
Nul sous la Lune estat a plus gentil que moy.

Il monstre icy, que pour quelque nouueau dedain de M. L. il auoit reprins au lieu du chant les plaintes, mais qu'il estoit tant accoustumé en semblables accidents,

dents, que le plaindre & le chanter luy estoient vne mesme douceur; & ainsi que les douces façons, & les aigres luy estoient d'vne mesme teneur. Dont il conclud, que pour ce qui en suit, il pense de ne pouuoit estre onc aultre qu'heureux, si douce est (dit il) la racine de mon amer, c'est, si douce est l'occasion de mon tourment.

SONNET CXCV.

Ie pleuroy, ie chante or' d'autant que la lumiere
Des cieux, le vif Soleil or' ne cele a mes yeux,
En qui honneste amour son pouuoir gracieux
Reuele clerement, & sa sainte maniere.
Dont il souloit tirer des pleurs telle riuiere.
Pour mon âge en son cours rendre defectueux,
Que des ailes l'effort viste & impetueux
Ne l'eut sauué, & moins vn gué, pont, ou nauire.
Et de si large veine & si profond estoit.
Mon plaindre, & si auant la riue se cachoit,
Qu'a peine i'y ioignois auecque la pensée.
Non le laurier ou palme, ains l'oliue de paix
Pitié m'enuoie, & rend le temps serain & frais,
Qui les pleurs seche, & veut que ma mort soit frustrée.

Il monstre or', que comme a luy estoit ostée la celeste lumiere des beaus yeux, il auoit occasion de plaindre: ainsi au contraire, aiant de rechef eu l'occasion de la veoir, il auoit raison de chanter: laquelle lumiere luy estant celée, il tiroit de ses yeux tel fleuue de larmes, que rien ne l'eut peu deliurer de la mort. Mais la paix qu'il eut de M. L. signifiée par l'oliue, luy fit essuier les larmes.

SON-

SONNET CXCVI.

Ie ne viuoy content de ma fortune & sort
Sans larmes & tristesse, & sans aucune enuie,
Car si a autre amant fortune est plus amie,
Vn mien tourmẽt vaut plus, qu'aises mille, en cõfort.
Or ces beaux yeux dont onc ie n'ay eu pour le port
De mon mal vn regret, car pour moins ie ne prie,
Sont couuerts de bruine obscure & ennemie,
Qui à mis mon Soleil à bien peu pres a mort.
O nature piteuse, & pourtant fiere mere,
D'ou vient telle puissance & vouloir tant contraire,
De faire, & puis defaire oeuures de tel esprit?
D'vne fontaine viue issit toute puissance:
Mais ô grand Dieu, comment donnes tu la licence,
Que ton cher & beau don autruy a nous rauit.

Il semble par ce Sonnet, qu'a M. L. venoit quelque grande maladie, dont il dit, qu'il viuoit ioieux, & heureux de ce peu de faueur que luy faisoit M. L. quand luy suruint ceste maladie, laquelle luy auoit quasi obscurci le Soleil de sa vie, c'est les yeux de M. L. dont il exclame vers la nature, & l'appelle pitoiable, pour auoir produit au monde tant de belles choses, comme estoient ses beautez: & puis il l'appelle fiere pour vouloir defaire celles qu'elle auoit faites : puis il demande d'ou vient tel pouuoir, & si contraires volontez, puis il respond a soy-mesme, que cela vient du chef commencement qui est Dieu; auquel comme a la premiere occasion il addresse son dire, demandant comment qu'il consent, qu'icelle nature luy prenne son cher dõ.

SON-

Digitized by Google

SONNET CXCVII.

Le vaincqueur Alexandre à l'ire se rendoit,
Dont son nom plus que cil de Philippe eut bleçeure:
Que luy vaut il que seuls ont taillé sa figure
Pirgotele & Lisippe & qu'Appell'le paignoit?
L'ire vne telle rage a Tidée brassoit
Qu'en sa mort Menalippe a ses dents fut pasture,
Silla fut chassieux par ire, qui plus dure,
Apres le fit aueugle, & en fin le tuoit.
Et Valentinian par sa fin maniseste
Semblable effect de l'ire, aussi la mort l'atteste,
d'Aiax enuers plusieurs, & puis enuers soy fort.
L'ire est de fureur brefue, & si on ne la bride,
Ell' deuient fureur longue, & son possesseur guide
A vergogne souuent, & telle heure à la mort.

Pour tant qu'on peut voir, le Poëte escriuoit ce Sõnet a quelque sien ami, qui se laissoit transporter de l'ire: & il luy conseille de la brider, luy monstrant de combien de maux elle est occasion.

SONNET CXCVIII.

Quel hazard eu-ie lors qu'vne vertu sortoit
D'vn des deux plus beaux yeux, qu'á le double Hemisphéré
Qui le mien chassieux faisoit & larmisére,
Quand l'autre de douleur moite & sombre il voioit.
Pour rompre, estant r'allé, le ieusne qui priuoit
Mes yeux de ce, que seul au monde ie reuere:
Le ciel auecque Amour me fut moins qu'onc cõtraire,
Si mes autres faueurs toutes ioindre on voudroit,

Car

Digitized by Google

Car ma peine sans peine, & dont ie me recrée
En mon oeil dextre, vient en l'oeil dextre engendrée
De ma maistresse, oüi en son dextre Soleil.
Et comme s'elle eut eu des sens, plumes, ou voile,
Elle passoit ainsi qu'au ciel vole l'estoile,
Et nature & pitié y seruoient de conseil.

Il semble icy, que Petrarque alloit voir M. L. aiant esté longtemps sans la voir. & il la trouuoit malade de l'oeil droit, laquel intentiuement regardant il luy vint aussi en son oeil droit le mesme mal, ce qui luy estoit agreable, comme il monstre par ce Sonnet; & il dit, que ce mal passoit en luy, comme s'il eust eu entendement, a sçauoir, qu'il luy seroit agreable, & que la nature gouuernoit son chemin pour le faire passer en luy.

SONNET CXCIX.

O chambrette iadis le port & sauueté
De mes pesants trauaux, & iournelles bruines,
Tu es source or' de nuit des pleurs mouille-courtines,
Que ie cherche du iour, par honte, a la clarté.
O couchette, qui fus le repos souhaitté,
Et confort de tels maux, de quelles tristes tines
Te baigne Amour aidé par les mains iuoirines
Cruelles vers moy seul, si mal a tort traitté.
Mon secret & repos pourtant ie n'abandonne,
Mais plustost ma pensée & ma propre personne,
Tant qu'a fois ie me veus pour m'enuoler leuer.
(Et qui l'eut onc pensé) ie cherche le vulgaire
Pour refuge, qui m'est odieux & contraire,
Telle est la poeur que i'ay de tout seul me trouuer.

Digitized by Google

Estant dedaignée M. L. auec Petrarque, il parle a sa chambre, & au lit auquel il souloit se reposer, & il dit les auoir rempli de larmes, ne trouuant repos. Ie faisant pleurer Amour, & icelles mains d'iuoire de M. L. qui s'opposoient, & ne le laissoient voir ses yeux, & il dit estre mené iusques a lá, qu'il fuït non seulement son secret, c'est, sa chambrette, sõ secretaire, & son repos, qui est son lit; mais encores il fuït soy-mesme & sa pensée, qui estoit tousiours de M. L. laquelle pensée suiuant, il dit, ie m'enuole, c'est auec l'esprit ie sors hors de moy, de maniere que de poeur d'estre seul, il cherchoit le vulgaire, lequel naturellement il auoit en haine.

SONNET CC.

Las, Amour me transporte illec ou ie ne veux,
Et ie m'appercoy bien que le deuoir s'embarque.
Dont a celle ie suis, qu'en mon coeur monarque
Est plus que de coustume importun & facheux.
Et d'vn roc onc nocher n'a gardé si soigneux,
Pleine de grands tresors la voiagere barque,
Comme ma foible moy tousiours suiuant ma marque,
Pour estre hors du coup de son choc orgueilleux.
Mais de mille souspirs les fiers vents, & des larmes
La pluie luy ont fait or' si fortes alarmes,
Que tout est en ma mer, horrible biuer & nuit.
Ou à autruy ennui a soy tourments & peine
Elle porte, sans plus & l'eau qui la l'emmeine
Sans gouuernail & voile à plaisir la conduit.

Il se plaint icy, que transporté du desir il estoit importun a M. L. & auec la comparaison du nocher,

 il do-

il demonstre que combien qu'il se gardoit fort d'aller aupres de M. L. qui estoit dedaignée auecque luy, neantmoins poussé du desir, il s'y laissoit transporter. Et parlant metaphoriquement de la barque, il dit qu'vne pluie de larmes, & fiers vents de ses souspirs ont ainsi poussé sa barque, a sçauoir son ame, & tellement hors de la raison, qu'aupres de luy il n'a rien que nuit, c'est aueuglissement, & hiuer, a sçauoir, tempestueux soings sans gouuernement & aucun art.

SONNET CCI.

La faute que ie fais, Amour, ne m'est celée,
Mais comme vn hõme ardant, & au sein portant feu
Ie fais, car le dueil croit & ia perd son cours deu
La raison, du martire a peu pres oppreßée.
Ma chaude volonté ie tenoy ia bridée
Pour ne troubler le front serain, beau & eleu,
Ie ne puis plus, m'estant par toy le frein rompu,
Et l'ame m'est hardie estant desesperée.
Et s'elle outre son stile est comme à l'abandon,
Ton feu l'esprouuant en est l'occasion,
Dont pour sa deliurance elle tente l'extreme.
Plus l'est la rare grace & celeste qui luit
En madame, au moins donc fay tant que son esprit
Le sente, en pardonnant mes fautes a soymesme.

Il suit la mesme matiere que dessus, monstrant que transporté de trop grand desir, il estoit importun a M. L. dont parlant auec Amour, il dit, qu'il cognoit sa faute, mais ainsi qu'vn qui a feu au sein, & qui par la douleur n'a la raison pour s'en deliurer. Et il suit, qu'il

Digitized by Google

souloit brider son desir pour ne la troubler, mais qu'or tel estoit le feu sien, que plus il ne le pouuoit souffrir, dont l'ame print par desespoir telle hardiesse. Et de cela il coulpe Amour, qui trop l'enflamme & esperonne. & les graces celestes, lesquelles en soy a M. L. dont il conclud estre iuste, qu'Amour face qu'elle luy pardōne ses fautes.

CHANSON XXXVII.

Tant d'animaux en l'eaue ne produit
La mer, ny tant d'astres oncques de nuit
Au cercle en haut de la Lune se monstrent,
Ny tant d'oiseaux par les bois vont logeants,
Ny d'herbe onc tant eurent contrée ou champs,
Qu'a chaque soir pensers mon coeur rencontrent.
I'espére ormais tousiours le dernier soir,
Qui trenche en moy l'eaue du vif terroir,
Et qui dormir me laisse en quelque place:
Car tant d'ennui sous la Lune homme onc n'eut
Que moy, celá aux bois sçauoir se peut,
Ou iour & nuit se remarque ma trace.
Nuit reposée oncques des lors ie n'eus,
Mais tempre & tard ie marchoy souspireux,
Qu'en boisquillon par Amour ie me porte:
Deuant ma paix, sera seche la mer,
Et le Soleil fait par la Lune cler,
Et en Auril partout toute fleur morte.
De lieu en lieu ie vay me consumant
Pensif du iour, puis a la nuit plaignant,
En mon repos la Lune ie resemble,

 Sitost

Si tost qu'au soir ie voy brunir les cieux,
Souspirs du coeur sortent, l'eaue des yeux
Pour courber bois, & baigner l'herbe ensemble.
Non les citez, mais les bois sont aimez
De mes discours, qui sont desenflammez
De lá aux prez, par l'onde murmurante
Par-mi la nuit douce en silence, ainsi
Que touts les iours le soir i'attends icy,
Que Phoebus place à la Lune presente.
O a l'ami de la lune en vn bois
Verd endormi si ioint ie me trouuois,
Et ceste qui me fait soir deuant l'heure,
La comparust auec elle & Amour
Seule vne nuit, & qu'en l'eaue le iour
Quant & Phoebus eut tousiours sa demeure.
Mes vers de nuit, luisant la Lune, faits
Sur la dure onde au mi-lieu des forests,
En riche lieu demain ie vous asseure,

Le Poëte demonstre en ceste sixaine, qu'il est sur touts les hommes malheureux. Et en la premiere stanse par plusieurs choses il designe ses amoureuses & ansienses pensées, & en la seconde qu'il espere bien tost par mort mettre fin a ses miseres, car nul homme a onc souffert tant de trauaux, que luy, comme sçauent bien les bois, par lesquels il alloit nuit & iour. En la troisiesme il retourne a dire, combien son estat soit mal paisible, & par aucunes impossibilitez eloigné de l'espoir, de pouuoir onc auoir repos. En la quatriesme il suit a monstrer son peu de repos, le comparant à celuy de la Lune, qui iamais ne repose, & combié de souspirs qu'il

qu'il iette dehors, quand le soir vient. En la cinquiesme il dit, combien luy soient agreables les solitudes pour pouuoir se desenflammer auec des plaintes & lamentations. En la sixiesme estant pensif & regardant la Lune, il luy souuenoit de l'amour d'elle enuers Endymion, dont il desiroit, comme elle venoit souuentefois aupres de son amant de nuit, qu'ainsi M. L. allast aupres de luy au moins vne nuit, en laquelle il ne fit iamais iour. Finalement il addresse sa parole a la chanson, & il dit, qu'elle estant faite dedans les bois, le soir prochain elle voirra vne riche contrée, pensant par auenture de vouloir l'envoier a M. L.

SONNET CCII.

Angelique cerueau & nature roiale,
Clere ame, prompte veuë, & oeil de loup-ceruier,
Discours haut & subtil, & a preuoir legier.
Qui a celle poitrine a la splendeur egale
Estant vn nombre eleu de dames par la sale
Pour le haut iour orner, & la feste enrichir,
Tout subit discernoit l'aduis bon & entier
Par-mi tant de beautez la beauté principale,
Aux autres dont ou l'âge ou le sort preualoit,
De la main de costé se mettre il commandoit,
Et receut cherement aupres de soy celle vne.
Il luy baisoit les yeux, & le front d'vn humain
Semblant, tant que ie fu subit d'ennuie plein
Par le cas neuf, & doux reiouissant chacune.

Il semble comme il se peut voir, qu'vne feste se fit, ou pour hõnorer le Conte d'Aniou, ou comme autres

disét, le Roy Robert de Naples, & a icelle feste estoiét priées toutes les belles dames d'iceluy païs, entre lesquelles fut aussi priée M. L. Et estát arriué le dit Roy, ou Duc d'Aniou, il eleut M. L. pour la plus belle, & il la baisoit selon l'vsance du païs, dont le Poëte eut enuie, & la compagnie s'en reiouissoit.

CHANSON XXXVIII.

Vers l'aube alors qu'en si grand douceur
L'aure au printemps souloit mouuoir la fleur,
Et quand l'oiseau ses rimes recommence,
Tant doucement mes pensées mouuoir
Au coeur me fait, qui les a au pouuoir
Que ie reprens par force ma cadence.
O si ie sceusse en tous si doux gemir,
Que mes souspirs pourroient laure adoucir,
Faisant raison a cil qui me fait force:
Mais l'hiuer froid fleurs deuant produirá,
Qu'en la noble ame amour onc florirá,
Laquelle en rime ou vers ne prend amorce.
De pleurs & vers en mon temps quel amas
Ia ay-ie espars, & comment rendre, helas,
Humble celle ame ay-ie souuent fait preuue,
Qui se tient comme vn roc aspre au doux vent,
Qui branste bien fueilles & fleurs, pourtant
Ne peut rien, si plus grande force il treuue.
Hommes & Dieux par force Amour souloit
Vaincre, ainsi comme en prose & vers se voit,
Et au printemps i'en eu l'experience,

Or

Digitized by Google

Or ny mon maistre, ou ses tours, mon prier,
Ny mon pleurer, faire Laure tuer,
Ou deliurer ceste ame ont la puissance.
Helas, pauure ame a l'extreme besoin
Toute ta force emploie & sens & soin,
Tant qu'entre nous l'aure vitale a place;
Rien au monde est qu'enchanter les chansons
Iusqu'a l'Aspic ne sçachent par leurs tons,
Mais voire orner de neuues fleurs la glace.
L'herbe & les fleurs rient or' par les champs,
Estre il ne peut que les amoureux chants
Et tous ne sente encor l'ame angelique;
Si plus fort est nostre sort malheureux,
L'aure chassant irons d'vn boeuf boiteux,
Et espleurez chantant nostre Musique.
Aux rets ie prens l'aure, englace la fleur,
Ie tente enuers l'ame sourde en rigeur,
Qui ne craint chant, ny ce qu'Amour practique.

Petrarque composoit, comme il semble, ceste sixaine au printemps, auquel il se plaint de la cruauté de M. L. Et en la premiere stanse il escrit la saison de l'an, ensemble auec celle du iour; En la seconde, il dit qu'il voudroit temperer ses souspirs, tellement, qu'ils la pourroient mouuoir a pitié, mais que deuant que cela aduienne, aduiendront toutes choses impossibles. En la troisiesme il confirme ce qu'en la deuxiesme il a dit, combien qu'il a respandu des larmes infinies, & fait des vers sans nombre; & en mille compassieuses façons prouué, d'abbaisser sa hautaine, mais elle demeure dure & sourde comme vn aspre

mont au souffler des vens, qui ne se remue. Il suit en la quatriesme, qu'Amour souloit vaincre hommes & Dieux: & or'ceste ne se soucie ny d'Amour, ny de ses vers, ny des priéres, ny des larmes. En la cincquiesme, il persuade l'ame, qu'elle face tout effort, & mette tout son engin pour voir si en chantāt & priāt elle la pourroit rendre pitoiable, dautant qu'il n'y a chose, que les vers ne peuuent. En la sixiesme, il continue de parler auec l'ame, & il se conforte auec elle, qu'il ne peut estre qu'vne si noble ame ne sente le son des amoureuses notes. Et dit, qu'encore que sa mauuaise fortune soit de peu de force, il dira larmoiant & chantant, & auec vn boeuf boiteux chassant l'Aure. Et ainsi il suit aux trois derniers vers, qu'il se trauaille en vain.

SONNET CCIII.

I'ay prié plusieurs fois Amour, & ie le prie
De rechef, qu'enuers vous moienneur il me soit,
Mon doux mal, mon miel aigre, encas que de mō droit
Chemin, a pleine foy m'eloignant ie m'oublie.
Ie ne le puis nier, Dame, & ie ne le nie,
Que la raison à qui toute bonne ame doit
Ceder, ne s'humilie au desir: dont tout droit
Telle fois ie le suy, ou force me conuie.
Vous auec celuy coeur, qui vn tant cler engin
Et si haute vertu reçoit de l'air diuin,
Tant qu'oncques pluie a fait d'vne estoile amiable.
Par pitié sans dedain deuez dire, que peut
Cestuy plus? mon visage ainsi le trouble & meut,
Luy pourquoy si gourmand? moy pourquoy tant aimable?

Retournant

Retournant Petrarque à reuoir M. L. contre son vouloir, il dit, qu'il a prié Amour, & qu'il le reprie, qu'il face son excuse, qu'importunement il retournoit vers elle; & il l'appelle sa douce peine, pourtant que d'elle procedoit sa peine amoureuse, laquelle luy estoit douce pour ce que tout cela qui viẽt de la chose aimée, est doux aupres de l'amant, encores qu'il fut amer. Il confesse apres que la raison est vaincue de l'appetit, mais qu'elle le doit excuser, car aultrement il ne le peut faire.

SONNET CCIIII.

Le haut seigneur sur qui ne gaigne le fuiant,
Ou qui se cache a luy ou se met en defense,
D'vn beau plaisir m'auoit esmeu a vehemence
L'esprit, auec vn dard amoureux & ardant,
Et or que par soy fut le premier coup piquant
Et mortel, pour doubler de ses coups la puissance,
Il print vn autre trait de pitié, dont il lance
Ses piqueures au coeur, çà & là l'assaillant.
L'vne bleceure brusle, & verse feu & flamme,
L'autre distille pleurs par la douleur de l'ame,
Hors de mes yeux voiant ton dueil & deplaisir.
Ny par deux fonts est moindre vne seule estincelle
Du grand embrazement, qui me brusle & bourelle,
Mais la grande pitié fait croistre le desir.

Il semble par ce Sonnet, que le Poëte vit vn iour plaindre M. L. Dont il dit, si Amour l'auoit blecé par neuues & hautes beautez, a present il l'auoit touché d'vne nouuelle plaie par la compassion, qu'il auoit de sa douleur; & que la premiere plaie, c'est, de s'estre

s'estre enamouré, verse feu & flemme, & l'autre, qui est la compassió qu'il a du mal de M. L. luy fait ietter larmes par les yeux, & pour tout qu'il plaint & pleure, le feu ne s'esteint point. mais le desir croit par la pitié.

SONNET CCV.

Ce coustaut, mon coeur las, & desireux aduise,
La nous laissames hier icelle, qui auoit
Quelque temps soin de nous, & pitié la mouuoit,
Or' de nos yeux vn lac elle tire & espuise.
Tourne tu celle part d'estre seul ie ne vise,
Et tente s'encor temps d'auenture il seroit
De nos pleurs amoindrir, dont iusqu'or' le cours croit,
O confrere en mon mal, lequel tu prophetise.
Et toy qui as or' mis toy-mesmes en oubli,
Et parles au coeur comme estant au pres de luy
Miserable, & pensant tousiours vaine folie;
Au departir qu'as fait de ton desir plus grand,
Tu t'en allois, & luy dans ses beaus yeux cachant
Soy-mesmes, il tenoit à elle compagnie.

Estant Petrarque parti de M. L. & arriué la d'ou il pouuoit voir le coustaut, ou elle demeuroit, & ou ia il auoit esté, la pensée le retournoit a le regarder ; par ou il faint de parler a son coeur, l'animant a retoutner la oú qu'il auoit laissé M. L. Apres aux six vers il parle a soy-mesmes, comme s'il se reprennoit d'auoir parlé au coeur, qui n'estoit auecque luy, mais auec M. L. demouré en ses yeux.

SONNET CCVI.

Frau & fleuri coustaut riche d'vn verd ombrage

Ou or'

Ou or's aßit pensiue & ores en chantant,
Et des esprits du ciel icy bas foy faisant
Celle, qui le renom de l'vniuers rauage.
Mon coeur qui me laissant pour elle, a fait en sage,
Et plus si sans retour il la voise suiuant,
Or' va comptant illec ou le pied excellent
Se monstre, & ou ces yeux ont rendu mol l'herbage.
A chacun pas il dit en se tirant chez soy,
O qu'icy fust vn peu celuy outré d'esmoy,
A qui ia le long plaindre auec la vie fache.
Ell' s'en rit, & le ieu est inegal, ie suis
Vne pierre sans coeur, tu es vn paradis,
O sainte auentureuse, & du tout douce place.

Aiant au Sonnet precedent parlé à son coeur, & depuis monstré qu'il n'estoit auecque luy, mais estoit demeuré auec M. L. il parle à present au coustaut, & il faint que son coeur va auecque luy contant touts ses vestiges imprimez en l'herbe, & baignez des larmes du Poëte, & faint qu'il parle auec M. L. & desire qu'il fut là, dont elle chez soy s'en rioit. Et il dit finalemēt, que le ieu est inegal entre luy & le coustaut, qui est vn paradis, a cause que M. L. y est, & luy, a scauoir le Poëte est sās coeur vne dure & immobile pierre, pourtant il exclame, appellant le lieu saint, auentureux & doux.

SONNET CCVII.

Ie suis preßé du mal, & du pis i'ay fraieur:
A quoy large ie voy la voie & applanie:
Tant qu'en moy a prins lieu semblable frenaisie,

Qui

Digitized by Google

Qui a mes durs discours cõme aux tiens cause erreur,
Et ie ne sçay si guerre, ou paix, du createur
Ie veils, car le dam poise, & la honte m'ennuie:
Mais pourquy plus languir? en moy soit accomplie
La chance decretée aux cieux au plus haut choeur.
Bien qu'icelluy honneur & los ie ne merite,
Que tu me fais, Amour ainsi te delimite,
Lequel faict voir tortu souuent vn oeil bien sain.
Mais que pour s'eleuer vers le ciel s'appareille
L'ame, & qu'esperonné soit le coeur ie conseille,
Car nostre temps est court, & le chemin lontain.

Il fit cestuy Sonnet pour response a vn sien ami, auquel il conte aucunes cõtrarietez & varietez de sa vie. Dont luy contant son estat, il dit, qu'il est en la mesme frenaisie auecque luy. Et il veut inferer, qu'il ne peut luy monstrer la voie pour aller au port, duquel il se trouuoit fort eloigné, mais il le conforte de ne languir plus, d'autant que d'eux aduiendra ce qui est ordonné es cieux: neantmoins combien qu'il s'estime indigne de l'honneur, que cestuy le faisoit, toutesfois il luy dit, ce qui luy en semble, c'est qu'on doit leuer l'ame a Dieu & sans dilay, car le chemin qui meine au ciel, est long, & le temps qui nous est dõné, est court.

SONNET CCVIII.

Vn beau don d'vn amant tout ancien & sage
Au premier iour du may de deux roses l'autre hier
Fraisches, du nourrisson du celeste vergier.
Fut fait egalement, a deux moindres en âge.
Auec vn si gay ris, & vn si doux langage
Qu'il eut enamouré quelque homme forrestier.

D'vn

D'vn rais estincellant, & amoureux brasier,
Il faisoit change en l'vn & en lautre visage.
Le Soleil ne voit pas encor deux tels amants
En souspirant, dit il, en mottelets riants,
Et les pressant touts deux il quita leur presence.
Les roses & les mots ainsi il partissoit,
Dont encor le las coeur ioie & crainte recoit,
O plaisante iournée, o heureuse eloquence.

Allāt Petrarque & M. L. auec autre cōpagnie le premier iour de may voir quelque sien ami, quel qu'il fut, dōt les opiniōs sont diuerses, & icelùy tel qu'il fut, leur vint à l'encōtre auec deux roses, & l'vne il dōnoit à Petrarque, & l'autre a M. L. les louāt & leur amour. Dōt Petrarque escrit le cas aduenu, & son courtois parler.

SONNET CCIX.

L'aure, par doux souspirs qui les tresses dorées,
Et le beau verd laurier remue doucement,
Auec ses doux regards & nouueaux va rendant
Les ames de leurs corps comme pelerinées.
Blanche rose engendrée ès espines armées,
Quand sa semblable aurá l'vniuers rond & grand?
La gloire de nostre âge. O Iupiter viuant
Deuant sa fin ie prie acheue mes années.
Afin qu'vn dam publicq il ne me faille voir,
Et sans son cler Soleil l'vniuersel manoir,
Ny mes yeux, lesquels n'ont aucune autre lumiere.
Ny l'ame, qui ne veut penser a autre bien,
Ny les oreilles, qui ne sçauent ouir rien
Sans les honnestes mots de la voix serainiere.

Il loue

Il loue en ce Sonnet M. L. & il dit, que les ames de ceux qui voiēt aucunefois, auec qu'elle douceur estoit meu par l'aure, le verd laurier entēdu par le beau corps de M. L. & le poil d'or pour les blonds cheueux, s'alienoient de leurs corps, car icelles par la douceur de telle veuë s'en partoient de leur dit corps. Et combien qu'entre dures espines, c'est en lieu aspre M. L. soit née, iamais le pareille ne se trouuerá a elle: Dont il prie Iupiter, qu'il le face mourir deuant elle, afin qu'il ne voie point le grand dommage qui ensuiuroit.

SONNET CCX.

Mon stile, louant celle icy bas que i'adore,
D'auenture quelqu'vn accuserá d'erreur,
Quand, comme sur toute autre estāt belle, & de coeur
Gentile, honneste & sainte & sage, ie l'honnore:
Ie suis d'aduis contraire, & ie crains qu'elle encore
Ne me dedaigne, comme vn trop humble parleur.
Digne d'assez plus haut & subtil raisonner.
Et l'incredule, a voir la vienne & ne l'ignore.
Et ce lors il dirá à quoy cestuy pretend,
D'Athenes & d'Arpin vaincroit l'entendement
Et de Mantoue & Smirne & l'vne & l'autre lyre.
Vne langue mortelle à son estat diuin
Arriuer ne sçauroit: Mais Amour par destin
Non par election ainsi la pousse & tire.

Petrarque pensant que quelqu'vn pourroit estimer, qu'il n'y eut tant des parties excellentes en M. L. il inuite touts ceux qui ne le croient a la venir voir.

Car

Digitized by Google

Car il croit que quand ils l'auront veuë, ils iugeront, que ce n'est point son fait les chanter, mais qu'icelles lasseroient Athenes, Atpin, Mantoue & Smirne, entendant par icelles patries leurs hommes plus illustres, comme Demosthenes, Ciceron, Homere & Virgile. Et puis il dit que langue mortelle ne peut arriuer à son estat diuin, mais qu'Amour la pousse & meut.

SONNET CCXI.

Qui ce que peut nature a de sçauoir enuie,
Et le ciel entre nous: a mes yeux vn Soleil
Ceste seule qu'il voie, & voire vn don pareil
Au monde aueugle a qui vertu semble folie.
Et de brief, car la mort plustost la tragedie
Mõstre es bons qu'es mauuais, de son triste sommeil.
Pour receuoir au ciel ceste on fait appareil,
Chose mortelle & belle est tost morte & flaitrie.
Il voirrá s'il arriue à temps toute beauté,
Toutes vertus, & meurs pleines de Maiesté
Ensemble dans vn cors d'vne trempe admirable.
Et alors il dira, que mes vers sont muets,
Et mes sens par clarté tant extreme de faits;
Mais s'il tarde, il aurá tristesse perdurable.

Il dit, qui veut voir ce que peuuent faire de beau le Ciel & la nature, qu'il vienne voir M. L. & sans dilay, car la mort emporte tousiours les meilleurs, & il voirá toute beauté, vertu & coustumes roiales iointes en vn corps. Et alors il dira, que mes rimes ne disent rien au respect de ce qu'elles deuroient dire; mais s'il tarde trop, il será tousiours triste, ne l'aiant peu voir.

SON.

Digitized by Google

SONNET CCXII.

Quelle poeur ay-ie quand ie m'en vay souuenant
Du iour, que ie laissoy pensiue & ennuieuse
Ma maistresse, & mon coeur chez elle: i'ay zeleuse
D'y penser souuent l'ame, & de nul cas autant.
Debout parmi la fleur des dames humblement
Ie la reuoy, ainsi qu'vne rose odoreuse
Entre autres moindres fleurs, ny triste, ny ioieuse,
Comme qui est en crainte, & autre mal ne sent.
Elle auoit mis embas ses coustumes gaillardes
Les Perles, la Guirlande, & les Robes bisardes,
Et le ris, & le chant, & les mots doux, humains.
Toute douteuse ainsi, las, ie laissoy ma vie
Or' iay d'vn triste augure, or' d'vne songerie
Et pẽsers noirs l'assaut: plaise a Dieu, qu'ils soiẽt vains.

Il conte icy auec quel triste regard & obscure façon il trouuoit M. L. le iour qu'il partit d'elle, pour aller vers Italie. Et il monstre, qu'il craignoit de son salut; & pource dit il, qu'il estoit agité d'augures, songes, & noirs & obscurs discours; & il prie Dieu, qu'ils pussẽt estre vains.

SONNET CCXIII.

De sa veue angelique & douce me souloit
Au songe consoler madame, or qu'eloignée,
Mon ame or' elle rend triste & espouuantée,
Qui secours ny du dueil, ny de la poeur reçoit.
Car selon qu'il me semble en sa face apparoit
Souuent vraye pitié d'vn mal pesant meslée;

Et i'oy

Et i'oy chose qui donne au coeur foy asseurée,
Que de ioie & d'espoir desarmer il se doit.
De celuy dernier soir n'as tu pas souuenance?
Dit elle, que le temps me fit par sa puissance
Deloger, & laisser moites & mols tes yeux?
Pour le dire ie n'eu lors pouuoir ny enuie,
Mais or' pour verité ie le te certifie,
N'espere de me voir iamais si non es cieux.

Il demonstre icy, qu'en songe M. L. le venoit souuent consoler auec icelle façon triste, auec laquelle aux autres absences lontaines elle le souloit venir consoler auec sa veuë angelique. Et luy dit, qu'au dernier soir qu'elle partit de luy, elle luy vouloit dire, qu'il n'esperast de la voir plus entre les mortels, mais qu'elle s'en deportoit: mais a present elle luy disoit, qu'il n'esperast de la voir plus sur terre.

SONNET CCXIIII.

O miserable, horrible & triste vision,
Est il vray la clarté estre auant temps finie?
La pure & alme? qui souloit rendre ma vie
Contente en bons espoirs & en affliction?
Mais comment và qu'vn bruit plus grand, tel horrion
Ne sonne, & que ie n'ay d'elle l'ame aduertie?
Dieu & nature ia ne le vueille, & ie prie
Que mensongére soit ma triste opinion.
Entretenant vn espoir encor' en moy a place,
Que ie voirray encor la belle ornée face,
Qui me maintient, & fait honneur à nostre temps.
Mais si pour s'en aller vers la vie eternelle

Elle est du beau logis sortie, issue telle
Mon dernier iour de bref me donne, de mes ans.

Icy il semble, que le Poëte ait eu vne autre vision, que M. L. estoit morte, dont se plaignant il souspire, mais encor qu'il le craint, il ne luy semble du tout qu'il soit vray, & il s'esbahit qu'il ne l'oit par autres messages, & ne l'entend par elle mesme. Par ou il prie Dieu & la nature, qu'ils ne le permettent, mais s'il est vray, qu'ils facent, qu'il puisse aussi tost mourir.

SONNET CCXV.

Or ie chante, or ie plains en mon estat douteux,
Et i'espere & ie crains, & mon mal ie modére,
Par rimes & souspirs: & Amour desacére
Limant toute sa lime en mon coeur tant poeneux.
La premiere clarté sera telle à ces yeux
Rendue onc par la face honneste, sainte & clere,
(A mon sort incertain, helas, ie me resere)
Ou seront ils iugez d'estre tousiours pleureux?
Et pour prendre la place aux cieux a elle deuë,
Elle n'aura cy soin de leur triste aduenue?
Dont elle est le Soleil, car d'eux autres n'est veu:
En telle poeur ie vis en guerre tant durable,
Tant que ie ne suis plus a moy-mesme semblable,
Comme vn qui craint, errant au chemin incognu.

Petrarque aiant eu les deux visions de la mort de M. L. & n'aiant encores aucune asseurance, monstre icy en qu'elle doute soit sa vie. Et pourtant qu'il desiroit fort de sçauoir la verité; il demande s'il aduiendra onc, que le beau visage d'elle monstrera la premiere accoustu-

accouſtumée clarté a ſes yeux, ou le cõdemnera a touſiours plaindre. Et que le viſage, pour gaigner le ciel, ne s'en ſoucie ce qui ſera des yeux de luy, ça bas ſur terre, deſquels yeux iceluy viſage eſt le Soleil, & ils ne voient autre qui leur plait. Et ainſi il dit, qu'il vit en telle poeur & continuelle guerre, qu'il n'eſt plus celuy, qu'il eſtoit parauant.

SONNET CCXVI.

O doux regards, O mots d'accorte langue humaine
Pour vous voir & ouïr n'auray-onc le retour?
O blonds cheueux, deſquels le coeur me lie Amour,
Et ainſi priſonnier droit a la mort me meine.
O beau viſage a moy donné a dur enſeigne,
Pour qui ie vis en pleurs ſans ſoulas d'vn bon iour:
O amoureux abus, O me trompant doux tour,
Eſt celá vn confort rien me donner que peine?
Et ſi parfois des yeux doux & beaus, dont ie vis,
Et leſquels ma pensée a choiſi pour logis,
Quelque honneſte douceur me vient par auenture,
Fortune qui touſiours tant eſt preſte a mon mal,
Pour m'eloigner, & mettre a rien mon bien total,
Or'leue des cheuaux, or' des bateaux procure.

Il ſe plaint icy d'eſtre lontain de M. L. & de l'ennemie fortune, d'autant qu'il luy conuient partir de ſa bien aimée dame. Dont il exclame, s'il ne la reuoirrá iamais, rememorant aucunes ſiennes particulieres beautez: & ſi d'icelles luy vient quelque douceur, la fortune luy empeſche touſiours tout ſon bien, luy mettant quelque voiage au deuant, lequel l'eloigne de M. L.

Digitized by Google

SONNET CCXVII.

I'escoute assez pourtant ie ne puis receuoir
De ma douce partie, que tant i'aime nouuelle,
Ie ne sçay que penser, moins ce que ie querelle,
Tant poureux est le coeur soustenu par l'espoir.
Tant de beauté ia fit aucunes se douloir:
Ceste cy plus qu'autre est pudique, honneste & belle,
D'auenture Dieu veut pour vn astre vne telle
Amie de vertu, aupres de soy auoir.
Voire pour vn Soleil: si cela est prochaine
De ma vie est la fin & de ma longue peine,
Et de mes courts repos: O dur departement,
Pourquoy m'as tu rendu lontain de mes dommages,
Ma brefue fable est ia en ses dernieres pages,
Et mon temps est fourni mon âge anticipant.

Petrarque estoit en doute de la mort de M. L. & tãt plus craignoit il, pource qu'a aucune il nuit d'estre si belle, & M. L. estoit tresbelle, pourtant il craignoit que Dieu ne la voulust auoir au ciel: & pource il dit, si cela est, touts ses repos & trauaux amoureux sõt finis. Puis il exclame, a son dur departement, luy demandãt, pourquoy il l'auoit eloigné de ses dommages, lesquels il entend par ce qu'il dit dessus, courts repos & longs trauaux.

SONNET CCXVIII.

Le soir est agreable, & l'aurore odieuse
Par coustume aux contents & allegres amants:
Le soir me fait le dueil & les trauaux plus grands,

Le ma-

Le matin est pour moy vne heure plus heureuse,
Car l'vn Soleil & l'autre a vn coup en l'astreuse
Voute, se monstrent lors comme deux orients
En beauté & clarté tant s'entre-resemblants
Que le ciel prend la terre aussi pour amoureuse.
Ainsi qu'il faisoit ia, quand au premier estoit
Verd l'arbre, dont au coeur vne plante me croit, (me
Afin que tousiours i'aime autruy plus que moy-mes-
Ainsi deux heures sont contraires enuers moy,
Et i'aime par raison cil dont bien ie reçoy,
Et ie crains & hais, qui d'ennuy me rend blesme,

Petrarque monstre icy que son desir estoit contraire à celuy de touts autres amants, qui soloient aimer le soir, & haïr l'aube: car à luy les plaintes & souspirs du iour se redoublent de nuit, qui le priue de la veuë de M. L. & il dit, que le matin luy est plus heureux, car l'vn & l'autre Soleil, entendant M. L. & le Soleil, se monstrent ensemble auecque luy, comme deux leuants ou Orients, estants semblables de beauté & de splendeur. Et ainsi de luy le soir & le matin font deux heures contraires, desquelles le matin par raison il aime, car il l'appaise, & il a en haine le soir, qui luy ameine peine & trauaux.

SONNET CCXIX.

Les forces pourquoy n'ay-ie à me vēger vaillables?
D'vne qui me destruit regardant & parlant,
Et pour me nuire plus, puis se musse en fuiant,
Et cele deuant moy ses yeux doux & coulpables.
Mes pensées ainsi lasses & miserables

Peu a peu elle suce icelles consumant,
Et sur le coeur ainsi qu'vn fier Lion bruiant
Aux heures de la nuit au repos conuenables.
L'ame de son logis chassé par la mort
Me laisse, & d'vn tel noeud libre pour chercher port,
Lá ou qu'on la menace, elle poursuit sa route.
Bien suis-ie esmerueillé, si quelque fois alors
Qu'elle luy parle & plaint, cõme embrassãt son corps,
Son somne ne se rompt, encas qu'elle l'escoute.

Le Poëte desire icy se vẽger de M. L. qui le destruit, dont toutes les nuits il ne pouuoit dormir, & il adiouste, que l'ame, laquelle la mort souloit chasser de sõ logis, c'est de son corps, s'ẽ vá à M. L. dõt il dit, qu'il s'esmerueille, qu'aucunefois cepẽdãt qu'icelle ame parle a M. L. son sõne ne se rõpt, s'il est vray qu'elle l'escoute.

SONNET CCXX.

Au beau front souspiré tant par moy & requis,
I'auoy ma veuë ferme & zeleuse arrestée,
Quand l'honnorée main comme seconde aimée
I'eu d'Amour, que pensez? disant à mon aduis:
Le coeur de l'hameçon y comme vn poisson pris,
Ou comme vn ieune oiseau de la branche engluée,
Dont la voie exemplaire à bien faire est monstrée,
Vers le vray me tournoit ses occupez esprits.
Mais la veuë en defaut de son obiect, sa ioie
Ainsi comme vn songeant, se fit faire la voie,
Sans qui est imparfait tout bien en son endroit,
L'ame entre l'vne gloire & l'autre mienne, quelle
Ie ne sçay, allegresse & celeste & nouuelle,

On

Digitized by Google

Ou quelle douceur rare & estrange sentoit.

Comme il semble, le Poëte se retrouuoit auec M. L. a quelque feste, la ou elle au partir luy touchoit la main dont il demeuroit confus, ne scachant par le nouueau plaisir ce qu'il faisoit, dont il s'excuse.

SONNET CCXXI.

Vers moy de deux beaux yeux des viues estincelles
Tant & si doucement foudroiantes sortoient,
Et d'vn coeur souspirant & sage se partoient
De faconde liqueur riuieres si isnelles,
Que ie pense perir par les douces nouuelles,
Quand i'ay de ma memoire vn souuenir à point
Du iour, que mes esprits defaillants deuenoient,
Pour auoir veu changer ses coustumes cruelles.
L'ame tousiours nourrie en peine & paßion,
(Combien peut le pouuoir d'vne ferme façon?)
Enuers le plaisir double estoit si vergogneuse.
Que seulement au goust du rare & nouuel heur,
Or' d'espoir elle estoit tremblante, ore de poeur,
Et souuent s'ell' me deust abandonner douteuse.

Il suit la matiere dessus cõmencée, & il dit, cõment des estincelles sortoient de deux belles lumieres foudroiãtes si doucemẽt, & d'vn sage coeur, si douces riuieres d'eloquẽce, que l'ame nourrie ẽ peine & en passion, estoit foible contre le double plaisir, de maniere qu'au goust du bien non accoustumé, elle estoit pour en tremblant se partir par la poeur & l'esperance.

SONNET CCXXII.

D'estre seul touts les iours i'ay esté desireux,
Il n'y a bois, ou eaue, ou pré, qui ne le sçhache

Digitized by Google

Pour laisser ces esprits sourds & lousches, la trace
Qui delaissent, qui meine, estant suiuie, aux cieux.
Et si mon vouloir i'eusse en cecy fructueux:
Hors du doux air Thuscan debonnaire & bonace
Sorgue, qui de mes pleurs & chants double la grace,
M'auroit dans ces coustauts plaisants & ombrageux.
Mais ma fortune a moy tousiours contrariante,
Me repousse la part ou ie me mescontente
De voir en lieu fangeux mon beau tresor eleu.
A la main dont i'escris (chose par auenture
Qui n'est indigne) amie elle est faite a ceste heure,
Ie le scay, Laure aussi, & Amour l'a bien veu.

Il monstre en ce Sonnet, combien que luy plait la vie solitaire, & principalement entre les beaus coustauts de Sorgue; & au contraire combien qu'il a en haine le vulgaire. Et il se plaint de sa fortune, qu'elle ne s'en eloigne, & qu'elle le pousse entre l'aueugle & sot peuple, entre lequel il se dedaignoit de voir son tresor. Mais qu'elle est faite amie a la main, auec laquelle il escrit, cela est pource qu'il escrit ses louanges, ou pource que luy est faite la grace de toucher la belle & blanche main de M. L.

SONNET CCXXIII.

En tel astre ie vy deux beaus yeux pleins d'hōneste
Vertu entierement, & d'egale douceur,
Qu'aupres d'iceux gays nids d'Amour, mō lassé coeur
D'autre veuë ne scait faire aucunement feste.
Nulle pour l'egaler or que rare y s'arreste,
Quelle qu'ell' soit, ou d'âge ou d'estrange valeur:

Non

Non qui par sa beauté causá tant de douleur
Aux Grecs & aux Troiens la derniere defaite.
Non la belle Romaine à qui le ferconduit
De sa main, son coeur chaste & dedaigneux ouurit,
Non Polixene, non Ipsiphile ou Argie.
Ceste excellence est gloire (encas que ie voy droit)
Grande à nature, & ioie entiere en mon endroit:
Mais quoy? tarde au venir, viste a la departie.

Il dit icy qu'en tel point des astres il s'enamouroit de M. L. qu'il luy conuenoit mespriser toute autre, comme moins belle. Et par la il prend l'occasion de la louër, disant, qu'en nul âge & en nul lieu on ne vit one telle beauté, qui à celle de M. L. se pourroit egaler.

SONNET CCXXIIII.

La dame qui à gloire & à renom pretend
De sens & de valeur & vraye courtoisie,
S'arreste ferme aux yeux de celle ma partie,
Que le monde madame & maistresse estre entend.
Illec acquerre honneur, & aimer Dieu, s'apprend,
Et on y voit l'honneur ioint à plaisanterie,
Et le pas asseuré, & la voie affranchie,
Qui guide vers le ciel qui l'aime & qui l'attend.
La sont les mots accorts par nul stile egalables,
Le beautaire & les meurs tant saintes & louables,
Qu'il faut pour les escrire autre qu'engin humain.
L'infinie beauté, la ne se peut apprendre,
Qui esblouit autruy: car celle douce & tendre
Clarté s'acquiert par sort, & l'art y tente en vain.

Sui-

Suiuant les louãges de M. L. il dit, que toute dame belle & gailiarde, qui cherche acquester fame glorieuse de sens, de valeur & de courtoisie, doit venir voir M. L. en laquelle toutes icelles vertus estoient logées, cõme en lieu propre, auec toutes les graces de beauté, de gaillardise, beau parler & accommodé silence.

SONNET CCXXV.

Apres la chere vie, vne dame soigneuse
Doit estre à mon aduis deuant tout de l'honneur,
Tourne l'ordre ma mere, & tien tout pour malheur,
Ou faut l'honnesteté sur tout bien precieuse.
Et celle qui la perd, comme mal curieuse,
Ny dame est plus ny viue; or que l'exterieur
Regard le tait, tel viure a du mal & d'aigreur,
Tant, que la mesme mort a peine est si facheuse.
Et ie n'eu de Lucrece onc merueille, si non
Qu'elle n'eut pour mourir assez de pasion,
Sans qu'elle fut du fer l'exterminant aidée.
Des Philosophes vienne icy l'entier amas
Railler, & leur raison irá du tout embas:
Et nous voirrons ceste vne enuers le ciel haucée.

Il semble qu'on luy auoit demãdé, ce qui estoit plus cher, la vie ou l'honneur, a laquelle demande il respõd par ce Sonnet, addressant son parler à quelqu'vne des Matrones, qui luy auoient fait la demande, concluãt, qu'on doit auoir pour plus cher l'honneur, ce qu'il demonstre disant, tourne l'ordre, cõme voulant dire, si l'honnesteté n'est point chere, la vie n'est point chere.

SONNET CCXXVI.

Astre victorieux, beau, triomphant & haut

Des

Digitized by Google

Des nobles Empereurs & Poëtes la gloire,
Quantefois a senti ma vie transitoire
Et brefue, or' ton ioieux, ore ton triste assaut?
Dame parfaite à qui d'autre chose ne chaut
Que de l'honneur, sur qui sur toute autre as victoire,
Nõ plus craignãt les retz & glus d'amour qu'vn voire,
Et la fraude d'autruy contre tes sens ne vaut.
Toute chose à nous chere, ainsi qu'est la noblesse,
Les perles, les rubis, & l'or & la richesse,
Tu n'estimes non plus qu'vn fardeau reietté.
Et la haute beauté qui n'á pareille, au monde,
T'ennuie, sauf en tant, qu'il semble qu'elle seconde
L'orner du beau tresor & train de chasteté.

Metaphoriquement par le Laurier, le Poëte loue icy la singuliere vertu, & le haut esprit de M. L. & les ornements des beautez du corps.

CHANSON XXXIX.

Ie vay pensif: & pensant, de moy-mesme
Vne pitié m'assaillit tant extreme,
Qui me fait pleurs repandre bien souuent
Autres, que i'a repandu parauant.
Car chaque iour voiant moindre ma vie
Millefois Dieu pour les áiles ie prie,
Dont nostre esprit enclos au corps mortel
S'eleue en haut vers le bourge ternel.
Mais iusqu'icy ne me sont salutaires
Souspirs ou pleurs, que ie face ou priéres.
Et par raison ainsi il faut qu'il soit.

Car

Car cil qui tombe en pouuant aller droit,
Il gît par droit maugré soy dans la fange.
Les bras piteux, ausquels ma foy se renge,
Ie voy ouuerts encores, mais mon coeur
Par preuue a prins du fait d'autruy, a poeur,
Il esprônne d'autruy ie crains mon estre,
Et a l'extreme aussi suis-ie (il peut estre)
L'vn penser parle en faisant tel discours,
Perplex esprit d'ou attends tu secours?
N'entends tu pas, comment peu honnorable
Pour toy le temps se passe, ô miserable?
Prends donc parti, prends dis-ie accortement
Hors de ton coeur, du tout deracinant
Le vain plaisir, lequel n'a la puissance
Le faire heureux, sans que plus il l'offence.
Si ia faché passé longtemps & las
Tu sois du faux, doux fugitif apas,
Que la traison du monde aux gens confére.
Pourquoy en luy est ce que tu espere?
Qui est de paix & d'arrest defectif?
Pendant qu'encor le corps est sain & vif,
De ton penser la bride tu limite,
O serres la, voiant qu'il t'est licite,
Car le tarder est douteux, tu le sçais,
Et il n'est tempre encommencer ormais.
Quelle douceur ia à tes yeux la veuë
D'icelle a mise est chose à toy cognue,
Laquelle encor non née ie voudrois,

Afin

Digitized by Google

Afin qu'en paix nous voir plus tu pourrois,
La souuenance assez a toy reuéle,
(Comme elle doit) son image quand elle
Courrut au coeur, la ou (peut estre) feu,
Ou flamme entier par front d'autruy n'eut sceu,
Elle l'enflammoit, & si celle abusiue
Ardeur, maint an a vn iour attentiue
Fut, qui ne vient onc pour nostre salut;
Or leue toy à vn plus heureux but,
Voiant le ciel, immortel qui se monstre
A toy, par tout & d'vne belle monstre.
Car si ça bas ton reioui desir
Tant de son mal, reçoit si grande plaisir
D'vn mot, d'vn chant, d'vne oeillade donnée,
L'autre quoy donc, si cestuy tant t'agrée?
Vn doux penser & aigre d'autrepart
Auec vn poix trauailleux & mignard
En l'ame assis, le coeur presse & tourmente
Par le desir, & d'espoir l'alimente,
Qui pour gloire alme, & haute seulement,
Quand ie m'engéle, ou que ie m'ards ne sent,
Ou si ie suis maigre ou pâle en la veuë,
Et il reuient plus fort, si ie le tue,
Cecy des lors qu'enfant au bers i'estoy,
De plus en plus croit tousiours quant & moy.
Et qu'vn cercueil serre ambedeux i'ay doute.
Puis quand será l'ame sans membres toute
Ce desir plus ne peut chez elle aller

Mais

Mais si vn Grec, ou Latin veut parler
Apres ma mort de moy, c'est chose vaine.
Dont moy, d'autant que ce qu'vne heure emmeine,
Ioindre ie crains, le vray ie voudroy bien
Auoir aux bras & des ombres plus rien.
L'autre vouloir, dont ie suis plein sousmettre
Semble touts ceux qui chez luy viennent naistre,
Sur ce le temps s'enfuit, qu'en escriuant
D'autruy, ie vay moy-mesmes oubliant.
Et qui me perd des beaus yeux la lumiere,
Du chaud serain me retient en derriere
Auec vn mors doucement contre qui
Force ou engin ne me donnent appui.
Qui m'aide donc d'appointer ma barquette
Deuoir faisant, puis qu'elle encor s'arreste
Entre les rocs de deux liens si forts?
Des autres qui par des diuers conforts,
Lient le monde, en tout tu me delie,
Pour-quoy ormais de ceste ignominie
Libre ne rends ma face mon seigneur?
Car en songeant ainsi qu'vn homme a poeur,
Ie pense voir que la mort me vient prendre
D'armes voulant, que ie n'ay me defendre,
Ce que ie fay, ie voy sans que deceu
Ie soy du vray a moy non bien cognu,
Mais bien d'Amour, qui ne laisse oncques suiure
Le pas d'honneur a qui de luy s'eniure.
Et d'heure en heure au coeur venir ie sens

Vng ay

Digitized by Google

Vn gay dedain, aspre & cruel aux gens,
Droit au mi-lieu du front toute pensée
Occulte, au vif rendant manifestée,
Car chose aimer qui mortelle est a soy,
Comme on la doit à Dieu des rois le Roy,
Plus qui l'honneur plus aime, deshonnore.
Et cecy crie à haute vois encore
La foruoiée aux appetits raison:
Mais or qu'elle oie, ou ait intention
De retourner, le vieil train l'outre-pousse.
Et aux yeux celle ainsi qu'vn pourtrait couche,
Qui seule au monde est née pour ma mort,
Pour plaire à moy & soy-mesme trop fort.
Quel ie ne scay, ieu des astres l'espace,
Quand au premier sur terre i'ay prins place,
Pour l'aspre guerre & combat endurer,
Que contre moy ie m'ay sceu procurer,
Et de preuoir ma derniere iournée,
La chair m'empesche en la tenant voilée.
Mais varier mon poil ie scay bien voir,
Et par dedans se changer tout vouloir
Or comme proche estre ma derniere heure
Ou pour le moins non trop loin ie m'asseure,
Comme vn qui est par perte sage & fin,
Ou i'ay laissé ie pense mon chemin
Du costé droit, lequel à bon port meine:
Et d'vne part vergogne, dueil & peine
Me piquants font, que ie vay reculant:

D'au-

Digitized by Google

D'autre costé encor me le defend
Vn plaisir, fort tant en moy par vsance,
Qu'a contracter a la mort il s'auance.
Chanson cy suis-ie, & i'ay plus froid de peeur,
(Que neige estant engelée) le coeur.
Sentant venir ma rume sans doute:
Car y pensant i'ay à bien peu pres toute
Ma courte toile entourée a mon bois.
Et si pesant onc ne fut aucun poix,
Comme celuy qu'en cest estat i'espaule,
Car la mort iointe aiant & sur l'espaule
Ie cherche aduis pour ma vie nouueau,
Et ie voy mieux, & ie suy le moings beau.

Il conte en ceste Chanson, comment il estoit combatu de trois contraires pensées. Et en la premiere stanse, comme triste de sa coulpe, il dit, qu'allant pensant à son estat, & s'apperceuant comment il est dangereux, il se trouue assailli d'vne pitie de soy-mesme si forte, qu'elle le fait pleurer souuent pour autre chose que pour l'amour, & celà pourtant, qu'il voit touts les iours approcher la fin de sa vie. Pourquoy il a demandé mille fois à Dieu des âiles, ce sont forces & vertu, ses principales graces, par lesquelles il se pourroit eleuer au ciel, mais iusques à present il dit que rien luy ayt aydé. Et cecy il dit luy aduenir par raison, car qui peut estre debout, & se laisse tomber, est digne d'estre laisse a terre, signifiant que qui peut du commencemét remedier au mal, & le laisse auoir son cours, (comme il aduient a luy) s'il n'est aidé, il luy appartient. Neantmoins il dit, qu'il espere en la misericorde diuine, mais il craint

Digitized by Google

craint, pour estre esperonné vers le contraire, & par auenture a l'extreme de sa vie. En la deuxiesme stanse il commence à conter, ce que la plus raisonnable pensée luy cherche persuader, l'animant à la vertu, & le reprenant du perdu temps passé, & elle l'admonneste, à fin qu'il chasse de soy le plaisir amoureux, lequel encor qu'il l'obtint, pourtant il ne seroit heureux, car non seulement il ne peut faire le coeur heureux, mais il ne le laisse encores respirer, par ou elle luy conseille fort de le fuir, & elle dit, si bien auez assez tardé à prendre cestuy meilleur chemin, il vaut mieux commencer vnefois que iamais. En la troisiesme suit la dite premiere pensée son raisonnement, disant, qu'il sçait bien, combien de douceur que M. L. mettoit à ses yeux, & que pour leur bien il voudroit bien qu'elle fust encores à naistre, voulant inferer, que s'ils ne l'auoiét veuë, ils ne seroient en si malheureux estat, luy rememorant le premier iour de leur ardeur, de laquelle ils n'ont onc eu aucun refrigére. Et par la elle l'anime, qu'il prenne plus heureux espoir, c'est qui le puisse faire plus heureux, regardant au ciel, & considerant, que si icy sur terre vn mouuoir des yeux, vn raisonner, vn chât, appaise nostre desir, quel doit estre le plaisir infini & eternel. En la quatriesme il conte ce que la seconde pensée luy persuade, & cela, dit il, luy presse le coeur, & le past de desir & d'espoir de se faire eternel par fame, & tant plus, qu'il cherche de chasser icelle pensée de luy, tant plus croit elle, disant, que dés son enfance iusques à present elle estoit tousiours creuë auecque luy, tellemét qu'il craignoit qu'vn mesme sepulchre leur seruiroit à deux, car il ne pensoit la pouuoir separer de soy, sinon auec la mort, ne pouuant apres la mort seruir vn tel desir, car l'ame ne se soucie qu'on ait parlé d'elle en ce mõde. Dont il dit, qu'il desire s'attacher au vray, & laisser les ombres, estant [illegible] de trauailler tousiours

d'acquester fame, qui en vne heure se passe. En la cinquiesme stanse il introduit la troisiesme pousée, qui est le desir de poursuiure son amoureuse entreprinse, qui semble annuller toutes les autres pensées. Et en cecy cependant fuit le temps, auquel escriuant de M. L. il oublioit soy mesmes, estant retenu de la clarté de ses beaus yeux. Et pource la il demande, ce que luy peut aider, qu'il va accommodant sa barquette, c'est sa fraile vie, ou ame, puis qu'elle est detenue entre ces rocs. Et est detenue de tels deux noeuds, asçauoir tels deux desirs, comme celuy de la gloire du monde, & cestuy de l'amoureuse emprinse. Puis il prie Dieu, qu'il le vueille dissoudre d'iceux, comme aussi de touts les autres, qui par diuerses manieres ont l'vsance de lier le monde, & le priant qu'il luy vueille leuer icelle honte de son visage. En la sixiesme il dit, qu'il cognoit bien sa faute, mais pource qu'il ne la met en oeuure, il dit qu'elle est mal de luy cognue, mais qu'il est forcé d'Amour, qui ne laisse suiure la rue du vray honneur celuy qui trop le croit, dont il dit luy venir au coeur tel desir, qu'il se monstre au visage, & c'est le desir qu'il a de se pouuoir deliurer de son amoureuse erreur, pour aimer chose mortelle, auec telle foy, qui seule est deuë à Dieu. Et cela deshonnore plus celuy qui plus est desireux d'honneur. Et cela, il dit, tendores reclamer a haute voix la raison, qui est fouruoiée apres les sens. mais si bien elle oit & pense de retourner, la mauuaise coustume luy resiste, & met en auant aux yeux M. L. En la septiesme continuant son propos, il dit que ne sçachant combien qu'il a encor à viure, il va pensant comment il pourroit mettre la raison sur le vray chemin, voiant changer le poil & les vouloirs.

Et ainsi il se retourne à la main droite, qui guide à bon port. Et estant en ceste pensée d'vn costé, qui est de la raison, il est esperonné de vergogne, & tristesse,

qu'il

qu'il sent d'estre vaincu & retenu en cest'âge.
Et de l'autre costé qui est l'appetit, il ne peut estre absous, mais est retenu par vn plaisir qui luy vient de la beauté de M. L. par vsance & coustume qu'elle auoit faite en luy, telle qu'il feroit accord, de ne le laisser en la mort, doutant qu'il ne le suiuist en l'autre vie.
En la derniere stanse il parle à la Chanson, disant, qu'il est en tel estat comme il a dit dessus, & qu'au deliberer, c'est au penser de laisser les sollicitudes amoureuses, il auoit passé grande partie de sa vie.
Et en tant de combats il cherche, comment il a à gouuerner la reste de sa vie, & il voit le meilleur, & il prend le pire.

SONNET CCXXVII.

Le cru vouloir & l'aspre & le sauuage coeur
En figure humble & douce, & d'angelique grace
Si l'emprinse rigueur persiste vn long espace,
Auroit butin de moy bien peu a leur honneur.
Car quand nait & quand meurt, l'herbe, fueille & la fleur
Et durant le cler iour, & pendant qu'il se cache,
Si sans cesser ie plains, i'ay coulpant ma disgrace,
Et madame & Amour, vne iuste douleur.
Ie ne vis que d'espoir & par la souuenance
D'auoir veu ia peu d'eaue auecque sa cadence
Continuelle vn marbre aspre & dur consumer.
Si dur coeur ne se trouue auquel l'amour les larmes
Les prieres ne font embas mettre les armes,
Ny vn tant froid vouloir qu'on ne puisse allumer.

Il se plaint icy de l'aspreté de M. L. & il monstre, que si elle perseuere, qu'il mourra auec peu d'honneur d'elle. Et il dit, qu'il n'a riẽ que l'espoir qui le soustiẽt.

SONNET CCXXVIII.

Tout mon penser d'vn zele a vous voir m'esguillone
Mon cher seigneur, lequel a toute heure ie voy:
Ma fortune (& que pis peut elle faire a moy)
De la bride me tient, & plusieurs tours me donne.
Puis iceluy desir dont Amour m'empoisonne,
Me conduit à la mort, sans que ie l'apperçoy;
Et que mes deux flambeaux requis ie ne reuoy,
Tout par tout ou ie suis, dueil nuit & iour resonne.
D'vne dame l'amour, charité d'vn seigneur
Sont les liens serrez qui par mainte douleur
Pourtant que i'ay lié moy-mesme, ainsi me brident.
Vne belle colonne, vn verd Laurier exquis,
Ia sans que je les ayoncques de lá remis,
Quinze ans l'vne & dixhuict l'autre en mon coeur (resident.

Il fit ce Sonnet, comme il plait a plusieurs, pour responce a vn Sonnet de Sennucce, qui l'incitoit à retourner, estant son retour desiré de M. L. & du Cardinal Colonne. Et a cestuy il respond, & demonstre, que la volonté qu'il a de voir le Cardinal, & le desir qui le pousse vers M. L. luy conseillent de retourner; mais il dit que la fortune le retient, & est occasion qu'il s'eloigne d'eux; & il y adiouste, que les chaines desquelles il se trouue lié auec beaucoup de trauaux, sont charité de seigneur, & amour de dame, c'est la grande affectiõ qu'il portoit à iceluy Seigneur, & l'amour qu'il portoit á M.L. entendue par le verd Laurier.

Digitized by Google

LES SONNETS ET CHANSONS DE M. FRANCOIS PETRARQUE EN LA MORT DE MADAME LAURE.

SONNET CCXXIX



Elas, le beau regard, helas, le beau visage,
Helas, le portement, fier gaillard, & diuin:
Helas, la voix qui ia tout inhumain engin
Et aspre, as humble fait & vif tout vif courage.
Et le doux ris, helas, dont causant mon naufrage
Le dard sortoit, & dont ie n'attends autre fin;
Ame Roiale & digne (en cas que plus matin
Eußiez esté ça bas) d'empire & dauantage.
Pour vous il me faut ardre, & en vous respirer,
Car ie fu vostre, & si ie me doy retirer
De vous, oncques ie n'eu d'autre mal tant de peine.
Par vous i'estoy rempli d'espoir & de desir,
Quand partant ie laissoy l'extreme displaisir:
Mais le vent emportoit les mots quant & l'aleine.

Petrarque aiant eu l'asseurance de la mort de M. L. fit ce Sonnet, auquel, lamentant, il se plaint de sa mort, & que le beau visage soit tracé, & le doux regard & la gaillarde façõ, & le doux ris, dont sortoit le dard, c'est l'amoureux trait, duquel il n'attendoit autre bien plus, q̃ la mort, qui luy oste la peine. Puis il dit, cõme

 en de-

en demandant ou qu'elle soit ; O ame Royale & digne d'empire, si vous n'esties venue si tard, à sçauoir en tel mauuais temps, que les honneurs ne se donnent a ceux qui les meritent; disãt, qu'il faut qu'il arde pour elle, or qu'il en soit priué, pourtant il dit qu'il se plaint moins de toute autre disgrace que de ceste, à sçauoir qu'il soit demeuré sans yeux, à sçauoir touts les dons susdits. Et il dit au dernier, qu'ils le remplissoiẽt d'espoir & de desir, se monstrãt M. L. humaine & benigne a la veuë, quand il partit d'elle. Mais d'autant qu'il estoit tant ententif au beau visage, le vent emportoit les paroles.

CHANSON XL.

Que doy-ie faire? Amour que me dis tu?
Que ie me meure ores le temps saisonne,
Et i'ay tardé plus que ie nay voulu.
Ma dame est morte, & mon coeur la talonne,
Et pour le suiure il me faudroit ces ans
Tristes coupper, car la voir ie n'espère.
Plus icy bas, & l'attendre mes sens
Par dueil & peine incessament altére:
Puis que ie sens auec son departir
Toute ma ioie en pleurs se conuertir,
Et, las, ma vie est en touts points amére.
Amour tu sçais, dont ie plains auec toy,
Comment est aspre & pesant le dommage,
Et qu'il te poise encor ie sçay de moy,
Voire de nous qui auons fait naufrage
A vn roc mesme, & obscur le Soleil
S'est fait à nous en vn point & vne heure,
Quel sens ou langue oncques estát pareil

Pourroit

Pourroit compter, à cil pour qui ie pleure?
O monde auengle & ingrat, la raison
Te deuoit faire aux pleurs mon compagnon,
Car par sa mort en toy bien ne demeure.
Ta gloire est cheute, encor tu ne le vois,
Et d'auoir d'elle & son nom cognoissance,
De son viuant digne aussi tu n'estois,
Ny de seruir à ses saints pieds de planches
Car au ciel seul deuoit estre ornement
Par sa presence vne chose tant belle.
Mais moy, helas, non plus la vie aimant
Mortelle icy, ny moy-mesme sans elle,
Ie la rappelle à plaintes & à pleurs,
De tant d'espoir telles sont mes faueurs,
Et seul cy vi-ie encor en façon telle.
Son beau visage est terre fait, helas,
Lequel des cieux, & du bien indicible
De là en haut, nous a fait foy ça bas:
Au paradis est sa forme inuisible,
Du charnel voile estant libre, lequel
Cy a la fleur de ses ans fit ombrage.
Pour autrefois pour vn voile eternel
S'en reuestir d'iceluy d'âge en âge.
Quand comme plus vaut la beauté des cieux,
Que des mortels, alme & belle, nos yeux
Ainsi voirront qu'elle aura aduantage.
Dame plus qu'onc belle & gaye au deuant
Se m'offre, comme au lieu ou sa face estre

Plus agreable & plus chere elle sent.
L'vne colomne est cecy de mon estre,
L'autre est son nom cler & luisant en bruit.
Dont est si douce en mon coeur la cadence,
Mais le trespas me venant a l'esprit,
De ma lors viue alors dis-ie esperance
Quand en sa fleur ell' fut; Amour cognoit
Mon aduenir & espoir, & ce voit
Elle, or' qui á du vray la voisinance.
Dames ça bas qui vistes sa beauté,
Et l'exemplaire & angelique vie;
Et son maintien celestement doté,
Aiez pitié de ma melancolie.
Non d'elle qui faillie a paix d'icy.
Telle, me laisse en guerre & en orage
Tant grand, que si longtemps encor autruy
Pour suiure apres me serre le passage,
Ce qu'Amour parle a moy, seul m'est l'arrest
Que par ma main le noeud ne se defait.
Car par dedans il me fait tel langage.
Bride le dueil, dont tu es transporté,
Car au vouloir se debordant, la porte
Se clost du ciel, de ton coeur souhaitté
Ou vit qui semble à autruy estre morte.
De sa depouille exquise tant, chez soy
Elle sourit, & seul pour toy souspire.
Et que son nom lequel encor par toy,
Et par ta langue en maint endroit respire,

Ne

Ne soit estaint, elle te prie a fois,
Mais qu'a son nom tu esclaires ta voix,
Si te fust douce oncques sa vie ou chere.
Fuy la verdure, & ce qui est serain,
La ou qu'on chante, ou rit, ne t'auoisine
Ma Chanson, non mais bien au plaintif train.
Ce n'est ton fait ioindre aux ioieux la main
Sans confort vesue, & sombre en robe & mine.

Petrarque estant desconforté pour la mort de M. L. se conseille auec Amour, ce qu'il deura faire. Demandant aduis & disant, qu'il est temps qu'il meure, estant morte M. L. qui a auec elle son coeur, voulant dire, qu'il desire mourir, pour aller au ciel la retrouuer, sçachant qu'il ne la peut plus voir sur terre. Puis voulant en la secōde stanse demōstrer sa iuste cause, de vouloir mourir, il suit de parler auec Amour, cōme participāt de sa perte, & il dit: Amour tu sçais la grandeur de ceste perte, dont auec toy ie me plains, car ie sçay qu'il te poise de mon mal, voire pour mieux dire, du nostre. Puis il se tourne vers le monde, disant, qu'il se plaigne auecque luy, auec qu'il a aussi perdu tout le bien qu'il auoit. En la troisieme il continue son raisonnement auec le monde, luy monstrant qu'elles occasions le deuroient mouuoir à plaindre, & de soy il dit, que seulemēt luy est demeurée la cōsolatiō, qu'en plaignāt il la rappelle En la quatriesme il deplore, que le beau visage de M. L. qui souloit faire foy ça bas de la beauté du ciel est fait terre. Et il dit, que sa forme inuisible, à sçauoir, son ame, est au paradis, pource reuestir vne autrefois de l'immortel corps, auquel tant plus belle elle sera veuë, cōme est plus belle l'eternelle beauté que la mortelle. En la cinquiesme il dit, que la memoire qui luy met au

deuant

deuant dame plus belle & gaillarde qu'onc est le soustien de sa vie, & neantmoins pésant qu'elle est morte, il demeure tel, comme celuy qui extremement l'aime. & il dit, qu'elle le voit qui est ores si pres du vray, à sçauoir de Dieu; Puis en la sixiesme stáse se tournant vers les dames, qui auoient esté ses compagnes, & auec icelles encores il se plaint, & il les prie qu'elles se plaignent, non pour elle, qui est montée au ciel, mais pour luy qui est demeuré en tel tourment, qu'il est pour se tuer, ne fut Amour, qui en luy raisonne, ce qui suit en la septiesme stáse. Au dernier il se tourne vers la chanson, l'admonestant, que comme vefue elle doit fuir toutes choses allegres.

SONNET CCXXX.

La hautaine colonne est cheute, & quant & quát
Le verd laurier ia l'ombre a malasse pensée,
Et celle qu'on ne trouue, helas, m'est derobée,
Plus de Bise au midi, ny de l'Inde au Ponant.
Mõ tresor double, o mort, tu m'as prins, qui plaisant
Me fit aller, & l'ame auoir haut esleuée,
Par vn empire ou terre ell' ne peut restaurée
Estre plus, ny par l'or, ou perles d'orient.
Mais que puis-ie qu'auoir l'ame de dueil batue,
Le front baissé, & l'eaue aux yeux, si telle issue
Est venue à effect par l'accord du destin?
O nostre vie belle à touts qui si fort semble
Comment, las, aisement ce qu'à peine on assemble
Par plusieurs ans & iours, se perd en vn matin?

Il se plaint icy de la mort du Cardinal Colonne, & de celle de M. L. entendant l'vn par la colonne, & l'au-

tre par le laurier, & il dit qu'ils feisoient ombrage a ses lasses pensées, ce qui est à dire, que & l'vn & l'autre estoient le repos de ses pensées : & puis il exclame sur nostre frâile vie, qui semble si belle a l'oeil, & qu'en vn iour on perd si facilement ce qu'on a acquis en plusieurs années.

CHANSON XLI.

Si comme il semble au vieil ieu me r'auoir
Tu veus Amour, tu me dois faire voir
Encor par preuue autre cas admirable,
Et rare, afin que me rendes domptable.
Mon cher tresor, dont si fort mendiant
Ie suis recherché en terre ou le cachant
Ell'me le tient & le coeur chaste & sage,
Ou ia ma vie estre souloit en gage.
Et s'il est vray que ta puissance soit
Si grande au ciel, comme icy, dire on oit
Et en enfer (car comment soit puissante
Cy ta valeur entre nous que bien sente
Tout gentilhomme & personne ie croy)
Prends a la mort ce qu'elle a prins à moy,
Et au beau front tes enseignes replante.
Dans le beau front remets les yeux viuants
Ia mon conuoy: & celle que ie sens
Las, m'ardre encor flamme doucette & belle,
Ores qu'estainte: ardante or' que fit elle?
Et iamais cherf ny daim d'vn tel vouloir
Cherchoit d'vn fleuue ou d'vn font l'abreuuoir,
Comme i'ay fait celle douce coustume

Dont

Dont i'ay, & plus i'attends tant d'amertume,
Si i'entends bien moy-mesme & mon dessein,
Qui seul me fait penser choses en vain,
Et que ie vay la ou defaut la rue,
Et que d'esprit las poursuiuant ie sue
Ce que iamais ie n'espere obtenir,
Or ie ne daigne à ton rappel venir,
Qui n'a dehors de ton regne estendue.
De la noble autre ainsi sentir me fay
Par dehors, comme encor sentiment i'ay
Au coeur, chantant qui l'ire dedaigneuse
Et la fureur sceut faire infructueuse,
Et rendre encor l'esprit troublé serain,
Et de bruine obscure & vile sain:
Et sur soy-mesme elle bauchoit mon stile
Vers ou le pied il n'auroit ore habille,
L'espoir egale auec l'affection:
Et puis que l'ame à plus forte raison
Leur propre obiect rends a l'oeil & l'ouïe,
Sans lequel onc ne peut estre accomplie
Leur insistence, & ma mort ie preuoy,
Ta force en vain besoigne ore sur moy
L'amour premier estant enseuelie:
Le beau regard qui sur la glace estoit
Vn Soleil, dont ia mon coeur abondoit,
Reuoir me fay: & qu'au pas ie te voye
Par ou mon coeur sans retour print sa voie,
Les traits dorez prends & l'arc, & ainsi

Ie

Digitized by Google

Ie puisse ouïr, que ia ie l'ay ouï,
Quand & la voix des mots la consonnance,
Qui m'apprenoient quelle est d'Amour l'essence.
Bouge la langue, ou a toute heure estoient
Les crocs tendus, lesquels m'emprisonnoient
Auec l'amorce ou tousiours ie m'attache,
Et au poil blond & cresp̃e tes lacs cache,
Car mon vouloir autrepart ne se prend,
Auec tes mains tends les cheueux au vent,
Lié moy lá, & tu me fairas grace.
Du lassé d'or nul m'ostera iamais
En vn touillé en anneaux sans art faits,
Ny de l'esprit tant ardant de sa veuë
Tout doucement estant aigrette & crue,
Qui plus qu'vn Mirthe ou Laurier nuit & iour
En moy tenoit verd le vouloir d'Amour,
Quand le bois iette & reprend son fueillage,
Et quand la terre vse ainsi de l'herbage,
Mais si ia est par la mort fiere au coeur
Couppé le noeud, dont d'eschapper i'eu poeur,
Et que trouuer n'as peu par tout le monde,
Dont tu fairois aucun qui le seconde.
Pourquoy Amour, l'esprit trauailles tu?
Tu as le temps & les armes perdu,
Dont ie trembloy, qu'est ce or que tu me sonde?
Les yeux gaillards armes pour toy estoient,
D'ou traits bruslants d'vn feu non veu sortoient,
Qui peu craignoient la raison, puis que vaine

Contre

Digitized by Google

Contre le ciel est la defence humaine,
Les ris, le lieu, le taire, & le penser.
Les belles moeurs, le courtois raisonner,
Et les propos qui auroient l'ame vile
Rendue, estants bien entendus gentile,
Le plein & humble & angeliq' semblant,
Lequel par tout on oioit louer tant,
Et l'estre en pied, & l'asseor, lesquels mettre
Souloient autruy en doute, à qui plus estre
Deuoit le pris de louange donné:
Touts les durs coeurs as par ces traits gaigné
Or' desarmé, seur me laissant, mon maistre.
Les coeurs du ciel à ton sceptre enclinez
D'vne mode or' d'autre, or' tu tiens liez,
Mais tu n'as eu de me lier puissance,
Que d'vn soeul noeud par celeste licence
Il est rompu; mais ie nay liberté:
Mais ie me plains m'en criant, i'ay esté
Lié premier, quelle faueur diuine
Toy plustost libre, O noble pelerine,
Dieu qui si tost de ce monde te prit,
Vertu si haute, & tant nous decouurit,
Tant seulement pour haucer nostre zele.
D'or' enauant seur, attainte nouuelle
Qui vienne, Amour, ie ne crains de ta main,
Et tu decoche' & tu tends l'arc en vain,
Sa force cheut serrant les yeux icelle.
La mort, Amour, franc de ta loy m'a fait

Celle

Celle qui fut ma dame, au ciel or' est,
Me laissant libre, ains triste estant sans elle.

Il semble par ceste Chanson, qu'Amour tentast de le rendre autrefois amoureux, par ou il monstre qu'il ne peut estre prins d'autre amour, que de celle de M. L. Et en la premiere stance il dit a Amour, s'il veut qu'il retourne au ieu ancien, qu'il faut qu'il face premierement vne preuue merueilleuse & neuue, c'est de luy rendre M. L. viue comme elle estoit deuant sa mort, & cela il luy dit estre facile, s'il est vray, que sa puissãce est si grande au ciel, comme on en parle. Et en la seconde stanse il suit ce qu'il doit faire, c'est, qu'il remette les beaux yeux au beau visage qui estoient son conuoy, dont la clarté encores or' estainte l'ard, que fit elle doncques estant en vie? concluãt qu'en autre maniere il ne daigne de venir a son rappel; car hors de son regne (lequel il disoit estre dedans les yeux de M. L.) il n'a point de seigneurie. Il suit apres en la troisieme stance son propos, monstrant à Amour, ce qu'il doit faire, s'il veut qu'il retourne au vieil ieu, ce qui est, qu'il luy face sẽtir les douces paroles & doux chants de M. L. qui auoit le pouuoir d'appaiser touts dedains, & ires, & de rẽdre serains touts les esprits troublez; & qui auec sa diuine voix hauçoit son dire; & son stile outre soy s'enclinе: Il dit apres à Amour, qu'il egale l'espoir auec le desir, cela est qu'il face, qu'il puisse tant esperer de reuoir iceux beaux yeux, & ouir la celeste harmonie des paroles, come il desiroit, ce qui estoit rẽdre aux yeux & aux oreilles leur propre obiect, sãs lequel l'operatiõ de ses yeux & de ses oreilles estoit imparfaite, ne pouuãt voir ny ouir autre chose, que les desireux yeux; car autrement qu'il se trauaille en vain, puis qu'il scait, que M. L. est sous terre. En la 4. il suit à dire ce qu'amour doit faire

pour le rendre amoureux. En la cinquiesme il dit que faisant ce qu'il luy a demonstré, que nulluy onc le dissoudra d'iceluy noeud d'or, c'est d'iceluy des blonds cheueux, auquel il l'auoit lié, ny de l'ardant esprit de sa veuë, laquelle tenoit en luy de tout temps verd l'amoureux vouloir: mais puis que la mort a esté si superbe, qu'elle ait rompu ledit noeud, dont il craignoit se deslattacher, tu ne peus, dit il, ô Amour, trouuer en tout le monde, dont tu puisses commẽcer vn noeud secõd. En la sixiesme il declaire les armes qu'Amour auoit perdues. En la septiesme il dit, qu'il pouuoit bien lier, or en vne façon, ores en vne autre, les esprits que le ciel enclin a à son regne, mais luy a vn noeud seul, qui estoit de M. L. lequel rompu il ne iouït de sa liberté, mais il plaint. & il demande qu'elle diuine sentence ait permis, que luy estant premier venu en ceste vie, apres elle y deuoit demeurer. Mais que Dieu l'auoit enuoié au mõde, afin qu'auec sa vertu elle deut enflammer le desir au chemin du ciel. Et en fin il replique, qu'il n'a plus occasion de craindre Amour, estant auec le clorre des yeux de M. L. rompue la force de son arc.

SONNET CCXXXI.

L'ardant noeud dont ie fu (d'heure en heure cõptãt
Vingt & vn ans entiers) prins, par la mort trenchante
Fut couppé, & ie n'eus onc preuue si pesante,
Dont ie croy qu'on ne trouue homme de dueil mourant.
Amour encor du tout perdre ne me voulant,
Des autres petits rets mis entre l'herbe inuente,
Et fit de neuue armoise vne autre flamme ardante,
Telle que d'eschapper i'eusse esté mal bastant,
Et si des maux premiers ie n'eusse experience

Si

Si forte, d'estre prins & ars, i'auroy pour chance
De tant plus que ie suis ores vn moins verd bois.
La mort vne autrefois rompant le noeud me tire
Du feu, rendant la flamme esparse & minuiere,
Contre qui ne vaut force, engin, fer, ou harnois.

Il demonstre en ce Sõnet, qu'Amour apres la mort de M. L. ne le voulant perdre du tout, luy auoit mis vn autre ret, tellement que n'eut esté l'experience des premiers trauaux, il eut esté de nouueau lié, mais la mort de celle seconde, le deliuroit du tout.

SONNET CCXXXII.

Sans vne heure arrester la vie, helas, s'enfuit,
Et la mort vient apres faisant grandes iournées,
Et tant pour le present que des choses passées
I'ay la guerre, & i'attends tant de l'âge qui suit.
Et or' ça, or' delá la souuenance nuit
Au coeur, aussi l'attente y a deux assemblées
Tant que pour dire vray ie n'auroy ces pensées,
Si pitie de moy-mesme y la raison ne mit.
Si mon coeur triste eut onc douceur aucune, icelle
Se me met au deuant, d'autrepart ma nacelle
Ie voy auoir les vents contraires & troublez.
Ie voy fortune au port, & ormais sans courage
Mon bastelier, voiant rompu l'arbre & cordage,
(Et que voir ie souloy) les beaus feus deuallez.

Le Poëte se plaint de son miserable estat, & premierement, il dit que la vie s'enfuit sans s'arrester vn point & que puis toutes choses luy apportent trauail & ennui,

ennui & les passées & les presentes, & que la crainte des futures luy accroit la douleur. Et s'il eut onc aucune delectation, icelle luy vient souuent au deuant, mais puis il voit qu'a sa nauigation sont troublez les vents, ce sont ses pensées qu'il a en la vie. Et outre celá il voit fortune au port, c'est, ou qu'il pensoit trouuer salut, & prendre repos de sa longue & troublée tēpeste, & il voit son batelier lassé, c'est la raison ou l'esprit, & esteinte la clarté des beaus yeux.

SONNET CCXXXIII.

Que penses? que fais tu? que vois tu en derriere
Vers le temps qui ne peut tourner d'or en auant,
Triste ame? qui t'en vas encor ce non obstant,
Pourtant au feu qui t'ard pour t'ardre la matiere.
Les doux regards & mots de la voix serainiere,
Lesquels tu as depaint vn a vn, escriuant,
Sont leuez de la terre: & tu le scais pourtant
Que pour les rechercher, l'heure est desaisonniere.
Ne renouuelle point, helas, ce qui m'occit,
Suy la haute pensée & seure qui conduit
A bonne fin, non celle idolatre abusiue.
Cherchons le ciel, si rien icy nous semble doux,
Car mal a point se vit celle beauté par nous,
Si pour la paix nous prendre elle estoit morte & viue.

Il parle en ce Sonnet auec l'ame, ainsi comme en la reprennant, qu'elle ne s'apperçoit que M. L. n'estoit plus viue, & il l'exhorte qu'elle se doit arrester a chose plus ferme, & certaine qui guide a bonne & louable fin; & si sur terre ils n'aient chose qui plus leur plaise, qu'ilz doiuent rechercher le ciel, car si la beauté d'elle leur

lent doit oster toute leur paix, qu'icelle du commencement fut mal veuë d'eux.

SONNET CCXXXIIII.

Accordez moy la paix o mes dures pensées,
Ne suffit pas la guerre aux portes qui d'Amour
Et du sort, & la mort m'est faite & la entour,
Sans qu'en moy soient encor autres guerres dreßées?
Et toy mon traistre coeur, par tes accoustumées
Façons, enuers moy seul, encor me fais le tour
D'accepter tel conuoy, & tenir a lentour
De toy mes ennemis si prompts en leurs menées.
En ses legats secrets Amour de toy se sert,
Et fortune sa pompe y monstre a decouuert,
Et la mort marque en toy de ce coup la memoire.
Qui doit de faire en moy tout ce qui est restant,
Le desireux penser en toy s'en va s'armant
D'erreur, dont tout mon mal en toy estre est notoire

Il parle icy à ses pensées, & il dit qu'elles luy dõnent paix, & qu'il doit suffire qu'Amour, fortune & la mort luy font la guerre par dehors a l'entour de l'ouïe, le priuant de ne plus ouïr les paroles de M. L. & aux portes c'est aux yeux, le priuant de ne pouuoir plus voir ses regards amoureux, sans qu'encore par dedans se trouuét ces pensées qui luy font la guerre. Puis il se tourne au coeur luy disant qu'il est deloial, & ennemi, cherchant tousiours de s'accoster de ses ennemis. Et il dit qu'Amour decouure ses secrets messages en luy, entendus par icelles secretes pensées. Et en toy, dit il, monstre la fortune toute sa pompe, c'est triomphe de luy, en rapportant la victoire de l'auoir priué de tout son bien.

Digitized by Google

Et en toy la mort ouure la memoire du coup qui esteingnoit le beau visage, c'est, qu'il se souuient d'elle a toute heure, & il faudrá que le mesme coup rompe ce qui reste de luy. Finalement il dit que les desireuses pensées s'arment en luy d'erreur, & il encoulpe son dit coeur de tout son mal, comme vn receptacle d'icelles.

SONNET CCXXXV.

Mes yeux, nostre Soleil obscurcie à la face,
Mais il iouit du ciel ou il luit rayonneux,
La le voirrons encor, il nous attend zeleux,
Et de nostre tarder d'auenture il se fache.
Mes oreilles, les mots pleins d'angelique grace
Sonnent en lieu ou est cil' qui les entend mieux,
Mes pieds, vostre raison ne s'estend iusqu'aux cieux,
Ou qui vous exerçoit ia, or' a prins sa place.
Que plus ne la pouuez sur terre ouïr ou voir,
Ou retrouuer, ne vient, las, par mon non-chaloir:
Pourquoy donc me donnez ceste presente guerre?
Blâmée soit la mort, & haut loué celuy
Qui scait faire aprés pleurs aise & ioieux autruy,
Et qui lie & delie, & d'vn coup ouure & serre.

Il parle ores à ses yeux, ses oreilles & à ses pieds, & il demonstre qu'elle estant allée au ciel, ils ne la peuuent plus icy sur la terre ny voir n'y ouïr, ny aller vers elle. Dont n'estant luy l'occasion de telle perte, il demande pourquoy ils luy font tant de guerre : mais il dit qu'il doiuent blâmer la mort, mais louer Dieu qu'il l'a tiré a soy au ciel.

SON-

Digitized by Google

SONNET CCXXXVI.

Depuis que la seraine & angelique veuë
En grand dueil a laißé par vn partir subit
L'ame, & en vne obscure & tenebreuse nuit,
Pour par dire alleger mon mal, ie m'euertue.
Vn certain iuste dueil les pleurs en moy remue
Amour le sçait, & qui l'occasion produit,
Qu'autre chose onc remede à mon las coeur ne mit
Contre l'ennui facheux, dont la vie est pourueuë.
De cestuy vn, ô mort, m'a detrousse ta main,
Et toy, o terre heureuse, or' qui le front humain
Et beau detiens couuert, te faisant compagnie.
Ou me laisses aueugle & si desconforté
Puis que la douce & humble amoureuse clarté
De mes yeux, est de moy pour tout euanoüie?

Il dit icy, qu'il cherche, en parlant auec tristes & lamẽtables paroles, alleger sa peine, puis que l'angelique veuë de M. L. par son subit partement a laissé l'ame en tenebreuse horreur: & il dit, que le iuste dueil, le fait lamenter, comme peut bien sçauoir qui en est cause, c'est M. L. & Amour. Car son coeur n'auoit aultre refrigere, ny autre refuge pour fuïr les facheries que la vie meine quant & soy, & luy aiant la mort osté ce seul remede, il demande à la terre, sous laquelle elle est enterrée, ou qu'elle le laisse, voulãt dire, qu'elle le laissoit en miserable estat, & qu'il desiroit d'elle aussi estre couuert, pour aller voir M. L. au ciel.

SONNET CCXXXVII.

Si Amour ne nous fait nouueau conseil auoir,

Digitized by Google

Que le viure se change, il conuiendra par force
Tant de poeur & de dueil l'ame dolente escorce,
Car le desir est vif, or que mort soit l'espoir.
Dont ma vie est douteuse, & toute en desespoir,
Et le plaindre du iour tant que de nuit l'efforce
Lasse sans gouuernail ou Thetis l'onde force
Et en chemin douteux guidée sans sçauoir.
Elle est guidée mais de guide imaginée,
Car la vraye est sous terre, ains au ciel collocquée,
Ou plus que iamais clere elle tresluit au coeur.
Nō aux yeux lesquels sont par vn douloureux voile
Frustrez de leur requise & soubhaitée estoile,
Qui fait si tost changer mes cheueux leur couleur.

Croissant à toute heure la douleur qui le tourmentoit, & luy faillant l'espoir, il dit, que si Amour ne luy apporte autre nouueau conseil diuers de celuy qu'il luy donnoit en la Chanson. Que doy-ie faire? Amour que me dis tu? qu'il luy faudra par force changer la vie auec la mort, tāt du poeur a il de viure tousiours en trauaux angoissieux, pourtant que le desir vit en luy: mais estāt morte celle de qui tel desir luy nacquit, il est demeuré sans espoir, de le pouuoir plus obtenir, & sa vie par poeur se perd, iour & nuit plaignant sans conuoy en vn chemin douteux. Et il dit, qu'il est seulement conduit d'vne guide imaginée, c'est, de son image, qui luy est demeurée en la memoire, car la vraye est demeurée sous la terre, voire au ciel, ou qu'elle luit plus que iamais, mais non auec les yeux corporels.

SONNET CCXXXVIII.

Eu son âge plus beau plus vif & fleurissant,

Qu'A-

Qu'Amour souloit auoir sur nous plus de puissance,
Laure partit de moy, ma vie & allegeance,
Son escorce terrestre en la terre laissant.
Et au ciel viue & belle, & sans accoustrement
Saillie, d'ou ie sens sa force & excellence.
Helas, pourquoy la fin de mon mortel n'auance
Le iour dernier, premier de l'autre vie estant?
Afin que comme elle est de mes pensers suiuie,
Ainsi l'ame legere & viste & reiouie
La suiue, & que la fin i'aye de mes tourments.
Cela qui se defere à me nuire, est duisable.
Pour me faire a moy-mesme vn fardeau importable,
O qu'il fit beau mourir huy sont passez trois ans.

Ce Sonnet monstre que M. L. mourut en son plus bel âge, & qu'il desiroit mourir pour l'aller trouuer, afin qu'ainsi que ses pensées la suiuent, aussi la puisse suiure l'ame, & qu'il soit hors de tant d'ennui. Et il dit en fin, que plus qu'il tarde, tant pis estce pour elle, & qu'il eut esté beau mourir, quand elle mourut.

SONNET CCXXXIX.

Si plaindre les oiseaux, ou le beau verd fueillage
Remuer doucement au doux vent de l'esté,
Ou l'enroué murmure es ruisseaux agité,
I'escoute du plaisant fleuri & frais riuage,
La ou pensif d'amour, de celle quelque ouurage
(Qui monstrée du ciel nous fut, dont la beauté
Or' sous terre est) i'escris, ie voy toy arresté,
Et toy qui viue encor mon dueil elle encourage.

Par pitié, de si loin en tels mots, las, perdant,
Pourquoy deuant le temps & prodigue fondant
Vas tu des tristes yeux vne triste riuiere?
La mort a fait mes iours eternels, ne te plains
Donc sur moy; car alors que mes yeux estre estaints
Sembloient, ils heritoient l'eternelle lumiere.

Le Poëte demonstre, que se trouuant en vn lieu solitaire, il estoit inuité à penser & escrire d'amour, & en sa pensée se luy presentoit M. L. & il luy sẽbloit, qu'il l'auoit veuë & ouï parler, & quelle le confortoit, disãt, qu'il ne se plaigne d'elle, qui de mortelle est faite immortelle, & que iour qu'elle sembloit clorre les yeux, elle les ouurit.

SONNET CCXL.

Ie ne fus onc en place ou tant à cler ie vis,
Depuis que ne l'ay veu, ce que voir ie demande,
Ny ou i'estois aßis en liberté si grande,
Ny ou i'emplis le ciel de si amoureux cris.
Ny ie ne vis onc val auoir des lieux requis
Tant, lesquels pour se plaindre apart on recõmande,
Et qu'Amour ia en Cypre eut ou en autre bande
Ou riue, ie ne croy si doux & plaisants nids.
L'eaue y parle d'amour, la brãche d'amour trẽble,
Et les Oiseaux, Poißõs, Vẽts, Fleurs & l'herbe ensẽble,
Touts prient que d'aimer ie poursuiue tousiours.
Mais toy la haut des cieux qui m'appelles, bien née,
Quand ie pense a ta mort de moy si regrettée,
Prie que i'aye horreur du monde & ses faux tours.

Le

Le Poëte mõstre icy quelle soit la plaisance de Vaucluse, & combien qu'il desire d'y estre, mais il dit, apres les louanges de la vallée, qu'elle le prie qu'il vueille aimer M. L. Puis il dit, quand il pense à sa mort, qu'elle le prie, qu'il ait horreur du monde & touts ses rets.

SONNET CCXLI.

Quantes fois vay-ie, helas, vers mon doux val fuiãt
Autruy, voire moy-mesme, encas qu'il pourroit estre,
Et baignant la poitrine es pleurs & la champestre
Verdure, & des souspirs l'air d'yaupres rompant.
Combien de fois tout seul, egaré soupçonnant
Aux bois & lieux obscurs on m'a peu voir me mettre
Par pensées cherchant des hauts plaisirs le maistre
Qui m'est pris de la mort, dont ie l'appelle tant.
Or comme vne nymphe, ou bien comme vne diue,
Qui hors du plus cler fond de Sorgue illec arriue,
Et pour prendre repos dessus le bord se met.
Or ie l'ay veu debout foulettant de sa plante
L'herbe fraische, & les fleurs comme dame viuante,
En la veuë monstrant que mon mal luy deplait.

Le Poëte suit a dire, que tant de fois qu'il alloit par Vaucluse, entendu par son receptacle, il luy sembloit qu'il vit M. L. Et aucunefois il la vit en l'imagination telle, comme ia il l'auoit veue auec ses yeux, & il entend par son plaisir M. L.

SONNET CCXLII.

O riche ame a mes nuits tristes & esplourées
Qui retournes souuent pour leur donner confort

Digitized by Google

Auec tes yeux non morts, ou esteints par la mort,
Mais ornez par façons plus qu'vn monde estimées.
Combien te sçay-ie gré, que mes tristes iournées
A s'aiser de ta veuë obtiennent ton accord:
Et ie commence ainsi presentes à leur bord
La hanté, tes beautez retrouuer tant aimées.
La ou i'alloy chantant mainte année de toy,
Or comme tu le vois, tu es plainte de moy,
Ne te plaignãt pourtant, mais mon dam & desgrace.
Vn seul repos ie trouue en tant des trauaux miens,
De t'entendre & cognoistre alors que tu reuiens
A la marche, à la voix, aux draps & a la face.

Il escrit icy la consolation que luy apportoit M. L. or'luy apparoissant au songe, or'par l'imagination. Et il dit la ou qu'il alloit ia chantant pour elle, il va à present plaignant, & qu'il trouue vn seul repos, que, quád son image se luy presente, il la recognoit.

SONNET CCXLIII.

O Mort, tu as gasté le plus exquis visage,
Qui fut onc, & les yeux les plus beaus abatu,
Et l'esprit plus bruslant de l'ardante vertu,
Desioint du plus gentil & plus gaillard corsage.
En vn point tu as fait de tout mon bien pillage,
Et au plus doux accents posé silence as tu,
Qui furent onc ouïs, & moy de dueil batu,
Tout ce que i'oy ou voy, m'est ennui & dommage.
Bien pour me consoler vient en telle douleur
Ma dame, ou la pitié luy sert de conducteur,

Et so-

Digitized by Google

Et secours ie ne trouue or' autre en ceste vie.

Et si comme elle parle & luit, i'estoy bastant
Racompter, ie ne dis qu'a l'homme, ains au bruiant
Ours ou Tigre, d'aimer ie donnerois enuie.

Il parle icy auec la mort, pour auoir estaint les parties de M. L. par luy comptées, qui plein de lamentations ne voit, ny oit plus chose qui luy plaise. Mais il trouue vn secours à sa douleur, qu'elle retourne pour le consoler, disant, que s'il pouuoit redire cõment elle parle, & luit, que non seulemẽt le coeur d'vn homme, mais d'vn Tigre, ou d'vn Ours il enflammeroit.

SONNET CCXLIIII.

Tant viste est la pensée, & si peu le temps dure,
Qui ma defuncte dame ainsi me vont rendant:
Que, las, la medecine est contre à mal si grand:
Mais tant que ie la voy, d'aucun mal ie n'ay cure.

Amour lequel me tient lié, & me torture,
Tremble quand il la voit sur la porte, & l'entrant
De l'ame ou git ma mort, encor si sage allant
Et si douce de voix, si bien qu'en la figure.

Comme vne dame haute elle entre en son logis,
Dechassant hors du coeur obscur & plein d'ennuis
Auec le front serain les pensées estroites.

L'ame qui ne soustient si puissante clarté,
Souspire, & dit du iour, qui fut manifesté
Ce chemin par les yeux, les heures soient benoites.

Il dit ore les effects, que fait sa representation en la pensée, combien qu'à si grand mal sien semble court le cõfort, desirãt qu'icelle imaginatiõ siéne fust eternele.

Et com-

Digitized by Google

Et comme à vn grand mal vn petit remede seroit bresue medecine, ainsi à sa grande douleur, est vn bref cõfort, qui de si bresue imaginatiõ luy vient; neãtmoins, tant qu'il la voit, rien ne luy nuit; mais quand son amoureux effect, qui le tourmente, voit son image estre iointe à la memoire, il tréble. Et il adiouste, que quãd son ame voit venir de l'image telle clarté, qu'elle ne la soustient, & dit : O benoites heures du premier iour, que ie regardoy ces lumieres.

SONNET CCXLV.

De sa pieuse mere oncques n'eut le cher fils,
Ny de son cher espoux vne dame amoureuse,
Auec tant des souspirs en question douteuse,
Et auec soupçon telle, vn si fidele aduis.
Comme de celle i'ay, qui de son haut logis
Des cieux voiant ma vie en exil ennuieuse,
Reuient souuent vers moy par coustume zeleuse,
Et de double pitié aiant les yeux garnis.
Or de mere or d'amie: or craintiue, or d'honneste
Feu elle ard, & parlant elle monstre & arreste
Ce qu'icy voiageant suiure ou laisser ie dois.
Et les cas incertains comptant de nostre vie,
Qu'a leuer l'ame au ciel ie me haste, elle prie,
Et treue ou paix, ie n'ay hors mis quand i'oy sa voix

Il demonstre icy comment fidelement il estoit conseillé de M.L. quand elle luy apparut, comptant les cas aduenus entre eux, & le priant qu'il ne tarde à leuer l'esprit de ces choses terrestres; & au dernier, il dit, qu'il n'a bien ou confort si non quant il la sent parler.

Digitized by Google

SONNET CCXLVI.

Si ie pouuoy monstrer l'aure recreatiue
Des souspirs qu'icy i'oy, de celle qui estoit
Ma dame, & ores est au ciel, & apparoit
Icy sentir, aller, aimer & spirer viue.
O quels ardants desirs ma langue y ententiue
Moueroit: tant ialouse & bonne en mon endroit
Elle vient ou ie suis, de poeur que du pas droit
Lassé, i'erre suiuant la main gauche abusiue:
Aller droit ell'm'enseigne & haut: & moy qui scay
Son persuader chaste, & prier iuste & vray,
Auec vn doux murmure & pieux a voix basse.
Selon le dire d'elle emprisonnant mon coeur,
Il faut que ie me regle, esmeu de la douceur,
Qui fairoit d'vn haut roc plaindre la dure masse.

Il dit, s'il pouuoit descrire l'aure des souspirs qui en songeant ou imaginant luy sembloit venir de M. L. il mouueroit des chauds desirs au coeur de ceux qui l'orroient, Tant elle reuient le reuoir ialouse, comme vne espouse, & bonne comme vne mere, craignant qu'au passer de ceste vie mortelle il ne se lasse, a suiure la voie de la vertu. Et par la il dit, qu'elle luy enseigne aller aux vertus par le droit chemin qui meine a la saluatiõ, & qu'entendant ia sainte discipline, il se doit gouuerner selon icelle.

SONNET CCXLVII.

Mon Sennuce, combien que seul & en douleur
Tu m'as laissé, cela toutefois me soulage,

Qu'esleuẽ

Qu'esleué hautement de la charnelle cage
Ou tu fus pris & mort, es au celeste choeur.
De l'vn & l'autre pole or' tu es spectateur,
Et des astres plaisants, & de leur rond voiage:
Et vois de nostre voir le grand desaduantage,
Par ou mon dueil ie tremble auecque ton bon heur.
Mais qu'en la tierce sphere humblement ie te prie
Tu salués Guitton, Dante, Cine, & n'oublie
Auec mon Francisquin le college total.
A ma dame tu peus bien dire, en quelles plaintes
Et pleurs ie vis pensant à son beau front, & saintes
Moeurs, & que ie deuiens vn sauuage animal.

Ce Sonnet fut fait du Poëte a la mort de Sennuce, auquel il parle, & il dit, qu'il se conforte d'autant, qu'il est allé au ciel, & il le prie qu'il salue illec ses amis, & qu'il dise a M. L. en cõbien de larmes qu'il se trouue.

SONNET CCXLVIII.

I'ay rempli tout cest'air par ma voix souspireuse,
Des durs & hauts coustauts le doux val regardant,
Ou celle eut sa naissance, en main mon coeur aiant,
Qui sur la fleur au point pour estre fructueuse,
S'en est allée au ciel, & a fait tant poeneuse
Ma vie, par le viste & subit partement,
Que mes las yeux de loin vainement la cherchant
Font la terre aupres d'eux par pleurs toute fangeuse.
Vne pierre ou estacque en ces monts ne se voit,
Ny fueille verde aucune, ou branche en ceste endroit,
Ny fueille d'herbe, ou fleur, croit en ceste planure,

Et

Et goutte d'eau encor de ces sources ne vient,
Et animal si fier en ces bois ne se tient,
Qui ne sçachent combien ma peine est aspre & dure.

Il dit icy, comme vaincu de la passion, se plaignāt, il auoit rempli des souspirs tout l'air, ou nacquit M. L. laquelle s'en estant allée au ciel, l'auoit mené iusques à la, qu'il ne faisoit que pleurer; de sorte qu'en iceux monts n'estoient ny pierres, ny estacques, ny rameaux, ou fueilles verdes en iceluy quartier, ny fleurs, ny fueilles es vallées, ny gouttes d'eaue, ny fōtaines, ny bestes aux bois, qui ne sceussent combien fut sa vie aigre.

SONNET CCXLIX.

Ma flamme alme, en beauté qui sur toute a le pris,
Qui le ciel eut icy si bon & amiable
Deuant le temps pour moy, vers l'astre son semblable
Partie, est de retour en son premier païs.
M'esueiller ie commence, & voir par bon aduis,
Qu'elle ia pour vn mieux fut si peu fauorable
A mon desir, trempant d'vn oeil doux & craignable
Le ieunastre vouloir de forte flamme espris.
De son diuin conseil ie luy rends humble grace,
Car par ses doux dedains, & sa tant belle face,
Penser à mon salut bruslant elle me fit.
O digne effect causé par vn gay artifice,
L'vn de la langue a fait, de l'oeil l'autre l'office,
Ie luy ay acquis gloire, elle vertu m'acquit.

Il dit en ce Sōnet, que puis que M. L. est allée au ciel, qu'il cōmēce à apperçeuoir, que pour son biē elle s'opposoit à sō ieune desir, afin qu'il ardroit hōnestement,

& il

Digitized by Google

& il la remercie; pour les louables effects qui ensuiuẽt, car luy par ses escrits a acquis gloire à elle, & elle auec le regard or'troublé, or'allegre, luy a acquis vertu.

SONNET CCL.

Las, cõment va le mõde? or' l'aimant vn grand los
Ie donne à ce que i'eu tant & si fort en haine,
Et que pour mon salut, or' ie voy, i'auoy peine,
Et bref combat pour estre en eternel repos.
O espoir, ô desir, ô tousiours faux propos.
Des amants plus de fois, mais voire vne centaine.
Quel mal? si mon desir eut trouué plus humaine
Celle, dont le ciel, l'ame, & la terre a les os.
Mais par l'aueugle Amour i'erroy tant de la voie
Droite, & par mes sens sourds i'alloy mené en proie
Illec par viue force or dominoit la mort.
Benoite soit, qui mit par touts gaillards la bride,
Pour me sauuer au cours (comme vne bonne guide)
De mõ chaud faux vouloir luy monstrãt meilleur port.

Il suit a louër M. L. monstrant que ç'a esté son biẽ, qu'elle s'opposoit à son desir, dont, chez soy, il dit, cõme va le monde, quasi en disant, comment qu'il est variable: car il dit, qu'a present cela luy plait, qu'en autre temps luy depleut, c'est la resistence de M. L. à ses desirs. Et il exclame à l'espoir & le desir, & il monstre, qu'ils sont faux, & ceux des amants beaucoup plus. Il confesse donc, comme auec admiration, comment il eut esté mauuais, s'il eut eu son desir. Et il benie au dernier, celle qui du mauuais chemin l'auoit rappellé au droit & vray.

SON-

Digitized by Google

SONNET CCLI.

Quand du ciel ie voy l'aube embas vers nous descẽdre,
Auec le front rosat & les dorez cheueux,
Amour me prend, & rend pale & descouloureux,
Et ie dy souspirant, lá est ma Laure tendre.
Et Titon tu sçais bien l'heure quand se doit rendre
De retour ton tresor tant cher, ô, bien heureux,
Que doy-ie faire moy du laurier precieux?
Pour le voir ie ne puis que par la mort pretendre.
Et vostre departir n'est si dur entre vous,
Car pour le moins de nuit celle la lè rend doux,
Qui ne m'esprise pas ta grisastre vieillesse.
Et celle fait mes nuits tristes, & sans clarté
Mes iours, qui mes pensers a quant & soy porté,
Et rien, fors que son nom, de soy à moy ne laisse.

Il dit en ce Sonnet, que voiãt l'aube qu'il se souuiẽt de M. L. & qu'elle est loin de luy, & il fait comparaison, entre luy & Titon, & il monstre iceluy estre tresheureux, car combien que l'aube se parte de luy touts les matins, il scait qu'elle será de retour au soir en son lit; mais depuis que M. L. se partit, elle n'est plus retournée, & dela il suit le mesme propos, que leurs departies ne sont si dures, comme celles de luy & M. L. puis que l'aube, c'est Aurora, retourne sur la nuit aupres de son Titon, mais M. L. fait ses nuits tristes & obscures.

SONNET CCLII.

Les yeux dont ie faisoy si chaud raisonnement
Et les bras & les mains, les pieds & le visage,

Digitized by Google

Qui m'auoient vers moy-mesme ainsi rendu sauuage,
Et fait des autres gens vn homme different.
Le poil cresþe comme or pur & entier luisant,
Et du ris angelicq' le maintien doux & sage,
Qui souloient faire vn ciel au bas terrestre estage,
Vn peu de cendre or' sont sans aucun sentiment.
Et en dueil & dedain viuant, las, ie demeure
Priué de la clarté, que tant & à toute heure
I'aimois, en grand fortune, & en desarmé bois.
Or' mon chant amoureux finisse icy sa course,
Car de l'engin sechée est l'vsitée source,
Et ma lyre s'accorde en pleurs auec ma voix.

Il dit icy, qu'estant estaintes les aimées beautez, il luy deplait qu'il demeure viuant, & il se dedaigne d'estre demeuré sans la douce lumiere, qu'il aimoit tant, par ou il dit, qu'il veut finir son chant, estant tourné son chant en pleurs pour la mort d'elle.

SONNET CCLIII.

Si ie l'eusse pensé que ma voix souspireuse
Tant agreable fust, en rime i'eusse fait
Plustost de mes souspirs ouurage plus parfait,
Et rendu beaucoup plus ma rime copieuse.
Morte celle qui fit ma langue fructueuse,
En qui fut le tresor de mes souspirs pourtrait,
Ie ne puis, & ma lime or' plus si douce n'est,
Que la rime aspre & sombre elle face ioieuse.
Et mon dessein entier vrayement au temps susdit
Fut d'esteindre le dueil du coeur triste & destruit

PAR

Par quelque voie, & non d'acquester renommée.
Le plaindre ie cherchois, honneur des pleurs nõ pas,
Complaire, or' bien voudroy-ie ains & muet & las,
Que ie la suiue, veut la hautaine esleuée.

Il dit en ce Sonnet, s'il eut pensé que les voix de ses souspirs, cependant que sa dame viuoit, eussent esté si cheres au monde, il les eut faictes du commencement de ses amours en plus grãd nombre & plus rares, c'est, plus gaillardes & desireuses. Et il dit, qu'alors il cherchoit seulemẽt, de se plaindre, & nõ hõneur des plaintes, mais a present qu'il voudroitbien plaire, il ne peut, car M. L. mesprisant les choses basses & terriẽnes, veut que luy encores les mesprise & la suiue.

SONNET CCLIIII.

Belle & viue en mon coeur regner elle souloit,
Cõme en lieu humble & bas la haute dame & fiere,
Or' plus que mortel mort ie suis par sa derniere
Retraite, & elle au ciel, Diue du nectar boit.
L'ame de tout son bien, lequel la maintenoit
Priuée, & Amour nu laißé de sa lumiere
Deuoient par la pitie rompre vne dure pierre.
Mais qui leur dueil escriue ou compte, nul se voit.
Car leur plaindre est caché, ou sourde est toute o-
Sauf la miẽne à qui nuit tant vne sans pareille (reille
Douleur, quelle n'auance à moy rien que souspirs.
Nous ne sõmes vrayment rien plus qu'vne ombre ou
Le vouloir est vrayment aueugle insatiable, (sable.
L'espoir est faux, vrayment faux sont touts nos desirs.

Il monstre icy, comme viuant M. L. elle luy estoit au coeur; mais estant elle passée à l'autre vie, luy demeure mort sur terre, & elle vit au ciel, & son ame priuée de tout biē, & Amour de toute sa lumiere, deuroiēt mouuoir à pitié vne pierre; mais il dit, qu'ils plaignent par dedans, & toute oreille est sourde, sauf la sienne, laquelle est remplie de tant de douleur, qu'elle ne fait autre chose que plaindre. Dont il conclud, que nous sōmes pouldre & ombre, estant morte & faite poudre celle qui estoit digne d'vn estat immortel. Vrayement le vouloir est aueugle, car il ne voit ce, qui en suit, & souuent il se trompe, & par consequence, l'espoir est trompeur.

SONNET CCLV.

Mes pensées souloient ensemble doucement,
De leur obiect parler, de nous par auenture
Elle espere or' ou parle, ou craintiue elle endure,
S'approchant la pitié le long dilay blâmant.
Puis que le dernier iour & l'extreme moment
De ceste vie estoient la belle creature,
Autre espoir ne me reste, & d'autre ie n'ay cure,
Fors qu'ell' voit nastre estat du ciel, & l'oit & sent.
O miracle gentil, ô ame bien heureuse,
O beauté sans exemple & haute & precieuse,
Qui tost enuers sa source a retourné ses pas.
La des bienfaits elle a la palme & la couronne,
A qui sa vertu grande auec ma fureur donne
Au monde vn nom si haut & cler franc du trespas.

Il monstre icy quelles souloient estre ses pensées, & qu'elles raisonnoient de M. L. disant or' elle a pitié de

Digitized by Google

nous, ou elle se repent d'estre tardée, par auenture elle parle or de nous, ou espere, ou craint. Mais puis qu'elle passoit à l'autre vie, elle voit du ciel nostre estat, & autre espoir ie n'ay d'elle. Il exclame apres à la bien heureuse ame, & à la haute & rare beauté, qui si tost fust retournée d'ou elle estoit issue, & là elle reçoit le pris de ses bienfaits, estant faite clere par sa vertu, & par la fureur Poëtique de Petrarque, & ou qu'il dit, Miracle gentil, il entend M. L. qui fut en vertu & en beauté vne chose admirable.

SONNET CCLVI.

Ie m'accusoy iadis, & ore contenté
Ie m'excuse, oui plus, ie me tiens estimable
Pour l'honneste prison, & l'amer coup aimable,
Lequel ia plusieurs ans en secret i'ay porté.
Parques, par vostre ennui a le fuseau esté,
Si tost tronqué, qui fit l'estaincler, agreable
A mes rets: & le dard dorée & admirable,
Par qui la mort me pleut, ce qui n'est vsité.
Car de la liberté, d'allegresse & de vie
Ame en ses iours n'eut onc si desireuse enuie,
Qui de moeurs n'eut changé, & de son naturel.
Choisissant souspirer plustost tousiours pour elle,
Que chanter pour quelque autre, & de bleceure telle
Mourir contente, & viure es lacqz d'vn lien tel.

Il dit qu'il souloit ia accuser & reprendre de s'estre laissé lier es noeuds amoureux, mais à present non seulement il s'excuse pour luy auoir esté la voie a la vertu, mais il s'en estime. Il appelle apres les Parques enuieuses, qu'elles accourcissoient la vie de M. L. qui

faisoit vn doux estaim, c'est qui donnoit douce & noble nourriture à son amoureux ret, & au trait doré, par la force duquel luy pleut la mort outre l'vsãce naturelle. Es six derniers vers, il dit, q̃ iamais ame en ses iours ne fut tãt desireuse d'allegresse & de vie, qui n'eut voulu chãger sa naturelle façon, elisant plustost auoir ennui pour elle, que chanter pour quelque autre.

SONNET CCLVII.

Iointes ensemble estoient deux grandes ennemies,
Beauté & chasteté auec telle vnion,
Que l'ame sainte en soy onc leur rebellion
Ne sentit, depuis qu'elle y les receut vnies.
Esparses par la mort or' sont & desunies,
L'vne est pleine de gloire, au celeste donion,
Sous la terre l'autre est des beaux yeux la maison,
Dont ia flesches d'amour sans nombre sont sorties.
Le fait doux, & le dire humble, sage & mignard,
Procedant d'vn lieu haut, & le doux frais regard,
Lequel mon coeur bleçoit, & encor le menasse.
Se sont euanouis: & si tost ie ne scay
Les suiure, consacré (peut estre) ie rendray
Le beau & gentil nom par ceste plume lasse.

Il mõstre icy, encore que les excellentes parties de M. L. soient desiointes & leuées de la terre, la louant grandement, que la beauté & l'honnesteté (ce qui est vne chose rare) accordoient tellement en elle, qu'il n'y eut onc guerre entre elles; & ainsi il se plaint, que ceste rare vnité est separée, & que toutes les autres louables par-

Digitized by Google

parties soient euanouies;& il dit, si bien il tarde de suiure, son beau nom sera consacré, c'est célebré par sa lassée plume.

SONNET CCLVIII.

Quand ie me tourne à voir, & fueilletter les ans
Qui fuiants ont fait estre esparses mes pensées,
(Et dont gelé i'ardoy) mes flammes effacées,
Et fini le repos plein de trauaux si grands.
La foy rompue encor des Amours deceuants:
Et puis de tout mon bien deux pieces separées
L'vne estre en terre, & l'autre aux celestes rengées,
Et perdu tout le gain des biens m'endommageants,
Ie m'esueille, & si nu ie me trouue qu'enuie
Ie porte à tout dur sort, & toute extreme vie;
Tel regret, telle poeur, i'ay de moy-mesme, helas.
O mon astre, ô fortune, ô mort, ô destinée,
O pour moy tousiours douce & cruelle iournée,
Cõment m'auez vous mis en estat triste & bas?

Il demonstre quelle douleur il a, quand il pense que par la mort de M. L. il a perdu son temps, & tout son trauail qu'il auoit fait en l'aimant, Et au dernier il crie à la fortune, à la destinée, à la mort, & au dernier iour qu'il partoit d'elle, disant qu'ils l'auoient conduis à vn si miserable estat.

SONNET CCLIX.

Le front or' qui deça, ore de la tournoit
Mon coeur à peu de peine, ou est il, ou se cache
Le beau sourcil, ou ont les deux astres leur place,

Dont le cours de ma vie icy lumiere auoit?
Ou est la congnoißance, & valeur, ou l'adroit
Esprit, ou le dire humble, honneste & plein de grace,
Ou les beautez en elle amaßées sans tache,
Qui leur vouloir ont fait longtemps en mon endroit?
Ou de la face humaine est le gentil ombrage,
Dont l'ame lasse auoit air, repos & courage,
En qui tout mon penser estoit peint & escrit?
Ou est celle qui fut de ma vie maistresse?
Quel bien à l'vniuers or' miserable cesse,
Et à mes yeux pleurants desormais sans respit.

En cestuy Sõnet sõt des voix pleines de douleur, qui demãdent ou sont icelles tãt grãdes beautez de M. L.

SONNET CCLX.

Combien d'enuie à vous terre auare ie porte,
Qui icelle embraßez, dont l'aspect m'est raui,
Et me debatez l'air du visage joli,
Ou ie trouuoy ia paix de ma guerre tant forte?
Combien au ciel, qui clost l'esprit, & qui de sorte
Tant rare conuoiteux se monstre & rejoui
De l'auoir pres de soy du beau corps degarni,
Et qui si rarement ouure à autruy sa porte?
Combien d'enuie à vous ames qui auez l'heur
De faire compagnie à si sainte douceur?
Pour qui chercher tousiours i'eu preste la ceruelle?
Combien à la cruelle, horrible & dure mort?
Qui en elle esteingnoit ma vie & mon confort,
Et dedans ses beaux yeux se tient, & ne m'appelle.

Il dit

Digitized by Google

Il dit icy, qu'il porte enuie à la terre, pource qu'elle a le corps de M. L. & au ciel, pource qu'il a l'ame, & aux ames heureuses qui sont alentour d'elle, & à la mort qui aiant tué M. L. se tient en ses beaux yeux, & ne l'appelle aussi, afin qu'en mourant il pourroit estre aussi aupres d'elle au ciel.

SONNET CCLXI.

Vallée de mes pleurs & plaintes abondante,
Fleuue souuent croissant des larmes de mes yeux
Sauuagine, poissons & oiseaux desireux,
Qui hantez l'vne riue, & l'autre verdoiante.
Aure de mes souspirs chaude ensemble & plaisant,
Doux chemin, en l'issue aigre tant & fielleux,
Coustaut ia agreable, à moy ore facheux,
Ou par coustume encor conduit d'Amour ie hante.
La forme accoustumée en vous ie recognois,
Las, non en moy, qui ia si douce vie auois,
Car ie suis fait logis de douleur infinie.
Ie vy mon bien d'icy, & par ces traces voir
Ie viens, d'où qu'elle alloit nue au deuin manoir,
Sa belle chair laissant en terre enseuelie.

Petrarque fit ce Sonnet, estant a Vaucluse, a laquelle il parle, & au fleuue, aux bestes, oiseaux, poissõs, à l'air & aux coustaurs. Et il dit, qu'il les recognoit bien comme les mesmes de parauant, mais non soy mesme, qui tãt estoit changé par la mort de M. L. qui auoit porté auec elle toute sa ioie & son bien, dont il estoit demeuré miserable & dolent.

SON-

SONNET CCLXII.

Ou celle estoit, ie fu leué par ma pensée,
Que ie cherche, & trouuer en terre ie ne puis,
La au troisiesme cercle entre autres ie la vis
Plus belle, & de fierté du tout abandonnée.
Ell' dit prenant ma main, si ie ne suis frustrée
Du desir, vous serez en ceste sphere assis
Quant & moy, & ie suis qui t'ay fait tant d'ennuis
Et guerre, auant le soir acheuant ma iournée.
Mon bien d'esprit humain estre comprins ne peut,
Toy seul icy i'attends, & ce qui tant te pleut,
Mon beau voile la bas, sequestré de moy reste.
O pourquoy se teut elle à moy la main donnant?
Car son dire tant chaste, & tant saint escoutant
I'eusse à peu pres resté en la sale celeste.

Il dit icy, qu'il s'estoit eleué auec la pẽsée iusques au ciel, & que la il auoit veu M. L. qui luy dõnoit la main, & luy dit les paroles cy dessus mentionées au Sonnet. Et il dit au dernier, qu'il ne s'en fallut guerres, qu'il ne mourut par le son de son gracieux & chaste parler.

SONNET CCLXIII.

Amour mon compagnon au temps bon & heureux,
Entre ces bords des eaus amis a nos pensées,
Et pour plus confermer les raisons vsitées
Auec le fleuue, & moy à raisonner soigneux.
Eaue, ombre, herbes & fleurs, fueilles, vents doux,
lieux croeux,

Hauts

Hauts coustauts, champs ouuerts & vallées serrées,
De mes peines le port par Amour agitées,
Et de tant de durs tours, dont ie suis fortuneux,
O desireux bourgeois des verdoiants bocages,
O nymphes & vous touts, dont le fond plein d'herbages
Sous liquide cristal, les corps loge & repait.
Mes iours furent si clers, or si noirs au renuers,
Que la mort qui le cause: Ainsi en l'Vniuers
Chacun son auenture a des le iour qu'il nait.

Petrarque estant a Vaucluse, parle à Amour, & à toutes les choses qui estoient en la vallée. & il dit, que durant la vie de M. L. ses iours estoient clers & pleins de douceur, mais qu'a present ils sont tenebreux par sa mort,

SONNET CCLXIIII.

Entre tant que le coeur fut des amoureux vers
Consumé, & qu'Amour l'enflammoit de sa hache
D'vn animal vaguant la tant esparse trace,
Ie cherchoy par les monts esgarez & deserts.
Et me plaindre d'Amour, i'osoy bien en mes vers,
Et de celle vers moy qui dure eut tant sa face,
Mais l'engin & les chants n'eurent l'art ny la grace,
En l'âge des discours nouueaux, & peu experts.
Ce feu lequel d'vn marbre assez petit s'encage,
Est mort, & si par temps il eut eu l'aduantage,
Comme en autres gaignant l'âge accompli & meur,
Armé de vers, desquels ore ie me deporte,
I'eusse d'vn stile vieil parlé de telle sorte,
Que i'eusse vn roc fait rompre & pleurer de douceur.

Il dit

Digitized by Google

Il dit icy, que quant il chãtoit de M. L. aux premiers ans, qu'il s'en amouroit d'elle, que c'estoit peu, n'aiãt si belles pensées, ny l'engin si cler, ny si haute rime, ny si bon iugement : Mais que si iusques a la vieillesse, elle fut allé s'auançãt, c'est croissant iusques à la vieillesse, il se fut armé de rimes (desquelles par la mort d'elle il dit, qu'il se desarme) d'vn chenu & haut stile, dont il eut rendu doux tout dur coeur.

SONNET CCLXV.

Belle ame, qui ore es du beau noeud dissolue,
Tel que plus beau nature onc ne sceut inuenter:
Vien en ma vie obscure or' du ciel l'oeil planter,
De si plaisant penser es plaintes encourue.
La fause opinion du coeur est or' rompue,
Qui dure à moy faisoit & aigre s'ostenter
Vn temps ta douce veuë, ormais seure escouter
Vien mes souspirs, tournant vers moy ça bas ta veuë.
Regarde ce grand roc, sous lequel Sorgue nait,
Et qui de ta memoire & de douleur se pait,
Tu voirras entre l'herbe & l'eaue vn solitaire.
Le lieu de ton logis ou nostre amour nacquit,
Ie veus qu'il soit du tout mis hors de ton esprit,
Pour es tiens ce ne voir qui te souloit deplaire.

Il prie icy M. L. qu'elle regarde du ciel comment il soit douloreux pour sa mort, & par ses lamentations, & qu'elle voie aussi le grand roc sous lequel nait la fontaine de Sorgue, & la elle le voirra qui se pait de la memoire d'elle & de douleur; & il dit, qu'elle ne regarde là ou est son logis, & ou n'acquit leur amour, afin qu'elle n'y voie ce dont elle pourroit auoir deplaisir, à sçauoir des mauuaises coustumes des siens.

SON-

Digitized by Google

SONNET CCLXVI.

Ce Soleil, qui me fut vn conducteur tant sage,
Pour droit aller aux cieux auec glorieux pas,
Tournant au grand Soleil, serroit d'vn peu d'amas
De pierres, ma lumiere & sa terrestre cage.
Dont ie suis deuenu vn animal sauuage,
Qui des pieds desireux solitaires & las
Porte le col pesant, & les yeux frais, & bas
En ce monde, qui m'est vn Alpestre hermitage.
Ainsi touts les endroits ie m'en vay recherchant,
Ou ie la vu: & toy seul tousiours m'affligeant
Amour, viens quant & moy de ma voie la guide.
Ie ne la puis trouuer, mais ses pas saints & doux
Loin d'Auerne & de Styx detournez ie voy touts
Sur le plus haut chemin de la sale Abramide.

Le Poëte monstre icy que par la mort de M. L. il estoit demeuré en tenebres & en douleur, en guise d'vn solitaire, & sauuage animal, & qu'il alloit la cherchant par touts les lieux, ou qu'il l'auoit onc veuë: mais pour tant il ne la trouuoit, mais il vit auec les yeux de son esprit, que touts ses faits estoient dressez au ciel, & eloignez des lieux infernaux.

SONNET CCLXVII.

Sur les ailes adroit estre assez ie pensois,
Non par leurs force, mais d'elle qui les deplie
Pour chanter au beau noeud vne egale harmonie,
Dont la mort me delie, Amour non toutefois.
A l'ouurage plus foible & lent ie me trouuois,

Qu'vn

Digitized by Google

Qu'vn bien petit rameau, qui d'vn grand poix se plie,
Et ie dy le tomber suit trop grande saillie,
Et l'homme ne fait rien, qui n'a le ciel courtois.
La plume onc ne pourroit, moins la lãgue, ou le stile
De quelconque art voler, ou la nature habile
Tisant mon doux arrest sa volée prenoit.
Et Amour la suiuoit d'vn soin tant admirable
A l'orner, que de voir seulement son aimable
Front, digne ie n'estoy, mais mon sort tel estoit.

Il dit icy, qu'il auoit pẽsé de pouuoir exprimer quelles estoient les merueilleuses beautez de M. L. mais n'aiant les forces suffisantes, il estoit trompé de sa pensée, & par la il s'excuse, que nul engin ou stile la pourroit louer assez, tant elle estoit grandement douée de Nature & d'Amour, & pource il confesse de n'estre digne de sa veuë, mais que ce fut son aduenture.

SONNET CCLXVIII.

Celle la pour qui plus Sorgue qu'Arne m'a pleu,
Et plus que l'esclaue or vne pauureté franche
De sa sainte douceur, mourant, tournoit la chance
Pour moy, qui me fit viure & or' me rend fondu.
I'ay tenté plusieurs fois apres à coup perdu
Chantant, de sa beauté depaindre l'excellence,
Pour donner a nos fils de l'aimer l'aduertence,
Mais paindre son beau front, las, mon stile n'a sceu.
Les graces toutefois non d'autre, ains propres celles
Qu'elles eut, tant que le ciel des ardantes chandelles,
I'ay osé ombrager ores vne ore deux.
Mais en la part diuine vn peu lors que ie fonde,

Qui

Qui fut vn cler Soleil & bref ça bas au monde,
Le coeur, l'engin & l'art y sont infructueux.

Il suit à chanter les beautez de M.L.& il dit, qu'il a-uoit changé la riuiere d'Arne, sur laquelle il estoit né auec la Sorgue, & auec la franche pauureté, c'est le viure paisible, & libre les esclaues richesses, s'estât par-ti de la court, & allé demeurer a Vaucluse en pauure so-litude, & aussi pour l'amour de celle, qui tournoit en amertume ses saintes douceurs, par lesquelles il dit, ie viuoy ia, & ore ie me cõsume du desir que i'ay d'icelles.

SONNET CCLXIX.

Le rare & haut miracle apparu en nostre âge
Au monde, auec lequel estre il ne desiroit,
Fors que du ciel monstré qui puis le reprenoit,
Pour ses enclos astrez orner par son parage.
Pour le paindre a celuy qui ne l'a veu, m'engage
Amour, qui tout premier ma langue delioit,
Mille fois puis l'engin, le temps, l'encre tournoit
La plume, & le papier en vain a tel ouurage.
Les vers ne sont encor ioints au plus haut sommet,
Et moy ie le confesse, & par preuue le sçait
Quiconque est, qui iusqu'or' d'Amour escrit ou chante.
Qui le vray scait penser: estime en soy taisant
Qu'elle passe tout stile, & dise en souspirant,
Bien heureux sont les yeux, qui l'ont peu voir viuãte.

Il demõstre, que voulãt Amour qu'il escriuast de M. L. afin qu'elle fut cognue des autres qui viẽdrõt, il cõ-mẽçoit au premier le faire, & en parler, mais millefois,

comme

Digitized by Google

comme il dit, en vain il s'emploioit, ne pouuant, son engin &c. arriuer iusques à là, par ou il admonneste ceux qui ne l'ont veuë, qu'ils ne iugent hors de ses rimes sa beauté & sa vertu, car il n'y a stile, qui les puisse exprimer; Mais qui sçait imaginer le vray, souspire, & dise, bien heureux sont les yeux de ceux, qui l'ont veuë viue. Et il appelle M. L. vn haut & nouueau miracle.

SONNET CCLXX.

Zephire retournant rameine le beau temps,
Auec l'herbe & les fleurs, sa famille plaisante
Et Progné son caquet, Philomele lamente,
Et rouge & blanc reuient derechef le prin-temps.
Le ciel se rasserene au doux rire des champs,
Iupin de voir sa fille allegre se contente,
L'air, & l'eau, & la terre ont l'amour abondante,
Touts animaux ont prests, pour s'entre-aimer, les sens
Mais pour moy des souspirs pesants iusque à outrace
Las, retournent, lesquels du profond coeur elance
Celle la, qui au ciel a les clez emporté.
Belles dames d'honneur, & leur façons humaines,
Et chansons des oiseaux & les fleuries plaines
Me sont fiers animaux, & vn bois non hanté.

Il escrit icy le printemps, demonstrant qu'iceluy renouuelloit en luy les souspirs, combien qu'il rendoit la ioie à toute autre animal, & cela luy aduint pour le fier coup qui l'a priué de tout son bien.

SONNET CCLXXI.

Ce petit roßignol, qui si doucement pleure
Sa femmelette aimée, ou (peut estre) ses fils,

De

Digitized by Google

De douceur rend le ciel aussi les champs remplis,
Mainte note chantant si pitoiable & seure.
Et par toute la nuit il semble, qu'il demeure
Pour me ramenteuoir mon dur sort, mes ennuis,
Car d'autre que de moy me plaindre ie ne puis,
D'autant que ie n'ay creu qu'onc vne Diue meure.
O comment sont bien tost, qui s'asseurent deceus,
Ces deux beaux yeux, si clers que le Soleil & plus,
Qui eut oncques pensé deuenir terre obscure?
Que ma fiere fortune ore ie cognoy bien,
Veut que viuant i'apprenne, & l'armoiant, combien
Tout ce qui nous delecte icy embas, peu dure.

Oiant le Poëte en la susmentionnée saison du printemps chanter continuellement le rossignol, il mõstre icy qu'il luy remit en la memoire sa cruelle fortune, car comme icelluy va jour & nuit pleurant solitaire, pour auoir perdu sa fẽme ou fils, ainsi luy aussi solitaire en la close vallée de Sorgue nuit & iour souspire, d'estre demeuré en solitude sans sa chére dame, laquelle pour estre vne deesse sur terre, il pẽsoit ne deuoir mourir, monstrant en fin cõment facilemẽt & bien tost on trompe qui se tient asseuré, comme il aduint aussi à luy qu's'estoit asseuré. Et par tel exemple il monstre, que sa fiere fortune veut, que viuant & larmoiant il aprenne que ça bas nul plaisir dure.

SONNET CCLXXII.

Ny par le ciel serain les astres raionneux,
Ny par la calme mer sans defaut les nauires,
Ny cheualiers armez par landes & breuieres,
Ny vistes animaux & gays aux bois ombreux,

Ny messages receus d'vn soubhait curieux,
Ny parler de l'amour en ornées manieres,
Ny par-mi les verds prez & sources fontainieres,
De pucelles d'honneur le chant melodieux.
Ny autre oncques sera, qui à mon coeur arriue,
Si sec enseuelir le sceut icelle Diue,
Qui fut seule à mes yeux la lumiere & miroir.
La vie m'est si dure, & longue facherie,
Que i'appelle la fin tant de reuoir i'enuie,
Ce que n'auoir onc veu me pourroit mieux valoir.

Il monstre icy qu'estant morte M.L. n'estre possible qu'il puisse ouir ou voir chose aucune qui luy plaise, monstrant la vie luy estre si facheuse & ennuieuse, qu'il desiroit la mort, l'appellant iour & nuit.

SONNET CCLXXIII.

Passé, las, est le temps que tant refrigeré
Ie viuois au mi-lieu de la flamme bruslante,
Passée est qui me fit escrire a voix pleurante,
Mais le fruit de la plume & pleurs m'est demeuré,
Passé est le beau front, saint & morigeré
Mais passant, des doux yeux au coeur il mit la plante
Au coeur ia mien, parti pour suiure la pie-sente
D'elle, en son beau manteau qui le porte enserré.
Elle l'a quant & soy porté desous la terre
Et au ciel ou son chef le laurier or' enserre,
Deu à son inuincible & vraye honnesteté.
De mon voile mortel ainsi ie voudrois estre
Libre, qui me detient pour auec eux me mettre
Hors des souspirs au lieu aux heureux apresté.

Digitized by Google

Il se plaint icy, que le temps de tout son confort est passé, estant morte M. L. qui a emporté auec elle son coeur, laissant à luy matiere d'escrire & plaindre; & il monstre qu'il desire de passer à l'autre vie, pour la pouuoir voir encore au ciel.

SONNET CCLXXIIII.

Mon esprit au bon temps de ton futur dommage,
Qui ia estois pensif & triste deuineur,
De tes futurs trauaux & ton futur malheur,
Poursuiuant le repos au tant aimé visage,
Aux gestes & au front, aux draps & au langage,
A la neuue pitié meslée de douleur,
Vrayement tu pouuois dire, estant bon descerneur,
Cestui-cy est le iour qui finit mon doux âge.
Quelle douceur fut celle? O pauure ame comment
Brusla mes nous au point que i'estois admirant
Les yeux, d'iceux faisant la derniere visite?
Quand à eux comme à deux mes amis plus loiaux,
En partant ie laissoy des plus nobles ioiaux,
(Ie dy mes chers pensers & le coeur) la conduite.

Il parle icy à son esprit, comme s'il le reprenoit, que presageant son mal il estoit pensif & triste, quand il deuoit estre allegre, viuant lors M. L. & que regardant l'aimée veuë, il cherchoit repos pour ses futurs trauaux, se deuant priuer d'elle. Et cest esprit ne s'apperçeut lors qu'il se deuoit apperceuoir, que plus il ne la voirroit. Puis il fait souuenir à l'ame de la douceur qu'ilz prenoient en iceluy point de ses beaux yeux, quand en partant il leur laissoit en garde ses pensées & son coeur.

Digitized by Google

SONNET CCLXXV.

Toute ma saison verde & fleurie passoit,
Et sentoit deuenir ia la flamme entiedée,
Laquelle ardoit mon coeur, & estoit arriuée,
Ou (qui en la fin chet) nostre vie decroit.
Puis ma chère ennemie estre ia commençoit
De ses suspicions peu a peu asseurée,
Et son honnesteté douce & non egalée
Mes aigres passions en ieu conuertissoit,
Le temps auquel sans poeur la chasteté s'aborde
A Amour, & auquel d'estre aux amants s'accorde,
Assis pour deuiser ensemble, estoit voisin.
La mort portoit enuie à mon estat prospére,
Et encor a l'espoir, & s'offroit mortifére,
Comme ennemi armé à luy à mi-chemin.

Il monstre icy, que quãd M. L. mourut, il estoit quasi arriué à l'âge meur, & auquel quasi s'accorde aux amãts de pouuoir ensẽble raisonner de leurs affections & accidents amoureux. Et sa chere ennemie commençoit ia à prendre asseurance, quitant la soupçon qu'elle auoit, qu'il desirast d'elle chose moins qu'honneste. Et pourtant dit il, que le temps estoit prochain, qu'Amour se rencontre auec la chasteté, & auquel il est permis aux amants d'estre assis ensemble, & deuiser, ce qui leur entreuient. Mais la mort, afin qu'il ne paruint à tel bien, pleine d'enuie s'y vint entremettre tuant M. L.

SONNET CCLXXVI.

C'estoit de trouuer paix ou treue ormais saison
De tant de guerre, a quoy d'auenture prochaine

L'heure

L'heure estoit sans l'obstacle y mis de l'inhumaine,
Qui egale entre nous toute distinction.
Car comme la bruine est deuant l'Aquilon,
Ainsi à départir celle la fut soudaine,
Qui ia me conduisoit de sa veuë seraine,
De qui, du seul penser, or' ie suy le talon.
Il se failloit bien peu que les cheueux & l'âge
N'eussent chãgé les moeurs, dõt i'eusse eu l'aduantage
De compter sans soupçon, à elle mon esmoy.
Par honnestes souspirs comment aurey-ie a elle
Dit mon long mal, lequel or' le ciel luy reuele,
Dont ie ne doute, & elle y se plaint quant & moy.

Il continue icy la matiere du Sonnet superieur, disãt qu'il estoit tẽps de trouuer paix ou treue, & qu'il estoit pour la trouuer, mais la mort, qui egale touts, comme ennuieuse de son bien, l'en auoit priué, & auoit donné empeschement a tout; & il dit, qu'il n'en falloit beaucoup de temps, qu'auec le changement des ans & le poil il eut peu sans soupçon raisonner auec elle; & apres il dit, comment, & ce qu'il luy eut dit.

SONNET CCLXXVII.

Amour m'auoit monstré vn port solatieux,
A ma longue tempeste horrible & nubileuse,
Entre l'âge d'honneur & meur qui la honteuse
Voie blâme, honnorant les tresors vertueux.
Mõ coeur ia tres-luisoit au mi-lieu des beaux yeux,
El plus la haute foy à eux n'estoit facheuse,
O dure mort, comment à rendre es tu zeleuze
Le fruict de plusieurs ans en peu d'heure ennuieux?

Quand sauf sa mort i'estoy la ou de mes pensées
Douces, l'ancien faix es oreilles ornées
De chasteté i'auroy deposé en parlant.
Et elle auroit à moy respondu d'auenture,
Quelque saint mot sortant d'vn souspireux murmure,
Le front & poil changé tant l'vn que l'autre ayant.

Il suit icy à se plaindre, que quand il pẽsoit pouuoir auoir quelque repos de ses amoureux trauaux, la mauuaise mort l'auoit despouillé de tel espoir; estãt la reste du Sonnet conforme assez aux deux precedents

SONNET CCLXXVIII.

Au tomber d'vne plante ainsi desenterrée,
Comme vne qui s'arrache ou par fer ou du vent,
Sa depouille eleuée au sablon repandant,
Et monstrant au Soleil sa racine entouillée,
Vne autre par Amour ie vy representée
Pour subiect Calliope & Euterpe amenant,
Qui print son logis propre au coeur me l'entourant,
Comme lierre vn tronc ou muraille eleuée,
Iceluy vif laurier, ou se nicher souloient
Mes grands & hauts pensers & souspirs qui ardoient,
Sãs que des beaus rameaux fueille õc brãsler soit veuë.
La haut au ciel porté dans son loial logis,
Racine laissoit, d'ou qui l'appelle a grands cris
La voix encore on oit, mais qui n'est respondue.

Il demõstre icy par la plãte arrachée, que par la mort de M. L. il vit vne autre, entendant la memoire d'elle qui

qui luy estoit demeurée, laquelle Amour eslut, pour obiect en luy, auquel terminassent toutes ses pensées, à sçauoir, que luy qui parauant l'auoit châté viue, apres la chanteroit estant morte. Dont suiuant il dit, qu'iceluy vif laurier, entendant M. L. auquel souloit repo-ser ses ardâts souspirs, le vent desquels ne mouuoit onc fueille des beaux rameaux, voulât dire, qu'il ne sceut õc tant souspirer, qu'il la pouuoit mouuoir, ou en tout, ou en partie. Et cestuy tel laurier transporté au ciel laissoit racines, c'est, qu'il laissoit l'image d'elle au coeur de luy, lequel il appelle logis loial. Et pource qu'elle allât au ciel, a laissé telle racine, il reste encore qui auec pesants accents de douleur l'appelle, entendant soy-mesmes, qui pour l'auoir engrauée en sa pensée l'appelloit souuent : mais il n'y a aucun qui responde, car elle est montée au ciel.

SONNET CCLXXIX.

Comme ombre s'enfuioient mes iours, & plus subit
Qu'vn cherf chaßé, & plus ne virent bien qu'vn battre
Des yeux, & peu de temps d'vn doux serain esbatre,
Lequel ie garde amer & doux dedans l'esprit.

O miserable, instable, & fier mondain deduit,
Cil qui en toy espére est aueugle & folâtre,
En toy le coeur perdoy-ie or l'â qui sous albatre,
Ne ioignant os aux nerfs estant ia terre, git.

Mais la meilleure forme estant encor en vie,
Et qui aura au ciel vne vie infinie,
Me rend de sa beauté tousiours plus amoureux.

Et ie change de poil, quand allant seul ie pense,
Quelle elle est huy, & ou elle a sa residence,
Et quel estoit à voir son voile gracieux.

Digitized by Google

Il se plaint icy de l'inconstance du monde, & de ses miseres, & auec l'exemple de soy-mesmes il damne la sottise de ceux qui esperent en luy. Auquel il dit, luy estre prins le cocur, & qu'a present M. L. le tient pour soy, estant or' terre sans os ou nerfs. Mais la meilleure forme qui est l'ame, qui vit & viura tousiours au ciel, l'enamoure encores tousiours de ses beautez. Dont ainsi changeant de poil, c'est, deuenãt vieil il va pésant, quel est son heur, ou quelle demeure, & cõmẽt fut béau à voir son beau voile, à sçauoir son gaillard corps.

SONNET CCLXXX.

Ie sens l'aure ancienne, & apparoir ie voy
Les doux coustauts ou fut la belle clairté née,
Qui fit mes yeux n'estant encor au ciel montée,
Zeleux & gays, mais or' mols de pleurs & d'esmoy.
O caduques espoirs, O pensers mal a soy,
L'herbage est vefue, & l'eaue est fâgeuse & troublée,
Et le nid froid & vuide ou elle fut couchée,
Lequel ie soubhaitoy viuant & mort pour moy,
Croiant que des doux pieds en fin ie dois attendre,
Et de ses tant doux yeux qui bruslent iusqu'en cendre
Mon coeur pour tant de peine aucun aise & repos.
Vn seigneur sans pitié & escars ie seruoye,
Car quand i'auoy mon feu deuant moy, ie m'ardoye,
Or' en cendres espars ie pleure & plains ses os.

Retournãt le Poëte a Vaucluse, & passant tout pres de la maison ou demeuroit M. L. il dit, qu'il commençoit sentir son ancien air, & qu'il vit apparoit les doux coustauts; Et portant auec accents tristes il exclamoit: O audacieuses & foibles esperances, O folles pensées,

pensées, l'herbe est vefue & priuée de la belle lumiere de M.L. & les eaues sont troublées, & le nid, c'est sa demeure vuide & froid, lequel vif & mort ie vouldy continuelement aimer. Et il dit, qu'esperant aucun repos de ses trauaux, il a serui [illegible]ruel seigneur & auaro, qui est Amour; car tant qu'elle viuoit, il ardoit d'amoureux feu; & ores elle estant morte, il va plaignant ses cendres, voulant dire, que ny en la vie, ny a sa mort il n'a eu pour elle autre chose que tourmẽts & douleur

SONNET CCLXXXI.

Est cestuy-cy le nid ou son doré plumage,
Et purpurin mettoit ma Phoenix, qui desous
Ses âiles eut mon coeur, & or' encor de nous
Tire souspirs meslez d'vn espleuré langage?
O premier fondament de ce mien doux outrage,
Le doux front ou est il, d'ou vient le raion doux,
Lequel vif & ioieux ardant tenoit mon poux?
Ia seule en terre or' as au ciel heureux partage.
Et seule & miserable icy tu m'as laißé,
Tel qu'au lieu ie reuiens tousiours de dueil preßé,
Lequel en tout honneur pour toy sacré i'adore.
Les coustaux entourez de noire nuit, voiant
D'ou tu as fait au ciel le dernier partement,
Et ou tes yeux souloient faire vne fraische aurore.

Le Poëte estant venu à la maison, ou demeuroit M.L. & ne l'aiant trouuée, en se plaignant, il dit. Est cestui cy le nid &c.

SONNET CCLXXXII.

Mes yeux onc ne voirront sans larmes, & l'esprit
Onc ne pourra sentir sans troubler la ceruelle,

Les

Les notes ou Amour (comme il semble) estincelle,
Et que pitié les ait à propre main construit.
Esprit ia inuaincu au terrestre confit,
Or' qui du ciel la hau[illegible]andes si douce gresle,
Qu'au stile dont priué ia l'eut la mort cruelle
La rime deuoiée icy par toy reuit.
I'esperoy te monstrer de mon tendre fueillage
Autre oeuure, & quel fier astre à toy & à mon âge
O mon noble tresor, a peu ennuier tant?
Qui deuant la saison te me vole & remore,
Lequel mon coeur voit bien, & ma langue l'honnore,
Et en toy doux souspir l'ame a appaisement.

Le Poëte fit ce Sonnet, respondant á vn autre du Seigneur Iacomo Colonna, auquel le dit Colonna se reiouissoit de sa couronnation du laurier. Et il semble qu'il l'ait fait apres la mort dudit Colonna, disant, que ses yeux ne voirrōt onc sans larmes, ou auec l'esprit reposé les notes, c'est, les vers & le Sonnet, que luy escriuoit ledit Colōna, pleines de pitié & d'affection: & il l'appelle esprit inuaincu, c'est inuincible des passions humaines & des choses terriennes, lequel estant ores leué de terre versé du ciel tant de douceur, que ses rimes foruoiées par sa mort, il a reconduit au stile, dont la mort l'auoit departi: & il dit, que de ses tẽdres fueilles, c'est de son courōnemẽt du Laurier, il crioit luy monstrer autre labeur. Pourtant il demande, de quelle fiere planete ils estoient enuiez, que par la mort il ne luy pouuoit mōstrer telle oeuure. Et qui estoit qui deuant le temps luy le cachoit, dont il dit, que l'ame desireuse de le voir, en souspirant s'appaise.

CHAN-

CHANSON XLII.

A la fenestre vn iour tout seul estant,
Dont ie voioy chosesneuues, & tant
Que seul de voir quasi ia las i'estoye,
Vn animal i'y vis à droite voie
A front de dame assez pour allumé
Rendre Iupin, de deux leuriers chassé,
L'vn noir, blanc l'autre, aux flancs qui de morsure
L'animal noble assaillirent si dure,
Qu'ils le menoient tost ou la mort vaincquoit,
Grande beauté close en cercueil estroit.
La mort ie dis, immeure; ô dure chance,
Sans souspirer la voir ie n'eu puissance.
En haute mer puis vne barque encor
Chables de soie aiant, & voiles d'or,
Ie vy d'yuoire & d'ebene adgencée,
Et la mer coye, & l'aure moderée,
Et le ciel tel, qu'il est au plus serain,
Et de richesse elle eut sa charge a plein,
Vne tempeste apres Orientale
En troublé l'air & l'onde ainsi egale,
Qu'helas, la barque à vn roc se batit,
O quel regret de coeur tant que d'esprit?
Peu d'heure à rien mená, & peu d'espace
Les hauts tresors non secondez nous cache,
En buisson rare apres ie vy fleurir
Les saints rameaux d'vn ieune & net laurier,

De

Du Paradis qui sembloit vne branche,
Et de son ombre vne douce cadence,
Du chant d'oiseaux, & des plaisirs diuers
Issoient, qui m'ont fait laisser l'Vniuers.
Et ententif l'admirant de visage,
Le ciel changeoit, & l'entour par orage
Foudreux frappant, aiant troublé le front,
L'heureuse plante il arracha du fond,
Dont ma vie est desconfortée & sombre,
Car iamais plus ne s'acqueste telle ombre.
En ce bois mesme vne source failloit
Clere d'vn roc, laquelle respandoit
Fraische & douce eaue auec vn doux murmure;
Et à la place à part en l'ombre obscure
Aucun bouuier n'approchoit ny pasteur,
Mais muses bien & Nymphes la teneur
Qui chantoient mesme, & la ie prins ma pause,
Et quand de plus de douceur prendre cause
Vn tel accord & veue estoient, s'ouurir
Ie vis vn gouffre, & la place rauir
(Dont i'ay douleur encore) & la fontaine
Et d'y penser seulement ie sens peine.
Vne Phoenix voiant estrange encor
De pourpre ailée, & qui eut le chef d'or,
Hautaine & seule au bois, forme diuine,
Premierement sur qui la mort ne mine,
Ie pensoy voir, iusqu'à tant qu'à l'homni
Arbre elle vint, & le font englouti.

Tout

Tout est subiect à la fin au passage.
Car estre espars voiant le beau fueillage,
Et dechiré le tronc, & le font sec,
Enuers soy-mesme elle tourná le bec,
Comme indignée, & tost ie la perdoye,
Dont par pitié & amour ie brusloye.
Pensiue aller vne dame ie vis
En fin par l'herbe & fleurs belle, & de pris,
Que quand i'y pense au feu, tremblant ie couche,
Humble de soy, mais vers Amour farouche,
La robe au dos toute blanche elle auoit,
Et par l'art neige & or elle sembloit,
Mais son beau chef auec la cheueleure
S'enueloppoient d'vne bruine obscure,
Piquée au pied puis d'vn serpent petit,
Comme la fleur qu'on cueille se languit,
Elle partoit ioieuse & asseurée,
Las, sauf le dueil rien au monde a durée.
Qu'à mon seigneur, tu peus dire Chanson
Des dites six, chacune vision
A doucement fait la mort desirée.

Il fait icy vne fiction de six visions, par lesquelles il depains la merueilleuse beauté & singuliere honnesteté, & le ioieux viure, & le subit mourir de M. L. Et en la premiere stanse il l'accompare a vn paisible animal, lequel de deux vistes chiens, l'vn noir l'autre blanc chassé, en peu de temps est mené, ou qu'il se meurt : & il entend par le blanc, le iour, & par le noir, la nuit : & par la fenestre il entend la fenestre de l'esprit, hors du

quel

Digitized by Google

quel il vit tant, & si neuues choses, qu'il estoit ia las de regarder. En la deuxiesme, il l'accõpare à vne tresriche & belle nauire, qui auec temps seraiu & vent en pouppe allant par la mer calme, d'vne subite tempeste est noiée auec toutes ses richesses : & il entẽd par les chables de soie, sa gentille liaison, & par les voiles d'or ses blõds cheueux, & par l'yuoire & l'Ebene, les membres blancs, & les noirs sourcils. En la 3. il l'accompare a vn ieune laurier, par allusion de son nom, & il dit en vn bocage, entendant le lieu ou M. L. nacquit, estant solitaire & apart. Et les rameaux qui y fleurissent, sont ses saintes coustumes. Et les doux chants, sont le doux chanter de sa voix: & cestuy laurier, il dit estre foudroié, & arraché par sa mort, dont il demeuroit triste, ne l'esperant plus voir. En la quatriesme vision, il l'accompare a vne Fontaine, entendue pour son eloquence, qui au mesme bois, ou qu'il auoit veu le laurier auoir sa source, denotãt l'aspreté du lieu, ou elle estoit née. Et aupres de ceste fontaine, à scauoir M. L. n'approchoient bergers ou bouuiers, entendus pour mauuaises coustumes ; mais Nymphes & Muses, ce sont vertus & diuines beautez.

Et lors que luy print plus de douceur de telle veuë, la fontaine fut engloutie, signifiant par la mort de M.L. En la cincquiesme, il l'accompare a vne Phoenix, disant, qu'il luy sembloit qu'il vit au premier vne forme celeste & immortelle, iusques à tant qu'elle vint au Laurier arraché, & au font englouti ; & alors il dit auoir cognu qu'elle estoit dame mortelle, & ceste voiant le Laurier arraché, & la fontaine abimée, comme si elle se desdaignast, elle disparut. dont le coeur de pitie & d'Amour m'ardoit.

En la sixieme stance & vision, en laquelle il l'accompare à vne dame gallarde & belle, qui c'en alloit pensiue entre l'herbe & les fleurs, & par la neige obscure,

& le

& le petit serpent qui la piquoit, il demonstre la subite mort de M. L. Et au dernier il parle à la chanson, disant qu'elle peut dire, que ses visions luy ont crée vn desir de mourir.

CHANSON XLIII.

Quand mon espoir, Amour, estoit fleuri,
Et le guerdon de ma foy toute außi,
Dont i'attendoy merci, on m'osta celle
O mort sans grace, O vie autant cruelle,
L'vne m'a mis en douleur & tourment,
Et à estaint mon espoir aigrement:
L'autre ça bas contre mon coeur m'arreste,
Et ie ne puis qui prinse a sa retraite
Suiure, d'autant qu'elle ne le permet.
Mais au mi-lieu de mon coeur aßise est
Tousiours madame, y tenant residence,
Et de ma vie elle a la cognoissance.

Il se plaint en ceste balade de la mort, qu'elle l'a priué de M. L. & de la vie qu'elle demeure aueceque luy contre son gré, & qu'elle ne permet qu'il puisse suiure sa dame.

CHANSON XLIIII.

Ie ne puis taire, & de faire i'ay doute
Auec ma langue effect contraire au coeur.
Lequel voudroit faire à qui nous escoute,
La haut du ciel sa dame icy honneur;

Amour

Digitized by Google

Amour, comment par parole mortelle
Puis-ie egaler sans l'apprendre de toy
Le fait diuin, & ce que couure & cele
Humilité haute & vnie en soy?
En la prison tant belle, dont or' franche
La noble ame est, elle encor peu tenoit
Deuant le temps que d'elle cognoissance
Premiere i'eu, dont subit car c'estoit
L'Auril de l'an ensemble de mon âge,
Ie cueilloy fleurs au voisin pasturage
D'espoir, qu'ainsi me voir ell' m'aimeroit.
Les toits estoient d'or, les murs d'alebastre,
Les huis d'yuoire, & d'vn luisant saphir
Chaque fenestre, au coeur, d'ou me vint batre
L'aisné souspir, & viendrá le dernier.
De la sortoient armez de pointe & flamme.
Les traits d'Amour, dont comme s'a present
Encor ce fust, froide y pensant i'ay l'ame,
Or qu'vn laurier i'aye me couronnant
D'vn diamant quarré & beau sans tache,
Vn hautain siege au mi-lieu la se vit,
Auquel seul eut la belle dame place.
Vne colonne au deuant en escrit,
De pur cristal auoit toute pensée,
Et par dehors si clere & transparée,
Que souuent aise & triste elle me fit.
Au verd drapeau trophisé de victoire,
Aux dards pointus ardants & clers comme or,
Contre

Contre qui perd aux champs Phebus sa gloire,
Mars, Poliphene & Iupiter encor,
Ou se rend verd & frais tousiours le plaindre,
Ie me vy ioint; & n'aiant le pouuoir
Pour m'aider, prins ie me laissoy contraindre,
Dont pour sortir ie n'ay art, ny sçauoir.
Mais comme vn homme à fois qui plaint, & chose
Qui le coeur tire, & l'oeil voit iointement,
Icelle ainsi par qui en prison close
I'ay l'ame, appui d'vne fenestre aiant,
Qui chose fut seule entiere en son âge,
Ie commençoy voir auec tel courage,
Que i'oublioy moy-mesme en mon tourment.
Estant sur terre au ciel le coeur i'auoye,
Tout autre soin doucement i'oublioy,
Ma viue forme outre ce ie sentoye,
Se faire vn marbre, & ie m'esmerueilloy:
Quand vne dame habille & asseurée
De face ieune, & ancienne d'ans,
Vit de mon front, & cils la demenée
Tant ententifs & soigneux se monstrants,
A moy dit elle, à moy ta douce adresse,
Car i'ay pouuoir autre que tu ne crois,
En vn moment ie fay ioie & tristesse
Plus que le vent legere: & tu ne vois
Au monde rien, que ie ne meine & nue:
Mais comme vn Aigle en ce Soleil la veuë
Tien, & l'oreille en partie à ma voix.

Au iour que celle au monde print sa place,
(Qui nous font bien) les estoiles estoient
En des hauts lieux & eleus, & la face
Auecque amour l'vne vers l'autre auoient.
Par doux regards Chyteree & le pere,
Tenoient les beaus & seignoriaux lieux.
Et les flambeaus pleins d'ire & de colere,
Estoient quasi du tout espars des cieux:
Phœbus n'ouurit onc plus belle iournée,
La terre & l'air rioient, & l'eaue en paix
Fut par la mer & les fleuues menée.
Entre astres tant à nous bien faire prests,
Me deplaisoit vne nue lontaine,
Dont qu'elle en pleurs change, la poeur me meine
Autre ordre au ciel, pitié, si tu ne mets.
Lors qu'elle estoit ça bas chez nous venue
Au monde, au vray qui ne la meritoit
Chose nouuelle, & ia sainte à la veuë,
Et douce encor qu'immeure, elle sembloit,
La perle blanche en or fin qui se serre,
Et or' rampant or' d'vn pas incertain
Elle fit verds, bois, rocs, l'eaue & la terre
Luisante & douce, & d'vne & d'autre main,
Et des pieds l'herbe estre superbe & fraische,
Et fit fleurir les champs par ses beaus yeux,
Et de la voix que mal la langue expresse,
Qui lors laissoit le lait, les vents ireux
Elle appaisoit, dont a l'aueugle monde

Et

Digitized by Google

Et sourd appert, quelle clarté seconde
Elle auoit ia auecque soy des cieux.
Puis quand ell'vint à son fleuri tiers âge,
Croissant en temps ensemble & en vertu,
De gayeté ie croy vn si haut gage,
Ny de beauté onc le Soleil n'a veu.
Les yeux estoient de trait & ioie honneste
Pleins, de douceur & de salut les mots.
Et toute langue est, pour tenir, muette
En ce que seul tu sçais, d'elle propos.
Des rais du ciel sa face est si luisante,
Que vostre veuë à la voir ne suffit.
Et sa prison terrestre belle & gente
Ton coeur de flamme & de tel feu remplit,
Qu'onc nul fut veu ardre en plus douce flamme:
Mais son partir tant soudain à vostre ame
Tost ce me semble, vn viure amer predit.
Aiant ce dit elle à sa roue instable,
Ou nostre fil elle file, r'alloit,
Triste & presage à mon dam, trop croiable,
Car la mort aigre & dure exterminoit
Peu d'ans apres celle, ô ma Chansonnette,
Pourqui mourir tant de fois ie soubhaitte;
Qui plus beau corps occire ne pouuoit.

Le Poëte veut louer M. L. & en la premiere stanse il dit, que poussé du desir il ne peut taire, & neantmoins il craint qu'en parlant il ne face vn contraire effect de ce qu'il voudroit, craignant que pour la

 louer

louer, il n'amoindrist ses louanges. Il monstre puis, que quand il s'enamoura, que la gentile ame d'elle auoit peu de temps esté au corps, & encore la sienne, estant l'an de son Auril, signifiant qu'il estoit entré en sa fleurissante ieunesse. Dont il dit, que subitement il alloit cueiller fleurs, c'est, prendre subiets d'elle d'alentour d'iceux prez, ou qu'il alloit auec elle pour plaisir. En la deuxiesme stanse suiuant la beauté de M. L. il dit, que les murs estoient d'albastre & les toits d'or, cela estoit son blanc corps, qui estoit la prison de l'ame; & le toit d'or, estoient ses blonds cheueux, & le huis d'yuoire, les tresblanches dents, & les fenestres de saphyr, les yeux luisants, par lesquelles fenestres il dit que sortoit le premier souspir, c'est, le premier desir amoureux, & qu'y viēdra le dernier, car au dernier iour qu'il mourra, elles serōt desirées de luy, & desquelles fenestres sortoient les traits d'Amour armez de flesches, c'est, de foudre & de feu, par ou qu'il trēble fort, denotāt quelle fut la terreur qu'il auoit de ses regards, cōbiē qu'il estoit couronné du laurier, qui est priuilegé, que la foudre ne le puisse toucher. Et par le hautain siege de Diamāt, ou la belle dame s'asseoit, il entēd le coeur diamantin d'elle, & par la colonne de cristal il entend son front luisant & cler, lequel se monstrant ioieux, le faisoit ioieux, & se monstrant troublé, le faisoit souspirer. Et sur ce il dit en la troisiesme stanse, que n'estant suffisant de resister a leurs coups, il se laissoit prendre & mener au lieu duquel ny par art, ny par force il ne pouuoit onc sortir. Et estant à vne fenestre, c'est, à celle de l'esprit, il commençoit penser à elle, auec vn tel desir, qu'il oublioit soy-mesmes, & tout son mal. Et par l'esseigne verd il entend le laurier tousiours verd par allusion de son nom, & par les dards ce qui est dit dessus. En la quatriesme il demonstre, que estant la regardant ententiuemēt, la fortune luy apparut, laquelle le voiāt

tant

Digitized by Google

tant arresté aux oeuures du front & des sourcils de M. L. luy dit, qu'il se deuoit conseiller auecque luy, luy donnant à cognoistre, qui elle estoit. En la cinquiesme, la fortune, pour monstrer la grandeur de M. L. declaire sa natiuité, & comment elle estoit au ciel, & que touts les astres & planetes estoient en bonne disposition, quand elle nacquit; mais entre tant des benignes estoiles elle disoit auoir veu vne nue, entendant par icelles l'estoile de Saturnus, qui deuoit rendre brefue sa vie. En la sixiesme la mesme fortune demonstre, quelle elle estoit en son premier & tendre âge, disant que venant en ce bas monde, qui estoit indigne d'elle, estant encores tẽdrelette, elle sembloit vne chose neuue, & resembloit a vne perle mise en or fin, disant cecy pour ses dorez cheueux, & la blancheur de son visage. Puis en la septiesme il suit, cõment elle estoit apres son enfance, & comment elle croissoit en temps & en vertu, dont son coeur ardoit si doucement, qu'onc nul ardoit de si douce flamme; & elle auoit la face si pleine de raions celestes, que veuë mortelle ne s'y pouuoit arrester, mais elle craignoit que son subit partir luy deuoit estre bien tost cause d'vne amere vie. Au dernier le Poëte aiant demonstré, combien la fortune cõptoit d'elle, il se tourne vers sa chanson, disant qu'apres que la fortune luy eut dit ceste triste & dolente, & vraye presageante nouuelle de ses plaisirs, elle se partit.

SONNET CCLXXXIII.

Or'as tu fait, ô mort, pour moy mal à propos
Tout ton cruel pouuoir, or' appauuri l'empire
As d'Amour, & estaint de beauté la lumiere,
Et son plus beau patron en fosse estroite enclos.
Despouillé nostre vie or' as tu de repos,

Et de tout ornement de sa gloire premiere,
Mais la fame & valeur qui n'entre au cemitiere,
De ton effort est libre, aies donc mis les os.
L'autre, de sa clarté, le ciel or' sa retraite
Cõm' d'vn plus beau Soleil tient en gloire & en feste,
Et au monde tousiours il souuiendra du bien.
Pitie de moy, ton coeur en sa telle victoire
Subiugue, O nouuel ange, en la celeste gloire,
Comme ta beauté rare icy vaincquoit le mien.

Il se plaint icy de la mort, monstrant quel dommage elle a fait à tout le monde, aiant vsé toute sa force cõtre M. L. toutefois elle ne rapporte d'elle que des os nus, car la fame & la valeur ne sõt subiectes a la force. Et l'autre, a scauoir l'ame est au ciel, qui la retient cõme vn autre Soleil, & elle sera tousiours au monde en la memoire des bons. Apres il tourne ses paroles a l'ame de M. L. & la priant il dit, qu'en sa si grãde victoire d'auoir acquis le roiaume des cieux, le coeur d'elle soit vaincu de la pitié de luy, comme icy sa beauté vaincquoit le sien.

SONNET CCLXXXIIII.

L'aure, le refrigere & l'ombrage, & l'odeur
Du doux & beau laurier, & sa veuë fleurie,
La lumiere & repos de ma lassée vie,
Celle a pris deuant qui nulluy au monde est seur.
Comme vers nous Phoebus offusqué de sa soeur,
Ma clarté haute ainsi se m'est euanouie,
A la mort, pour secours contre la mort, ie prie,
De pensers tant obscurs Amour m'emplit le coeur,
Ton dormir belle dame a eu peu de durée

Chez

Chez les esprits eleus tu es or reueillée,
Ou l'ame est au giron de celuy qui la fit.
Et si peut le pouuoir de mes vers quelque chose
Aux esprits genereux, consacrer ie propose
Icy bas de ton nom vn perpetuel bruit.

Il se plaint icy aussi de la mort, qu'elle luy á osté celle, qui estoit le refrigere & repos de sa vie. faisant cõparaison de luy demeuré sans la lumiere de ses beaux yeux, à nous quand se fait l'eclipse de Soleil, que nous sommes sans sa clarté. Et il dit, qu'il desire assistence de la mort contre la mort, desirant mourir, pour l'aller retrouuer au ciel, la vie de laquelle il dit auoir esté, cõme vn court somne, & qu'au ciel elle est reueillée. Et au dernier il promet de consacrer en terre son beau nõ auec ses rimes.

SONNET CCLXXXV.

Celle derniere, helas, de mes gayes iournées,
Qui durant ce bref viure estoient rares, luisoit,
Et le coeur deuenu ia tiede neige estoit,
Les tristes d'auenture augurant & troublées.
Comme il a poux & nerfs, & foibles les pensées,
La fieure domestique aprocher qui preuoit,
Ie fu tel, ne sçachant que si subit venoit
La fin de mes douceurs oncques non acheuées,
Les beaux yeux or'heureux, clers & luisants au ciel
De la clarté dont pleut salut & vital miel,
Laissant icy les miens en disette & misere.
D'vn honneste maintien & rare estincellant
Leur disoient, chers amis, aiez paix maintenant,
Vous nous voirrez ailleurs, non en cest'Hemisphére.

Digitized by Google

SONNET CCLXXXVI.

O lamentable iour, ô heure, ô dernier point,
O astres coniurez à mon dam & ruine,
O franc loial regard, que predisoit ta mine,
Quand pour n'estre onc contēt ie partoy droit a point?
Ie sens ore mon dam ie ne l'ignore point,
Car ie croiois (ah foy vaine toute & voirine)
Perdre vne part non tout laissant celle diuine,
O de combien d'espoir va le vent tousiours ioint.
Car ia au ciel estoit ordonné le contraire
De ma mere clarté, dont ie viuoy, de faire
Ce qu'en sa face amere & douce estoit escrit.
Mais i'eu deuant les yeux vn voile si penible,
Lequel ce que ie vy me rendoit inuisible,
Pour ma vie d'vn coup contrister plus subit.

SONNET CCLXXXVII.

Celuy doux, cher, regard, desireux & honneste
Dire sembloit, de moy prens celá que tu peus,
Plus cy ne me voirras des que ton paresseux
Pied, pour partir d'icy aurá fait sa retraite.
Esprit qui en vistesse a Leopard fais teste.
A preuoir tes douleurs niche incurieux,
Comment ne l'as tu veu, & iugé de ses yeux
Ce qu'or' tu vois causer le feu de ma defaite?
Sans mot dire ils disoient plus qu'onc estincellants
O amies, clartez, qui auez si grand temps

Fait

Fait de nous des miroers auecque douceur telle.

On nous attend au ciel trop tempre à vostre aduis,

Mais quicy nous lia mesme a le noeud precis,

Laissant le vostre encor, afin qu'ils vous bourelle.

Il se plaint en ces trois Sonnets, que quand il partit de M. L. il ne s'apperceut qu'elle prenoit licence pour se partir de la terre, & aller au ciel, demonstrant que s'il se fut apperceu, il se fut delié de la chair, & allé deuant elle.

CHANSON XLV.

Terres & mers ia cherchant ie laissoye,
Qui la source est de ma vie & ma ioie.
Mon astre, & non mon vouloir ie suiuoy.
Allant tousiours (tel bien d'Amour i'auoy)
En tout exil aigre, & a luy notoire
Paissant le coeur d'espoir & de memoire.
Le main ie leue or' las, & au dur sort
Et violent, ie me rends en moins fort,
Qui m'a priué de si douce esperance,
Le souuenir seul me preste accointance.
Le grand desir ie pais seul de cest' vn,
Par ou moins foible est l'ame & moins en ieun.
Comme vn courrier à qui faut au voiage
Viande, doit retrencher son passage,
Faillant qui prompt le rendoit, la vertu,
Ma vie lasse ainsi aiant perdu
L'aliment cher, ou les dens a mis celle
Le monde nu qui rend, & me bourelle;
La douceur aigre, & d'heure en heure gref

Mon

Digitized by Google

Mon beau plaisir se fait, par ou le bref
Chemin fournir ie n'espere, & ie tremble:
Bruine ou bien poudre au vent ie resemble
Fuiant, pour plus n'estre icy pelerin.
Qu'il voise ainsi s'il plait à mon destin.
Onc ceste vie à moy ne fut plaisante,
(Amour le sçait à qui tant ie le chante)
Si non par celle, à nous deux qui donnoit
Clarté, & puis qu'au ciel renaistre alloit
Mourant ça bas l'esprit, qui me fit viure:
S'il fut permis, i'ay bon coeur pour le suiure,
Mais que peu fin, tousiours m'ay-ie a douloir
I'estoy, de bien à mon estat pouruoir.
Qu'Amour me fit aux beaus cils apparoistre
Pour me donner autre aduis à cognoistre.
Car tel mourut ia triste & bien dolent,
Qui plus heureux eut esté mort deuant.
Aux yeux ou ia logeant mon coeur eut vie
Iusques à tant que me bannir, l'enuie
De mon dur sort d'vn lieu si riche fit,
De sa main propre Amour auoit escrit
En mots piteux, ce que de bref attendre
Il me falloit de mon si long pretendre.
Beau le mourir & doux alors estoit,
Quand moy mourant, ma vie ne mouroit,
Ains que de moy vie eut la partie chesue.
Or mon espoir espars la mort m'esleue;
Sous peu de terre est mon bien: & ie vis

Et ie

Digitized by Google

Et ie n'y pense onc, que d'vn trembler pris.
Si i'eusse eu ioints au point plus necessaire
Mes peu de sens, sans qu'iceux vint destraire,
Les fouruoiant vn autre pretendu.
I'eusse au beau front de ma dame bien leu,
Ta douceur toute attend sa decadence,
Et ta douleur trop amere or' commence,
Ce qu'entendant doucement a ses yeux
Dessoubs du corps mortel, & ennuieux
Faix de la chair, que pesante ie porte,
I'eusse entrer peu deuant elle la porte
Des cieux, & voir luy preparer son lieu,
Ore i'iray apres tout gris & vieu,
Si tu trouue, homme, ô chanson, sans mal aise
En ses amours, dy, meure estant bien aise,
C'est vn soulas non dueil mourir à temps,
Et bien mourir qui peut, n'aime plus d'ans.

Il se plaint en ceste chanson de la mort de M. L. & en la premiere stanse il demonstre, que quād il viuoit, il luy failloit tousiours s'eloigner d'elle par quelque voiage, bien que ce ne fut par son vouloir, mais pour estre ainsi ordonné par son astre; mais neantmoins il alloit tousiours passant son coeur de la memoire d'elle, & de l'espoir de la pouuoir reuoir, mais à present par sa mort ne luy reste que la memoire, & d'icelle seule il pait son grand desir. Dont l'ame priuée d'vne de ces deux, c'est de l'espoir, deuient debile & en ieun, n'aiant son aliment, dont elle se puisse repaistre. Et ainsi en la deuxiesme stāse, il demōstre auec la comparaison du courrier, auquel par faute de viande

sur le

Digitized by Google

sur le chemin il faut retarder sō cours, car la force d'aller luy faut; qu'ansi au cours de sa vie, aiant par la mort de M. L. perdu son cher aliment, lequel le soustenoit, il se sent tellement affoible, qu'il espere de mourir deuant son temps, ce qu'il voudroit bien, pour sortir tost de la douleur & ennui. En la troisieme, il dit, qu'il desire mourir, disant, que ceste vie mortelle ne luy pleut onc que pour l'amour de M L. mais elle estant morte, il voudroit qu'il luy fut licite de suiure son esprit, par lequel il viuoit. Et il se plaint, qu'il ne s'est apperceu au dernier iour, qu'il se partit d'elle, & qu'il n'a pourueu à son estat pour courrir a la mort deuant elle, laquelle il eut peu voir es beaux yeux d'icelle, faisāt beau mourir, estant encore en bon heur. Il suit en la quatriesme de parler dudit dernier iour, qu'il partit d'elle, & comme elle auoit en ses pitoiables yeux le coup de la mort escrit. disant qu'il fit beau mourir, alors quand luy mourant ensemble n'eut esté morte sa vie, & la principale partie de luy, qui estoit M L. mais il dit, que la mort pour auoir fait partir M. L. auoit diuisé de luy son esperance, qui toute naissoit d'elle, a quoy pensant il tremble. En la cincquiesme il se repét encor, qu'au dit iour dernier il n'a sceu iuger hors de son frōt la mort d'elle, & son malheur, disant, s'il eut eu son entendement auecque soy, qu'il l'eut bien sceu cognoistre, & en sa presence il fut sorti de ceste ennuieuse & pesante char, mais qu'a present il la suiurá vieil & chenu. En fin il dit à sa Chanson, si elle trouue quelqu'vn qui soit ioieux, qu'il cherche de mourir deuant que sa fortune se change, & que celuy qui peut bien mourir, ne face comme il a fait, attendant la mort.

CHANSON XLVI.

Mon viure allegre, & benigne fortune

Et

Digitized by Google

Et mes clers iours, & ma tranquille lune,
Et mon doux stile, & le doux souspirer,
En rime & vers ia penetrants l'ouïe,
Subit changez en dueil me font la vie
Auoir en haine, & la mort desirer.
Cruelle mort, aigre & inexorable,
Par toy ie souffre vn dueil inextirpable,
Et, las, i'auray plaintes en touts mes ans,
Les iours obscurs, les nuits tristes encore,
Mes durs souspirs la rime n'encorpore,
Et mon dur mal passe tout stile & chants.
Ou est conduit, las, mon amoureux stile,
Qui d'ire or parle & de la mort babille,
Ou sont les vers, ou la rime d'vn coeur
Aise & gentil & pensif escoutée?
Ou le parler d'amour mainte nuitée?
Ce qu'or ie pense ou dis, n'est que douleur.
Ia du desir & pleurs i'eu tant de ioie,
Qu'en tout stile aigre vn doux miel ie sentoye,
Lequel me fit veiller toutes les nuits:
La plainte or m'est plus que la mort amere,
Que l'oeil honneste & gay plus ie n'espere,
A mes bas vers vn subiect de haut pris,
Amour mettoit vn cler signe à ma rime,
Dans les beaux yeux, & or vn tristissime
Le temps ioieux par dueil rememorant:
Dont en changeant ie vay stile & pensées,
Et que m'embler des nuits tant ennuiées

O pale

O pâle mort tu vueilles, repriant.
Des crues nuits, le non dormir, me donne,
Et enrouée autre ma rime sonne
Que ja, & rien n'a que la mort pour but.
Mon chant ainsi en larmes se distille,
Et Amour n'a vn si variant stile,
Qui comme or' triste, onc si joieux ne fut.
Nul a vescu plus onc que moy allegre,
Nul jour & nuit vie a plus que moy aigre,
Quand le dueil croit, le stile croit plus fort.
Qui vers du cœur tant espleurez elance:
Ie vis de plaindre or, & ja desperance,
Et contre mort la mort mesme est mon port.
Mort par la mort je suis, & par sa grace
Seule, reuoir ie puis sa gaye face,
Qui l'aure douce & la pluye à mes nuits
Les forts souspirs me fit plaire, & les larmes,
Quand des discours enrichissants mes carmes,
(Mon foible stile Amour haussant) je fis.
Vn piteux stile à present tant si i'eusse
Prendre à la mort ma Laure, que ie sceusse,
Comme Orpheus fit Euridice sans vers,
Car plus heureux qu'onc encor ie viuroye,
Si ie ne puis, qu'vne de ces nuits voie
Ces fonts de pleurs touts deux de l'vniuers.
Maint an, Amour, i'ay mon pesant dommage
Plaint en dur stile & douloureux langage,
Et nuits de toy, moins fieres ie n'attens.

Cela

Celà m'a meu de prier la mort, qu'elle
M'ote d'icy, pour me faire aise, ou celle
Est, qui ma rime a pour plaintes & chants,
Aller si haut si peuuent mes las carmes,
Celle flancquants qui est hors d'ire & larmes,
Et aisé or' rend le ciel du beau front sien.
Le changé stile, aimé deuant (peut estre)
Qu'en noires nuits la mort me venoit mettre,
Elle au cler iour, elle cognoistra bien,
O vous amants, à qui les nuits plus vistes
Semblent, & vers d'amour oiez & dites,
Priez la mort qu'elle me vueille ouir,
Port de misere, & de plaintes l'issue.
Que son vieil stile elle vnefois transmue,
Qui touts contriste, & me peut reiouir.
En peu de nuits aise elle me peut faire,
Et ie la prie en stile aspre, & amere
Rime, mon dueil qu'elle vueille finir,

Il se plaint icy de la mort, qu'elle a fait mourir M. L. la priant, qu'elle l'oste aussi d'icy pour la pouuoir aller reuoir. Dont en la premiere stance, il dit en sentence, que la cause pour laquelle il a en haine la vie, & qu'il aime la mort, est pouce qu'il se voit par la mort de M. L. conduit en soudaine misere. En la seconde il s'addresse à la mort, se plaignant, qu'elle luy a changé tout son heureux & allegre estat. En la troisieme il se plaint, que son amoureux stile soit conduit à parler d'ire & de la mort, & il demande ou qu'ore sont ses vers & rimes que le coeur de M.

de M. L. pitoiable & ioieuse souloit escouter, & ou le deuiser d'Amour; puis qu'il ne pése, cōme il dit, maintenant a rien qu'a plaintes. En la quatriesme il dit, que cōbien qu'il plaignoit, quand elle estoit viue, tel plaindre estoit fort different du present, car auec le desir ce luy fut douceur, estant plein d'esperance. Mais estant par la mort d'elle hors d'espoir, de pouuoir plus reuoir tel regard, le plaindre luy est orc plus amer q̄ la mort. En la cincquiesme il declaire, pourquoy que les rimes estoient lors douces & gaillardes, & maintenant aspres & tristes, disant, qu'Amour mettoit vn doux obiect à ses rimes, l'inuitant à parler des beaus yeux. Mais que maintenant auec la mort de M. L. tout estoit changé en plaintes, dont il va changeant stile & pensées, & il prie la mort, qu'elle le tire de si penibles nuits. En la sixiesme il y ioint, que son repos est chāgé en trauail, & son ioieux chanter en tristes pleurs. Et il dit, que le Roiaume d'Amour n'eut onc tel changement; car comme par sa vie il estoit plus ioieux que iamais, ainsi par la mort d'elle il est si triste, qu'il ne fut onc. En la septiesme il monstre, combien il estoit lors ioieux, & combien maintenant il est triste, & que sa vie est tant à present miserable, qu'elle estoit alors heureuse. En la huitiesme il dit, qu'il n'y a autre chose, qui le puisse consoler, que la mort, laquelle peut faire qu'il puisse reuoir le gaillard visage, lequel viuant sur terre luy faisoit plaire les souspirs & plaintes, lesquels souspirs estoiēt la douce aure, & lesquelles plaintes estoiēt la pluie a ses nuits, voulant dire, que de nuit il souspiroit & pleuroit doucement, quād il risoit, c'est, quand il composoit en rime les pensées d'elite, lesquelles luy creoit M. L. en son entendement, cependant qu'elle viuoit, luy haussant son foible stile. En la neufiesme il desire auoir vn stile compassieux, qui pourroit prendre à la mort sa laure, comme Orpheus son Euridice. mais

ne

ne pouuant cela, il retourne au desir de mourir. En la dixiesme il retourne à Amour, luy monstrāt pourquoy qu'il desire mourir, disant, que depuis que mourut M. L. il a plaint maint an son pesant dommage en triste stile. Et il dit, pource qu'il n'espere moins cruelles nuits de luy, ie me suis mis a prier la mort, qu'elle me leue d'icy, & me conduise a M. L. En l'onsieme il dit, que si ses rimes peuuent aller si haut, qu'elles viennent a elle, elle recognoistra son changé stile de celuy de parauant, lequel par auenture luy pleut deuant qu'elle alloit au ciel, où est la chéfue lumiere, le laissant en continuelles tenebres. En la douxiesme il s'addresse aux amants, qui pour Amour souspirēt a meilleures & plus paisibles nuits, & il les prie, qu'ils prient la mort, qu'elle ne soit plus sourde à luy, mais qu'elle l'escoute, & vienne pour luy. Et qu'elle qui fait triste vn chacun, le faira heureux & ioieux. Et en la derniere il suit son propos de la precedente, disant, que la mort le peut faire en bref temps ioieux, pourtant il la prie, qu'elle vueille mettre fin à ses plaintes :

SONNET CCLXXVIII.

Allez mes tristes vers enuers la dure pierre,
Qui sous terre a caché mon tresor precieux:
Et appellez illec qui responde des cieux,
Combien qu'en bas noir lieu le corps a sa lictiere.
Et dites luy, qu'à moy en ceste horrible & fiere
Mer nauiguant, le viure est ia plus qu'ennuieux,
Mais esparses ça bas ses fueilles curieux
Recueillant, ie la suy tout bellement derriere.
D'icelle seulement viue & morte parlant,
Ains viue, car elle est immortelle à present,

Afin que l'vniuers l'aime, voie & admire.
Et qu'ell' me soit accorte au dernier pas voisin
Ormais, & m'encontrant tel au palais diuin,
Comme elle y est m'appelle, & aupres de soy tire.

Il parle icy a ses rimes, disant qu'ils aillent à la dure pierre, sous laquelle estoit enterree M. L. & que la ils l'appellent, disant à elle, comment qu'il estoit ja las de nauiguer par ces horribles ondes des passions, & perturbations humaines : mais qu'imitant sa rare vertu, il la suit par derriere pas a pas, ce qui est recueiller ses esparses fueilles. Raisonnant seulement d'elle, afin que le monde la cognoisse & aime. Et il la prie, qu'elle luy soit prompte pour le tirer à son à soy dernier iour.

SONNET CCLXXXIX.

Si meriter merci amour honneste doit,
Et si pitié encor a sa force vsitée,
Ie l'auray, car ma foy clere à madame aimée,
Et à l'vniuers plus qu'à Phœbus apparoit,
Elle ia m'abhorroit, or' le sçait non le croit,
Que telle comme or' est ma vueille, la passée
Fut tousiours, & s'elle onc ouit la voix bransleé,
Ou vit le front, or' l'ame & le cœur elle voit.
Dont i'espere qu'en fin ma souspireuse peine
Elle plaindra du ciel, & qu'ainsi vers moy pleine
De pitié, se tournant, elle se monstrerà.
Et quand ie mettray ius cestuy mien corps, i'espere
Qu'auec celle gent nostre, amie estant sincere
De Christ, & de l'honneur, pour moy elle viendrà:

Il monstre icy, que si par aimer honnestement on merite

merite merci, & que la pitie peut tant, qu'elle souloit pouuoir, il a grand espoir de son salut, estant cognue sa pure foy, encor que quand elle viuoit, elle l'auoit suspecte, mais maintenant elle sçait comment sincerement il l'aimoit; dont il dit, qu'il espere qu'elle ait pitié de luy, & qu'a la fin de sa vie elle doit venir pour luy auec celle gent nostre vraye amie de Christ & de l'honnesteté.

SONNET, CCXC.

Entre dames ia mille vne telle ie vis,
Que le coeur assailli i'eu de poeur amoureuse,
Voiant sa face egale, en forme ny douteuse,
Ny fausse, estre aux diuins & celestes esprits.
Rien de terrestre auoient ny mortel ses aduis,
Comme qui du seul ciel se monstra soucieuse,
L'ame souuent pour elle or' bruslée or' frilleuse
Ses deux ailes en point pour la suiure auoit mis.
Mais pour mon fait terrestre elle estoit trop mõtee,
Et peu apres du tout de ma veuë egarée,
Dont encor ie m'engele & pame en y pensant.
O fenestres sans pair hautes, cleres & belles,
Par ou qui tristes rend tant de faces mortelles,
D'entrer trouuoit la voie en corps tant excellent.

Il demonstre icy, que quãd premierement il vit M. L. en vraye image egale aux celestes esprits, il s'enamouroit. Et l'ame desireuse de suiure ses saints vestiges, ouurit les âiles du desir & de l'esperance, qu'elle eut de le pouuoir faire, mais en vain, car le saut estoit trop haut pour sa pesanteur; Et peu de temps apres, il dit, qu'elle se partit de sa veuë, car elle mourut, dont, quand il y pense, il s'engéle.

Digitized by Google

Et il exclame à ses beaus yeux, qui sont les fenestres, par lesquelles la mort, qui contriste mainte personne, trouuoit la voie d'entrer en son beau corps:

SONNET CCXCI.

A l'esprit me reuient, & voire y est dedans,
Qui par Lethes de la ne peut estre chassée.
Telle qu'au temps fleuri ie la vis enflammée
Toute des beaus raions de son astre sortants,
Belle & honneste tant au premier ie la sens,
Et seule & bien vnie & chez soy retirée,
Que ie crie elle vit encor bien disposée,
Et en don ie requiers d'elle ses mots plaisants.
Par fois elle respond, par fois nulle parole,
Et moy cõme hõme errant, qui puis mieux tout recole,
Tu te trompes vrayment, ie dis à mon esprit.
Tu sçais qu'en l'an trois cents mille huict & quarante
Au sixiesme d'Auril a l'heure presidente,
De son corps l'heureuse ame enuers Dieu se partit.

Il dit icy, que pensant a M. L. elle luy vient en l'imagination telle, quelle il la vit en son age fleur; apres apperceuant son erreur, il dit parlant auec son esprit, qu'il ne peut estre qu'elle le soit, estant ia morte.

SONNET CCXCII.

Cestuy nostre caduque & peu durable bien,
Qui n'est que vent & ombre, & qui le nom partage
De beauté ne fut onc si non en ce nostre âge,
Tout entier en vn corps, & ce pour le mal mien.
Car nature ne veut, & plus inique rien

N'est,

Digitized by Google

N'est, que faire riche vn d'vn general dommage,
En vne or' elle a mis tout son grand heritage,
Pardonne moy la belle, ou belle a l'aduis sien.
Telle beauté ne fut neuue onc, ny decouuerte
Par auant, ny sera, croy-ie, mais si couuerte,
Qu'à peine la cognoistre a peu le monde errant.
Elle disparut tost: dont le changer m'agrée
De la veuë du ciel à moy si peu monstrée,
Pour ses beaus & saints yeux complaire seulement.

Il loue icy extremement la beauté de M.L. la disant estre si grande, que la nature la peut faire, ce qui n'aduint onc en aucun autre âge, que la nature ait mis toutes les beautez en vn corps, ne voulant icelle pour faire riche vne, appauurir les autres, toutefois elle le fit en ceste; & de ce sien dire il demande pardõ de toutes les belles dames, ou qui se tiennent pour telles. Mais il dit, que ceste beauté a esté cachée pour estre née en vn lieu bas & humble, mais elle disparut tost, par où m'aide, dit il, changer le peu de veuë, c'est, le peu de cognoissance que i'eu d'elle, cependant qu'elle viuoit, la cognoissant a present assez plus, quand elle est montée aupres des esprits heureux. Et cecy seulement pour plaire a ses deux saintes lumieres.

SONNET CCXCIII.

O temps, ô ciel volants, qui des mortels la ruze
Et aueuglissement, deceuez en fuiant,
O iours plus viste allants que la flesche ou le vent,
Or' par preuue i'entends vostre tour qui m'abuse.
Mais en me reprennant mesmes ie vous excuse,
Car nature à voler les âiles vous ouurant.

Ouurit a moy les yeux, ie les tenoy pourtant
En mes maux, dont ie prends honte & douleur cõfuse.
Et l'heure est ore icy, & elle passe ormais,
De retourner ailleurs en lieu plus seur leur traits,
Et finir la tristesse & la peine infinie,
Et l'ame pour cela ton ioug ne quite, Amour,
Mais son mal, tu le scais, comment & par quel tour
Non par sort, mais bel art & vertu accomplie.

Petracque exclame icy au tẽps & aux iours mal par luy dispensez, apres il les excuse, & il reprend soy-mesme, & que la nature donnoit les ailes au temps de s'esuoler, & a luy des yeux, qu'il deuoit tenir ouuerts à son bien, & il les tournoit vers son mal. Et il dit, l'heure estre icy voire passée, qu'il les deuoit tourner vers plus seur lieu, qu'es vanitez, mettant fin à ses amoureux ennuis. Et tournant son dire vers Amour, il dit, que pour ce sien apperceuoir, l'ame pourtãtne se part de l'amoureux ioug, mais de sõ mal, c'est, du debridé & tropgrãd desir. Et auec quelle estude il face cela amour le scait, car la vertu ne s'acquiert par fortune, mais auec estude & art.

SONNET CCXCIIII.

Celuy qui tant d'odeur que de couleur vaincquoit
L'odorant Orient, plaisant porte-lumiere,
Et les fruts, l'herbe & fleurs dont porte la baniere
L'occident, ou tout bien exquis & rare croit.
Mon doux gentil laurier, ou resider souloit
Toute ardente vertu, & toute beauté chere
A son nombre s'asseoir d'vne honneste maniere,
Mon seigneur & ma diue ensemble a deux voioit.
Ie mis aussi le nid de eleuës pensées

En

En icelle alme plante, & au feu & gelées
Tremblant ardant ie fu suffisamment heureux.
De ses parfaits bonneurs estoit rempli le monde,
Lors que Dieu la reprint, commé chose tant monde,
Et digne d'estre à luy pour ornement des cieux.

En cestuy Sonnet par beaucoup des louâges dõnées a M. L. il entendoit par le doux laurier demonstrer, que quand elle viuoit, il vit Amour s'asseoir à son ombre. Et ainsi comme son seigneur & sa Diue, entendãt l'ame, s'asseoient a l'ombre d'iceluy laurier. que luy encore mettoit en icelle alme, plante le nid de ces eleuës amoureuses pensées. Et il dit, qu'il a esté heureux ardant au feu par les amoureuses flammes, & en la glace trẽblãt de poeur. Et le mõde estoit plein de ses parfaits honneurs, quand Dieu pour en orner le ciel la reprint.

SONNET CCXCV.

Sans Soleil as laißé, & froid & sans clarté
Le mõde, ô mort, l'Amour sãs arc, flesche & sans veuë
Debiles les beautez, la gaillardise nue,
Et vn grand faix à moy pauure desconforté.
La courtoisie au ban, au fond l'honnesteté,
I'ay la tristesse seul non pour moy seul venuë,
Car par toy, de vertu l'alme plante est perdue.
Quel tronc second aurons le principal osté?
L'air, la terre, & la mer encor la race humaine
Plaindre deuroient, qui est sans icelle vne pleine,
Et pré sans fleurs, & cõme est sans bague vn anneau.
Le monde lors qu'il l'eut, n'eut d'elle cognoissance
Moy bien pour qui courroit, de plaindre icy, la chance,
Le ciel außi qui or' de mes pleurs se fait beau,

Il comp-

Digitized by Google

Il compte de combien de mal ait esté occasion la mort, aiant fait mourir M. L. & il monstre, qu'elle a esté telle, que tout le monde en deuroit plaindre. Au dernier il dit, que nulluy l'a cognue, que luy qui est resté pour la plaindre, & le ciel qui se fait beau des plaintes qu'il fait pour elle.

SONNET CCXCVI.

A l'aduenant qu'à moy le ciel la veuë ouuroit,
Et qu'ailes par amour & deuoir i'eu vaillables,
Des cas gays & nouueaus, ie vy, mais perissables,
Lesquels en vn subiect toute estoile espandoit.
Les autres formes tant & du celeste toit,
Hautes diuersement, sans nombre, imperissables,
Pource qu'elles n'estoient à mes sens egalables,
Pour les souffrir, ma veuë assez forte n'estoit,
Dont ce que i'ay escrit, & que i'ay parlé d'elle,
Qui priant Dieu pour moy, paie or' louange telle,
Vn peu de goutes fut d'infinie liqueur.
Car outre son esprit vn stile oncques n'arriue,
Et l'homme aiant la veuë au Soleil ententiue,
Il y voit moins quand plus raionne sa splendeur.

Il demonstre icy, que tout ce qu'il auoit iusques icy dit de la beauté de M. L. a esté touchant celle de son corps; mais que celle de son esprit estoit digne d'autre stile & louange, concluant que tout ce qu'il auoit dit, n'estoit rien au regard de ce, qu'il en eut peu dire.

SONNET CCXCVII.

Mon gage precieux, cher, & doux dont nature
M'a priué, & lequel pour moy gardent les cieux,

La

Las comment ta pitie marche a pied pareſſeux
Vers moy, ô de ma vie vsée nourriture?
Ia tu ſoulois au moins faire de ta figure
Digne mon ſonge, & or' ſans aucun entre deux,
Que i'arde tu ſouſtiens: & pourquoy n'ay ie mieux?
Car pour l'ire ou dedain la haut n'eſt ouuerture.
Vn beau & piteux coeur, qui ſont parfois d'ennuis
Icy bas ſe nourrir, & des tourments d'autruy,
Tant qu' Amour eſt vaincu en ſon propre roiaume.
Toy donc, qui par dedans me vois, & mon mal ſens,
Et ſeul peus finir tels & tant grands tourments,
Les plaintes, par ton ombre appaiſe, de mon ame.

Il ſe plaint icy; que M.L. ne le vient viſiter au ſõne, cõme elle ſouloit, & il luy demande quelle choſe peut retarder tel refrigére puis, qu'au ciel ne logent ny l'ire ny le dedain, par laquelle ire, & dedain ça bas ſur terre vn beau & pitoiable coeur encore ſe pait des tourmẽts d'autruy, tellement qu'Amour eſt vaincu, car aucunefois le dedain peut plus que l'amour. Mais ne pouuãt cecy aduenir au ciel, il la prie, puis qu'elle voit & ſent tout ſon mal, & qu'elle ſeule peut finir ſa douleur, qu'el le vueille auec ſon ombre retourner à le voir, & appaiſer ſon martire.

SONNET CCXCVIII.

Quelle pitié, las, fut quel ange fauorable
Tant, pour la haut au ciel tranſporter mes ennuis?
Qu'encores retourner ie ſens comme ie fis
Ia ma dame, en ſon fait doucement honnorable.
Pour appaiſer le coeur dolent & miſerable
D'humilité ſi pleine, & d'orgueilleux meſpris

Vuide,

Vuide, & telle qu'en haine aiant la mort ie vis,
Et le viure ne m'est or' plus inagreable.
Heureuse elle qui peut auecque son regard
Faire autruy bien heureux, ou par mots qu'autrepart
Fors qu'entre nous deux seuls on ne pourroit entēdre.
Elle disoit, assez ie te plains mon loial
Et cher; mais pour nostre heur ie fus dure a ton mal,
Et autres mots pour faire au Soleil se reprendre.

Il monstre icy auoir impetré ce, pourquoy il auoit prié au precedēt Sōnet, & qu'elle auec sa douce veuë & paroles compassieuses, comme elle souloit, le vient cōsoler, & qu'il en prēd tant de cōfort, qu'il en deuiēt vif, ainsi que par auāt il estoit mort sans sa consolatiō.

SONNET CCXCIX.

Des mets dont à toute heure abonde mon seigneur,
Larmes & dueil, mon coeur, las, a sa nourriture,
Et pensant a sa crue & profonde bleceure,
Ie suis pâle souuent, & souuent en tremeur.
Mais qui premiere onc n'eut ny pareille en sa fleur,
Ny seconde, à mon lict dans lequel, las, i'endure,
Venoit, & sur le bord d'iceluy en posture
Se mit, telle qu'à peine à la voir i'auoy cœur.
Et auecque la main tant de moy requise, elle
Alors les yeux m'essuie, & vne douceur telle,
Qu'onc ne goustá mortel, de ses mots mon cœur sent.
A qui se desconforte, elle dit, la sagesse
Qu'aide? n'est ce assez plaint, desormais dōcques cesse,
Ainsi que ie suis morte, ô si fusses viuant.

Digitized by Google

Il monstre icy de quelle amere viande il se passoit, & à l'encontre de cela quel confort il auoit en si triste estat, lequel seul estoit le retour que M. L. faisoit a le venir reuoir en somne, luy essuiant les pleurs auec sa belle main, & le consolant auec les paroles, qui sont au Sonnet assez cleres par soy.

SONNET CCC.

Repensant au doux œil qui honnore auiourdhuy
Le ciel, & au poil d'or' quand la teste s'encline,
Au front, & à la voix modeste & Cherubine,
Qui ia me delectoit, & or' me donne ennui.
Comment encor ie vis, ie suis bien esbahy:
Ie ne viuroy, si celle (ou bien ie ne deuine
Si l'honneur a le pris, ou la beauté diuine)
Ie n'eusse a m'aider preste a l'aube pour appui,
O qu'elles de douceur chaste & pieuse pleines
Caresses, & comment l'histoire de mes peines
Si longue elle oit & note affectueusement:
Apres quand du cler iour elle semble batue,
Elle retourne au ciel cognoissant bien la rue,
Les ioues & les yeux mouillant egalement.

Il suit de dire de l'apparition, que luy fit M. L. & il monstre premierement d'auoir admiration, comment il puisse viure, repensant a ses excellentes qualitez, desquelles par sa mort il estoit priué. Mais que les apparitions quelle luy fait, le font viure par leurs cōsolatiōs.

SONNET CCCI.

Amour fut d'auenture vne douceur vn temps,
Non que ie sache quand: or' elle est tant amere,
Que nulle plus, celuy qui l'apprend bien l'auere,

Comme

Digitized by Google

Comme ie l'ay bien fait en mes ennuis pesans.
Celle la qui estoit la gloire de nos ans,
Et or' du ciel, lequel ore elle orne & esclaire,
Fut en ses iours assez à mon repos contraire,
Ores elle a priué de tout repos mes sens.
La dure mort m'a prins tout mon bien, & de sorte
Que la prosperité grande encor ne conforte,
Mon triste estat dessoubs d'iceluy bel esprit.
Ie plaignoy, ie chantoy, plus or' ie ne varie
Ma façon, mais le dueil, duquel l'ame est remplie,
Par la langue & les yeux ie chasse iour & nuit.

Il monstre icy, qu'il n'a gousté en l'amour de M. L. onc autre chose qu'amertume, & s'il auoit d'elle (quād elle viuoit) aucun repos (lequel estoit court, & rare) à present par sa mort il en est du tout priué, dont estant par longue vsance accoustumé au plaindre & à chāter, il ne peut changer de stile, mais il chante sa douleur, & il plaint.

SONNET CCCII.

Amour & la douleur ou qu'elle ne deuoit
Aller, poussoient ma langue à plaindre coustumiere,
Pour de celle par qui i'ardois & chantoy dire
Ce qui, s'il estoit vray, iniquité seroit.
Car assez appaiser mon triste estat deuroit,
Celle heureuse, & le coeur auoir prou de matiere
D'aise, celle voiant de si douce maniere
Chez celuy, qu'elle viue au coeur tousiours auoit.
Et ie m'appaise bien auec confort & ioie,
Et voir en cest' enfer encor ne la voudroye,

Mais

Digitized by Google

Mais mourir, & seul viure icy bas i'aime mieux.
Car auec mon esprit entre les anges telle
Haut voler ie la voy, qu'elle onc ne fut si belle
Au pied de l'eternel, le seigneur de nous deux.

Le Poëte aiant plaint au precedent Sõnet, qu'amour luy a esté tousiours chose amere, demonstre icy qu'il s'en repent, & que ce luy doit estre chose agreable, que M. L. est au ciel.

SONNET CCCIII.

Touts les anges eleus, & les heureux esprits,
Bourgeois du Paradis, la premiere iournée
Que madame passoit, la tenoient entourée
D'vn cas tant merueilleux par pitie esbahis.
Quelle clarté est ceste? ils disoient resiouis,
Quelle neuue beauté? car chose tant ornée
En tout ce present âge onc ne fut transportée
De l'errant vniuers iusqu'a cest haut logis.
Elle d'auoir contente vne autre residence,
Auec les plus parfaits a s'egaler s'auance,
Et tournée regarde en derriere par fois.
Voiant si ie la suy, & semble encor m'attendre,
Dont mes veus & discours au ciel touts se vont rẽdre,
Car ie l'oy me prier, que ie me hasterois.

Il demonstre icy auec combien de merueille qu'elle fut veuë entrer au ciel, le premier iour qu'elle partit du mõde, & auec quel recueil elle y fut receuë des anges & esprits heureux: & que bien aise d'auoir changé de logis elle regardoit souuent derriere soy, pour voir si Petrarcque la suiuoit.

SON-

SONNET CCCIIII.

Chez nostre source, O dame, ainsi comme ta vie
Alme requiert, tu es viuant ioieusement,
Assise en vn haut siege, & glorieusement,
Et d'autre que de pourpre & perles enrichie.
O chose entre ton sexe & haute & peu oüie,
Ores au front tu vois du pere tout voiant
Mon amour, & foy pure a moy qui d'encre tant
Ont cousté, & vne eaue a mes yeux infinie.
Et tu sens que sur terre enuers toy tel i'auoy
Le coeur, quel ore au ciel, & que ie ne vouloy
Autre de toy, que voir le Soleil de ta veuë.
Dont, pour la longue guerre amender qui me fit
Abstract du monde auoir a toy seule l'esprit,
Prie, que tost s'arreste enuers toy ma venue.

Il prise M. L. par la celeste gloire, disant comment elle estoit colloquée aupres de nostre & son createur eternel. Et il la prie, puis qu'elle voit au front de Dieu l'amour & la pure foy qu'il porte a elle, & portoit ia, qu'elle le vueille prier qu'il puisse estre tost aupres d'elle.

SONNET CCCV.

Des deux les plus beaux yeux, & la plus clere face
Qui rendoiẽt onc splendeur, & des plus beaus cheueux,
Qui l'or & le Soleil sembler moins raionneux
Faisoient, d'vn rire & dire extreme en toute grace.
Des mains, des bras lesquels sans se bouger l'audace
Auroient defait de ceux qui plus onc orgueilleux

Rebel-

Rebelloient à Amour, des plus beaux vigoureux
Pieds, d'vne qui des cieux y faite tient sa race.
Mes esprits prenoient vie, or' le celeste roy
Auec les hauts courriers tient le plaisir pour soy,
Et moy, las, cy aueugle & lassé ie demeure.
Vn confort seulement à mes peines ie sens,
Qu'elle qui tout le but voit & sçait de mes sens,
M'obtiendra grace, & part chez soy de sa demeure.

Il escrit en ce Sonnet toutes les singulieres parties de M. L. desquelles, il dit, auoir prins vie les souspirs. Et que maintenant le Roy du ciel auec ses âilez courriers, qui sont les anges, en a delectation, & que luy estant priué d'elle & de sa paix, est demeuré nu & aueugle. Mais que luy est resté le confort, qu'il espere, qu'elle luy impetrerà grace, de pouuoir estre auec elle.

SONNET CCCVI.

Le message lequel ma dame en m'appellant
Me mande, i'oy, ainsi qu'il me semble, a toute heure.
Tant change ma partie autant l'interieure
Que l'extreme, & ie suis en peu d'ans rompu tant,
Que ie ne me cognoy quasi d'or en auant,
Le viure accoustumé n'a plus en moy demeure,
Ie voudroy du partir aduertence auoir seure,
Le temps pourtant tarder ne deuroit longuement.
O iour heureux auquel du monde ma retraite
Faisant, ie laisseray diuisee & defaite
Ma corporelle robe, & pesante flocheur:
Et que ie partiray des espesses tenebres,

Volāt tant haut aux cieux beaus, serains & celebres,
Qu'en fin ie pourray voir madame & mon seigneur.

Il escrit icy le desir qu'il a, & l'espoir d'aller vers M. L. & tellement qu'a toute heure il luy semble d'ouir le message qui le rappelle à l'autre vie, car il sentoit que peu à peu il commençoit à faillir. Et il dit auoir laissé la vie accoustumée, qui estoit de suiure les vanitez du monde. Au dernier, il dit, qu'il sera bien heureux au iour qu'il partirá de ces tenebres terriennes, & qu'il ira voir Dieu & M. L.

SONNET CCCVII.

A mon lassé repos ma sainte laure vente,
Et souffle si souuent, qu'vn courage ie prends
De luy dire le mal, que i'ay senti & sens,
Ce que ie n'eusse osé lors qu'elle estoit viuante.
De l'amoureux regard mon proeme i'attente,
Qui fut commencement à mes si longs tourments,
Puis ie suis comme triste & content, & les dents
De l'amour i'ay senti d'heure en heure rongeante.
Ell'se tait, toutefois depainte de pitié
Ell'ferme l'oeil sur moy souspirant en partie,
Et des honnestes pleurs le visage elle pare.
Dont mon ame vaincue en douleur & regret,
Lors qu'au plaindre auec elle vn courroux s'entremet,
A soy-mesme reuient, quand le sommeil s'esgare.

Il demonstre icy, que venant M. L. le consoler, il ose luy decouurir, tout ses trauaux, du premier de son

enamourement, ce qu'il n'osoit faire quand elle viuoit. Il dit depuis, comment en se taisant, elle sembloit toute compassieuse, ornāt son beau visage de larmes. Dont son ame dessoulue du sommeil reuint à soy-mesme.

SONNET CCCVIII.

Chaque iour semble a moy durer plus de mille ans
Que suiure ie ne puis ma guide frāche & chere,
Qui me guidoit au monde, & or' par plus entiere
Voie, me guide a vie aisée, & sans tourments.
Et les abus du monde à m'arrester puissants
Ne sont, ie les cognois, & de telle maniere,
Que le dam ie commence a compter, & le temps.
Et les horreurs encor ie ne crains de la Parque,
Que plus cruellement souffroit le seul monarque,
Pour me faire a le suiure asseuré & adroit.
Et elle est fraischement par les veines passée
De celle la qui fut a moy pour sort donnée,
Et son beau, serain front troublé ne se monstroit.

Il demonstre icy qu'il attend son dernier iour auec grand desir, pour suiure M. L. laquelle, il dit, luy auoir esté guide & connoy, lors qu'elle viuoit sur terre, & à present auec sa sainte vie elle le conduit à meilleur chemin, a sçauoir à son salut, disant, qu'il ne peut estre plus tenu des tromperies du monde, & que telle splendeur luy vient du ciel iusques au cœur, qu'il commence a cognoistre le temps qu'il a mal dispensé. Et il dit, qu'il ne doit craindre la mort, puis que le Roy des cieux la souffroit auec plus grāde peine. Et tant moins

Digitized by Google

la doit il craindre, puis qu'elle est entrée en toutes les veines de M. L. sans auoir troublé son front serain.

SONNET CCCIX.

La mort pour rẽdre amer le doux frõt n'a puissãce,
Mais bien peut le doux front faire douce la mort,
Pourquoy pour bien mourir soigneray-ie si fort?
Celle la, dont i'apprends tout bien, la voie agence.
Et cil' qui de son sang large & par sa vaillance
Du pied rompit les huis du Plutonique port,
Semble par son mourir m'apprester le consort,
O mort, donc ton venir m'est cher, vien & t'auance.
Et ne tarde d'autant qu'il est desormais temps
Et si non? ce fut temps lors que madame aux champs
Elisiens citée, alloit de ceste vie.
Depuis ie n'ay vescu vn iour, & au chemin
Ie fu pres d'elle, & ioint ie suis à elle en fin,
Et de ses propres pieds ma iournée est finie.

Encores en cestuy Sonnet Petrarque dispose de mourir, comme il a fait dessus, & se fiant au conuoy de M. L. & se confortant par la salutaire mort du Sauueur, il prie la mort, qu'elle vienne sans dilay, & qu'il n'est non seulement temps maintenant, mais alors quand elle mourut, car luy depuis n'a vescu, mais il mourut auec elle: & par la il dit, que la mort ne peut rendre amer, ny troubler le beau visage de M. L. quand elle mourut, mais que son beau visage auoit puissance d'addoucir la mort, & pourtant il demande, quel besoing il a pour bien mourir d'autre cõuoy, voulãt dire nul, estant guidé d'elle & de la mort du Sauueur.

CHAN-

CHANSON XLVII.

Quand sur mon lit se mettre au gauche bord
S'en vient mon doux & mon loial cõfort,
Pour en repos mettre ma lasse vie,
Auec ses mots d'accorte courtoisie:
De pitié pâle & de la pœur batu,
O heureuse ame, or' d'y-ie d'ou viens tu?
Lors de palme vne, & vne autre, branchette
D'vn beau laurier de sa poitrine nette
Tirant, ell' dit, des empireens cieux
Serains ainsi ie viens, & des saints lieux
Pour consoler seulement ta requeste.
Humblement grace à elle en mots & faits
Ie rends, & toy comment mon estre sçais,
Ie luy demande? elle lors la triste onde
Des pleurs, en toy qui a iamais abonde
Auec le vent des souspirs va passant
Par tant d'espace au ciel ma paix troublant,
Si fort à toy il deplait, qu'arriuée
Ie suis, partant, a vie plus heurée,
Et de ça bas, les miseres laissant.
Ce qui deuroit te plaire, encas que tant
Comme as monstré, de toy i'estois aimée.
Ie ne plains dy-ie autre que mon malheur,
Comme restant en la nuit de douleur,
Certain tousiours qu'au ciel as ta demeure,
Ce que de pres pour vray tous homme asseure,

Digitized by Google

Quelle chose eut Dieu & nature meu
D'vn coeur si ieune orner tant de vertus
Si destiné le grand bien salutaire,
Et l'eternel, ne fut à son bien faire,
O ame rare, entre rares qui as
Haute vescue auec que nous ça bas,
Pour tout subit puis au ciel te retraire.
Fors que pleurer, helas, que doy-ie moy
Chetif & seul, qui ne suis rien sans toy?
Que ne mourû-ie à laittant au ieune âge,
Pour ne gouster de l'amoureux breuuage:
Lors elle, à quoy te perds tu en tes pleurs?
Combien meilleur leuer de terre ailleurs
Les ailes fut-ce? & ces choses follettes,
Et d'vn faux miel farcies amourettes,
Peser d'vn iuste & non deceuant poix:
Me suiuant, si vray est que tu m'aimois
Cueillant ormais vne de ces branchettes.
Ie voudroy bien demander, lors ie dis,
Quel grand bien soit en ces deux fueilles mis.
Response a toy mesme, elle dit, tu sonne
Toy, dont la plume a l'vne vn tel los donne.
Palme est victoire, & i'ay ieunette encor
Tenu le monde, & moy-mesme sur mor:
Et le laurier, triomphe est dont m'a digne
Fait le seigneur enuers moy tant benigne.
Or si forcé tu te troues d'autruy,
Retourne & prie ainsi secours de luy,

Qu'a

Qu'a ta fin place au ciel il nous assigne.
Est ce le nœud, d'or dy-ie des cheueux,
Lequel me lie encor? sont ce ces yeux,
Ia mon Soleil? lors ell' dit ne t'abuse
Ainsi, croiant comme le sot peuple vse.
Vn esprit nu ie suis au ciel dehait,
Terre maint an ia te que tu cherche' est,
Mais ton trauail afin que ie dispense,
De resembler telle a toy i'ay licence.
Et ie seray plus belle qu'onc deuant
Plus chere a toy si fiere, & bonne estant,
Pour toy & moy causant la deliurance.
Ie plains, & elle essuie auec ses doigts
Ma face, & puis souspire à douce voix,
Et dit des mots de la colére esmeuë,
Dont pourroit estre vne roche rompue,
Puis ie m'esueille, & plus ie ne la vois,

Il escrit en ceste chanson, auec quelles paroles; & de quels endroits souloit M. L. venir pour le consoler, & en la premiere stanse il compte comment, quand elle luy apparut, il deuint tout pâle, & mort par la pitié & poeur, & il demande à elle, & elle luy respond, d'ou & pourquoy elle vient vers luy. Et ainsi iusques au dernier suiuent demandes & responses faciles pour entendre.

CHANSON XLVIII.

Mon ancien, doux & mauuais seigneur
Deuant la roine & sa iudicature

Aiant cité, laquelle le meilleur
Et lieu diuin tient de nostre nature.
I, comme l'or, lequel s'affine au feu,
Chargé de poeur, & d'horreur & de peine,
Ie suis ainsi qu'vn homme comparu,
Qui veut raison, quand la crainte le meine.
Et ie commence: estant ieunet i'ay mis
Le gauche pied, ma dame ou sa puissance
Cestuy a, dont ie n'ay oncques acquis
Qu'ire & dedain, & en telle abondance,
Souffert du mal, qu'en fin ie commençois
Hair ma vie, estant ia aux abois
Mon infinie & bonne pacience.
Ainsi mon temps est passé iusque icy
En flamme & peine: & combien, las, des voies
Honnestes, tant qu'vtiles pour cestuy
Faux, fier laissoy-ie & des festes & ioies?
Et quel esprit est si prompt à parler,
Que mon estat il puisse onc à plein dire,
Tant malheureux, & mon long quereller
Et iuste tant, de cestuy ingrat sire?
O trop de fiel & d'aloë en si peu
De miel: comment d'amertume ma vie
Par sa douceur masquée il a repeu,
Qui m'a fait estre vn de la compagnie
D'Amour, car prompt i'estoy (sauf dy-ie abus)
Pour m'eleuer de la terre la sus,
Or' pour la paix i'ay qui luy contrarie:

D'aimer

Digitized by Google

D'aimer mon Dieu ie n'ay fait mon deuoir,
Par cestuy-cy, ny de moy-mesme eu cure
Par vne dame ainsi en mon chaloir,
I'ay tout penser mis, a vne auenture,
De ce luy seul m'a esté conseiller,
En aiguisant à la pierre mauuaise
Le ieune but tousiours dont à son fier
Et aspre ioug, ie m'esperoy quelque aise
L'esprit cler, haut à quoy à moy chetif.
Et des hauts cieux autre grace donnée?
Si changeant poil ie reste defectif
De varier ma pretente obstinée?
Ma liberté du tout ainsi me prend
Cestuy cruel, que i'accuse, faisant
L'amere vie à moy douce estimée.
Chercher deserts il m'a fait & voleurs,
Et animaux, & l'espine piquante,
Et dures gens, & coustumes & moeurs,
Et toute erreur aux pelerins frequente,
Monts, vaux, & lacs & mers, fleuues & bois,
Et mille rets, en touts quartiers & bandes,
L'hiuer aussi en des estranges mois,
Auec danger present & peines grandes.
Et pour fuir l'autre ennemie à moy,
Et cestuy-cy vn moment non vne heure
Ne me donnoient, dont si ioint ne me voy
Deuant le temps à mort dure & immeure,
De mon salut pitié seule ont les cieux

Non ce Tyran qui se pait glorieux
De voir mon dam, & qu'en dueil ie demeure.
Quand i'estoy sien, ie n'eus onc heure en paix,
Et auoir paix ie n'attends ny l'espere,
Mes nuits chassoient le somne & plus iamais,
Ne le r'auront par herbe ou charactére.
Par fraude & force il s'est sur mes esprits
Fait le seigneur, & puis n'a sonné cloche,
Onc ou i'estoy, que bien ie ne l'ouis,
Et que mon dire est vray & sans reproche
Il scait, car onc ver en vieil bois ne mord
Comme cestuy dans mon coeur, son refuge
Et nid, lequel puis me menasse à mort,
De la vient naistre vn martire & deluge
De pleurs, & mots & souspirs, dont lassant
Ie vay moy-mesme & autruy quant & quant;
Toy qui cognois l'vn & l'autre, le iuge.
De reproche aigre alors mon ennemi
O dame, entends l'autre partie, commence
Qui te faira du vray dont est parti
Cestuy ingrat auoir la cognoissance.
Aux ans premiers cestuy fut mis a l'art
De bourdes vendre autant que des paroles,
Et honteux estre il ne semble, au mignard
Ieu mien tiré, des facheuses escoles
De m'accuser, qui contre l'appetit
L'ay tenu net & pur, lequel souhaite
Souuent son mal, ce qu'or en doux deduit,

Lequel

Lequel mi$\!$sere il appelle, il regrete
A quelque nom par moy seul paruenu,
Qui son cerueau ay si haut estendu,
Ou que ne l'eut seule onc mis sa planete.
Le grand Atride, & haut Achill', il scait
Et Hannibal, amer à vostre terre,
Et plus que touts vn autre cler de fait
Et de vertu, & au fort de la guerre,
Comme ordonnoient leurs astres a chacun,
Que ie laissois en amour de seruantes
Viles tomber; & i'ay dame a c'est vn
Eleu de mille elues excellentes,
Quelle onc nulluy sous la lune voirrá,
Or qu'a reuoir Lucrece sa patrie,
Reuint, & elle vn si doux langage a
De moy, & voix de si douce harmonie,
Qu'vn bas penser ennuieux & mauuais
N'a peu durer deuant elle iamais,
Ceste a cestuy estoit ma tromperie.
Ce fut le fiel & l'ire & le despit
Assez plus doux, que le tout d'autre nulle.
Ma moisson est de bon grain mauuais fruit,
Tel guerdon a, qui vn ingrat adule.
Ie l'auoy tel sous mes âiles porté,
Qu'a cheualiers & dames agreable
Son dire estoit; & si hault exalté,
Qu'entre engins chauds son nom n'est esteignable,
Et de ses dits se fait en aucun lieu

Digitized by Google

Auec plaisir conserue,& or (peut estre)
Il ne seroit qu'vn enroué & vieu
Parleur des courts,& vn vulgaire maistre.
Et ie l'exhauce & diuulgue pourtant
Qu'aprins il a de mon escole tant,
Et d'elle,seule en son temps qui vint naistre.
Et pour compter les bien-faits iusque au bout
Ie l'ay tiré de mainte acte inhonneste,
Car en cas vile il n'a peu prendre goust,
Pour belle à luy promesse qui fut faite,
L'abhorrant ieune,& aux pensers honteux
Et faits,depuis s'estre voüé à elle,
Qui d'autre pas le rendoit curieux,
Et le fit tel comme elle en guise telle
Tout ce qui rare en luy est & d'exquis
Vient d'elle,& moy lequel tant il desame.
Onc pleins d'erreur tant les songes des nuits
N'estoient,qu'il est en celá qu'il nous blâme.
Qui la faueur & grace des le temps
Qu'il me cognut,a de Dieu & des gens
De ce le fier en plaignant se reclame.
Encor cecy va le tout surpassant
Pour droit aux cieux par les choses mortelles
Voler,(qui sont en les bien estimant
L'eschelle à Dieu)ie luy donnoy des ailes,
Car luy voiant au vray qu'elle vertu,
Et combien eut en soy son esperance,
Il pouuoit bien vers le premier eleu

Haut

Digitized by Google

Haut bien monter, d'vne en autre semblance.
Et il l'a dit en rime aucunefois,
Or' il m'oublie, & celle dame belle,
Laquelle à luy pour appui ie donnois,
Et pour colonne à sa vie tant frâile.
Sur ce pleurant, ie criois à grand son,
Il l'a donné, mais tost reprins, moy non
Lors, dit il, mais Dieu qui aimoit icelle.
Au iuste siege en fin & luy & moy,
Moy a voix begue, & luy a haute & crue,
Pour soy chacun, i'attends l'arrest de toy
Conclut: ô dame illustre & entendue,
En soubriant, lors dit elle, il me plait
D'auoir ouï tant au long vostre plaid,
Mais tel procés requiert plus de reueuë,

Le Poëte voulant en ceste chanson peser, si plus de bien que du mal luy fut venu par Amour. En la premiere stanse, il dit, l'auoir fait citer deuant la Roine, entendant la raison. Et la il dit, qu'il se presentoit pâle & mort (cõme l'or qui au feu s'affine) chargé, de douleur, de poeur & d'horreur, en comparaison de celuy qui craint la mort, & demande raison, pour se vouloir excuser de ses erreurs. Dont il dit, commẽt il cõmençoit venir desous le regne d'Amour, & ce qui luy en aduint iusques a la sixiesme stanse, en laquelle Amour luy respond disant, ses raisons, & de combien de bien il luy estoit cause, & cõment il luy auoit apporté fame & honneur, iusques à la derniere stanse; toutes choses faciles pour entendre, qui n'ont besoin d'autre interpretation.

En la

Digitized by Google

En la derniere stanse il dit, qu'attendãt luy & Amour la sentence de la raison, elle fut par icelle differée.

SONNET CCCX.

Souuentefois me dit mon miroër, qui ne ment,
L'esprit las, & l'escorce autrement que ia painte,
Et ma force faillie ormais oste la fainte,
Et ne te cache plus, tu es vieil à present.
Il vaut mieux à nature en tout obeissant
Estre, que rebeller, le temps y met contrainte.
Lors tost cõme par l'eaue on voit la flamme estainte,
Ie me voy reueillé d'vn sommeil long & grand.
Et ie voy nostre vie aller àilée & viste,
Et que plus qu'vne fois sur terre on ne habite,
Et vn mot me resonne au mi-lieu de mon coeur.
D'elle, qui libre or' est de son noeud magnifique.
Mais en ses iours au monde elle estoit tant vnique,
Qu'elle estoit le renom a toutes (sauf erreur).

SONNET CCCXI.

Ie vole tant de fois àilé de mes pensées
Au ciel, que du nombre vn ie pense à mon aduis
Estre de ceux, qui ont y leur tresor assis,
Et sur terre ont laissé leur robes dechirées
Le coeur me tremble a fois par des douces gelées,
Oiant celle pour qui descoulouré ie suis,
Me dire, ami, t'aimant i'honnore or' ton grand pris,
Voiant quant & le poil tes coustumes changées.

Vers

Digitized by Google

Vers son seigneur mené d'elle lors en priant,
Humblement ie m'encline, afin qu'il soit content,
Qu'aussi i'y reste à voir & l'vne & l'autre face.
Ton destin, respond il, est ferme & arresté,
Et vingt ou bien trente ans tarder, prolixité
Te semblera, pourtant cest' vn petit espace.

Petrarque demonstre icy, que conseillé de la consideration de soymesme, laquelle il appelle son fidele miroer, luy est monstré d'elle, qu'il est desormais vieil, & qu'il doit ceder à la nature, car en s'opposant à elle, elle emporte les forces, ce qu'entendant, il dit, que subitement, ainsi que l'eaue esteint le feu, luy se reueille d'vn long & grand sommeil, qui luy auoit long temps celé, comment que le temps se passe vistement, & qu'en ceste vie on ne peut estre qu'vnefois. Et la parole que M. L. dit, suit au Sonnet. 311. au vers septieme, disant. Me dire, ami t'aimant i'honnore. &c. estant la reste assez par soy facile à entendre.

SONNET CCCXII.

La mort à le Soleil, qui m'esblouit defait,
Et en tenebres est l'entiere & ferme veuë,
Cell' dont ieu froid & chaud est terre deuenue,
Mon laurier ore est mort, vn chesne ou ormeau fait.
Dequoy ie voy mon bien, & partie me deplait
Qui face il n'y a nul hardie & abatue,
Ma pensée, ou la rende ardante, & morfondue,
Ny qui la puisse emplir d'espoir & de regret.
Hors de la main de cil' qui pique ensemble & flatte,

Qui

Qui ia par vn torment & mal si long me matte,
Ie me trouue en amere & douce liberté.
Et au seigneur, lequel remerciant i'adore,
Qui du seul cil soustient les cieux, & les remore,
De viure non saoulé ie retourne, ains matté.

Il se plaint icy d'estre demeuré sans la douce veuë de M. L. qui estoit son conuoy, & il se reiouit, que libre des aigres passions d'Amour, il retourne deuotement auec tout son cœur à Dieu, ce que deuant, occupé par le feu, & apres sa mort par les plaintes d'elle, il n'auoit peu faire.

SONNET CCCXIII.

Amour vingt & vn ans me tenoit en l'ardeur,
Allegre dans le feu plein d'espoir en tristesse,
Et puis dix ans plaignant, apres que ma maistresse
Fit le saut iusqu'au ciel, y amenant mon cœur.
Ie suis las desormais, & ma vie d'erreur
Telle i'accuse, en tant qu'a peu pres elle oppresse
La source de vertu, & ie rends & i'addresse
Deuotement ma part extreme a toy, ô haut seigneur.
Et triste & repenti qu'ainsi de mes anneés
I'ay vse, qui deuoient estre mieux emploiées,
Pour pretendre à la paix, & pour fuir l'ennui.
Seigneur, qui pour prison m'as donné ceste cage,
Saue & tire moy hors de l'eternel dommage,
Ie ne veus m'excuser, ie scay que i'ay failli.

Il monstre icy, que M. L. fut aimée de luy vingt & vn ans estant en vie, & qu'apres la mort il l'aimoit encores dix ans, dont lasse & libre de telle amour, il reprend

Digitized by Google

prend sa vie de tant d'erreur. Et auec humble cõtrition il rend ses extremes parties de sa vie au souuerain Dieu, deuant qu'il recognoit, & confesse ses fautes.

SONNET CCCXIIII.

Plaignant mon temps passé ie vay, lequel i'ay mis
Et perdu, pour aimer tant la chose mortelle,
Sans m'esleuer auant l'vne tant que l'autre âile,
Pour faire en moy (peut estre) vn exemple de pris.
Toy qui l'indignité vois de mes maux commis,
Roy du ciel inuisible, en matiere immortelle,
Secours à l'ame fay, las, fouruoiée & fraile,
Et de ta grace emply cela qu'elle a omis.
Tãt, qu'en guerre & tempeste ayant vescu, ie meure
En repos & au port, & que si ma demeure
Fut vaine, ma retraite au moins honneste soit.
Et a ce peu que i'ay encore icy à viure,
Et au mourir, ta main prompte & preste me liure:
Tu sçais que seulement i'espere en ton endroit.

Il plaint encore en cestuy Sonnet ses erreurs, estant triste, que pour auoir mis ses ans à aimer chose mortelle, il ne se soit eleué auec son esprit, ou il l'eut peu faire, & acquester vn haut & cler nõ; & se retournãt enuers Dieu, il le prie pour secours à son besoin, & pour grace de ses fautes, afin qu'auec son aide il passe ses derniers ans paisiblemẽt, & qu'a la fin il puisse mourir en paix.

SONNET CCCXV.

Agreables refus, & rigeur douce & pleine
D'amour chaste & pitié, gaillards & hauts dedains,

Lesquels

Digitized by Google

Lesquels mes sots desirs de feu & flamme pleins
(Or ie le voy) trempoient par conduite plus saine.
Mots qui par courtoisie, & extreme & seraine
Honnesteté, l'oreille estonnoient des humains
De beauté source, & fleur des vertueux desseins,
Qui du coeur m'arrachoit toute pensée vaine.
Diuin regard pour l'homme à bon heur droit, mener
Ore fier pour l'esprit trop hardi refrener
A ce qui se desdit par raison equitable.
Et or' pour conforter ma foible vie adroit,
Ce plaisant varier la racine m'estoit
Pour mon salut, estant autrement incurable.

Il escrit par ce Sonnet, toutes les façons, dont M. L. se seruoit enuers luy, lesquelles estoient la cause de son salut.

SONNET CCCXVI.

Heureux esprit, qui ia par si douce façon
Tournois les yeux vaincquants le Soleil en luisance,
Et formois les souspirs auec la resonnance
Des mots vifs qu'en l'esprit rebombe encor le son.
Ie te vy ia ardant d'honneste affection
Faire entre l'herbe & fleurs aux pieds ta remuance,
Non comme est d'vne dame, ains d'vn ange l'vsance,
De celle dont plus qu'onc i'ay or' la vision.
Laquelle a cil tournant dont es la creature
Tu as laissée en terre auec la couuerture
Douce, par haut destin, en sort qui te venoit.
Phoebus tomboit du ciel, & au monde defaite

Estoit

Estoit la courtoisie & l'amour, ta retraite
Se faisant, & la mort douce estre commençoit.

Il remet icy a la memoire les doux regards de M. L. & le doux spirer, & les angeliques paroles, & le celeste mouuemét. Et il parle a l'esprit d'elle, duquel venoiét les gaillards effects, lequel retournant au ciel, auoit laissé son corps terre. Et il le loue merueilleusement, demonstrant qu'a son partir d'icy se partit toute gaillardise d'amour, tout fait gentil, toute vertu, & toute lumiere, dont le mourir, qui est ordinairement amer a touts, alors commençoit se faire tellement doux qu'õ le desiroit.

SONNET CCCXVII.

Amour donne la main à mon engin de fait
Du trauail, & au foible, hebeté & las stile,
Pour de celle qui est en la celeste ville
Faite immortelle, faire en vers vn vif pourtrait.
Et pour dire son los suffisamment parfait,
Rends mon dire, seigneur, à ce n'estant habille
Par soy, puis que vertu ny beauté si gentile,
Et telle onc n'eut le monde indigne d'vn tel trait.
Tout ce qu'a peu le ciel, il respond, & ma teste,
Et les sages conseils de la hantise honneste,
Tout fut en elle, dont mort nous a degarni.
Du premier iour, qu'Adam ouurit les yeux, exquise
Forme tant ne se vit: & or cecy suffise,
Ie le dis en plaignant, & toy plaignant l'escry.

Il demande icy à Amour qu'il l'aide tellement pour châter les louanges de M. L. qu'il puisse venir au plus

haut d'icelles, & il dit, qu'Amour luy respond tout ce qui suit es six vers.

SONNET CCCXVIII.

Toy qui t'en vas chantant oiselet desireux,
Ou bien ton temps passé plaignant ia agreable,
Te voiant la nuit proche, & l'hiuer effroiable,
Et le iour se partant auec les mois ioieux.
S'ainsi que tu sçau bien tès ennuis trauailleux,
Tu sceusse mon estat, qui au tien est semblable,
Tu viendrois au giron de cestuy miserable,
A partir auec luy les trauaux douloureux.
Si le partage egal se feroit, las, i'ignore,
Car celle que tu plains, peut estre en vie encore,
Dont la mort & le ciel sont si chiches vers moy.
Mais l'heure moins aimée, & la saison presente,
Et des ans la memoire amers & doux me tente,
Et par pitié m'inuite à parler auec toy.

Le Poëte se plaint des ses amoureuses fortunes auec vn oiselet, qui à heure tarde du iour, & a la saison voisine de l'hiuer, alloit à l'entour de son logis chantant. Lequel chanter il faint estre au lieu de plaindre, par la douleur qu'il auoit de voir approcher la nuit, & l'hiuer, & de laisser derriere soy les iours & mois allegres. Disant qu'vn tel estat le sien estoit, par la mort de M. L. Et il dit, parlant à l'oiselet, que s'il sçauoit l'estat de Petrarque, comme ses trauaux propres, qu'il viendroit aupres de luy à plaindre auecque luy ses tristes ennuis. Mais il dit ne sçauoir, si leur parties seroient egales, car celle qui l'oiselet plaint, peut estre encores en vie, de laquelle vie, pour luy auoir osté M. L. la mort & le ciel sont

font si auares enuers luy. Mais de la saison & de l'heure moins agreable, & de la memoire de ses doux & amers aus, qui en douleur les egale, il dit estre inuité à deuoir parler auecque luy de son dam & regret auecque pitié & compassion.

CHANSON XLIX.

Vierge belle, à qui sert le Soleil de manteau,
Le chef Soleil t'aimoit, d'estoiles couronnée,
Tant qu'il cachoit en toy, de sa clarté le seau.
Pour de toy dire, amour me rend l'ame eschauffée,
Mais le commencement me faut, sans ton secours,
Et de cil qui, aimant, en toy se mit; i'appelle,
Et i'inuocque qui a bien respondu tousiours
A tel, qui s'est voüé auecque foy à elle,
Vierge en cas qu'à merci onques des cas humains
Te tourner & mouuoir sceut l'extreme misere,
Vers mon prier deuot encline & teste & mains.
De m'aider en ma guerre outre plus ne differe,
Or que terre ie soy, toy des cieux roine & mere.
Vierge sage, vne, & chef fue au reng du nõbre heureux
De celles qui auoient beauté auec prudence,
Et qui lampe as plus clere, & le feu plus huilleux,
O du peuple affligé bouclier plein d'asseurance:
Contre les coups felons du sort & de la mort,
Sous qui non sauueté, mais gloire on accumule.
O pour l'aueugle ardeur refrigerant confort
Entre les sots mortels ça bas qui fume & brusle.

Digitized by Google

Vierge & iceux beaus yeux, helas, qui desconfits
De la douleur, ont veu la marque impitoiable,
Aux doux membres du corps de ton bien aimé fils,
Vers mon estat douteux tourne toy fauoarble,
Qui priué du conseil me te rend conseillable.
Vierge pure & entiere, & chaste en tout endroit,
De ton gentil enfant ensemble fille & mere,
Dont clarté ceste vie, & ornement reçoit
L'autre, par toy ton fils & du souuerain pere,
(O fenestre des cieux hautaine en ta splendeur)
Pour nostre heur & salut venoit au dernier âge,
Et entre autres seiours voire touts ça bas, l'heur
Tu as d'auoir esté seule l'eleu haut gage.
Vierge benoite qui as conuerti les pleurs,
Et voix plaintiue d'Eue en voix douce & ioieuse:
Fay moy (car tu le peus) digne de ses faueurs
Au supreme Roiaume, aiant ia, ô heureuse,
Sans fin, receuë au chef couronne glorieuse.
Vierge sainte, & la vraye & chefue humilité,
Qui saillie es (estant de toute grace pleine)
Aux cieux, d'ou mon prier est de toy escouté,
Tu nous as cy produit de pitié la fontaine,
Et le iuste Soleil, qui au siecle rempli
D'erreur noire & espesse, vn air serain redonne.
Trois noms tant chers que doux il nous a establi,
De mere, espouse, & fille, ensemble en ta personne,
Vierge riche de gloire, & la dame du Roy,
Qui le ioug a rompu, qui nous tenoit en presse,

Digitized by Google

Et qui a fait heureux le monde & franc d'esmoy,
Dans les plaies de qui, ô vraye sauueresse,
Que mon coeur ie prie ait en paix seure allegresse.
Vierge de tes beautez qui as fait amoureux
Les cieux, & sans exemple es seule au monde née,
Sans premiere, ou egale, ou seconde en touts lieux,
Tes faits purs & pieux, & ta sainte pensée,
Vn vif temple & sacré pour le vray Dieu ont fait
Ton fertil pucellage: & par toy auoir vie
Ie puis bonne & ioieuse, & vn plaisir parfait,
Si parmi ta priere & requeste, ô Marie,
Vierge douce & pieuse, ou estoit abondant
Le peché, y abonde à l'aduenant la grace,
Les genoux de l'esprit ie plie, en suppliant,
Que mon conuoy tu sois, & qu'à meilleure place
Tendre & a bonne fin, mes pas errants tu face.
Vierge clere, & constante en perpetuité
Estoile, en ceste mer furieuse & horrible,
A touts loiaux nochers guide en fidelité,
L'orage auquel ie suis, voy comme il est terrible,
Auquel sans gouuernail ie m'en vay & seulet.
Et ia le dernier cry s'approchant se decele,
Ce non obstant mon ame en toy met son arrest,
Combien que pecheresse, helas, ie ne le cele.
Vierge mais ie te prie, ne permets de mon mal
Rire mon ennemi, & d'y penser ne deigne,
Que nos pechez ont fait qu'en ton corps virginal
Pour nous mortels sauuer de l'eternelle peine

Le grand Dieu a voulu vestir la chair humaine.
Vierge combien de pleurs ia ai-je respandu,
Combien des fols pourchas, & quelle vaine instãce,
Dont riẽ que grand dommage & peine i'ay receu!
Depuis que sur le bord d'Arne i'eu ma naissance,
Or' ceste cy cherchant ore celle autre part,
Ma vie n'a esté autre que trauailleuse,
Beauté mortelle & faits & beaus propos sans art
Leur ont fait mon ame estre en tout deuotieuse;
Vierge sacrée & alme, or' ne tarde long temps,
Car peut estre ie suis en l'année derniere.
Mes iours plus vistement qu'vne flesche enfuiants,
Entre peine & pechez ont parfait leur carriere:
Et nulle autre m'attẽt fors que la mort meurtriere
Vierge telle or' est terre, & tient mon coeur en dueil,
Qui le tenoit en pleurs encor estant viuante,
Et de mes mille maux elle ne sceut vn seul.
Et or' qu'elle l'eut sceu ce qu'or i'experimente,
Ne fut moins aduenu, car autre sien vouloir
M'auroit causé la mort, & mauuais nom à elle.
Or toy dame du ciel nostre Diue & espoir,
Si conuenablement on peut nommer telle.
Vierge haute de sens, toute chose tu vois,
Et ce que ne pouuoit faire, helas, l'autre humaine,
Et qui à la grandeur n'approche en pris ou poix
De ta vertu, mets fin a ma douleur, & peine,
Dont i'auray mon salut, toy gloire ô treseraine,
Vierge en qui i'ay posé mon espoir tout entier,
Qu'au

Qu'au grand besoin tu peus & veus m'aider, prens
De ne m'abbandonner au passage dernier (cure
Ne me regarde, ains cil dont ie suis creature,
Nõ ma valeur, mais biẽ son haut & grãd pourtrait
Lequel d'vn si bas hõme en moy soigner t'enseigne.
Meduse & mon erreur vne pierre m'ont fait,
Dont distillée coule vne humeur toute vaine,
Vierge de saintes pleurs & pieuses remply
Mon foible & lassé coeur, afin qu'vn benefice
Au moins mon dernier plaindre ait d'vn deuot ap-
Et sans fange terrestre embouëe du vice, (puy,
Comme fut le premier de rage plus que riche.
Vierge humaine, & contraire à la superbité,
Du principe commun l'amour te vueille induire
D'auoir pitié d'vn cœur contrit d'humilité,
Car de mortelle terre vn peu & moins que cire,
Si i'ay accoustumé d'aimer a tant de foy,
Que doy-ie de toy faire, ô chose tresgentile?
Encas que releuer par tes mains ie me voy.
De ma condition trop miserable & vile.
Vierge ie sacre & purge a ton nom mes desirs,
Mon esprit & mon stile auecque mes pensées,
Ma lãgue aussi, mes pleurs mon coeur & mes souf-
Ie prie à meilleur gué me monstre les allées, (pirs
Et vueille prendre en gré mes volontez changées.
Le iour estre ne peut fort loin, mais est prochain,
Tant s'envole le temps, qui iamais ne s'arreste,
Vierge seule & vnique: & le coeur sent le train,

Digitized by Google

Dont or la conscience, ore la mort le traitte,
Prie pour moy ton fils vray Dieu en corps humain,
Qu'a mon dernier esprit tant de sa grace il preste,
Que l'eternelle paix aupres de luy i'acqueste.

D'autant que la coustume des plus nobles & anciẽs Poëtes a este tousiours de clorre leurs poëmes auec quelque hymne en louange d'aucune diuinité : Nostre Petrarque fait aussi le mesme auec ceste tresbelle & tresdeuote Chanson, en laquelle (comme triste de ses fautes) louãt la Royne des cieux, il s'efforce de la faire auoir pitié de luy, la priant, comme nous voions en la premiere stanse, qu'a son partir de la presente vie, elle le vueille aider, que son esprit puisse estre receu en la patrie celeste.

Fin des Sonnets, & Chansons, de M. F. Petrarque.



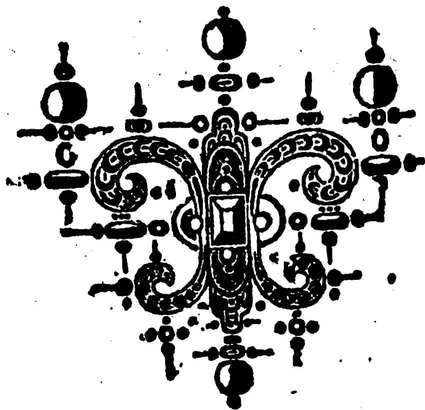
Digitized by Google

L'INTENTION DV POETE SVR les Triumphes ensuiuants.


E Poëte en ces six moralissimes Triomphes escrit les diuers estats de l'homme, lequel estant vn animal raisonnable mortel, a deux principales puissances, l'vne est l'appetit, l'autre la raison : mais l'appetit est accoustumé de gouuerner en la ieunesse, quand les sens ont moindre force, & la raison en la vieilesse. Or apres la vieillesse l'hôme suiuant le cours de la nature, vient à mourir, c'est abandonner le corps, car l'ame, par laquelle il est homme, estât immortelle demeure en vie, & combien qu'en se mourant il soit de la compagnie humaine, & de la terre eloigné, neantmoins il est accoustumé de viure ça bas en la memoire des hommes, par la fame, que de soy il à laissée ; ceste fame, comme toutes autres choses, qui sont sous le ciel, est au dernier vaincue du têps, lequel la met en eternel oubli. Estant puis encore le temps chose finie, il reste vaincu de l'eternité immobile & sempiternelle, par ou que la fame prinse de la seigneurie du têps, vit au pouuoir de l'eternité. Par laquelle chose le premier estat & le premier Triumphe, qui en luy se fait, est de l'appetit, qui suit ce qui delecte aux sentiments, entendu icy par l'Amour. Le second est de la raison, qui par l'âge meur, auec les âiles de l'entendement s'eleue, & vainct, l'appetit dont il faiut au second triomphe, sous le nom de chasteté en la personne de M. L. triomphes d'Amour. Le troisieme est de la Mort, qui prend & oste toutes operations de l'appetit, & de la raison, qui souloient operer en la vie mortelle. Le quatriesme est de la fame, qui apres la mort fait viure par le nom. Le cinquiesme est du Temps qui esteint la fame, & tout ce qui est icy sous les cieux. Le sixiesme & le dernier est, de l'Eternité, qui passe tout

tout temps, car du fini iusques a l'infini il n'y a aucune proportion. Et il fait à noter, que de ces Triomphes les deux premiers se font en la vie mortelle, le troisiesme au partir de l'ame, & les autres trois apres qu'elle s'est desiointe du corps. Et le Poëte les faint touts six partié par vision, partié par imagination, & particulierement il demonstre son estat, & celuy de M. L. c'est, comme il s'enamouroit d'elle, & ce qui luy en aduint, & cõment elle en s'opposant vaincquoit le trop grand desir de luy, & ainsi elle se mourut : & neãtmoins par fame elle demeuroit viuante, & combien qu'auec le temps son nom s'esteingne, elle sera au ciel eternelle.

LES



Digitized by Google

LES
TRIOMPHES DE M. FRANCOIS Petrarque.

LE TRIOMPHE D'AMOVR.

AV temps qui de ne nouueau mes souspirs me (rameine
Par le doux souuenir du iour, lequel estoit
La source du martire, & ma si lõgue pei-
Phœbus ia l'vne corne & l'autre rechauffoit (ne.
Du toreau, & l'infante à Titon alliee
Au seiour ancien engelée couroit.
L'amour, & les dedains, & plaintes, dont flancquée
Elle est, & la saison, au lieu clos reconduit
M'auoient, ou du las cœur toute charge est posée.
La parmi l'herbe estant de plaindre desconfit.
Ie vy vaincu du somne vne clarté tresgrande,
Ou vn bref ieu se paie à douleur sans respit.
Ie vis vn puissant Duc d'vne vaincue bande,
Ainsi qu'est vn d'iceux qui d'heur & gloire heureux
Au Capitole au char de triomphe commande.
Moy inaccoustumé d'auoir celá aux yeux,
Au temps auquel ie suis ore plein de tristesse,
De toute valeur vuide & d'orgueil copieux,

I'auoy

Digitized by Google

I'auoy les yeux pesants & las haucez sans cesse
Vers le rare & hautain & inusité train,
Car rien plus, que l'apprendre, augmēte ma liesse,
Dessus vn char de feu vn garçon inhumain
De quatre cheuaux blancs passants la neige blāche
Tiré, les dards auoit au flanc, l'arc en la main,
Ausquels l'escu ne fait moins l'armet resistence
Sur chaque espaule il eut, autrement du tout nu,
Vne grande aile painte a diuerse plaisance.
Des mortels entouré iusqu'à nombre incognu,
Partié tuez & prins en bataille, & en guerre,
Partié blecez des traits & coups du dard pointu.
Zeleux d'ouïr nouuelle entre eux ie m'y enserre,
Tāt que pour vn du nōbre estre entre eux ie pēsois,
Lesquels deuant le temps la mort a mis sous terre.
Lors ie me tenoy ferme à voir si i'y voirois
Quelque vn de cognoissance en la trouppe serrée
Du roy, qui n'est en ieun onc de pleurs vne fois.
Ie n'y cognus aucun, car la face changée
Leur estoit, si quelque vn de cognoissance y fut,
Par mort, ou par prison cruelle & redoutée.
Vne ombre illec moins triste entre autres apparut,
Qui m'appellant par nom, en me rencontrant, telle
Disoit, grace ont ceux la qui d'aimer sont leur but.
Dont esbahi ie dy, ie ne te cognois, quelle
Raison a toy cognu si seurement me rend?
Il respondoit, la charge ainsi me le reuéle.
Des liens que ie porte, a tes yeux le defend

L'air tenebreux, pourtant loial ami sans tache
Ie te suis, la patrie à toy commune aiant.
Ses mot & son vieil dire a moy ce que la face
Reueler ne pouuoit, decouuroient, & ainsi
Nous montasmes ensemble a vne ouuerte place.
Il commençoit: grand temps est que te voir icy
Ie pensois entre nous, car de toy pour presage
Des premiers ans ton front l'a ainsi aduerti.
Cela fut verité, mais l'amoureux outrage
M'espouuentoit si fort, que ie quitoy le ieu,
La poitrine & les draps monstrent bien le domage.
Ainsi disoy-ie & luy quand il eut entendu
Ma response en riant, il dit, en telle sorte:
Mon fils comment pour toy est allumé le feu.
Lors ie ne l'entendoy, mais sa parole accorte
Or' tant ie trouue ferme estre dans mon cerueau,
Qu'onc escrite ne fut lettre en marbre si forte,
Et ie luy demandoy parmi l'âge nouueau,
Dont la langue & l'esprit prompte ont la hardiesse,
Qu'elles gens dy de grace a comprins ce trouppeau?
D'icy a peu de temps l'intelligence expresse
Par toy-mesmes auras, respond il, & d'iceux
Seras, tel nœud pour toy à ton desceu se tresse.
Et deuant changeras la face & les cheueux,
Que le noeud dont ie dy de ton col se delie,
Et de tes pieds encor à rebeller zeleux:
Mais afin que i'appaise en ce ta ieune enuie,
Ie diray, mais deuant du plus grand qui à nous

Ainsi

Digitized by Google

Ainsi la liberté vole auecque la vie.
Cestuy est cil' au monde, Amour, nommé de touts,
Amer comme tu vois, dont plus de cognoissance
Auras lors que sa loy porteras comme nous.
Enfant doux mais viellard, fier iusques à outrance,
Bien le scait, qui l'esprouue, & deuant les mille ans
Le scauras, dont l'effort iusqu'or' ie vous auance.
Oisuité il eut & luxure a parents,
Qui de suaues nourri l'ont & douces pensées,
Et fait seigneur & dieu ainsi des vaines gens.
Tel est vaincu de luy, des loix plus aggrauées,
Tel, las, mene sa vie aigre, & en grand' douleurs
Sous plus de mille clez & chaines inombrées.
Cil' qui seignorial & fier tant en ses mœurs
Vient deuant, est Cæsar, qui fut de Cleopatre
En Egypte lié entre l'herbe & les fleurs.
Qui triomphe or' de luy, & le tour n'est marastre,
S'il a vaincu le monde, & puis d'autre est regi
Qu'au vaincqueur soit permis de son vaincu s'esbatre.
L'autre apres est son fils, mais toutefois cestuy
Aimoit plus iustement; c'est donc Cæsar Auguste,
Qui sa Liuie enceinte ostoit i a à autruy.
Le troisiesme est Neron sans pitié & iniuste,
Tu le vois bien aller plein d'ire & de dedain
D'vne dame vaincu, qui sembloit tant robuste.
Voy digne de tout los, Marc le bon, & l'humain
Philosophe d'esprit, & harangeur faconde,
Ce non obstant, Faustine icy l'a mis au train.

Digitized by Google

Ces deux pleins de soupçon & de pœur vagabonde,
L'vn est Denis, l'autre est Alexandre Pherin,
Mais sur cil' de sa crainte vn digne effect redonde.
L'autre est qui tant plaignoit sous Antandre la fin
De Creuse, & rauit à cil' son amoureuse,
Qui sur Euandre fit, tuant son fils butin.
Tu as ouï parler d'vn, qui la monstreuse
Amour de sa marastre accorder ne vouloit:
Deceuant son desir par fuite vertueuse.
Mais, las, le bon vouloir & chaste le tuoit,
Tant l'amoureuse Phedre en peruersité dure,
Et terrible, l'amour en haine transformoit.
Et icelle en mourut vengeance d'auenture
D'Hippolite, & Thesée & d'Adriane en tant
Qu'amour la fit mourir, comme or' as l'ouuerture.
Tel condamne soy-mesme, autruy blâmer pensant,
Et tel qui prend plaisir en frauduleuse entente,
Ne se doit lamenter, en cas qu'autruy le prend.
Fameux de tant de los voy-cy qui se presente
Entre deux sœurs mené prisonnier, & la mort
De l'vne à luy, la sienne à celle autre est plaisante.
Celuy qui l'accompagne, est le puissant & fort
Hercule, qui fut prins d'amour, l'autre est Achille,
Qui eut en ses amours vn assez triste sort.
Cest' autre est Demophon, & celle la est Phille,
Icelle autre est Medée, & l'autre apres Iason,
Auec l'amour suiui d'elle par mainte ville.
Et tant qu'au pere & frere estoit sa trahison

Grand-

Grande, tant elle estoit vers son amant plus felle.
De son amour plus digne a son opinion.
Hipsiphile vient puis plaignant encor, & elle
La barbarique amour, qui le sien luy rauit.
Puis celle vient, qui a le titre d'estre belle.
Costoiant le pasteur, qui mal le beau front vit
Tant ententif, de quoy suiuoit celle Comete,
Qui l'vniuers entier tout dessus dessous mit.
Puis ois entre autres pleurs Oenone, qui regrette
Paris & Menelás, Helene, helas, tant bien
Et Hermion citer Oreste a voix secrete.
Laodomie encor Protesilâs le sien,
Argie Pollinice en sa foy plus certaine,
Que ne fut Euriphile auare tant du bien.
Tu ois les cris, les pleurs, la souspireuse aleine
Des misarables, qui emflammées rendoient
L'ame à luy qui les guide à telle fin & peine.
Mes mots les noms de touts onc ne t'exprimeroinnt,
Car non hommes, mais Dieux en grande cópagnie
De Mirtes ombrageux le beau bois remplissoient.
Tu vois Mars accosté de Venus la iolie,
Estant aux pieds & bras & au col de fer ceint:
Et Pluton à part soy costoiant sa rauie.
Tu vois Iunon ialouse, & Phoebus au blond teint,
Qui l'âge & l'arc souloit tenir pour chose floche,
Dont en la Thessalie il fut apres attaint.
Que doy-ie dire? tout en vn coup ie decoche,
Touts les Dieux de Varron sont icy prisonniers,

Et de

Digitized by Google

Et de rets infinis Iupiter à la coche
Vient deuãt enchainé, marchãt tout des premiers.

En cestuy premier Chapitre Petrarque compte, que des amoureuses passions estant reconduit a la solitude de Vaucluse, comme vn lieu qui pour l'amour de M. L. pouuoit donner quelque repos a sa trauaillée vie, vaincu du somne du printemps, au mesme iour & a la mesme heure, qu'il s'enamouroit premierement d'elle, remettant en son esprit pensif ses premiers trauaux, il vit Amour aller triomphant de ceux qu'auec ses dards d'or il auoit vaincu : & deuenu desireux de cognoistre aucuns d'iceux ; il dit, qu'vne ombre se sequestrant de la trouppe, luy donne la cognoissance de plusieurs, comme il le monstre au Chapitre precedent tout au long.

DV TRIOMPHE D'AMOVR
CHAPITRE II.

IA lasse se trouuant, mais non saoule ma veuë,
Or' deça or' dela ie me tournoy, voiant
Choses à recorder de trop longue estendue.
Le cœur s'en alloit prins de diuers discours, quand
Tout a soy le tiroient deux, lesquels mãche a mã-
En raisonnant passoient ensemble doucemẽt. (che
Leur estrange maintien me meut plein d'elegance,
Et leur parler estrange obscur en mon endroit,
Mais par mon truchement i'en eu la cognoissance.
Puis leur estat sachant plus seur en mon exploit
Ie les aborde, entant que ia l'vn esprit estre

Ami à nostre nom, l'autre ennemi souloit.
I'alloy vers le premier en commençant ô maistre
Guerroieur Masinisse, or' par ton Scipion,
Or' par ceste à parler icy me vueille admettre.
Il dit, me regardant, qui espie est si bon,
Volontiers ie voudroy premierement entendre
De l'vne mienne, & l'autre ardante affection.
Ie respondoy, mon estre à tel cognoisseur tendre
Ne peut, car ou la flamme est petite, si loing
Vn grand fruit de clarté d'elle on ne doit attendre.
Mais ton renom Roial peut s'ettendre a tout coin,
Et tel par le beau noeud d'Amour à toy se lie,
Qui ne t'a veu iamais, & ne te voirra poin',
Or' si cestuy te guide en paix dy-ie, t'en prie,
(Et ie monstroy leur Duc). quel coupleau est cestuy
Loiale, à mon aduis, chose & peu plus ouie.
Ton parler de mon nom si prompt, que l'as oui,
Il dit, & que le scais par toy-mesme m'asseure,
Mais ie diray pour l'ame alleger de l'ennui.
En ce prince-homme aiant du coeur la part meilleure
Assise, & que Lelie a peine y eut son los,
Par tout ou ses drapeaux furet, i'eu ma demeure.
La fortune seraine il eut à touts propos,
Mais non à sa vertu, & sa valeur egale,
Qui auoient en son cœur plus qu'en autre onc repos.
Apres que des Romains la coste occidentale
Extreme vit les fers, tant à leur grand honneur
Là par amour estoit nostre amitié natale.

Digitized by Google

Ny iamais en deux cœurs ardoit telle douceur,
Ny peut ardre onc ie croy, mais, las, aux pretendues
Amours, i'eu peu de nuits, & chices a mon heur.
Au nuptial plaisir en vain, helas, conceuës,
Car sur nostre fureur faire excuse il n'aidoit,
Et les chaines du noeud tant iuste estoient rompues.
Celuy qui plus tout seul que l'Vniuers valoit,
Auec son saint parler faisoit nostre diuorce,
Et de touts nos souspirs rien ne se soucioit.
Et combien qu'il le fist, dont encor ie m'escorce,
Pourtant vne vertu reluire en luy ie vis,
Aueugle est, qui ne voit du cler Soleil la torche
Grande iustice semble vn forfait aux transis
D'Amour, mais tel conseil d'vn ami tant sincére,
Fut comme vn grand rocher aux amoureux aduis.
L'amour me le fit fils, l'honneur me le fit pere,
Frere les ans, par ouceder il me fallut,
Mais auec l'oeil troublé, & l'ame toute amere.
Ainsi ma chere amie & eleuë mourut,
Qui au pouuoir d'autruy desiá se voiant estre,
Mourir plustost que viure en seruitude eleut.
Et moy de ma douleur ie fu ministre & maistre,
Car le prieur si fort en sa priere ardent
Me fit plustost vers moy qu'euers luy mal cõmettre.
I'enuoioy le venin à elle si dolent
D'esprit, comme ie sçay, & ce qu'encor croit elle,
Et toy si tant, ô q[illegible] d'amour as iugement.
Vn plaindre i'acquestoy, las, d'vne espouse telle

Digitized by Google

En elle tout mon bien & mon espoir total,
Perdre plustost i'aimoy, qu'estre a ma foy rebelle.
Mais cherche desormais si tu vois en ce bal
Quelque admirable cas : le temps n'est arrestable,
Qui à d'oeuure beaucoup rend le iour inegal.
En pitié le bref temps à la flamme admirable
De deux si bons amants i'alloy considerant,
Et le coeur à la neige au Soleil i'eu semblable.
Quand dire ie l'ouy sur le passer auant
Cestuy vrayment par soy ia ne me desagrée,
Mais de les haïr touts i'ay le coeur tout constant.
O Sophonisbe dy-ie aiés l'ame appaisée,
Car ta Cartage ia par nos mains succomboit
Trois fois, & au tiers coup elle estoit ruinée.
Et elle; autre ie veus qu'aprins de toy me soit,
Tes Latins ne rioient, si bien pleuroit l'Aphrique
A tes historiens demande, si i'ay droit.
Lors en la grande trouppe auec elle s'intrique
Son ami, & le nostre auecques vn soubris,
Priuãt nos yeux des leurs sans faire autre replique.
Comme vn homm' qui cheuauce en vn douteux païs,
Et ia a chaque pas en s'arrestant regarde,
Retardant son chemin à prendre tant d'aduis.
Ainsi faisoient ma marche estre douteuse & tarde
Les amants: qui me font encore conuoiteux
De sçauoir en quel feu, & combien chacun arde.
A la gauche vn ie vis hors du chemin, de ceux
Vn semblant qui la chose egale à leur enuie

Trouuent,

Digitized by Google

Trouuent, dont puis ioieux ils vont & vergogneux.
Faire vn don à autruy de sa femme & amie,
O neuue courtoisie, ô plus qu'extreme amour,
Tant qu'ell' mesmes hôteuse ensemble & reiouie.
Du change sembloit estre; & parlant du beau tour,
Et leurs douces amours ioints ils firent leur voie
Souspirants la Sorte & leur roial atour.
A iceux trois esprits ie tiroy qui la voie
Retirée auoient prins pour faire autre chemin,
Et au premier m'attends en priant ie disoye:
Luy escoutant le son du langage Latin,
Se retenoit vn peu alteré de visage,
Et puis de mon vouloir estant comme deuin.
Disoit, ie suis Seleuce, & cestuy mon lignage,
Et fils Antioche est, qui grand' guerre menoit
Aux tiens, mais sur raison la force a l'aduantage.
Ceste fut ia ma femme, apres luy l'espousoit,
Dont ie luy faisoy don pour d'amoureux supplice
Le sauuer, & le don licite à nous estoit.
Nostre sort est commun, comme or' vois, Stratonice
Est son nom, & quel soit de nostre amour l'effort,
Tesmoigne assez au vray l'indiuisible indice.
De ne regner plus ceste à moy fit vn accord,
Ie quittoy mon plaisir, cestuy sa chere vie,
L'vn & l'autre estimant bien meriter sa mort.
Et sans l'aide discrete en telle maladie
Du Phisique gentil, qui bien s'en apperceut,
Son âge sur la fleur sa carriere eut finie.

Digitized by Google

Taisant, aimant, la mort assommé quasi l'eut,
L'aimer, las, force estoit, & vertu fut le taire,
Vraye estoit ma pitié dont secours il reçeut,
Ce dit il, & comme vn à qui le changer plaire
Souloit, cessant de dire il retournoit ses pas,
Tant qu'à luy dire a Dieu mal ie sceu satisfaire.
Ie restoy triste, & plein d'vn souspireux amas,
Alors que de mes yeux l'ombre fut absentée,
Qui de ses mots mon coeur ne desengageoit pas.
Iusque à ce qu'on me dit trop en vne pensée,
Tu pauses ou tu vois telle diuersité,
Veu que la bresueté du temps ne t'est cachée,
Xerses de tant d'armez en la Grece aßisté
N'alloit, que des amants il n'y eut dauantage,
Nuds & prins, tant que l'oeil de les voir i'eu matté.
De naissance diuers si bien que de langage,
Tant qu'entre mille d'vn le nom ie ne sçauois
Des peu que ie cognus, l'histoire tesmoinage
Faira, l'vn fut Persé, & sçauoir ie voulois,
Comment l'Egyptienne Andromade cherie
Tant fut de luy, qui eut l'oeil & le poil Nilois.
Puis le vain amoureux, qui trouuant tant iolie
Sa beauté propre fut la desirant destruit,
Seul pauure d'auoir eu d'elle telle copie.
Qui deuint vne fleur belle sans aucun fruit,
Et celle, dont il fut aimé ia en voix viue
Vn dur & sec rocher son corsage se fit.
Iphis y fut encor, qui la main eut actiue,

Tant

Tant a son mal, qu'aimant autruy il fut amer
A soy, auec plusieurs autres a tel conuiue.
Et croix damnez, touts gens qui auoient par aimer
La vie en haine, encor vne moderne suite
S'y vit, mais ce seroit perdre temps les nommer.
Puis deux dont par l'amour l'vn l'autre oncques ne
Alcione & Ceix au riuage marin, (quite
Au plus doux temps d'hiuer accomodãts leur giste,
Du long d'eux tout pensif Esace par chemin
Esperie cherchant ore sur vne pierre
Assis, ore sous l'eaue, or' à voler enclin.
Et la fille ie vy de Nisus fausse & fiere
S'enfuir en volant, Athalante courrir (riere.
Restant pour vn beau front & trois iets d'or der-
Et Hippomanes ioint, en cela singulier (ses
Qu'entre tant des amants des courses malheureu-
Seul de victoire il peut vantant se reiouïr.
En ces vaines amours & choses fabuleuses
Ie vis Athis auoir Galathée au giron,
Et Polipheme hurler, & faire voix hideuses.
Et ondoier aussi Glaucus en compagnon
En la trouppe sans celle, a luy semblant plus gente,
L'autre amie appellant fiere, autre la raison.
Et vn ia de nos Roys Picus & sa Canente
Vn bel oiseau pour elle or', mais qui le mua.
Luy a le nom laissé, & la Roiale mante.
La plainte d'Egerie au lieu d'os ie vy la,
Et Scille en aspre roche & dure conuertie,

Digitized by Google

Dont la mer de Sicile infamie acquestà.
Et iusque à desespoir, qui dolente & marrie
La plume manioit de la plus noble main,
Et le fer nu de l'autre à elle emblant la vie.
Auec sa viue dame encor y fut du train
Pigmalion, & mille autres qu'en Aganippe,
Et Castali i'ay veu faire vn chant plus qu'humain,
Et d'vne pome en fin abusée, Cidippe.

D'autant que naturellement l'esprit humain est desireux d'entendre & sçauoir, & tāt plus qu'il voit, tant plus il s'enflāme pour sçauoir: Le Poëte en ce Chapitre dit qu'il estoit ia lasse nō saoulé de voir l'espesse troupe des miserables amants, par ou regardant or' deça or' dela, il vit passer deux ombres, l'vne de Masinisse Roy des Massuliens, & l'autre de Sophonisba, iadis femme de Siphax Roy de Numidie : & aiant entendu qui ils estoient, il entroduit des autres de main a main, auec lesquelles il raisonne & parle.

DV TRIOMPHE D'AMOVR
CHAPITRE III.

D'Vn esbahissement si plein i'auoy le coeur,
Que i'estoy cōme vn hōme à parler incapable,
Qui guette, en se taisant, cōseil d'autruy plus seur,
Quand mon ami que fais, qu'est ce tant admirable,
Que tu penses, me dit, & bien ne le sçais tu,
Qu'aussi ie suis du reng de suiure inexcusable?
Frere, ie respondoy, mon estre t'est cognu,
Et l'amour de sçauoir que i'ay si tresardante,

Que

Digitized by Google

Que l'oeuure se retarde auec le pretendu.
Et luy, i'auoy cognu taisant ia ta pretente,
Qui sont ceux cy encor tu voudrois bien sçauoir,
Si ie puis, ie rendray ta volonté contente.
Tu vois celuy de touts honnoré grand à voir
Pompé qui iointe a soy mene sa Cornelie,
Du vile Tholomée encore se douloir
L'autre de plus loin est le grand Grec, à sa vie
Clitemnestre & Egiste aspirer ignorant,
Or vois tu comme Amour a la veuë esblouie.
Autre loy, autre amour, Hipermestre la tant
Que Pirame tu vois, & Thisbe a l'ombre au sable,
En la fenestre Heron, Leandre en mer nageant.
Iceluy si pensif est Vliss' l'ombre affable,
De la chaste compagne attendu & prié,
A qui par amour Circe estoit tant dommageable.
D'Amilcar l'autre est fils en tant d'ans non plié
Deuant l'effort Romain, & la Thusque banniere,
Qui fut de femme vile en Apouille lié.
Celle qui son seigneur tondue à la maniere
D'vn homme suit, iadis en Ponte Roine estoit,
Comment domptée elle a prins estat de Chābriere?
L'autre est Portie au fer & feu qui s'addressoit,
Iulie celle autre est, de dueil toute abatue,
Voiant au feu second son mari plus adroit.
Au grand pere trompé deça tourne la veuë,
Lequel ne se repent, ny regrette auoir fait
Seruice quatorse ans, pour Rachel son eleuë.

L'amour

Digitized by Google

L'amour qui croit par peine illustre plus se fait.
Le pere de cestuy tu vois, l'aieul encore
Comment pour exiler auec Sare il fut prest.
Puis voy comme en Dauid tellement s'encorpore
La cruelle orde amour, que par force il commit,
Ce qu'en vn lieu obscur & ereux puis il deplore,
Vne telle bruine, il semble qu'obscurcit
Du plus sçauant enfant la renommée clere,
Et qu'en tout du Seigneur elle le departit.
Voy l'autre aimãt d'vn coup & desaimãt faux frere
Auec sa soeur Tamar, voy la qu'a Absalon
Dolente & dedaignée elle le tort auere.
Et deuant elle vn peu vois le puissant Sampson,
Qui plus que sage fort par les ris hipocrites
A l'ennemie met, las, la teste au giron.
Entre tant des estocs & lances Assirites,
Amour & le sommeil & vne vefue vois
Auec le beau parler & ses ioues polites.
Vaincre Olopherne, & tost r'aller vers ses bourgeois
Auec l'horrible sac n'aiant que sa seruante
Pour compagne, à minuit, louant Dieu de sa voix.
Tu vois encor Sichen au sang qui l'ensanglante
De sa chair circoncise issu & de sa mort,
Et le pere, & le peuple auoir fin accordante.
Cecy luy vint d'aimer soudainement si fort,
Assuere & son amour voy, & en quelle sorte
Pour en paix la porter qu'il cherche auoir confort.
D'vn noeud se deliant, d'vne corde plus forte

Il se

Digitized by Google

Il se lie (tel philtre & mal s'arrache ainsi)
Comme le clou par clou hors d'vne asselle ou porte.
Veus tu voir en vn coeur ioie ensemble & ennui,
Miel & fiel, voy d'Herode horrible & fier la face,
De cruauté qui fut & d'amour assailli.
Voy ia comme il ardoit, & comment puis il mache
Son coeur tard repenti, las, de sa cruauté,
Et qu'en vain d'appeller sa Marianne il tache.
Voy trois dames d'amour pleines & de beauté,
Procris, Artemisie, auec Deidamie,
Et des hardies trois en leur meschanceté,
Semiramis, Biblis, & Mirrha sa manie (taint
Plaignant, & comment chaque a vergogneux le
De leur voie illicite & deffamée vie.
Voy ceux dont au papier tant des songes ont paint
Lancelot & Tristan, & l'autre trouppe errante,
Qui iusques a l'agon l'errant peuple contraint.
Voy Gineure & Isotte & autre mainte amante,
Et la couple Arimine ensemble en douloreux
Souspirs, en air iettant vne voix gemissante.
Ainsi, dit il, quand moy comme vn homme douteux,
Du mal futur, & qui tremble auant la trompette,
Et qui ia sans qu'aucun le presse, va poeneux,
I'auoy la couleur morte, alors qu'vne ieunette
Iointe i'eus au costé, qui surpassoit au chois
Vn blanc & beau coulomb par estre pure & nette.
Elle me print, & moy, qui fait serment aurois,
Que contre vn homme armé i'eusse fait resistense,

Par

Par mots & par semblants lié ie me trouuois.
Et comme auoir du vray ie pensoy souuenance,
En riant mon ami, vers moy venoit plus pres,
Pour de mon deplaisir augmenter la puissance.
Et me dit en l'oreille, a cil' des assemblez.
Or' parle à qui tu veus, sans que ie te conuoie,
Puis que d'vn mesme poix nous sõmes touts souillez.
Vn de ceux la i'estois à qui plus autruy ioie
Déplait, que son mal propre, icelle la voiant,
Qui de ma liberté & ma paix fit sa proie.
Et ainsi que le dam i'entends tardiuement,
Sa beauté par la mort la vie me rauage,
D'amour & ialousie & d'enuie bruslant.
Ie ne tournoy les yeux de son gentil visage,
Comme vn homme malade, & qui aualle vn fruit,
Qui doux estant au goust, au salut fait dommage.
I'estoy sourd & aueugle a tout autre deduit.
En la suiuant par voie incertaine & douteuse,
Tãt qu'encor quãd i'y pẽse, horreur i'ay en l'esprit.
La veuë d'alors i'eu baißé & larmoieuse,
Et le coeur tout pensif, & vn desert logis,
Fonts, fleuues, bois & rocs & terre montagneuse.
Et des pensers & pleurs & d'encre i'ay depuis
Mouillé tant de papier, tant encor i'en dechire,
Tant i'en appreste encor, & apresté i'emplis.
Des lors du parc d'Amour ie sçay bien le martire,
Et qu'etre espoir & crainte on s'y trouue en effroy,
Dans le front ie le monstre à celuy qui sçait lire.

Et

Et celle brusque & fiere & gaye aller ie voy,
Estant de ma depouille, & sa vertu hautaine,
Qui n'a aucun souci de mon mal, ny de moy.
D'autrepart si i'ay l'ame au iuger bien certaine,
Ce seigneur qui du monde est par force vaincqueur,
La craint, &, las, sa pœur l'esperance m'emmeine,
Car force à me defendre encor ie n'ay ny coeur,
Et cil dont i'esperois aide, à elle fait feste,
Et auecque maint autre il m'escorce en rigeur.
Il n'y a nul qui lie ou peu ou beaucoup ceste
Si sauuage & rebelle, & solitaire allant
Des enseignes d'Amour ell'prend loing sa retraite.
Et au reng planetique a Phoebus peut vraiment
Sa façon singuliere & propre estre egalée,
Ses ris & ses dedains, & son raisonnement.
La cheueleure esparse au vent ou d'or treßée,
Et les yeux qui bruslants d'vn celeste flambeau,
Tant m'enflāment, qu'au feu ardant ie me recrée.
Qui pourroit le maintien, haut, pacificque & beau,
Parlant onc egaler, & la vertu cognue?
Ou mon stile est tout tel qu'a la mer vn ruißeau.
Choses neuues que ia telle vne onc ne fut veuë,
Ny pour voir est encor plus qu'vne seule fois,
Ou muette on voirroit toute langue & perdue.
Prins ainsi ie me trouue, elle libre a son chois
Et iour & nuit ie prie (ô estoille cruelle)
Et de mille vne fois à peine elle oit ma voix.
Dure est la loy d'amour, toutefois bien que telle

Il la

Digitized by Google

Il la nous faut garder, car le ciel bien à point
D'elle antique a orné la terre vniuerselle.
Comment de soy le coeur, or' ie sçay, se desioint,
Et comment paix & guerre & treues il procure,
En courant sa douleur alors qu'autruy le point.
Et comment tost le sang emotion endure
Ie sçay, & puis espars fait les ioues rougir,
Si la vergogne ou peur le suiuent d'auenture,
Et comme entre les fleurs le serpent pour trahir
Se cache, & entre deux on dort & on espie,
Et comment on se meurt & languit sans languir.
Et la trace chercher ie sçay de l'ennemie
Mienne, & de la trouuer craindre & non ignorer,
Comment peut en l'aimé se transformer l'amie,
Ie sçay entre vn bref rire & vn long souspirer
Souuent changer estat, & vouloir & la face,
Et viure quand le coeur l'ame vient deserer.
Ie me sçay mille fois tromper en peu d'espace,
En le suiuant ie sçay par tout ou fuit mon feu
De loin ardre, & de pres n'estre rien qu'vne glace.
Ie sçay comment l'esprit de l'amour est battu,
Et qu'il faut que de la toute raison exile,
Et comment le coeur va diuersement fondu,
Et comme vn peu de corde vne belle & gentile
Ame lie en ses rets apart & seule estant,
Et quand nul à defendre icelle s'offre habile.
Ie sçay comme Amour darde, & comme il va volant,
Et comme or' il menasse, & comme or' il bastonne.

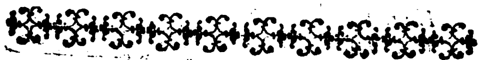
Et com-

Digitized by Google

Et comme il ose entrer par force derobant.
Et comme l'inconstance en ses roues foisonne,
Et qu'entre espoirs douteux le mal à plein apert,
Et comme en promettant la foy il abandonne.
Et comme aux ossements il tient son feu couuert,
Et vne occulte plaie en nos bouillantes veines,
Dont la mort est publique, & le feu decouuert,
La vie des amants en somme entre incertaines
Erres, ie sçay hardie estre en pœur & desir,
Car vn bien peu de doux se paie à grandes peines,
Et ie sçay leur façon, leur chant & leur gemir,
Leur silence subit, leur rompue parole,
Et leur ris peu durable, & leur long deplaisir,
Et comment miel trempé de l'aloine console.

Voiãt le Poëte la trouppe des amants, il prenoit telle admiration, qu'en regardant il estoit comme vn homme qui ne peut parler, mais se tait, attendant qu'vn autre le conseille. Alors l'õbre de son ami, qui le guidoit, & admonestoit, luy dit ce qu'il pensoit, car plus qu'il estoit vn de la trouppe, qu'Amour conduit, il luy failloit suiure le triomphant Dieu, a quoy respondant, il luy dit, que le desir qu'il auoit de cognoistre tout ceux de la trouppe, le faisoit retarder, ce que n'ignorant l'ombre luy promit de luy donner la cognoissance de touts, s'il ne luy estoit defendu, & ainsi il luy raconte comme il apert au Chapitre.

DV



DV TRIOMPHE D'AMOVR CHAPITRE IIII.

DEpuis que maugré moy ma fortune m'eut mis
En la force d'autruy, & mis du tout en friche
Les nerfs de liberté, dont vn temps ie iouïs,
Moy, qui sauuage estoy plus qu'vn cherf ou la biche,
Auec mes compagnons serfs par misére & maux,
I'estoy tost fait priué & remis en office,
Et leurs luittes ie vis, ensemble leurs trauaux,
Et par quel art conduits à la trouppe amoureuse
Ils estoient cheminants par sentiers inegaux.
Cependant que par tout ma veuë desireuse
I'eu, pour voir si quelq̃ vn n'y voirroyt cler en bruit
Par l'ancienne plume, & nostre moins anneuse.
Ie vy qui Euridice aime, & seule la suit
En enfer, & la langue aiant ia froide icelle
Va rappellant, par elle aiant rendu l'esprit.
Alcée i'y cognus, qui tant au dire excelle
D'amour, Pindare encor, aussi Anacreon,
Qui seul au port d'amour amusá sa cervelle
Ie vy Virgile ceint d'autre maint compagnon,
Ainsi qu'il me sembloit, grands esprits fils de ioie,
De ceux dont ia le monde en fit election.
L'vn Ouide, & Tibulle estre i'apperceuoye
L'autre, Properce puis, & Catulle chantants
D'Amour, touts paruenus à la plus haute roie.
Et vne ieune Grecque auecque les plus grands

Digitized by Google

Poëtes sans ceder chantant, sans que vaincue
D'eux elle fut au stile orné de ses beaux chants.
De sorte ore deça ore dela ma veuë
Tournant, gens qui d'amour en raisonnant alloiēt,
Ie vis en voie plaine afleurie & herbue.
Voy Dantes, Beatrice & le sauuage a point
Cin de Pistoie voy, Guitton d'Arres qui d'ire
Meu semble, tant n'auoir le premier lieu, le point,
Voy les deux Guis dont fut iadis la muse chere
Le Boulonnois honneste, auec les Siculois,
Qui ia la place auoient premiere or' la derniere.
Sennuce & Francisquin, qui tant furent courtois,
Comme vn chacun le voit vn drapeau puis estrãge,
De vulgaires y fut tant d'autres que François.
Ou Arnould Daniel tout le premier se renge
Vn grand maistre d'amour, qui iusque or' son païs
Auec son noueau dire & beau tient en louange.
L'vn Pierre & l'autre y fut touts deux d'vne amour
pris
Si legere, & Arnould, dont le nom moins resonne,
Et ceux la qui estoient par plus de guerre acquis.
De l'vn Raimbauld & l'autre est ce que ie raisonne,
Lequel a Montserrat Beatrice chantoit,
Et l'Auernois vieil Pierre & Giraud le talonne.
Puis Faucquet qui le nom à Marseille donnoit,
Et a Genes l'ostoit, & pour auoir patrie
Meilleure, estat & robe à la parfin changeoit.
Et Geofroy Rudel qui la fin de sa vie

Digitized by Google

Cherchoit à barque & voile, & Guillaume chan-
Qui perdoit de ses iours la fleur viue & iolie. (tant
Puis Bernard, Americ, Hugue & Anselme, & tant
D'autres ie vy bien mille, ausquels la langue espée,
Heaume & escu fut & lance incessament.
Et puis que ma douleur duit estre diuisée
Aux nostres retournant ie vi le bon Thomas,
Dont fut Bologne ornée or' Meßine engressée.
O fuiante douceur, ô facheux viure & las,
Qui m'a priué si tost de la douce presence,
Sans qu ie ne sçauoy remuer vn seul pas?
Ou es tu or' dont i'eu n'aguerres accointance?
Vrayment l'estat mortel qui tant à nous est cher,
Vn songe est des fieures vne vaine plaisance.
Hors du commun chemin i'estoy peu, quand premier
Socrate & Lelius ie vy, chez lesquels estre
Il me faut au chemin plus longtemps passager.
O quels deux bons amis, tels qu'on ne sçauroit mettre
En prose leur honneur, moins en rime ou en vers,
Comme nue vertu de soy ne veut admettre.
Auec ses deux i'alloy cherchāt des mōts diuers (ame
Tousiours touts trois aimants vn ioug ainsi qu'vne
A ceux cy touts mes maux ie rendoy decouuerts.
De ceux cy ne me peut ny temps, ny lieu, ny trame,
Onc separer, ainsi que i'espere & ie veus,
Iusque a l'amas cendreux de la funebre flamme.
Auec eux ie cueilloy le rameau glorieux
Dont d'auenture ornée auant temps i'eu la teste
Pour

Digitized by Google

Pour memoire de celle agreable a mes yeux.
Mais ie ne sceu faire onc de fueille ou brãche acqueste
De celle qui le coeur de pensées m'emplit,
En ses racines tant d'aigreur dure s'arreste.
Dont bien qu'aucunefois i'eu mainte triste nuit
Comme vn homme offensé cela que ceste veuë
Me monstroit, est vn frain qui plus onc ne me nuit.
Matiere d'engin haut non de teste de grue
Celuy voir prisonnier, lequel comme vn Dieu plait
A l'opinion tarde & vulgaire & recrue.
Mais deuant ie m'en voy dire ce qu'il a fait
De nous, puis comme il fut a autruy morigére,
Oeuure du grãd Homere, ou d'Orphê, non mõ fait,
Des beaus coursiers volans la plume pourpre & clere
Nous suiuimes, au son en faisant mille sauts.
Iusque à tant qu'il venoit au regne de sa mere.
Pourtant libres n'estions de nos chaineux trauaux
Mais trainez par les bois & par mainte montagne
Tant qu'a touts incognus estoiẽt les monts & vaux:
Vne plaisante islette & lasciue campagne
La outre, ou Egê plaint, gist qui passe en beauté
Toute autre que Phœbus rechause & Thetis baigne.
Vn verd terre au mi-lieu d'arbres y est planté
Auec eaue tant douce & d'odeur tant plaisante
Qu'on y voit le coeur masle au plus fort hõme osté
Cecy est le païs lequel si fort contente
A Venus, qui sacré fut a son nom au temps
Que du vray incognu n'eusmes rien que l'attente

Et si nu de valeur & maigre encor nos ans
Le monstrent, tant il a de sa ia façon vile,
Qu'estre aux bons il semble aigre, & benigne aux
La de nous triomphoit le gay sire & habile (meschãs
Außi des autres touts qu'il eut d'vn grãd chaisnon
Prins du flot Indien iusque a celuy du Thile.
En ses bras vanité, pensées au giron,
Et plaisirs fugitifs, & durable martire,
Roses d'hiuer & glace en l'ardente saison.
Douteux espoirs deuant, & vn peu durant rire,
Et derriere le dos penitence & douleur,
Comme ia Troie auoient & le Romain empire.
Par ce val des oiseaux, & la clere liqueur (plaines
Tout resonnoit & verde & blanche au bord des
Et rouge, & perse, & iaune aparut la couleur.
Et ruisselets coulants hors des viues fontaines
En la grande chaleur l'herbe fraische arrousants,
Ombre espesse, doux vents, belles aures seraines.
Puis l'hiuer ramenant ses soufleurs tempestants,
Soleils tiedes & ieus, loisir nice, & repaistre
S'y trouue, à engluer les coeurs des ignorants.
C'estoit en la saison que l'equinoxe maistre
Et vaincqueur fait le iour, & que Progne au retour
Menãt sa soeur se vient au doux trauail remettre.
O de nostre fortune instable & foible tour
En mesme lieu & temps & heure qui demande
Plus grãd tribut aux yeux veut triompher Amour.
Lequel est adoré de la vulgaire bende,

B

Digitized by Google

Et i'ay veu à quel ioug, à quelles paßions
Et à quelle mort va qui à l'amour se bende.
Erreurs, songes großiers, imaginations
Mortes, enuironnoient sa coche triomphante
Et aux portes s'asseoient fauses opinions.
Sur l'eschelle l'espoir fut de lubrique attente,
Et dommageable gain & dommage a grand gain,
Aux degrez d'ou descẽd plus cil', qui plus les hante.
Clere infamie, & los noir, sombre & incertain
Las & matté repos & reposée peine
Periure loiauté, & fard plus que certain.
Importune fureur, & raison sans haleine,
Et prison dont la rue est ouuerte au venir,
D'ou par estroite apres a peine on se dechaine.
Tresfacile a l'entrée & serrée a l'issir
Dedans confusion turbulente & meslée,
De ioie non certaine, ains bien de deplaisir.
Vulcan onc n'a boulli par si desmesurée
Rage, Ischie ou Lipar, Strongole ou Montgibel.
Il s'aime peu, qui cherche en tel ieu faire entrée
En cage tant estroite & tenebreuse, tel
Estat, prins nous tenoit ou le front ie changeoye,
Et la plume auant temps non par cours naturel.
Et comme a liberté seulement ie songeoye,
L'ame, qui deuenoit legere en desirant,
A voir le train passé ainsi ie consoloye.
I'estoy fait au Soleil de neige, en regardant
En si noire prison tant des esprits de marque,

Digitized by Google

Comme longue painture ou le temps va faillant
Que l'oeil voit enderriere or que le pied deparque.

Aiant le Poëte aux trois chapitres precedents escrit tous ceux qui pour n'estre de sa profession, il ne pouuoit cognoistre sinon par l'assistence de l'ombre. En cestuy cy il escrit ceux qui chantoient d'Amour, au nombre desquels par raison & meritoirement il se mettoit, estant donc vn d'iceux il suit auec les autres le triomphant Dieu qui le meine auec toute la trouppe au regne de sa mere, lequel regne particulierement il escrit tout au long auec grande gaillardise.



Digitized by Google

LE TRIOMPHE DE CHASTETE.

LOrs qu'illec a vng ioug & en vn temps, ie vis
Domptée la grandeur des dieux, & abatue
Celle de ceux qui sont pour dieux au monde en pris.
D'exemple me seruoit leur malheureuse issue.
Et ie fy mon profit & gain d'autruy malheur
A consoler mon sort & le mal qui me tue.
Car si ie voy qu'vn dard d'vn mesme arc tant au cœur
De Phœbus, que de cil d'vn ieune Abedois donne,
Cestuy mortel, celuy d'vn Dieu portant l'honneur.
En vn ret si Iunon ie voy, & celle bonne
Didon, qui par amour de son espous mourir
Se fit, nõ d'Aenẽ, comme vn bruit publicq le sonne.
Ie ne doy lamenter s'il m'a fallu souffrir
Vaincu d'autre estant nu ieune, seul, & peu sage
Et si mon ennemie, Amour ne sceut ferir.
Et ie n'ay cause iuste a troubler mon courage
Quãd mesme en larmoiãt i'ay veu son train piteux
Et qu'on donnoit ses dards & plumes au pillage.
Non auec plus de bruit deux lions furieux
S'entrechocquent, ou biẽ deux foudres en leur iouste
Qui se font faire place en terre, en mer, aux cieux,
Que s'emploier Amour ie vis a force toute
Et icelle aborder dont ie fais mention,

Et qu'elle aux vents, au feu, ne cedoit d'vne goutte.
Ethne ne fait si grand ny si terrible son
A l'heure qu'Encelade esmeu se tourne & vire,
Ny Scille ny Charibde en leur esmotion:
Que plus grand on n'ouit à la charge premiere
Du terrible combat & incertain assaut.
Tant que ie ne sçauroy ny le pourroy redire.
Haute place chacun print pour n'estre en defaut
De bien voir, & le coeur & les yeux pierre dure
Deuindrent, par l'horreur d'vn pretendu si haut.
Ce vaincqueur pour ferir, ia deuant en posture
De la droite le dard, de l'autre l'arc tenoit,
Et la corde a l'oreille auoit ia sa mesure,
De la fuiante biche onc les pas ne suiuoit
Vn nerueux Leopard de carriere si viste,
Libre au bois ou sortant de quelque ioug estroit,
Qui la tardant n'eut fait arrest en sa poursuite.
Tant pour ferir Amour y vint d'vn prompt deuoir
Au front estincellant, dont le feu ne me quitte.
En moy auec pitié combatoit le vouloir:
Car doux il m'eut esté d'auoir compagne telle,
Dur si perir ainsi il me l'eut fallu voir.
Mais vertu, qui des bons iamais ne se desmesle
Mõstroit bien à ce point cõme à plus qu'à grãd tort,
Celuy se plaint d'autruy qui abandonne icelle.
Car onc pour parer coup escrimeur taint accort
Ne fut, ny marinier oncques si bonne guide
Pour mener franc des bancs vn bateau dans le port.

Comme

Digitized by Google

Comme vn coup de sensif, honneste & non timide
 Trouuoit subitement ce front consolatif,
 Au coup mortel, pour cil qui bien ne s'en deuuide.
I'estoy pour voir la fin regardant ententif
 Esperant la victoire en l'ordinaire place,
 Et ce pour n'estre onc plus d'elle separatif.
Comme qui sur mesure aime, & d'obtenir tache,
 Et porte escrit, deuant la langue deplier
 Les mots & la parole aux yeux & en la face.
Ie vouloy dire, encas que tu gaignes, lier
 Vueilles moy sire à ceste encas que tu m'estime
 Digne, & ne crains me voir onc d'elle delier.
Quand plein d'ire & dedain en grauité sublime
 Ie le vy tant, qu'onc homme ou engin n'eut esté
 Sage assez pour l'escrire & moins le mien infime.
Car ia esteints estoient par froide honnesteté
 Ses plaisants dards dorez par bruslant artifice
 Trempez dans le plaisir d'amoureuse beauté.
Aupres d'elle vne dragme onc Camille en office
 De vertu n'eut, ny l'autre aprinse à batailler
 Auec vn seul tettin pour s'y rendre propice.
En Pharsalle Cæsar pour en pieces tailler
 Les Pompeians n'estoit ardant tant, que cruelle
 Elle estoit contre luy qui scait tout demailler.
Ses luisantes vertus armées auec elle
 Ensemble alloient : O trouppe esleuée haut, dont
 Toutes marchoient à deux iointes non pesle mesle.
Honte & honnesteté residoient en son front

Noble

Noble pair de vertus, chaque du ciel venue
Qui ceste preualoir les autres dames font.
Modestie & esprit l'vne & l'autre cognue
Aux autres deux, les moeurs plaisantes au mi- (coeur
Perseuerance & gloire a la derniere issue.
Bel acueil, & aduis raßis exterieur
Courtoisie par tout auec pure simplesse,
Crainte d'infame marque & seul desir d'hõneur.
Sages & bons discours en la fleur de ieunesse
Et la concorde au monde aiant si rare train
Y estoient, & vn coeur chaste en beauté maistresse.
Telle elle vint combatre Amour en son dessein
Du ciel fauorisée & des ames bien nées,
Tant que d'elle le front il n'osoit voir a plein.
Mille charges & mille illustres & aimées
De son pouuoir oster ie vis, & son poin nu
Ia de victoires plein & palmes illustrées.
Tant esbahi ne fut Annibal abatu
De sa subite cheute apres mainte victoire
Du ieune Romain Prince estant en fin vaincu.
Au val de Therebinthe ainsi hors de memoire
Et perdu, ne gisoit celuy grand Philistin
A qui tout Israel fuiant quitoit la gloire.
Attaint du premier iet de l'Hebrieu enfantin,
Ny Cirus en Schitie, ou faisoit la vengeance
La veufue de son fils, memorable sans fin.
Comme vn homme bien sain sur qui subit se lance
La fieure, & qui se pâme & se deult prins au fait

Et des

Et des yeux la vergogne oster par la main pensé.
Tout semblable il estoit & d'autant plus de fait
Que la poeur & douleur iointes en son visage
Auec l'ire & la honte estoient toutes d'vn trait.
La mer ne bugle ainsi lors qu'elle est en sa rage,
Ny Montgibel alors qu'Encelade est facheux,
Non Inarime quant Tiphêus pleure en sa cage,
I'y vy passer des faits fort grands & glorieux,
Lesquels ie n'ose dire, ains venir a l'aimée
Et a sa compagnie autre moindre ie veus.
D'vne robe alors blanche elle estoit accoustrée
Et manioit l'escu à Meduse incourtois;
Vne colonne y fut de iaspis erigée,
A laquelle enchainé d'vne chaine au Lethois
Fond faite, de Topâs & Diamants garnie,
Des dames vsitée, or' non, mais autrefois.
Ie le vis attacher & faire anatomie
De luy, qui pour venger mille autres suffisoit,
Dont pour moy la vengeãce estoit plus qu'accõplie.
Les vierges clorre en rime à moy il ne seroit
Possible, qui estoient illec chastes & saintes,
Non aux Muses, combien que chascune y seroit.
Mais qui du vray honneur sont chefues, icy paintes
Mes vers expliqueront, dont eut le reng premier
A main droite Lucrece, vn bel exemple à maintes.
Penelopé suiuoit par ceste, l'arc meurtrier
Fut rompu, & les dards, le carquois & la corde,
Et du tout deplumé de ses ailes ce fier.

Virginie

Digitized by Google

Virginie apres suit d'vne chaste concorde
Son fier pere, par fer, ire & dedain noté,
Qui sa fille sauuoit & Rome de vie orde.
L'vne & l'autre mettant en pleine liberté.
Les Allemandes puis qui par leur mort si dure
Maintenoient leur barbare & fiere honnesteté.
Iudith puis sage & chaste & forte outre mesure
Et la Grecque, en la mer qui sautoit pour mourir
Nette, & d'vn aspre sort euiter l'aduenture.
De celuy que i'ay veu triompher à loisir
De l'Vniuers, ie vis auec cestes aucune
Des cleres ames trouppe, or' triomphant iouir,
Entre autres du Vestal virginal college vne
Vierge sainte, qui brusque & hardie son nom
Au Tibre alloit purger d'infamante rancune
Et apportoit de l'eaue en vn crible a son Dom.
Puis ie vis Hersilie auecque ses Sabines
Trouppe de qui se lit es liures de renom,
Puis ie vu vne dame entre les pelerines,
Qui non Aenée aimant, mais son espous loial
Et cher, se deualloit es eaues Auernines.
Ie dis Didon, pourtant que le peuple brutal
Taise, car le deuoir d'honnesteté, contraire
Au bruit commun luy fut, non vaine amour, letal.
Vne a la fin ie vy qui le port salutaire
Cherchant, eleut sur Arne vn lieu pour estre apart
Mais la force d'autruy ne la laissoit bien faire,
La le triomphe estoit arriué celle part

Ou la

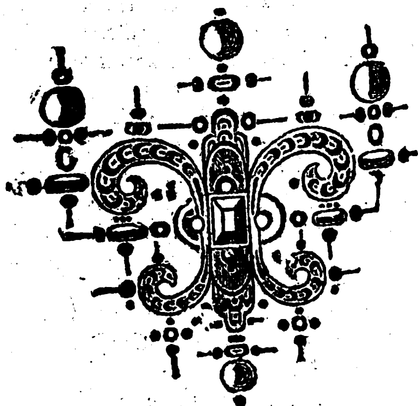
Ou la mer mouille Baie & adroite au riuage
Ioint au tiede prin-temps, on y mit l'estandard.
De la, du mont barbare & Auerne au passage
Costoiez, en passant le tresanneux logis
De Sibille, a Linterne ils fermoient leur voiage.
En tant estroite ville & retiré païs
Fut le grand Aphrican, dit tel, pour de l'espée
Auoir premier ouuert d'Aphrique au vif les huis.
La de l'honneur hostil la haute renommée
Presente, ne fut moindre, ains a touts elle pleut
Et la plus chaste y fut la plus belle estimée.
Et la gloire d'autruy suiure à luy ne depleut,
Lequel selon la fame a gloire imperiable,
Et triomphal honneur estre né croire on peut.
Nous ioingnismes ainsi à la ville Papale
Au Sulpicien temple auant tout destiné
Pour esteindre en l'esprit la flamme Ciprinale.
A cil de chasteté puis qui plante au bien né
Et bon coeur volontez honnestes & pieuses,
Non du peuple, mais bien du reng bien raciné.
La belle vaincqueresse illec ses glorieuses
Depouilles deploiott, illec elle laissoit
De son fueillage saint marques victorieuses.
Et le ieune Thuscan qui cacher ne vouloit
Les plaies du beau front qui le desoupçonnerent,
Du commun ennemi pour garde elle mettoit,
Auec autres diuers, lesquels, d'eux me nommerent
Aucuns, comme bien sceut ma raison, qui jadis
Remarqué

Digitized by Google

Remarqué de plaisir a Amour practiquerent,
Par-mi quels Hippolite auec Ioseph ie vis.

Aux quartes precedents Chapitres le Poëte a demonstré comment l'appetit sous le nom d'Amour a triomphé, ores en cestuy il demonstre comment chasteté triomphe d'Amour, & ainsi comme luy deplia sa glorieuse pompe en l'isle de Chiterea & au temple de Venus, ainsi la chasteté consacroit ses honnorees depouilles en la ville de Rome & au temple de Pudicitia.

LE



Digitized by Google

LE TRIOMPHE DE LA MORT.

CEste gaillarde dame, honneste & glorieuse,
Qui sans corps vn esprit, & peu de terre est
Ia de haute valeur colonne precieuse, (huy
Allegre aiant vaincu le puissant ennemi,
Qui par ses fins abus tout le monde dechique
Retournoit de sa guerre au deshonneur de luy.
Non armée autrement qu'auec vn coeur pudique
Et pensées sans mal & d'vn front cler & beau
Et mots sages dont rien qu'vn hõneur se practique:
C'estoit pour dire vray vn miracle nouueau
D'Amour quãt & son arc voir les flesches rompues
Et tel y voir lié tel roide auoir l'atreau.
La belle dame, aussi ses compagnes eleües
En retournant du noble & glorieux exploit
Sous vn beau drappelet s'en alloient contigues.
En nombre peu d'autant que vraye gloire on voit
Rare, mais chacune estre entre icelles depainte
En histoire & en vers bien meriter sembloit:
En leur drapeau vaincqueur vne hermine estoit paĩte
Comme la neige blanche en vn champ du tout verd
De Topazes au col & d'or fin estant ceinte.
Nõ humain mais diuin, vrayemẽt, fut leur disert (stre
Et saint parler, nõ moins q̃ leur marche, & quihai-

Peut

Digitized by Google

Peut a vn tel destin à le pas d'heur ouuert.
Estoiles au mi-lieu, icelles sembloient estre
D'vn Soleil les ornant sans rien de leur splendeur,
Le roses couronnee & violes, remettre.
Et comme vn coeur gentil on voit acquerre honneur
Celle brigade ainsi gaye alloit, quand ma veuë
Decouuroit vn drapeau triste & noir de couleur.
Et d'vne robe noire vne dame vestue
Auec telle fureur, que ie croy que iamais
En Alphegre ne fut au temps des geants veuë.
Elle dit se mouuant: O toy dame que fais?
Comment vas tu hautaine en beauté & ieunesse,
Et l'arrestée fin de ta vie ne scais?
Ie suis celle importune & fiere tueresse
Appellée de toy, & du genre aueugle
Et sourd, à qui la nuit deuant le soir ie dresse.
I'ay le peuple Gregois de ma main accablé,
Et le Romain encor, apres le Priamide
De mon fer, dont on voit tout brisé & taillé.
Et maint peuple estranger, & lors que moins on cuide
Que ie doiue venir à leur huis ie suis prest,
Et i'ay interrompu maint discours vain & vuide.
Or' vers toy quand plus qu'onc le doux viure te plait,
En courrant ie m'auance auant qu'vne infeconde
Fortune en tõ doux heur mesle quelque amer trait.
D'auoir en cestes droit tu n'as que tu te fonde?
Et en moy trespetite, en ce corps seulement,
Celle la respondoit, qui n'estoit qu'vne au monde.

Ie scay

Digitized by Google

Ie ſçay qu'autruy ſera plus que moy deplaiſant,
Dont le ſalut ie ſçay dependre de ma vie,
A moy partir d'icy ſera contentement.
Comme eſt qui tient les yeux ſur choſe peu ouïe,
Et voit dont au premier il ne s'en apperçeut,
Tant qu'ore il ſe reprend, ore à l'ame esbahie.
Ceſte cruelle ainſi ſe fit, & puis qu'elle eut
Doubté vn peu, diſoit, mes yeux or ie deſombre
Et quand chaque, ie ſçay, ma morſure receut,
Apres elle diſoit aiant vn peu moins ſombre
Le front, toy qui conduis le trouppeau gay & beau.
Tu n'as ſceu onc cõbien vaut mõ philtreux encõbre.
Encas que tu te fie, en ceſtuy mien cerueau,
Or que ie puis forcer, fuir la triſte vieilleſſe
Et ſes diuers ennuis, choiſy pour le plus beau.
Pour t'honnorer ie veus moderer ma rudeſſe
Aigre aux autres touſiours, en te faiſãt ſans poeur
Et ſans douleur paſſer la derniere triſteſſe.
Tout ainſi comme il plait au celeſte ſeigneur,
Qui du ciel cõme il veut le cours du monde meine
A celle de toute autre eſgale ma douleur.
Ainſi reſpondoit elle, & voy-la toute pleine
La campagne des morts y à trauerspaſſants
Trop pour eſtre cõprins en proſe ou rime humaine.
Des Indes, du Cattay, de Marocque & des champs
Hiberins, le mi-lieu ia auec la frontiere
Le grand nombre occupoit amaſſé de long temps.
La ceux qui ſe tenoient ça bas de la baniere

H b Heureuſe

Digitized by Google

Heureuse, Papes, Roys, & puissants Empereurs,
Auoient en pauureté nuds la place premiere.
Las, ou est la richesse? ou sont les grands honneurs?
Les diamants, rubis, le sceptre, la couronne?
Et la Mitre d'or riche & de belles couleurs?
Miserable est, helas, qui par espoir mignonne
Le train mortel, mais qui ne le fait? & pourtant
C'est raison, s'en la fin tromperie il moissonne.
O auengles à quoy sert se trauailler tant?
Touts à la grande mere, & antieuse retraite
Reprendrez, vostre nom à peine icy laissant.
Si de peines mille vne vtilement est faite,
Sans qu'elles toutes soient publique vanité,
Que celuy me le dise, à qui plait vostre feste.
Que vaut le subiuguer, en grande quantité
D'estranges bords & gens, les rendant tributaires,
Auec l'esprit tousiours au dam propre agité?
Apres auoir tenté emprinses temeraires
Tant, & auec le sang acquis terre & tresor,
Le pain & l'eaue on trouue estre plus salutaires.
Et le voire & le bois que les bagues & l'or;
Mais afin qu'en discours si long ie ne demeure,
Que mon premier labeur ie prenne, il est temps or.
Ie dy, que ia prochaine estoit la derniere heure
De celle bresue vie & glorieuse, au pas
Douteux, qui fait toute ame estre froide & mal (seure.
Pour la voir, il y fut vn valeureux amas
D'autres dames encor, mais viuantes non mortes,
Pour

Pour sçauoir si la mort pitié n'y auroit pas.
Et pour voir estoient la ces dames tant accortes.
La fin, que chacun faire vne fois pour certain
Sans plus doit pour entrer aux eternelles portes.
(Chaque estoit sa voisine, & de son aimé train)
Quād de ses blōds cheueux la mort dure & puissāte
Vn beau, plaisant poil d'or arrachá de sa main.
De sorte elle emportoit la fleur plus triomphante
Du monde, non par haine, ains afin que nulluy
D'elle franc, quel qu'il soit, aucunement se vante.
Quelles plaintes & pleurs? quel dueil & quel ennui
Furent la? des beaux yeux estant l'eaue tarie,
Pour qui i'ay tant chanté de leur flamme raui.
Et par-mi tels souspirs, & par melancolie
Telle, elle assise seule allegre & coye estoit,
Cueillant ia les beaux fruits de sa tant bonne vie.
Vraye mortelle Diue en paix va t'en disoit (contre
Chaque, & telle vrayment elle estoit, mais las,
La mort, en sa raison si cruelle, il n'aidoit.
Des autres quoy? si chaud & froid comme or' se monstre
Elle eut en peu de nuits, se changeant plusieurs fois,
O esperance humaine aueugle, & faux rencontre.
Si de larmes la terre apres d'vn triste abois
S'arrousoit par pitie de celle ame gentile
Cil' qui l'a veu le sçait, pense le toy qui l'ois.
A vne heure en Auril, au sixiesme en l'an mille
Trois cents & vingt & sept, ie me trouuoy lié
Ore helas, afranchi, tel fortune, est ton stile.

De seruitude aucun onc ne fut ennuié,
Ny de la mort autant que moy de la franchise,
Et que voulant mourir, ie ne suis denié,
Par droit au monde deu, & à mes ans la prise
On deuoit auoir fait de moy premier venu,
Non prendre à elle encor sa dignité exquise.
Or' quel estoit le dueil icy n'est debatu,
Car à peine penser ie l'ose, & de la sorte
Que pour le dire en vers i'ay le coeur trop recreu.
La courtoisie cesse, & la vertu est morte,
Et la beauté, disoit, la belle bende au lit
Chaste assistant, ou est ormais qui nous conforte?
Qui voirra onc en dame vn maintien sans redit?
Qui oirra la parole honneste & aduisée?
Et le chant copieux d'angelique deduit?
De toutes ses vertus l'ame estant entourée,
Pour d'icelle poitrine incorrompue issir,
Seraine en celle part auoit fait la contrée.
Nulluy des ennemis tant hardi d'y s'offrir,
Ou comparoir ne fut auec la face obscure,
Iusque à ce que la mort faisoit fin d'assaillir.
Apres mis de costé le dueil & le murmure
Des pleurs, chaque au beau front tresententiue fut,
Et par desespoir seure en la triste auenture.
Et l'ame heureuse alors contente disparut,
Non cõme flãme esteinte à force, ains qui consume
Soy-mesme, aiant ainsi son pretendu but.
Comme vne clarté douce & clere, qui ne fume,

A qui

Digitized by Google

A qui la nourriture à peu à peu defaut,
Tenant iusque à la fin sa rassise coustume. (stume.
Nō pâle, ains blāche, & plus qu'aupres d'vn beau cou-
La neige en vn doux val, qui sans le vent floquelle,
Sembloit prendre repos tel qu'a l'homme las faut.
Ainsi qu'vn beau dormir en ses beaux yeux (ia d'elle
L'esprit gentil estant absent & separé)
Estoit ce que mourir l'homme ignorant appelle,
Et la mort sembloit belle en son front honnoré.

Le Poëte nous dōne icy à cognoistre en ce premier chapitre, comment la mort qui ne pardonne à nulluy, triomphe de M. L. qui retournoit glorieuse de la victoire qu'elle auoit euë, contre Amour vaincu d'elle, auec son coeur pudique & chaste, & non auec autres armes, voulant par la monstrer, que contre l'appetit lascif on ne peut choisir meilleures armes, que la Chasteté.

DV TRIOMPHE DE LA MORT, CHAPITRE II.

LA nuit qui secondoit celle horrible aduenue,
Qui traça le Soleil, ains au ciel le rendoit,
Dont cōme vn hōm' ie suis resté ça bas sans
Le doux froid estiual par l'air repartissoit, (venuë,
Lequel auec la blanche à Titon alliée,
Rompt aux songes voilez leur abusif exploit.
Lors qu'vne à la saison semblable & couronnée
Des pierres d'orient dame, auecques encor

Digitized by Google

Couronnes mille à moy ie vy representée.
Et en souspirs parlant, la main que plus que l'or
I'aimoy ia, me donna par où d'vne eternelle
Douceur, est raciné dans mon coeur vn tresor.
Ne recognois tu pas celle dame, laquelle
Du voiage publicq a detourné tes pas,
Lors que le coeur ieunet print accointance d'elle?
Ainsi pensiue en fait humble & prudent embas,
Sous vn laurier ou fau sur vne riue assise,
Que ie retasse en pied, elle ne voulut pas.
Ne cognoistroy-ie point ma vie & Diue exquise,
Ie respondois ainsi qu'vn qui parle en pleurant,
Mais si viue ou morte es, ie prie que tu dise?
Ie suis viue, & toy mort encor, & iusque à tant,
Dit elle, mort seras qu'aies l'heure derniere
Par le ciseau Parqual ton filé dettrenchant.
Mais las, nostre vouloir est long & la carriere
Du temps brefue, donc pense à ton dire accourcir,
Deuant que vient le iour, monstrant ia sa lumiere.
Lors moy, ceste seraine autre en fin a faillir
Venant, qui vit a nom, puis que d'experience
Le scais, si tant grand peine est, dy moy, le mourir.
Elle me respondoit, entre tant que la danse
Du vulgaire tu suis & son opinion,
Du tout aueugle & dure, estre heureux onc ne pēse.
La mort n'est que la fin d'vne obscure prison,
A touts esprits gentils, aux autres facherie,
Qui dans la fange ont mis leur sotte intention.

Et ore mon mourrir, lequel si fort t'ennuie,
Te feroit estre allegre, en cas que tu sentois
La milliesme partie, dont ie suis resiouie.
Ainsi parlant, au ciel siege du Roy des Roys
Elle eut les yeux deuote, & sa bouche vermeille
Ferma, iusques à tant que Silla, ie disois,
Marius, Neron, Gaie & Mezence a l'oreille
Durs touts, pestes, flancs, coeurs, nous font sembler
Amere tellemēt, qu'aloine y n'est pareille. (la mort
De nier le grand mal, dit elle, i'auroy tort,
Que souffre auant mourir nostre humaine nature:
Mais du dam eternel la crainte nuit plus fort.
Mais quand se fie en Dieu l'ame sa creature,
Et le coeur, d'auenture en soy-mesme estant las:
Que chose est plus la mort, qu'vn souspir qui peu
I'auoy desia voisin le commun dernier pas. (dure?
La chair debilitée, & l'ame encore stable,
Alors que i'ouy dire en vn son triste & bas
Qui compte touts les iours, ô qu'il est miserable,
Et à qui l'vn mille ans semble & reste en vain vif,
Et auec elle en terre oncques n'est affrontable.
Et va cherchant la mer & ses bords ententif,
Et tousiours ou qu'il soit d'vn mesme stile il chante
Seul, pour escrire d'elle & discourir pensif.
Ie tourne celle part ma veuë languissante
Alors, d'ou vint le son, & celle la ie voy
Ia tant pour me pousser, & te tenir sçauante.
A son dire, & au front ie la recognoissoy.

Digitized by Google

Qui pour me consoler estoit ta iournaliere,
Or' graue & sage, & lors belle & d'honneste foy.
Et quant de mon estat la fleur estoit entiere,
Et mon âge plus verd, lequel plus à toy pleut,
Qui de dire & penser à maint donnoit matiere.
Ma vie peu moins qu'aigre à peu pres me desplaut,
Au respect de la mort tant douce & gracieuse,
Que telle oncques mortel, fors que rarement, n'eut.
Car en tout mon passer ie me trouuoy ioieuse,
Plus qu'vn qui d'vn exil retourne au doux logis,
Sauf que i'auoy pitié de ta peine ennuieuse.
Ma dame, ha, par la foy, qui fut à mon aduis
Du passé, ie disois, à vous assez cognuë,
Or' plus au front diuin, auquel tout est comprins,
Pour de mon long martire auoir pitié, esmeuë,
La teste aucunement n'auez vous eu iamais?
Sauf vostre emprinse honeste & haute ia conceuë:
Car par vostre douce ire, & doux dedains & paix
Douces, aux yeux luisants, au vif characterées,
Maint an i'estoy douteux, cōme de douteux traits.
Par moy à peine estoient ces raisons alleguées,
Que l'amiable ris reluire ie voiois,
Ia m'estant vn Soleil aux vertus affligées.
Puis elle en souspirant, dit, de toy, certain sois,
Oncques mon coeur ne fut ny sera separable,
Mais auec le regard ton feu ie moderois.
Car pour ta ieune fame, & la mienne honnorable
Maintenir & sauuer, il y falloit tel art,

La

La mere or' qu' elle bat, pourtant elle m'accable.
Combien de fois en moy cestuy n'aime, ains il ard,
I'ay dit, or' il conuient que d'y pouruoir ie tache,
Mais qui desire & craint, s'il preuoit, c'est hazard.
Qu'il voie le dehors, que le dedans se cache.
C'est ce que t'a souuent detourné & tenu,
Comme vn frain le ronsin pie-foulettant sa place.
De couroux mille fois & plus painte on à veu
Ma face, car Amour tenoit le cœur en flamme,
Mais vouloir la raison onc vaincre en moy n'a sceu.
Puis si ie vy de toy la douleur estre dame,
Lors ie dressoy les yeux vers toy tout doucement,
Pour nostre honneur garder, & toy de rẽdre l'ame.
Et si la passion fit effort trop puissant,
Or' triste, ores en pœur la voix & le visage,
Quand ie te saluoy, i'allois accommodant.
Auecque toy ceux-cy mes engins & ouurage
Estoient, or' doux accueils, ore facheux dedains
Tu le scais, & tes chãts par tout font tesmoignage.
Tant que ie vy par fois tes yeux d'eaue si pleins,
Que ie disoy, cestuy vers la mort court la poste,
(Les indices ie voy) s'autruy n'y met les mains.
D'vn honneste secours ie seruoy lors à poste,
Mais parfois ie te vy sous l'esperon, ainsi
Que ie dy plus dur mors il faut qu'icy s'apposte.
Ainsi chaud, rouge & froid & blanc i'ay iusque icy
Te conduit, ore triste, or' l'ame aiant plaisante,
Et sauf or que lassé dont d'aise ie suis pri.

Trop

Digitized by Google

Trop si ie le croiroy de ma foy tant ardante.
Madame, ie serois ainsi recompensé,
En tremblant ie disois à veuë larmoiante.
De peu de foy en cas que ie n'eusse espluché
Du tout la verité, lors dit elle, à quoy faire
Le dirdy-ie, & son taint monstroit vn coeur faché.
Au monde si mes yeux t'aimoient, de cela taire
Ie m'en veus, mais celuy doux lien qu'alentour
De ton coeur tu portois, ne me pouuoit desplaire.
Et le beau nom que i'ay par toy, qui fait le tour
Loin & pres par tes dits (si i'oy le vray) m'agrée,
Rien que mesuré aimant oncques en ton amour.
Laquelle y manquoit seule : & quant d'vne abbaissée
Façon tu me voulois monstrer ce que ie vis,
Ton cœur clos à chacun, pour le voir, fit l'entrée.
De la ma glace vint, dont encor te destruis:
Car la concorde estoit telle en toute autre chose
En nous, quelle amour ioint ou l'hōneur dōne aduis.
Nostre flamme amoureuse à peine dire i'ose,
Fut vne, au moins depuis que ton feu i'apperceus,
Mais l'vn la publioit, l'autre la tenoit close.
Tu estois enroué criant à cris piteux
Grace, quand ie taisoy, car honte & peur biē prise
Sembler si peu faisoient le desir copieux.
Pourtāt le dueil n'est moindre or qu'autruy le deguise
N'y plus grand pour aller tousiours en lamentant,
La verité ne croit ny decroit par faintise.
Mais ne se rompoit pas tout voile au moins lors quand
Seulette

Seulette ie receu tes dits en ta presence?
Plus nostre affection n'ose dire en chantant.
Ie reseruoy les yeux, laissant en ta puissance
Le coeur; & tu te plains, le meilleur & le plus
Aiant priué du moins, comme d'inique chance.
Ne penses tu qu'encor que bien mille fois veus
Estre iceux ne vouloient; que mesmes pitoiables
Plus qu'autres mille fois ils ne t'estoient rendus?
Et ils eussent esté vers toy plus amiables
Tousiours si ie n'eusse eu grande suspicion
Du chaud estinceller de tes flammes craignables.
Plus dire ie te veus pour la conclusion
Dont a cestuy partir de nouuelle ioieuse
Peut estre ouir a point auras occasion.
En autre toute chose assez ie fus heureuse,
Mais de moy-mesme i'eu vergogne en vn seul point
Que i'estoy née en terre assez peu glorieuse.
Et vrayement il me deult que ie ne nacquy point
Pour le moins plus voisine a ta ville fleurie,
Mais la terre est prou belle ou l'amour te m'a ioint.
Car le coeur eut bien peu duquel seul ie me fie
Moy t'estant incognue, aduiser autre endroit,
Dont de mon nom la fame eut moins esté ouie.
Non dy-ie, car du ciel le tiers cercle m'estoit
L'eschelle de l'amour d'vne importance telle
Par tout ou que i'estois & ferme il s'arrestoit.
Or soit ce qu'il en soit, i'en eu l'honneur, dit elle,
Lequel me suit encor, mais que l'heure s'enfuit

Le

Le plaisir que tu prends comme il semble, te cele.
La belle Aurore voy du riche & doré lit,
Qui ia hors de la mer iusque au ventre se monstre,
Et aux mortels le iour & le Soleil predit.
Pour nous separer ceste arriue icy bien contre
Mon gré, donc s'a dire as autre chose, sois court,
Et le temps par tes mots en dispensant rencontre.
Tout le mal qui pour moy iusque or' disoy-ie court
Doux & leger m'a fait, ton doux pieux langage,
Mais le viure sans toy me rend pesant & lourd.
Mais ie voudroy Madame, entendre si grand âge
Pour te suiure il me faut, ou bien qu'vn peu de tẽps,
Lors elle en pied ia, dit, si bien ie le presage,
Sans moy, las, tu viuras encore plusieurs ans.

Apres que le Poëte a demonstré comment & quant mourut M. Laure, afin que nous sçachions que ne deuons craindre la mort, & pour donner à cognoistre que l'ame est immortelle, il dit, qu'elle luy vint au somne se monstrer, en luy comptant la grande amour qu'elle luy portoit, & la continence & la façon qu'elle tenoit en l'aimant.

LI

LE TRIOMPHE DE LA RENOMMEE.

DEs que la mort mõstroit au beau frõt la victoire,
Lequel souloit demoy ia triompher souuent,
Et qu'au mõde elle eut prins son Soleil & sa gloire.
Celle sans pitié triste & pâle hideusement
Se partoit dure à voir nõ moins qu'horrible & fiere,
Qui la fleur de beauté mise auoit à neant.
Quand sur l'herbe voiant deuant tant que derriere
D'autre costé venir celle voioient mes yeux (triere
Qui maintient l'homme vif maugré la mort meur-
Quel vient de l'orient sur le iour l'amoureux
Astre, & deuant Phoebus prend son viel aduãtage,
Qui de sa compagnie est tousiours desireux.
Semblable elle venoit; & quelle escole vn sage
Maistre onc nous dõra tãt qui puisse escrire à plein
Ce que dire ie voy en vn simple langage?
Le ciel y alentour se monstroit tant serain,
Que pour tout le desir qui mon coeur tient en flãme
Mon oeil ne suffisoit pour sans dam voir tel train.
De celle gent d'honneur chacun eut l'Epigramme
De sa valeur taillé au front, entre quels i'ay
Veu plusieurs ia liez de l'amoureuse trame.
A la droite où premier i'eu l'oeil, auoit pour vray
Cæsar & Scipion, la belle dame, ainsi place

Qui

Qui plus prochaine auoit entre iceux ie ne sçay.
L'vn fut serf de vertu non de l'enfant sãs grace (gens
De touts deux l'autre, & puis on me monstra des
L'auantgarde suiuants d'vne tant haute race.
Armées de valeur, & de fer, & de sens
Ainsi qu'au Capitole ore en la sainte rue,
Ore en la large alloient ceux de l'ancien temps.
En l'ordre que ie dis fut de touts la venue
Et alentour des cils de chacun se lisoit
Le nom, dont plus au monde est la gloire repeue.
Leur noble murmurer ententif me tenoit,
Et leur face & maintien: & d'iceux deux la suite
L'vn celle du neueu, de son fils l'autre auoit;
Qui seul au monde onc n'eut egal en sa conduite,
Et ceux qui vouloient clorre aux ennemis armez
Les pas, y n'espargnant leurs membres à la luite
Deux peres de trois fils venoient accompagnez,
Dont l'vn venoit deuãt & deux venoiẽt derriere,
Et le dernier estoit le premier des louez.
Apres y flamboioit celuy comme la pierre
Pirope, qui iadis par fait & par esprit
Fit à toute Italie vne aide saisonniere.
Du fin Claude ie dis secretement de nuit
Qui vint hatif purger de mauuaise semence
Tout le bon camp Romain, ou Metaure le vit.
Au vol il fut âilé & plein de preuoiance,
Suiuant apres luy vint vn grand vieillard sçauant
Qui tenoit Hannibal par art en surceance.

Vn autre

Digitized by Google

Vn autre Fabius, deux Catons quant & quant
Deux Paouls & deux Marceauls, deux Brutes pleins d'office
Vn Regul' Rome plus que soy-mesmes aimant.
Et en leur pauurete vn Curie vn Fabrice,
Touts deux assez plus beaus que Crassus ou Midas,
Auec l'or qui les fit estre amateurs du vice.
Cincinnat & Seran qui seulement vn pas
Ne marchent sans iceux, apres le grand Camille
De sa vie deuant que de bien faire las;
A vn si grand degré rendu du ciel habile
Qu'il estoit reconduit par sa clere vertu
D'ou apres le chassoit l'aueugle ire ciuile.
Apres celuy Torquate aiant de viure eleu
Sans fils a qui vnique il fit trencher la teste
Plustost qu'en guerre voir l'ordre estre corrompu.
L'vn Dece & l'autre encor qui mirent en desfaite
Par leur mort l'ennemi & son camp (o veu [illegible])
Lequel & pere & fils fit mourir d'vne feste.
Curtius les flancquoit non moins zeleux guerrier
Au mi-lieu du marché saultant ia tout en armes
En la spelonque horrible assis sur son destrier.
Mumme, Attile & Leuin, Tite Flamin, d'alarmes
Et de force, mais plus par pitié qui vaincquoit
Et douceur, les hardis & bons Gregois gés darmes.
Il y fut qui le Roy Sirien clos ceignoit
D'vn magname cercle, & auec le visage
Et la langue au soubhait de son but le forçoit.
Et cil qui seul armé tint le mont par courage

Dont ietté puis il fut, & cil' qui a tenu
Contre touts les Thuscans le pont & le passage;
Et qui sa main mouuoit, dont il se vit deceu
Ceint du camp ennemi, & qui sans sentir peine
Tost apres la brusloit, tant il fut d'ire esmeu,
Et qui premier fut veu vaincre en l'ondeuse plaine
Contre les Cartagins, & qui victorieux (déne.
Leurs voiles mit en route a l'oeil d'Aetne & Sar-
Appius i'y cognus aux yeux, lesquels facheux
Et durs il eut tousiours vers l'humble populace,
Apres i'y vis vn grand de moeurs plus gracieux:
Et sauf que sa clarté receut en fin l'attache
Premier il eut peu estre & comme Epaminond'
Bacche, & Hercul a Thebe il eut eu chez nous pla-
Mais le pis est trop viure; apres cil' ie vy dont (ce.
La coustume non moins adroite que legere
Nom luy donnâ qui n'eut onc en sa fleur second'.
Et tant qu'il auoit aigre & seuere maniere
Aux armes, tant estoit qui le suiuoit bening,
Ie ne sçay qui plus eut la cruelle Emperiere.
Apres venoit celuy d'vn sang noir & maling
Oppressé qui parfit, bien faisant ses iournées
Volumnie annobli digne de los sans fin.
Cosso, Philon, Rutile, & des tant innombrées
Clartez aller a part trois Soleils ie voiois
A membres derompus, & armes demaillées.
Lucius dit Denté, Marc Serge & Scene trois (ge
Foudres, & trois rochers de guerre, ains le beau ga-
De sa

De sa fame a l'vn print son neueu descourtois.
Marius, puis Iugurthe & le Cimbre & la rage
Thudesque qui bridoit, & Flaccus qui troncquant
Les ingrats faisoit faute en faisant vn fait sage.
Et le plus noble Fulue, & vn Grach' seulement
De celuy si grand nid Garrule & populaire,
Qui le peuple Romain lassoit plus que souuent.
Et celuy qui ioieux & heureux au vulgaire
Sembloit, ie ne dis pas qu'il le fut, car precis
Tant d'vn coeur enserré nulluy est secretaire.
Metelle auec son pere & heritiers ie dis
Ia de Macedonique & Numidine proie,
Cretoise & Espagnole en retournant garnis.
Apres Vespasian, & son fils ie voioye
Le bon & beau, non l'autre abbortif en beauté.
Le bon Nerue & Traian Princes de loial foie.
Helius, Adrien & son rien que bonté
Antoine, iusque a Marc succeßion eleue
Aiant selon nature au moins la volonté.
Pendant que desireux ie pousse outre ma veuë
Le premier fondateur ie vis, & les cincq Roys,
L'autre en terre chargé fut d'ordure pollue,
Comme il aduiẽt par droit aux transgresseurs des (loys.

Considerãt le Poëte qu'apres la mort on peut viure par la renõmée en ce mõde, laquelle on acqueste par le moien de la vertu, il compte en cestuy triomphe, comment il vit aller triomphãt de la mort la fame accompagnée des hommes celebres & renommez, dont il nomme les plus clers & illustres.

DV TRIOMPHE DE LA RENOMMEE, CHAPITRE II.

PLein d'admiration noble & inestimable
Le bon peuple de Mars i'admirois ententif
Car le grand Vniuers n'eut famille onc semblable.
I'auois aux vieux escrits ioint l'oeil contemplatif
Esquels sont des hauts nõs & grãds,pru,les meslan-
Dont en mes dits ie vy le nombre defectif. (ges
Mais les preux & vaillants des nations estranges
Me deuoioient,premier Hannibal,& le tant
Chanté en vers Achille à grands frais de louanges.
Et les deux clers Troiens, & deux d'vn tiltre grand
Perses, Philippe aussi & son fils,qui fit rendre
A soy maint lieu de pelle aux Indes galoppant.
Non loin de la ie vis encor l'autre Alexandre
Non ia courrir ainsi,autrement empesché
De tãt qu'au vray hõneur la fortune sçait prẽdre.
Les trois Thebains que i'ay en beaus vers expressé,
Ensemble en l'autre, Aiax, Diomede & le sage
Vliss' pour voir le monde estant trop fort poussé.
Nestor qui sçauoit tant, & auoit si grand âge,
Agamemnon troublant auecque Menelâs
Le monde, & malheureux touts deux en mariage
Leonides qui fit allegre vn dur repas
Aux siens,& proposoit le soupper plus horrible
Et qui en lieu estroit fit des merueilleux cas.

Alcibiade

Alcibiade qui comme il luy fut loisible
Tournoit & retournoit Athenes plusieurfois
Auec son doux langage & visage plausible.
Et Milciade ostant le grand ioug aux Gregois,
Et le bon & vray fils deliant son mort pere
Liant soy-mesmes vif, par pitié de grand poix.
Themistocle & Theseus de ceste secte amére:
Et Aristide: a droit vn grec Fabrice dit
A touts l'enterrement fut par loy trop seuere.
Nié en leur patrie, & vice d'autruy fit
Estre illustres iceux, car rien mieux illumine
Deux contrarietez qu'vn entredeux petit.
Phocion du costé des trois susdits chemine
Qui chassé de sa terre auoit apres sa mort
Recompense par trop de ses vertus indigne.
En me tournant ie vy le bon Pirrhe & le fort
Et bon Roy Masinisse, a qui se deuoir mettre
Entre autres que Romains sébloit estre grād tort.
Auec luy regardant a droite & a senestre
Le Sicule Hieron ie cognus, & le fier
Amilcar different grandement de leur estre.
Ie vy qui ia sortoit nu du feu & danger
Le Lidien Roy riche, instruction publique
Que peu contre le sort vaut or, fer, ou acier.
Ie vy Siphax egal en telle fin tragique,
Et Brenne sous qui ia sont tombez tant de gens,
Tombé puis sous la sainte & fameuse fabrique.
De peuple espesse estoit tant que d'accoustrements

Digitized by Google

Diuerse celle trouppe, & comme i'eleuoye
Les yeux, ie vis aucuns a part ensemble allants.
Et celuy eut le reng principal de leur roie,
Qui entre les humains pour Dieu bastir vouloit,
Mais qui fit l'œuure, apres suiuoit à marche coye.
A luy fut destiné cela tant qu'il faisoit
Iusque au combles du fond la residence sainte,
Non tel dedans i'estime Architecte il estoit.
Puis l'ami à son Dieu tant priué, qu'a fois mainte
Il parla face à face à luy, tant qu'à pareil
Credit, autre nulluy onc a peu faire attainte.
Et cil qui de sa langue a lié le Soleil
De la mesme façon qu'vn animal on lie,
Pour l'ennemi suiuant ne perdre son traueil.
O foy gentile qu'vn qui bien en Dieu confie,
Peut tout ce qu'il a fait à soy subiect auoir
Et tenir d'vn seul mot le ciel aiant l'enuie.
Puis ie vy nostre pere, a qui que son terroir
Il laisseroit fut dit cherchant autre contrée
Pour le salut humain vn ia eleu manoir.
Auec fils & neueu, à qui estoit iouée
Des deux femmes la farce, & le chaste & prudent
Ioseph, vn temps du pere en prouince eloignée.
Apres tant que ie sceu mon regard estendant
Ie vis, en regardant ou l'oeil outre ne passe
Le iuste Ezechias & Sampson se gastant.
Deça de luy celuy qui fit la grande casse,
Arque ie dis, & cil qui commençoit depuis

La tour grande, d'erreur vne parfaite masse.
Puis l'inuaincu Iudas bon & franc & rassis.
A qui nulluy la loy de ses peres sceut prendre,
Cōme hōm' qui eut la mort pour iustice en mespris.
Mon desir quasi las ia commençoit descendre
Et decliner alors qu'vn spectacle gaillard
Plus desireux de voir qu'oncques me venoit rendre.
Quelques dames ie vis a vne liste apart
Antiope, & l'armée Orithie outre belle
Hippolita pleurant pour son fils tempre & tard.
Et Menalippe & chaque entre elles fut Isnelle
Tant qu'Alcides auoit de les vaincre vn honneur,
Qui l'vne eut, & Theseus l'autre la sœur d'icelle.
La vefue qui son fils vit mort auec vn cœur
Si fort, & qui faisoit vne telle vengeance
Qu'elle tuoit Cirus, & tue or' sa grandeur.
Qui voiant sa fin triste encor par souuenance
Mourir par sa grand coulpe il pense de nouueau
Tant a ce iour auoit son nom mauuaise chance.
Puis celle a qui voir Troie il ne fut bon ny beau
Ie vis, & puis la vierge vne entre autres Latine
Troublant en Italie aux Troiens le cerueau.
Puis celle magnanime & diligente Roine
Qui a cheueux troussez d'vn, & d'autre costé
Espars, vers Babilon hastoit sa contremine.
Ie vy puis Cleopatre & leur ardre a esté
De toutes deux indigne, aussi i'y vy presente
Zenobie dont fut l'honneur plus respecté.

Digitized by Google

Elle estoit belle & fraische, & en saison qui tente,
Tant plus que la ieunesse & la beauté l'ornoit,
Tant semble que son los l'honnesteté augmente.
En cœur de femme tant de constance elle auoit,
Qu'auec le beau visage & heaumée teste
Elle fit pœur ou pœur estre en mespris souloit.
Du Romain haut empire est ce qu'icy ie traitte,
Lequel elle assailloit, combien que sur la fin
Elle ornoit richement nostre triomphe & feste.
Entre les noms lesquels pour coupper mon chemin
Ie tais: ne soit Iudith la vefue, en Capitaine
Qui trenchoit le fol chef plein d'amour & de vin.
Mais Ninus dont sa source a toute histoire humaine,
Comment ie laisse ainsi? & son grand successeur
Contraint par son orgueil viure en beste vilaine?
Ou demeure Belus la fontaine d'erreur,
Or que non par sa coulpe & ou est Zoroastre,
Qui du sçauoir Magique est nommé l'inuenteur?
Et celuy qui nos Ducs par l'Euphrate d'vn astre
Mauuais passant mettoit en deplorable train
A l'Italique dueil fier emplastre & desastre?
Mithridates le grand ou est il du Romain
Eternel ennemi, lequel de terre en terre
En hiuer & esté fuioit deuant sa main?
Beaucoup de rareté d'vn bref discours i'enserre
L'Aphrican, l'Espagnol, le Lorein, Cæsars trois
Augustes, ou sont ils, ou Artus d'Angleterre?
Celuy Lorein ceignoient ses douze forts parois;

Le bon

Digitized by Google

Le bon Duc puis venoit, Godfroy sans compagnie,
Qui fit l'emprinse sainte & les iustes exploits.
Cestuy dont i'ay dedain, & dont en vain ie crie
Fit en Hierusalem auec ses propres mains
Le tant mal gardé nid que ia chacun oublie.
Allez en consumant l'vn l'autre, o trop hautains
Et peu zeleux Chrestiēs, sās que vos cœurs il pique
Que de Christ le sepulchre ont les chiēs inhumains.
Rare ou nulluy qui fut de renom magnifique
Apres cestuy ie vy (si ie ne suis deceu)
Acquis ou par bataille, ou par art pacifique.
Mais comme au reng dernier vont ceux du nōbre eleu
Ie vis enuers la fin le Sarasin qui viste
A leur honte & dommage, aux nostres fut cognu.
De loin le Saladin le suyuoit & de suite
Le fort Duc de Lancastre vn voisin, qui douloir
Fit ia la France, encor portant la plaie escrite,
Ie vy comme vn qui a de s'auancer vouloir
Si i'y voirrois aucun venir a la parade,
Quel il fut quand ailleurs ie le souloy ia voir.
Et i'en vy deux partis hier soir enuers la rade
Stygienne, estant nez en nostre terre & temps,
C'estoient ceux qui serroient l'honnorée brigade.
Le Roy Sicilien bon riche & haut de sens,
Et qui vit loin, & fut certainement vn Arge:
Mon Colonna d'ailleurs non le moindre des grands
Magnanime & constant & gentillement large.

Digitized by Google

Le Poëte continuant son dire comme au premier Chapitre il parloit des belliqueux Romains dignes de gloire, en ce second il raisonne des pelerins a sçauoir estrangers & ceux des autres païs hors de l'Italie, & qui en guerre ou en paix meritoient gloire.

DV TRIOMPHE DE LA RENOMMEE, CHAPITRE III.

De voir vn tel spectacle abstenir ie ne sceus
Quãd tournés on me dit vers l'autre main tu
Car encor sans la guerre on se rend glorieux. (face
A gauche alors tourné Platon auoir la place
Ie vy premiere allant du drapeau plus voisin,
Ou ioint qui des cieux est doué de telle grace.
Puis Aristote plein d'vn haut & rare engin,
Pitagoras premier a la Philosophie
Humblement qui donnoit le nom digne & diuin.
Socrate & Xenophon, & qui la compagnie
Des Muses si douce eut l'ardant & gay vieillard,
Qu'Argo, Micene & Troie ont eu bien de sa vie,
Cestuy chantoit le mal, la faute, & le hazard
De l'enfant de Laerte & du fils de la Diue
De l'antique vertu premier paintre gaillard.
Main a main flancquoit, chantant qui pour natiue
Terre a Mantoue, & va de pair ioustant a luy
Et vn qui par ses pas de fleurs rend l'herbe viue.
Cestuy est le disert & prompt Marc Tulle, en qui

Se mon-

Digitized by Google

Se monstra quelles fleurs & fruits a l'eloquence
De nostre langue l'œil sont cestuy & celuy.
Demosthenes suiuoit à qui faut l'esperance
D'estre d'or en auant pour le premier tenu
Et par l'honneur second assez auoir ne pense.
Vn esclair il sembloit entierement de feu
Dire Eschines le peut, car la voix enrouée
Il eut pres de son ton dont sentir il l'a peu.
Redire ie ne puis l'ordonnance rengée,
Ou ie vy cestuy cy ou celuy la, ou quand
Ou qui l'auantgarde eut, ou bien qui l'arrierée.
Car des choses sans nombre apart moy discourant
Et la trouppe voiant telle & si copieuse
Mon oeil par la pensée alloit se deuoiant.
Ie vy Solon dont vient la plante fructueuse,
Qui non bien cultiuée vn fruit mauuais produit:
Et les six dont la Grece estre se vante heureuse.
Varron ie vis icy (qui pour Soleil nacquit
Tiers des Romains) auoir de nos gens la conduite,
Lequel d'autant que plus ie le voy, plus il luit.
Crispe Saluste & vn à sa main, mais depite
Par enuie sur luy aperceuant son tort
C'est Liue Padouan celuy dy-ie grand Tite.
Pendant qu'ailleurs ie vy, tout subit vint l'accort
Pline, tant aux escrits, son voisin de naissance
Veronnois qui ne fut autant sage à sa mort.
Puis celuy grand Plotin Platonois, qui fiance
D'auoir sa sauueté par vie oisiue auoit,

Mais,

Mais, helas, son destin luy preuenoit la chance.
Qui du maternel ventre auecque luy venoit
Par ou sa prouidence y apparut mal caute:
Puis Crasse, Antboine, Hortense & Galbe & qui
Auecque Pollion (ie dis Calue) en tāt haute (sailloit.
Gloire, qu'a deux leur langue a propos ils armoient
Pour coulper cil' d'Arpin de fausse & lourde faute.
Thucidides ie vis distinguant bien a point
Les places & le temps, & chaque fait louable,
Et de quel sang quels chāps & terres s'engraissoiēt.
De la Gregoise Histoire, Herodote, non fable
Pere ie vis, & puis le geometre eleu
Par triangles, quadrants & spheres cognoissable.
Et celuy qui vers nous vn roc est deuenu
Porphirius, lequel des aigus sillogismes
Le carcquois dialecte a fait estre bossu.
Faisant contre le vray des armes & sophismes,
Et celuy de Coos qui fit vn fait meilleur,
Encas qu'au vray cognus estoient ses Aphorismes.
Apollon, Esculap' loin dessus eux mal seur
Font lœil, qui peut a peine estendre tant sa veue
Ainsi lime le temps les noms a la longeur,
De Pergame vn les suit lequel met en reueuë
L'art entre nous gasté, n'estant vile indu
Mais succinct & obscur & or' luy le denue.
Viril' & franc de poeur Anaxarche ie vis
Et Xenocrates ferme estant plus qu'vne pierre,
Lequel incontinent n'eut fait, force ny prix.

Archimedes

Archimedes debout a front baissé derriere
Luy ie vis, & aller Democrite pensif
Par son vouloir priué de biens & de lumiere.
Hippie le vieillard ie vy ia noncraintif
Pour dire ie sçay tout, & puis de nulle chose
Certain Archesilâs, mettant tout en estrif.
Heraclite ie vis obscur tant en sa glose
Et Diogenes dit Cinicq' qui en ses faits
Assez plus que ne veut la honte attente & ose.
Et celuy qui ioieux vit deserts, & defaits
Ses châps, chargé de biẽs qui estoiẽt dautre marque
Croiant n'auoir d'iceux que des enuieux faits.
Present le curieux estoit la Dicearque
Et trois en leur maistrise assez plus que dispairs
Quintilian, Senecque, & le Cheron Plutarque.
Ie vis aucuns encor qui ont troublé les mers
Par des contraires vents & trop vagues ceruelles
Non par grande sagesse, ains par disputes clers,
Hurter comme lions, & de queue & des ailes
En dragons s'attacher, or donc que vaut cecy.
Que ses opinions chacun iuge plus belles?
Carneades ie vis aux estudes ioli
Tant qu'on n'eut en ses mots du vray la menterie
Sceu descerner, tant prompt le dire estoit en luy,
De ses sens la veine ample auec sa longue vie
Il mettoit pour vnir les diuers differents
De ceux qu'en guerre met des lettres la furie.
Et faire il ne le sceut, car les esprits croissants

L'enuie

L'ennuie aussi croissoit, & quãt & l'art l'infame
Eut ses venins enflez aux cœurs s'agrandissants.
Contre le bon seigneur qui disoit, que nostre ame
Ne meurt, par ou qu'il fit l'espoir humain ioieux
Epicure s'armoit, dont pleure encor sa fame.
Que telle l'ame estoit niant presumptueux,
Ainsi auec la trouppe vn chef tel qui honnore
Vers sa lumiere il fut infame & chassieux.
Ie parle d'Aristippe aussi de Metrodore,
Puis d'vn fuseau estrange & auec vn long soin
Tiser toile a Chrisipp' ie vy subtile encore.
Zenon haut eleué afin de rendre loin
Cler son dire ie vy des Stoiques le pere
Monstrer la main ouuerte, & clos tenir le poing,
Et pour son beau dessein fermer sa toile clere
Cleanthe ie voyoy gentilement tiser,
Qui tire & met au vray l'opinion vulgaire,
Et plus d'eux ie ne dis les voulant cy laisser.

Le Poëte a parlé aux chapitres precedents de touts les hommes excellents en armes, lesquels suiuoient la triomphante Fame: & a present en ce troisiesme chapitre il dit de ceux qui ont obtenu louange par les estu des, & ainsi il les recite aussi vn à vn.

Digitized by Google

LE TRIOMPHE DV TEMPS.

PHæbus du logis d'or ceint des raions si viste
Suiuant l'Aurore issoit qu'autre tu n'aurois dit
Fors il n'est or' qu'a peine entré dedans son giste.
Eleué, comme sont les sages, vn petit
A soy-mesmes il dit s'entourant de sa veuë,
Que penses tu ? ormais vn plus grand soin te suit.
Voy, si sur terre vn homme est par fame cognu,
Et si sa fame telle y reste apres sa mort
De la loy que sera-ce au ciel longtemps conceuë?
Et si renom mortel par mourir prend renfort,
Lequel deuoit perir en bref, nostre excellence
Ie voy estre à la fin ce qui me poise fort.
Que chose attends-ie plus, ou quelle pire chance?
Puis qu'vn homme a sur terre autãt que moy aux
A qui ie veus de grace estre egal en essence: (cieux
Comment? quatre cheuaux i'entretiens curieux
Repeus en l'Ocean, lesquels ie frappe & pique
Sans dompter d'vn mortel le renom glorieux?
Vrayment iniurieuse & mal plaisante pique
Qu'a moy ie ne dus pas, si ie fusse vn premier
Au ciel, mais vn deuxiesme ou tiers ce se practique.
Or' ie veus tout mon zele enflammer en brasier
Pour redoubler mon vol & mes plumes par ire,

Car

Digitized by Google

Car vers l'homme en publicq l'enuie me rend fier,
Desquels aucuns ie voy apres mille ans reluire
Et mille & mille clers, plus qu'en vie ils estoient
Et d'eternel trauail oncques ie ne respire.
Comme i'estoy deuant que fut la terre, en point
Mesme a present ie suis, & par la ronde rue
Iour & nuit chariant laquelle fin n'a point.
Et aiant dit cecy sa course il continue
Icelle dedaigneux plus viste poursuiuant
Qu'vn faucon haut volant sa proie pretendue:
Ie dis plus langue ou stile onc pouuoir suffisant
N'eurent de son vol suiure, ouy nulle pensee
De sorte que sans pœur ie ne fu le voiant.
Lors nostre vie estoit de moy vile estimée
La voiant merueilleuse en sa velocité,
Plus pource qu'onc de moy elle ne fut prisée.
Et cela me sembloit estrange vanité
Au sort pressé du temps l'ame & le cœur cõmettre
Lequel plus qu'on le serre est passé plus hasté.
Mais qui craint & soigneux de son estat veut estre
Y pouruoye entretant que libre il a le chois
De son espoir en lieu stable & asseuré mettre.
Car comme viste aller le temps ie regardois
Apres son conducteur, qui ne pause onc ny change
Ie ne diray, craignant que ie ne le pourrois.
Ie vy la rose iointe a l'englacee fange
Et quasi sur vn point le grand chaud & grãd froid
Ce qui toutesfois semble aux oreilles estrange.

Mais

Digitized by Google

Mais qui d'vn iugement ferme & asseuré voit
L'estre, il voirra ainsi, ie ne l'ay veu, dont contre
Soy-mesme mon esprit vn chaud depit reçoit.
Ia suiuant les espoirs i'alloy droit au rencontre
Du vain desir, or i'ay aux yeux vn cler miroir,
Lequel ce que ie suis & ma faute me monstre.
Et ie m'apreste au mieux que ie puis pour le soir
Dernier, la briefue vie espluchant, en laquelle
Tantost i'estois enfant or' vieil & sans pouuoir.
Que chose plus qu'vn iour est la vie mortelle
Nubileux, bref & froid plein de peine & d'ennui
Qui belle peut sembler, mais, las, elle n'est telle:
Icy l'espoir humain, icy le doux appui,
Cy les pauures mortels vont a teste eleuée,
Et du viure ou mourir aßeurance a nulluy.
La fuite de mes ans, ains de touts apprestée
Ie voy, & la ruine au fuir du Soleil
De l'entier vniuers ie voy manifestée.
Or vous vous consolez de vostre fol sommeil
O iouuenceaux donnant au temps large mesure:
Mais la playe preueuë est de moindre trauail.
I'espars en vain mes mots icy par auenture
Pourtant vous annoncer qu'estes blecez i'entends
D'vn Letarge pesant, lequel la mort procure.
Les heures & les iours s'en volent, & les ans
Et les mois: & ensemble auec bref entre-espace,
Il nous faut touts chercher autres pais & champs.
Et la durté du cœur contre le vray qu'on trace.

Laissez

Laissez la vieille vsance, & retournez les yeux
Pendãt qu'à vous purger vous auez heure & place
N'attendez de la mort le dard non paresseux
Comme fait la plus part, car pour chose certaine
Le nombre est infini des fols insoucieux.
Apres que i'auoy veu, & qu'or' a veuë pleine
Du grand astre le vol & la suite ie voy,
Dont i'ay souffert assez de tromperie & peine.
Ie vy des gens aller paisibles a pied coy
Sans du temps ou sa rage auoir horreur aucune,
Les histoires & vers qui auoient pour conuoy.
L'enuie semble auoir auec ceux la rancune
Plus qu'auec autres nuls comme estants eleuez
Et francs par leur vertu de la cage commune.
Contre iceux s'apprestoit a renforts agrauez
Celuy qui tout seul luit; & par courroux depite
Plus vistes il vouloit ses tours estre trouuez.
Le double orge aux coursiers rẽdoit le cours plus viste
Et la roine, dont i'ay dessus fait mention,
Vouloit ia diuorcer quelques vns de sa suite.
I'ouy sans sçauoir dire a qui, mais la raison
I'escriuois; en ceux cy humains pour vray ligustres
Et abismes obscurs d'aueugle obliuion.
Le Soleil tournerá non par ans mais par lustres
Et siecles, & sera de touts fameux vaincqueur,
Et voirra le vain train de ces nommez illustres.
Combien entre Penê & Hebre estoient d'honneur
Clers, dont peri le nom est, ou tost perissable:
Combien

Cõbien sur Xhãte & Thibre ornez par leur valeur
Vn beau printemps serain mais douteux & instable
Est vostre fame, & peu de bruine luy nuit,
Et aux grands noms grand temps est vn venin
craignable.
Vostre grandeur s'en va, & le pompeux deduit,
Seignories s'en vont, & les regnes se quitent,
Toute mortelle chose, helas, le temps destruit.
Et prinse des moins bons les bons ne la heritent,
Et le temps ne dessoult seulement le dehors,
Mais auec vos beaus mots les engins se limitent.
Il prend ainsi le monde auec soy iusque alors
Fuiant, sans qu'il retourne ou repose, ou arreste
Qu'en peu de poudre il a reconduit nostre corps.
Si donc l'humaine gloire a tant des cors en teste,
Il n'est merueille encas que pour les deplaner
Vn peu outre l'vsance il y va à l'attraite.
Mais quoy que le vulgaire ou pense, ou raisonner
Ose, si d'vn bref cours n'estoit tant nostre vie,
Tu la voirrois bien tost en vn rien retourner.
Cecy oui, & comme il fait tresmal qui nie
Le vray auquel on doit adiouster foy, ie vis
Nostre gloire au Soleil neige estre, & tost perie.
Et le temps ramener de nos renoms cheris
Telle proie ie vis, que peu ie les prisoye,
Bien qu'a croire cecy le peuple est d'autre aduis.
Qui aueugle tousiours fors qu'aux vents ne prend ioie
Et d'vn faux opiner entretant se repait,

Plus que mourir au bers louant l'extreme ioie.
Combien en les prenant ieunes la mort a fait
Heureux, & malheureux les prenant en vieillesse?
Quelque vn dit pour Prouerbe, heureux est qui ne naist.
Mais pour la trouppe aimāt les grāds erreurs sans cesse
Soit qu'apres vn grand âge elle ait le renom cler,
Qu'est ce pourtant que tant & si fort on caresse?
L'auare temps ce tout vaincre vient & racler,
C'est la seconde mort renom ce qu'on reclame,
Et vers toutes les deux il n'aide se boucler
Le temps triomphe ainsi du monde & de sa Fame.

Le Poëte nous remonstre commēt le temps triomphe de la Fame & renommée, Poëtiquement introduisant le Soleil, qui auec sa lumiere nous mesure le temps se courrouçant comme enuieux de la gloire humaine, dont plus vistement reprenant son cours il s'efforce de l'extirper. Dequoy prenant occasion le Poëte, il admonneste les mortels, que voiant la legere fuite des ans, ils vueillent en choses plus stables & fermes que ces terriēnes ne sont, fonder leurs esperances.

Digitized by Google

LE TRIOMPHE DE LA DIVINITE.

PVis que desous le ciel ie n'ay chose peu voir
Ferme & durable, aiant la ceruelle estonnée
A moy-mesmes ie dis, ou mets tu ton espoir?
Ie respondois, en Dieu, duquel iamais frustrée
La promesse ne fut, a qui se fie en luy.
Mais du monde ie voy ma pretente trompée.
Ie sçay mon cours passé, & celuy d'auiourdhuy,
Et s'enuoler le temps, non aller ie regarde,
Et ie me voudroy plaindre, & ie ne sçay de qui.
Ie suis coulpable, helas, car à heure moins tarde
Ie deuois ouurir l'œil & la fin preuenir,
Car pour vray dire, ormais grisard ie me hazarde.
Mais les graces de Dieu tardiues a venir
Onc n'estoient, & ie croy qu'elles par haute cure
Et pelerine, encor me viendront soustenir.
Ainsi dit & ainsi respondu: si ne dure
Donc chose icy tournée & rengée des cieux
Qu'elle sera la fin de si longue tournure?
Cecy pensoy-ie, & comme en soy plus curieux
L'esprit entre vn neuf monde, & en âge immobile
Et eternel, aux yeux il me sembloit que i'eus.
Et le Soleil, le ciel, auec ses mille & mille
Astres, que ie vy rompre & la terre & la mer,

Et faire vn de façon plus belle & plus gentile.
Comment fu-ie estonné quand ie vy se fermer
Subitement celuy qui ne fit alte aucune
Oncques, mais discourant le tout souloit changer.
Et les trois parts ie vy reduites à seule vne
Et tant ferme que plus hastiue elle n'alloit,
Comme estre ia souloit sa coustume commune.
Et comme en lieu desert, & ou nulle herbe croit
Le fut, ny le sera, ny l'onc, qui font diuerse
La vie, & aigre & foible onc n'y fairont exploit.
Le penser passe ainsi comme le Soleil perce
Le voirre, & plus assez, puis que nulluy le tient,
O quelle grace auray-ie encus qu'onc i'y conuerse!
Et que present celuy ie voie donc prouient
Tout bien, non aucun mal, lequel seul se meslange
Par le temps qui l'emporte & auec qui il vient.
Au toreau ou poissons ne logera par change
Le Soleil par ou nait or e nostre labeur,
Ores meurt, & or' croit, or' à faillir se renge.
Bien heureux les esprits, lesquels au plus haut choeur
Se trouueront, ou ia y ont si bonne place
Que leur nom s'etouit d'eternelle splendeur.
O bien heureux celuy qui le gué & la trace
Trouue de cest' Alpestre & rauissant torrent,
Lequel se nomme vie a plusieurs tant en grace.
Miserable & aueugle est la vulgaire gent,
Qui ses espoirs arreste en des choses semblables
Que le temps luy emporte, & si subitement.

O vrayment

Digitized by Google

O vrayment sourds & nuds & foibles & instables
Pauures des arguments, de conseil & d'aduis
Mal sains entierement & mortels miserables.
Suiuez qui d'vn clin d'oeil le monde a luy soumis
Tourne & gouuerne, & qui les elements arreste
Et trouble, dont les sens comprendre ie ne puis.
Mais les Anges en sont en grand plaisir & feste,
Contents de voir de mille vne tant seule part,
Et d'vn zele attentif à chose tant parfaite.
O conuoiteux esprit, qui tousiours au depart
Est a ieun tant penser a quoy? vne heure emporte
L'amas par plusieurs ans acquis à peine & art.
Ce qui nostre ame presse & fache & desconforte
Ia, or', hier, & demain au matin & au soir,
Tout cõme ombre en vn point prẽdra la voie morte
Il estoit, il sera n'auront lieu ny pouuoir,
Mais seul il est, & seule & vnie & entiere
L'eternité viendra sur le tout preualoir.
Combien seront deuant aplanez & derriere
Des coustauts, qui la veuë occupoient; & d'appui.
Nos espoirs & memoire ormais n'auront matiere.
Laquelle variance a fait souuent autruy
Tant resuer, que le viure vn ieu semble de chance,
(En pensant que seray-ie, ou que fu-ie) estre à luy.
Nous n'aurons plus le temps diuisé par distance,
Mais le tout sera ioint, plus d'hiuer ou d'esté
N'aurons, mais le temps mort en lieu d'vne autre
Et le renom mortel par les ans limité (essence.

Digitized by Google

Ne sera, mais celuy que la vertu bien heure,
D'estre cler vne fois l'est en eternité.
O ames riches d'heur, celles qui à bonne heure
La sont, ou bien seront pour venir à la fin,
Dont ie raisonne icy de quelconque demeure.
Et entre autres de bruit gaillard & pelerin
La plus heureuse icelle à qui passer les piques
Fit la mort, trop deça du naturel termin.
Alors aparoistront les propos angeliques,
Et les honnestes mots, & les pensers au cœur
Ieune, mis par nature entierement pudiques.
Tant de fronts que la mort & du temps la longeur
Ont gasté, reprendront leur forme plus ioieuse,
Et amour on voirra, ou ie t'eu pour vaincqueur.
Dont on me monstrera au doigt, voy qui piteuse
Plainte, tant fit tousiours, & qui eut en ses pleurs
Sur le ris de tout autre issue plus heureuse.
Et celle qui me fait pleurer encor, ses mœurs
Chantant, s'esbahira grandement de soy-mesme,
Entre toutes voiant se donner les honneurs.
Elle le sçait moy non, quand ce sera, mon theme
Là n'attaint, tels secrets pour des compagnons sont
Plus loiaux, mais qui sçait vn secret tant extreme?
Ie croy que le temps vient, & comptes se fairont
De vrays & faux acquests, lesquels lors araignées
Touts & vn vain ouurage ensemble deuiendront.
Il s'y voirra comment sont vaines nos pensées,
Et cõbien, las, qu'on sue, & qu'on trauaille en vain,

Digitized by Google

Et comment encor sont les personnes trompées,
Nulluy y couurira aucun secret humain,
Illec toute, soit clere ou noire, conscience
Rendra de son estat tout le monde certain.
Deuant cil qui le droit iuge par cognoissance,
Puis voirrons que chacun son voiage prendra,
Comme la beste au bois chassée estant se lance
Et en ce peu d'aduis assez cler se voirra,
Tout l'or auoir esté non gain, mais grand dommage,
Lequel superbe aller vous fait tant par deça.
Et en place autre iceux qui auoient pour vsage
Sous vn modeste sort domptans leur passions,
Estre au giron ioieux francs de pompeuse rage.
Ces triomphes touts cinq ça veu sur terre auons,
Et si Dieu le permet par sa grace diuine,
A la fin le sixiesme encor la haut voirrons.
Et tost estre le temps en totale ruine,
Et la mort tant auare & chiche en sa raison,
Et ioints mourront celuy & ceste dure espine.
Et ceux qui d'vn nom cler meritoient le guerdon,
Que le temps a esteint, & les beaus mignonastres
Fronts, pâles par le temps & mortel horrion.
A la mort violente, & aux iours larronastres
Laisseront (retournâts à front plus qu'onc plaisant)
L'oubli & les regards tenebreux & noirastres.
Et en l'âge ils auront plus verd & fleurissant
La fame & la beauté, l'vne & l'autre eternelle,
Mais qui vont se refaire, iront du tout deuant.

Digitized by Google

Et celle la laquelle en la plaignant appelle
Le monde auec ma langue & mon stile lassé,
Mais le ciel veut entiere auoir, & voir icelle.
Aupres d'vn fleuue estant en Gebenne ordissé (tache,
Pour elle, Amour m'a fait tant de guerre & d'at-
Qu'encor du souuenir mon coeur est menassé.
Heureux cercueil, qui tient close la belle face,
Car apres que reprins elle aura son beau corps,
S'il fut heureux qui eut, d'icy la voir, la grace.
Que sera ce, elle estant au ciel la voir alors.

Considerant le Poëte, comment sous le ciel tout soit caduque & foible, & commençant penser de soy-mesmes, il vit la diuinité estre le principal refuge, par ou il dit l'auoir veuë triompher du temps; & escriuant en cestuy triomphe la ruine du present monde, le iugement futur, & l'estat eternel, qui s'ensuiura, comme raui du fureur diuine, il parle or' d'icelle heureuse vie, ore il se tourne aux miserables mortels, afin qu'ils voient combien qu'ils sont trompez, & ou qu'ils doiuent auec l'espoir collocquer & arrester leur esprit.

LA FIN DV TRIOMPHE
de la Diuinité, & des autres Triomphes de Petrarque.

Afin

AFin qu'en cestuy Petrarque ne soient desirées les rimes, qu'Aldus Manutius a adioint au sien, & qui se trouuent communement imprimées es autres, il m'a semblé, qu'il ne seroit impertinent qu'icelles seroient aussi translatées, & icy adiointes, & ce d'autant plus, que cestuy chapitre ensuiuant semble deuoir estre vn du nombre de ceux du triomphe de la Fame, comme aussi ie le trouue en certain vieil Petrarque, imprimé a Venise, en l'an M. D. XIX. qui le met pour le premier chapitre dudit Triomphe.

Cha-



DEdãs le coeur rempli de douceur plus qu'amere,
Encores resonnoient les extremes accents
Du raisonner, lequel seul il aime & reuere.
Et ie desiroy dire, O mes iours noirs & lents,
Et d'autres choses plus lors qu'aller allegrée
Ie la vis au mi-lieu des beaus esprits luisants.
Le Soleil auoit ia prins la bende mouillée
Et noire, du dur front de la terre, qui est
Le repos de la gent mortelle & mal aisée.
Le somne & celle la qui mon las & defait
Cœur, encor ouure & serre, estoient partis, à peine
Qu'vne autre guerre encor ie vy sourdre de fait.
O Polimnie or' donc te prie aide m'ameine,
Et mon stile sans toy, ô memoire, ne soit
Qui desia, pour chercher des bords diuers, promeine
Et des hommes hautains par l'heur de maint exploit
Par la part du mi-lieu, & par l'extreme route,
Ou Phœbus se baigner soir & matin se voit.
Ie vy mainte gent noble en trouppe ensemble toute
Vne eminente Roine & son drappeau suiuant,
Laquelle chacun aime, & reuere, & redoute.
D'estre chose diuine elle monstroit semblant,
Et celuy grand Romain fut à la droite d'elle,
Dōt l'Allemagne & Frāce ont eu prou de tourmēt.
Auguste & Druse ensemble aussi flancquoient icelle,
Et deux la vraye foudre au batailleux deduit
l'African

L'African Scipion le moindre. & qui excelle.
Papirie Cursor aussi qui tout destruit,
L'vn & l'autre Caton, & Curie, & Fabrice,
Et Pompé le grand, qui mal Thessalie vit.
Et Valere & Coruin & Torquat' sous l'office
De trop de pitié, qui son cher fils tua.
Et Brute pres de luy des Roys qui fit iustice.
Puis le bon païsan qui l'eaue vermeilla
Du fier sang, & apres celuy vieillard honneste,
Par conseil & tarder Annibal qui brida.
Et Claudius Neron, qui presentoit la teste
D'Asdrubal à son frere aspre, cruel, & fier.
Tant que le trop grand dueil luy causa la retraite.
Mutius qui brusloit sa main pour son faillir,
Et la Thuscane toute assaillant seul Orace,
Car à vertu ne nuit le fer ny le brazier.
Et cil' qui de soupçon à tort receut la tache
Valere, & de complaire au peuple desireux
Demolit sa maison, & fit baisser la hache.
Et qui fut des Latins au lac victorieux
Regille, & qui l'Afrique armé le premier tente,
Et qui vaincquoient Cartage en mer les premiers (deux.
Appie le hardi & Catule ie chante,
Qui la mer espessoit de sang, Duille aussi,
Qui d'auoir lors vaincu tousiours hautain se vante.
Camille encor le grand, victorieux ie vy,
Qui print l'or et se fit par l'estoc telle voie,
Que le perdu drappeau fut rapporté par luy.

Digitized by Google

Et Cosson ie voioy de l'ennemie proie
Riche, lors que par tout cherchant i'alloy des yeux,
Aussi le Dictateur Mamerce sur la voie.
Et des autres plusieurs, de fort moins glorieux,
Comme Gracque, Rutile, & Volumnie, & File,
Faits par les armes hauts, gentils & genereux.
Ceux la ie vy d'iceux qui du noble sang d'Ile
Estoient meslé du sang cler & beau du Romain,
A qui ne satisfait le mien ny autre stile.
Et ie vy les deux Pôls, & Marc qui de sa main
Dessus le bord du Pau, ie dis, le bon Marcelle,
Pres de Casteggie occit le rebelle inhumain.
Et voiant en derriere encor l'oeil me reuele
Les quatre premiers bons en Rome, qui auoient
La premiere & deuxiesme & tierce & l'autre
Et Cincinat qui eut les cheueux mal en point, (selle.
Et l'aueugle Metell' grand chef & noble prestre,
Au grand Rutilian dedaigné qui vient ioint.
Regule dit Attil' tant couable & grand maistre,
A vaincre & à mourir, & puis Appie qui
Aueugle, fit Pirrus pour voir Rome indigne estre.
Et (du peuple l'espron) l'autre Appie auec luy,
Et puis Manlie & Volsq', deux Fulues & Flamine,
Qui vaincquoit & sauuoit tout le Gregois pai.
Entre autres la du sang de sa fille sanguine
Virginius estoit, dont de prendre aux Tyrans
Tous dix le regne faux, l'effect print l'origine.
Et larges de leur sang trois Deces, & les grands
Scipions

Scipions ambedeux, cheus en Hispaigne au sable,
Et Marrie, qui puis soustint leur place & gens.
Et comme aux siens se ioindre il semble estre agreable,
L'Asiatique y fut, & cil' qui seul estoit
Eleu pour le meilleur du Senat venerable.
Des Cornilles aussi Lelie apres ioignoit
Metelle non ainsi, qui tant de conniuence,
Qu'il est dit bien heureux, de la fortune auoit.
Leurs sens lors qu'ils viuoient, diuers en resemblance
Estoient, & reconioints à la mort, & chez soy
Le pere eut, qui le mit sous terre, sa semence.
Puis d'espaules quarré bien ie recognoissoy
Vespasian, ainsi comme vn homme qui conte
Auec Tite son fils des faits dignes d'vn Roy.
Domitian n'y fut, dont il eut ire & honte,
Mais la famille bien, qui par adoption
Trouuant faite la voie au grand empire monte.
Traian & Adrian, Antoine & Marc le bon,
Qui eut fait d'adopter encor meilleur ouurage,
Et Theodose en fin bon sans comparaison.
Cestuy de la vertu fut le dernier parage
En cest' ordre, ie dis, apres luy l'vniuers
Commençoit deuenir ancien & vieil d'age.
Encor peu du costé ie vis autres diuers,
Esquels vne vertu regnoit plus qu'ordinaire,
Mais par l'ombre d'autruy ils n'estoiēt decouuerts.
Et sur l'estrange mont, qui fut le fonditaire
D'Albe longue, flancquoit Atis par le chemin,

Et

Digitized by Google

Et Numitor, Procas, & Siluie sans taire.
Le vieil Capie ioint au nouueau Roy Latin
Agrippe auec les deux, dont la fame receurent
Eternelle le Tybre & le mont Auentin.
Par signe, non des yeux, lesquels ne s'aperceurent,
Et comme en le voiant a l'air obscur des nuits
Ie vy ceux qui de sens plus que de la force eurent.
Les premiers Roys Thuscans, Iui, Saturne, & puis
Picus, Faunus, Giane, & en façon pensiue
Turnus, non loin aller & Camilla ie vis.
Et d'autant que la gloire à touts costez arriue,
Ie vu outre vn ruisseau des Cartagins le preux,
Dont encor la memoire en Italie est viue.
En mon païs il vint d'vn oeil defectueux
Estagnãt l'eaue Thusque au temps de la froidure,
Tãt qu'aux armes il fut hõme à voir merueilleux.
Sur vn grand Elefant, vn Duc lousche, en posture,
Et alentour de luy voiant ie vy le Roy
Philippe aussi d'vn oeil qui la veuë eut obscure.
Et de Lacedemoine illec s'offrit à moy
Xantippe, qui seruoit si bien l'ingrate race,
Et Gilipp' d'vn nid mesme issoit à beau pied coy.
Puis ceux qui d'aller voir l'enfer auoient l'audace,
Hercul, Aenê. Thesêus, Vliss', afin qu'vn bruit
Tel, leur laissast icy d'vn haut renom la trace.
Hector auec le pere, helas, qui trop vesquit,
Et Dardanus & Tros & autres heroiques
Ie vy par soy cognus, mais plus par qui l'escrit.

Diomedes

Diomedes, Achill' & les fils magnifiques
D'Atrêus, & deux Aiax, Pollinice & Tidê,
Parauant ennemis, puis amis pacifiques,
Et le trouppeau hardi mal de fortune aidé
A Thebes qui tomboit: & l'autre assez à Troie
Qui fit ie croy, mais plus qu'au vray est decidé.
Penthesilée aux Grecs qui rompoit mainte ioie,
Hippolite, Orithie illec pres de la mer
Qui regnoient, ou entrant le Danube se noie.
Et Cirus vsité d'autant le sang aimer,
Que Crassus ne fit l'or, & chaque eut sa part telle,
Qu'a chaque en fin sẽbloit son soubhait estre amer.
Ie vy Philopomen' á qui n'estoit nouuelle
De Mars science aucune: & qui de foy est plein
Masinissa le Roy, & moindre onc n'eut icelle.
Leonide & aussi Epaminond' Thebain,
Milciad', Themistocle, en la mer l'ost Persique,
Et sur terre vaincu, qui chassoient du Grec plain.
Ie vy Dauid chanter sa celeste musique,
Et Iudas Machabé, & Iosue qui fit
Le Soleil & la Lune arrester sans replique.
Et Alexandre, en dueil qui tout le monde mit,
Et l'Ocean tentoit, dont il eut fait sa manche
Sans la mort, qui à luy le faire ne permit.
En fin Artus ie vis auec Charles de France.

CHAN.

CHANSON DV DIT.

Ce, qu'en nostre nature estre plus digne on voit
Icy embas du bien, par qui l'humaine essence
Des autres animaux en partie se cognoit,
(C'est la comprehensiue & vraye cognoissance:)
Est vn puissant dedain & beau à mon aduis,
Quand il trace & esteint grand flâme de malices;
Car mille langues ia de diamantin pris
Auec les voix d'acier fortes & de son riches
Ne pourroient prou louer ce dont ie tiens propos:
Et ie ne suis venu afin que ie raconte
Son los, mais pour en dire vn peu en peu de mots,
Aux bien accorts esprits: ie dy de peu de conte
A ioie si nouuelle & telle mille morts
Estre, tant peu s'en trouue à present; car faillie
Et morte ie croioy la semence; & alors
En soy elle estoit toute assemblée & vnie.
Vn bien gentil esprit pensif entierement,
Et rempli du dedain, lequel cherchant i'alloye;
Se tenoit tant caché, & si secretement,
Qu'a moy-mesmes, helas, quand aura ie disoye
Paracheué son cours cestuy aspre & vil temps?
Est tant de la vertu toute estincelle morte?
Il vit le triste train des miserables gens
Estre ia à la fin, sans voir qui les conforte,
Ny deça, ny dela apparoir le secours.
Ainsi Saturne & Mars luy auoient clos passage,

Dont

Dont à venir tardif & lent estoit le cours:
Lequel a la morsure aspre & plaine d'outrage
De la dent Tyrannique, & cruelle en sa fain,
(Qui poignant & bruslāt plus que la mort penetre,
Ou quelconque autre mal) pourroit mettre le frain,
Et le beau temps serain ramener en son estre.
O douce liberté & tresdesiré bien
Mal cognu de celuy, qui n'en eut onc disette,
Au bon monde comment agréer dois tu bien:
Sa fleurie verdeur la vie en toy acqueste,
En vn estat ioieux ie me maintiens par toy,
Lequel me fait aller aux autres Dieux semblable.
Sans toy richesse auoir longtemps ie ne voudroy,
Ou honneur, ou le bien plus à l'homme agreable,
Mais tout pauure logis l'ame appaise & mes sens
Chez toy: O trespesante & inhumaine charge,
Qui par si long chemin las & mattez nous rends,
Pourquoy deuant ne vins-ie? afin que la decharge
Aux espaules i'eusse euë, & de mon dos recreu.
Si fort est difficile & facheuse la rue,
Par laquelle on acquiert grand fame de vertu,
Qu'autruy elle espouuante auec la seule veuë.
Comme sonne le nom, cil fut vn coeur Roial
Qui venoit asseuré a l'emprinse gentile
Par plaines & coustauts, par mer, terre, & maint val,
Et la, ou plus estroite & plus fut difficile
La rue à nos fardeaux d'importunité pleins,
Courut & secourut par des deuoirs louables,

Ce magnanime;& puis auec ses bonnes mains
Aux bons, aux ennemis fieres & implacables,
Des espaules à nous toute charge il prenoit,
Et ensemble la gent esparse & affligée
D'vne douceur parfaite à soy il recueilloit;
A qui par force estoit defendue & ostée
La paternelle loy; qui consumée en tout
Fut de l'insatiable & famelique rage
Des chiens, qui des brebis par illicite goust
Au lieu de les garder, en font leur pasturage.
Sicile des Tyrans l'ancien & vieil nid
Agatocle aspre & cru, helas, vit contristée;
Et l'vn Denis & l'autre inexorables vit,
Et ce qui fit ietter la douloureuse huée
Premiere, au ferrurier seuere, fier & nu,
Et premier vestiger de sa main l'artifice:
Et des coups d'Azzalin que ia il a receu
Le beau Treuigian n'oublie encor l'indice:
Et Rome aussi de Gaie & de Neron se plaint:
Et non d'vn, de plusieurs se dœut la Romanie:
D'vn Passerin Mantoue encor son dueil ne faint;
Mais nul autre destin ou ioug ou facherie
Si durs oncques n'estoient, que le nostre a esté;
Et nul papier, nul encre icy pourroient suffire
Pour mettre par escrit toute la verité; (dire.
Dont se taire il vaut mieux, que rien plus que peu
Mais non celuy Caton, qui fut plus grand ami
De liberté, que nul oncques le fut à elle;

Non

Digitized by Google

Non qui le Roy superbe enchassant a banni,
Les Fabes, Decis non, dont s'escrit pesle-mesle,
(Si taire ne me fait ce que dans le cœur i'ay
Du bon temps ancien la deuë reuerence)
Non autre au monde plus brusloit d'amour au vray
En aucune saison, du lieu de sa naissance;
Car ia non la mort seule, ains vn oser gaillard
Est l'œuure qui merite honneur, faueur, & grace,
Non moins en qui, sauuant de ses gens l'estandard
Et son païs, soy-mesme a sauuë sur la place,
Qu'en cil' qui son sang propre a versé liberal;
Puis qu'escarces n'estoient au secours necessaire
Les vaines, quand se vit le danger principal:
Et que la mort ne mit doute aux cœurs de biẽ faire.
Et afin que rien faille à la chesue valeur,
Des ongles des Tyrans la patrie sauuée,
Librement se gouuerne en paix & en bon heur,
Et au bien des vieux dams, elle va empeschée,
Et aux endroits lassez donne vn aisé repos,
Rendant grace & merci à la pitie plus haute,
Et priant que sa grace il ne mette en depos.
Ce qu'esperer se peut (si ie n'aduise à faute)
Pourueu qu'en quatre cœurs vne ame ait logemẽt,
Et vne seule verge autre n'aiant seconde;
Et en deux fois deux mains & vn fer mesmement:
Et tant que plus & plus estroitement ie sonde
L'esprit en l'vsitée imagination,
Il me semble que plus i'en prends de cognoissance,

Que par concorde croit l'humble condition,
La haute se maintient: telle est mon esperance.
De mes quatre, ô chanson, meilleures que ie scay,
Et loin des liures née au mi-lieu des alarmes,
Tout par tout raisonnant iras, & puis qu'au vray
Tu le scais, tu peus bien le monstrer par tes carmes,
Qu'a leur gloire ne nuit aucun air bruineux,
Et si vers la Thuscane en cheminant tu monte,
Qui la belle oeuure estime, & les faits courageux,
Illec à eux par tout vrayes nouuelles conte.

SONNETS DV MESME.

O mon ame ou es tu? de pensée en pensée
Qui d'heure en heure vas, & d'vn mal en plus grand
Te poursuiuant toy-mesme, & vne part pourtant
De ton siege par toy n'est encor retrouuée
Tu es chez moy d'ou point ne peus estre tirée,
Tant que la mort ne fait ce que de moy depend:
Mais ou es tu? que l'œil ne te remarque ou sent
Lá, ou est l'heur, dont est nostre vie honnorée?
Triste trop leue toy, puis que pour nostre mal
Nul moien, nul secours, las, est medecinal,
Et pour trouuer encor plus de douleur ne tente.
S'Amour t'enchausse & lie auecque son nœud; croy
Qu'vn temps assez plus cher & agreable à toy
Pourroit rendre en partie ta volonté contente.
Engin qui doubtes peu la question profonde,
De ton propre labeur desister tu ne peus:
Mais pourquoy ne dois tu te trouuer deuant ceux,

Ou

Ou qu'auecque grand force il ne faut qu'on responde?
Hors du chemin ailleurs ma rime fait la ronde,
Apres celle qui rend mon teint discouloureux,
Apres son doux parler qui me rend vergongneux?
Et apres ses beaux yeux, & la tressure blonde.
Or' sçache bien vn point; dans le cœur amour nait,
Et l'espoir, & iamais l'vn san l'autre n'y est,
Ny s'y peuuent tenir seuls des la premiere heure.
Si le bien deuoié d'appaiser a pouuoir
Par sa presence l'ame; ainsi qu'il semble à voir,
Viue tout seul amour, & que la soeur se meure.

Si i'eusse quand mes yeux eurent d'elle l'amorce,
Aueugle esté dehors comme or' ie suis dedans.
Ou que i'eusse eu le coeur passant les diamants
En la durté, lesquels lime aucune ne force:
Ou qu'or i'eusse pour dire en rime telle force,
Qu'exprimer ie pourroy mes douleurs & tourments:
Ie la rendroy sans gloire en haine au mõde aux gens,
Ou amie à Amour qui par elle m'efforce.
Ou qu'Amour vers moy fust ami doux & benin,
(Pour nos proces vuider, & les mener a fin)
Et vray (comme puissant il est) & iuste iuge.
Ou que i'eusse audience en sorte d'Atropos,
Que couppant le filet de ma vie, en repos
Elle mit ces miens yeux, qui pleurent vn deluge.
Aux cieux, au monde, aux gens en ire manifeste,
A l'abisme, à la terre & à touts animaux,

Que tu puisses venir, cause de tant de maux
Mescognoissant, peruers, mauuais, dur & sceleste.
Et à toy mesme voir tomber du bourg celeste,
Tu puisses les charbons, sur tes ailes, tant chauds,
Qu'ils tardent l'arc, la corde, & traits, char & che-
Et de ta menterie vn seul brin que ne reste. (uaux,
Puis qu'à ton prenãt glus tant d'amorces me mets
Et puis que tu me lie & prends de tes faux mets,
En m'engluant le cœur de mainte amere attainte.
Auec des gays signaux tu te me monstre & rends,
Bien qu'il semble souuent que puis tu t'en reprens,
Et ie sçay bien qu'autruy entend non toy, ma plainte.

O amour, si subiecte à ta loy fust icelle,
En aimer qui me prend le frein quant & la loy,
Sans que i'aimasse moins, ie te supplieroy,
Que sans m'ardre du tout m'eschauffast ta flãmelle:
Mais ceste vers moy fausse, & fiere comme belle
S'en rit, qu'en me fondant, pour ell' ie souffre esmoy,
Et par sa gayeté tant de poison ie boy,
Que plus que ie me fonds, plus ie me voue à elle.
Mais, las, regarde encor mon seigneur gracieux,
Si faire, que ta flamme elle sente, tu peus,
Et m'esteinds, que ie n'arde outre plus de la sienne.
Et mourir par sa coulpe, encas qu'ell' me voirra,
Or que ce soit bien tard pitie elle en aura,
Et son languir sera lors la vengeance mienne.
Helas, comment i'auoy mal conseillé l'esprit,

Lors

Digitized by Google

Lors qu'en mes propres yeux i'auoy ma confiance:
Qui chez les yeux de ceste estoient en accointance
Sur l'abusif desir, dont ie suis tant traduit.
Ie suis fait vn esclaue;& tribut iour & nuit
De tresprofonds souspirs luy donner est ma chanse,
Tant que par fin la mort mes iours chetifs dispense,
O toy mon doux seigneur soulage mon conflit.
Tu scais qu'vn deshonneur t'est semblable de faite:
Sous qui ie suis mocqué, ie crie, & le regrette
De ceste cy qui tient ta valeur en mespris.
Seigneur de son beau front fay qu'ell' soit desireuse,
Puis que dehors de soy elle n'est amoureuse:
Et le sort de Narcisse en elle soit repris.

Celle la qui lioit mon cœur en ma ieunesse
Au premier temps, d'Amour que i'estoy cognoisseur,
Sortant de son logis gay de mainte couleur
Me caignoit d'vn beau nœud auec ma grand tristesse.
De l'ame puis ne fut autre beauté maistresse.
Ny clarté l'entouroit, qui faisoit autre ardeur,
Que le beau souuenir de la grande valeur,
Laquelle la poussoit d'vne douce rudesse.
Bien voulut celuy-la qui des beaux yeux l'ouurit
Auec des autres clez reprouuer son esprit,
Mais de la ret nouuelle vn vieil oiseau n'a doute.
Entre Charibde & Scille entretant ie ramois,
Les Sirenes passant dans vn sourd astre bois,
Côme hôm' qui n'entend rien, & semble qu'il escoute

Digitized by Google

STRAMAZZO DE PERVGIA
A PETRARQVE.

La douce & sainte flamme ore dont ne iouit
Quasi moderne aucun, & ia de peu bruit sonne,
Grande louange a toy meßire François donne
Qu'Appollon pour vn Dieu de son tresor t'elit.
Or' qu'il te plaise donc qu'auec ton noble esprit
Mon prier tant deuot si doucement consonne,
Qu'il me face auoir part du doux font d'Helicone,
Qui resemble plus bref & plus qu'autre nul vit.
Pensant que pour cacher à quelqu'vn son enseigne
Pallas Cecropienne est Diue trop humaine,
Oultre le desirer de soy benigne estant.
Et mesme onc vn ioueur de quilles n'y s'arreste,
Qui sans aucun confort d'elle prenne retraite,
Comme Seneque monstre à Lucille escriuant.

LA RESPONSE DE
PETRARQVE.

Si la fueille honnorée a qui le ciel ire,

SONNET, XX.

GERI IEHAN FIGLIACCI
A M. F. PETRARQVE.

Qui, meßire François, d'amour va souspireux
Pour dame qui ne veut estre autre que guerriere,
Et comme pour merci plus il crie, est plus fiere,
Luy celant les Soleil, qu'il aime plus, touts deux.

Ce que

Digitized by Google

Ce que plus par nature, ou par sçauoir tu peux,
Que doit faire celuy, qui par telle maniere
Se voit traitter, dy moy: & si partir derriere
D'elle il doit, non obstant que celuy soit facheux?
Tu fais auec amour maint discours, mainte glose
Et des conditions d'elle nulle t'est close
Par l'engin de l'esprit qu'as haut & tant adroit.
Le mien auecque luy qui a sa part meilleure
Vsée, or le cognoit moins qu'à la premiere heure
Conseillé le: & cecy sa vraye excuse soit.

LA RESPONCE.

Quand ma douce ennemie, O Geri est faché.

SONNET C. XLVII.

IEHAN DE DONDI A M. I. PETRARQVE.

Cela qu'ores ie voy si i'il voy ie ne sçay
Si ie touche cela, que, tatant ie ne songe,
Si i'oy cela que i'oy, & si faux & mensonge
Est tout ce que ie lis, & que ie parle, ou vray.
Ie suis tant trauaillé que plus d'ordre ie n'ay,
Ie ne sçay ou ie suis, & lieu ou ie me plonge
Ie ne trouue, & tant plus que pensif ie me ronge,
Tant plus ie m'esblouis, & le chastoy ie bay.
Vn conseil, vn arrest, tu m'es vne esperance
Seule, en l'estonnement si haut qui me balance,
En toy est mon salut & mon entier confort;

Le

Le pouuoir & l'engin tu as & la sageſſe,
Ma deſireuſe barque aide tant & l'addreſſe
Que libre de l'erreur elle arriue à bon port.

LA RESPONCE
Ie ſuis preßé du mal, & de pis i'ay fraieur.

SONNET CC VII.

SENNVCCE A M. F. PETRARQVE.

Oultre l'vſité train ſe tourne & ſe reuire
Icy le verd laurier ou qu'ore aßis ie ſuis
Et plus attente, & comm' pour plus voir ie pourſuis
Deça dela des yeux fort ententif admire.
Et il me ſemble ormais qu'vn tourment meſlé d'ire
L'afflige & trouble tant, que taire ne le puis,
Dont i'apperçois eſtant de ſon coſté aßis
Qu'il me dicte qu'il ſouffre aſſez trop de martire.
Noſtre ſeigneur touſiours abonde en ſon vouloir
Pour ſur ſes bancs aßis te pouuoir vn iour voir
Et diſtinguoit cela par geſtes & langage.
Tu ne pourrois trouuer a meilleurs fondaments
Colonne que luy n'eſt en cinc autres Saints Ians
Dont la vigile a meu, d'eſcrire, mon courage.

LA RESPONCE.
Tout mon penſer d'vn zele a vous voir m'eſguillonne.

SONNET CCXXVIII.

IAQVES COLONNA A
M. F. PETRARQVE.

Les

Les membres de mon corps si destruits tout a point
Et en cendres reduits, & en pieces menues
Par quantité sans fin de langues mille esleues
En paroles & mots touts transformez estoient.
Et si les viues voix & mortes qui tailloient
Plus qu'onc n'ôt fait d'Achill' & d'Hector les cognues
Espés, qui ouit onc le son, comme batues
Filettes en criant vne buée faisoient.
Les membres & le corps comme allegres i'auoye,
Et combien que mon ame encor auoit de ioie
Oiant dire qu'a Rome au marché verdoioit.
Le Laurier, sur le chef de l'honneur de Florence
Le Poëte nouueau digne de reuerence
Ne pourroient raconter ny mesurer à droit.

LA RESPONCE.

Mes yeux onc ne voirront sans larmes & l'esprit

SONNET, CCLXXXII.

DE GVIDON CAVALCANTI.

La dame m'en supplie: & partant i'ay desir
Dire d'vn accident qui bien souuent est fier
Et il est tant hautain; (Amour on l'intitule.)
Que tel le sente au vray qui fait de l'incredule.
Et ie vay a present cherchant vn cognoisseur:
Car ie n'espere pas qu'vn homme de bas cœur
Apporte cognoissance a vne raison telle.
Car sans que la nature à le monstrer se mesle,
Il n'aime de la preuue attenter quelque effect

Laon

La ou qu'il se repose: & qui naistre le fait:
Qu'elle soit sa vertu, & qu'elle sa puissance:
Et chaque mouuement auecque son essence.
Et le complaisement qui le fait dire aimer,
Et si quelque homme peut par le voir le monstrer.
La part ou la memoire est enclose & aßise
Il choisit son estat, formé de telle guise,
Qu'vn transparant luisant par vne obscurité:
Laquelle vient de Mars & tient lieu arresté,
Il est crée, & porte vn nom & tiltre sage
De l'ame la coustume, & du coeur le courage:
De forme veuë il vient, de celle qui s'entend:
Dans le poßible esprit qui se choisit & prend,
Comme en quelque subiect, sa place & residence.
Et en icelle part onc n'a force ou puissace:
Plus que la qualité descendre ne se dit,
Effect perpetuel en soy clerement luit,
Consideration il a, mais non liesse,
De sorte qu'a donner resemblance il n'addresse.
Il n'est pas la vertu, mais sa vie d'elle est:
Qui est perfection, qui pour telle se met.
Celle dy-ie qui sent, non qui est raisonnable:
Hors de salut il iuge & persiste immuable,
De l'intention seule il s'aide pour raison:
Ou le vice est ami la faut discretion,
Sa puissance souuent a l'homm' la mort procure:
La vertu empeschée estant par auenture:
Qui la contraire voie aßiste par le doigt:

Non

Digitized by Google

Non que par la nature opposée elle soit,
Mais tant qu'au bon parfait l'imparfait côtrarie,
D'auenture ne peut dire vn homm' qui a vie,
Lequel n'a establi seignorie: & ainsi
Il vaut a tel quand l'homm' l'auroit mis en oubli.
L'estre quand le vouloir est tant hors de nature,
S'en retourne & reuient à la mesme mesure:
Puis iamais il ne met du repos l'ornement:
Il meut le ris en plainte en sa couleur changeant:
Et aussi la figure auec crainte il transforme:
Et seiourne bien peu, encor en luy la forme
Voirras, qu'on trouue plus chez les gens de valeur.
La neuue qualité met souspirs dans le cœur
En vn non ferme lieu il veut que l'homm' regarde,
S'esueillant le courroux hors de soy qui feu darde.
Pour l'entendre sans preuue assez l'hôme n'est fin,
Qu'il ne se meuue encor qu'on l'attire au chemin,
Et pour y trouuer ieu, d'y tourner qu'il ne pense,
Ny vrayment grād sçauoir, ny de peu d'importāce.
De la complexion pareille en deux, il prend,
Et surprins il ne peut faire tant qu'il se cache.
Ia dés sauuages dards ne sont la belle face:
Car par pœur, tel vouloir ia experimenté
Estant piqué acquiert vn esprit merité:
Par le front comprins blanc on ne peut cognoissance
Auoir, en tel obiect il tombe en decadence:
Et forme aucune en cil qui bien ose on ne voit,
Il en est moindre donc: car d'elle vient l'exploit

D'estre

Digitized by Google

D'estre hors de couleur, diuisé, ferme, & sombre
Et peu cler en la veuë, & ne voiant qu'en l'ombre,
Et hors de toute fraude, il dit, digne en la foy,
Car de cestuy seul nait merci de tout l'esmoy.
Ma chanson tu t'en peus aller seule & sans doute,
Ou qu'il te plait, estant par moy ornée toute
Tant que louée assez en sera ta raison,
Des personnes qui ont sens & discretion,
Car ie scay d'estre iointe aux autres tu ne gouste.

Le regard : qui fait seur le plaisir au semblant.

DE DANTE.

Ainsi ie veus estre aspre en mes discours
Comme en ses faits est ceste belle pierre,
Laquelle acquiert & attire tousiours
Plus grand' durte, & nature plus fiere;
Et d'vn dur taspe ainsi la robe elle a,
Que tant par luy, que pour ce qu'ell' se cache
Hors du carquois onc dard tiré ne vá
Qui vaille tant qu'oncques nue il l'attache.
Et elle tue : & peu vaut que l'homm' soit
Serré chez soy loin de sa main mortelle :
Car ses coups vont comme ailez viste & droit
Rompants d'autruy tout arme pesle-mesle,
Car ie ne scay, ni puis me sauuer d'elle.
Contre elle escu ie ne trouue assez seur,
Ny lieu aucun pour fuir de sa face :

Mais

Digitized by Google

Mais ainsi comme entre fueilles la fleur
De mon esprit elle a la chefue place.
Et elle semble estimer mon mal tant,
Qu'vn bois de mer qui n'est leué de l'onde.
Et tant est grand le poix or' m'enfondrant
Qu'a l'egaler rime on ne trouue au monde.
O dure lime & remplie d'ennui,
Dont sourdement ma vie se descorce,
Pourquoy n'est il? que tu craignes d'ainsi
Ronger mon cœur escorce apres escorce,
Que moy d'autruy parler dont as la force?
Car mon cœur tremble alors plus quand la part
D'elle ie pense, ou autruy a la veuë:
De pœur qu'autruy n'ait ouuertement part
De ma pensee, & qu'elle soit cognue,
Car ie ne fais de la mort: car touts sens
Des dents d'Amour elle me menge & mache.
Dont sa vertu ronge touts pensements,
Tant que quiter l'ouurage elle me face.
Car sous ses pieds en terre elle m'a mis
Auec l'estoc, dont à Didon la vie
Amour a prins: à qui grace a grands cris,
Or' ie demande & humblement ie le prie:
Et luy cruel, ne dit, fors, ie le nie.
La main il hauce a present ce peruers
En defiant ma vie helas, debile,
Car estendu & couchant a l'enuers
Il me tient las en terre & mal habile.

Alors

Digitized by Google

Alors des cris, s'eleuent dans l'esprit:
Le sang espars, qui va de veine en veine
Enuers le cœur qui l'appelle s'enfuit
Viste courant: dont blanc ie reste en peine.
Puis il me fend si fort au gauche flanc,
Que la douleur priue mon cœur de ioie.
Alors ie dis, en cas qu'il va haussant
Vne autre fois, la mort m'aura pour proie
Deuant qu'embas le coup venu se voie.
O si par luy fendre aussi ie voioy
D'elle le cœur qui le mien esquatelle:
Plus la mort dure onc ie n'estimeroy
Vers qui ie cours pour sa beauté cruelle.
Mais au Soleil, tant que lá ou qu'il faut,
Ceste assassine, & hommicide donne:
Las, que pour moy son abbay au four chaud
Comme le mien pour elle, ne resonne:
Ie t'aideray ie diroy tout soudain:
Ie le fairoy volontiers, ainsi comme
Cil qui mettrois aux blonds cheueux la main,
Lesquels Amour crespe, afin qu'il m'assomme
Et dore: & lors ie luy plairois en somme.
Si i'empoignoy les tressez blonds cheueux,
Qui sont pour moy le fouët pour me batre:
En les prenant deuant tierce, dieux
Ie passeroy les vespres pour m'esbatre,
Et n'y seroy ny courtois, ny prudent:
Mais ie fairoy comme lours lors qu'il danse.

Digitized by Google

Et si d'Amour i'ay receu des coups tant,
I'en auroy plus que de mille vengeance,
Encor aux yeux lesquels estincellants
Bruslent mon cœur, lequel occis ie porte:
I'auroy les miens ferme & pres regardants
De son fuir me vengeant de la sorte
Que luy rendrois amour & la paix forte.
Droit vers la dame au cœur qui m'a batu,
Va ma chanson: & qui ce que i'affette
Le plus, m'a prins, & dont plus suis goulu:
Et d'vne flesche au cœur frappe & l'arreste,
Car se vengeant bel honneur on s'acqueste.

DE M. CINE.

La doulce veuë & le regard beau, doux,
Des plus beaux yeux qu'onc a veu creature,
Que i'ay perdu, me fait tant des degousts
Au viure mien qu'en lamentant i'endure:
Pour les pensers gaillards & legers tant
Que i'auoy ia d'Amour en abondance,
Ie porte au cœur des desirs a present,
Qui de la mort ont leur source & naissance,
Par le partir, qui tant de dueil m'auance.
Helas, Amour pourquoy au premier pas
Ne m'as blecé iusqu'a m'oster la vie?
Pourquoy n'as tu departi de moy, las,
Le triste esprit que ie porte & m'ennuie?

 Ama

Digitized by Google

A ma douleur Amour ne m'est confort:
Car d'autant plus que la veuë ententiue
I'ay aux souspirs, tant ie brusle plus fort:
En me trouuant parti loin de la riue
De ces beaux yeux où i'eu ta veuë viue.
En ces beaus yeux ie t'ay bien veu Amour
Tel, qu'y pensant quasi ie me desame:
Ce qui de dueil tel amas alentour
Des sens me fait, qu'il fait crier mon ame,
Tant seulement, pource qu'oncques la mort
Ne l'a voulu diuiser & distraire,
Ainsi comme est du tout ioieux confort,
Et le doux ris desioint le grand contraire,
Entre le blanc & le noir ordinaire.
Quand par vn noble & salutaire fait
Vers belle dame vn peu les yeux ie leue,
Hors du chemin ma vertu tant se met,
Que ie decouure à pleurs ce qui me greue,
Me souuenant de ma dame, qui loin
Tant, que ne puis la voir, de moy s'absente,
Helas, mes yeux tristes mouriez vous point?
De la douleur? oüi ie m'en contente:
Pourueu qu'Amour, l'accordant, y consente.
Amour mon sort est par trop inhumain:
Et ce qui s'offre aux yeux, plus fort m'outrage.
Doncques merci: qu'il soit clos de ta main:
Puis que perdu i'ay l'amoureux visage:
Et quand par mort de viure on fait profit,
C'est

C'est grand plaisir que la mort nous deuore.
Tu scais tresbien ou que doit mon esprit
Aller depuis: & de pitié encore
Combien de nous on aura, tu n'ignore.
Amour d'autant qu'on t'estime meurtrier
Auec pitié vers mon tourment: Octroie'
Selon que i'ay zeleusement desir
Que i'aie au moins de la mort tant de ioie,
Que mon esprit s'en retourne à Pistoie.

LA FIN.

Opus istud Francisci Petrarchæ Poëtæ Laureati ex Italico in Gallicum idioma à Nob. Viro Philippo à Maldeghem Leyschoti Domino, translatum, nihil habet, quod Catholicę atq; Rom. Ecclesiæ sit contrarium. Quare tuto prælo committi poterit. Quod attestor ego infra scriptus.

Baptista Baeten. S. Theol. Licentiatus, & Archid. Brugensis.

Digitized by Google

LA TABLE DES SONNETS ET CHANSONS.

SONNETS.

A.

Apre

CHANSONS.

SONNETS.

SONNETS.

CHANSONS.

SONNETS.

Des

Digitized by Google

SONNETS.

SONNETS.

SONNETS.

Io

CHANSONS.

SONNETS.

L'at-

Digitized by Google

La

Son-

Parmy

CHANSONS.

SONNETS.

CHANSONS.

Son-

Digitized by Google

SONNETS.

CHANSONS.

Digitized by Google

SONNETS.

CHANSONS.

SONNETS.

CHANSONS.

SON

Digitized by Google

LES TRIOMPHES

FIN.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google